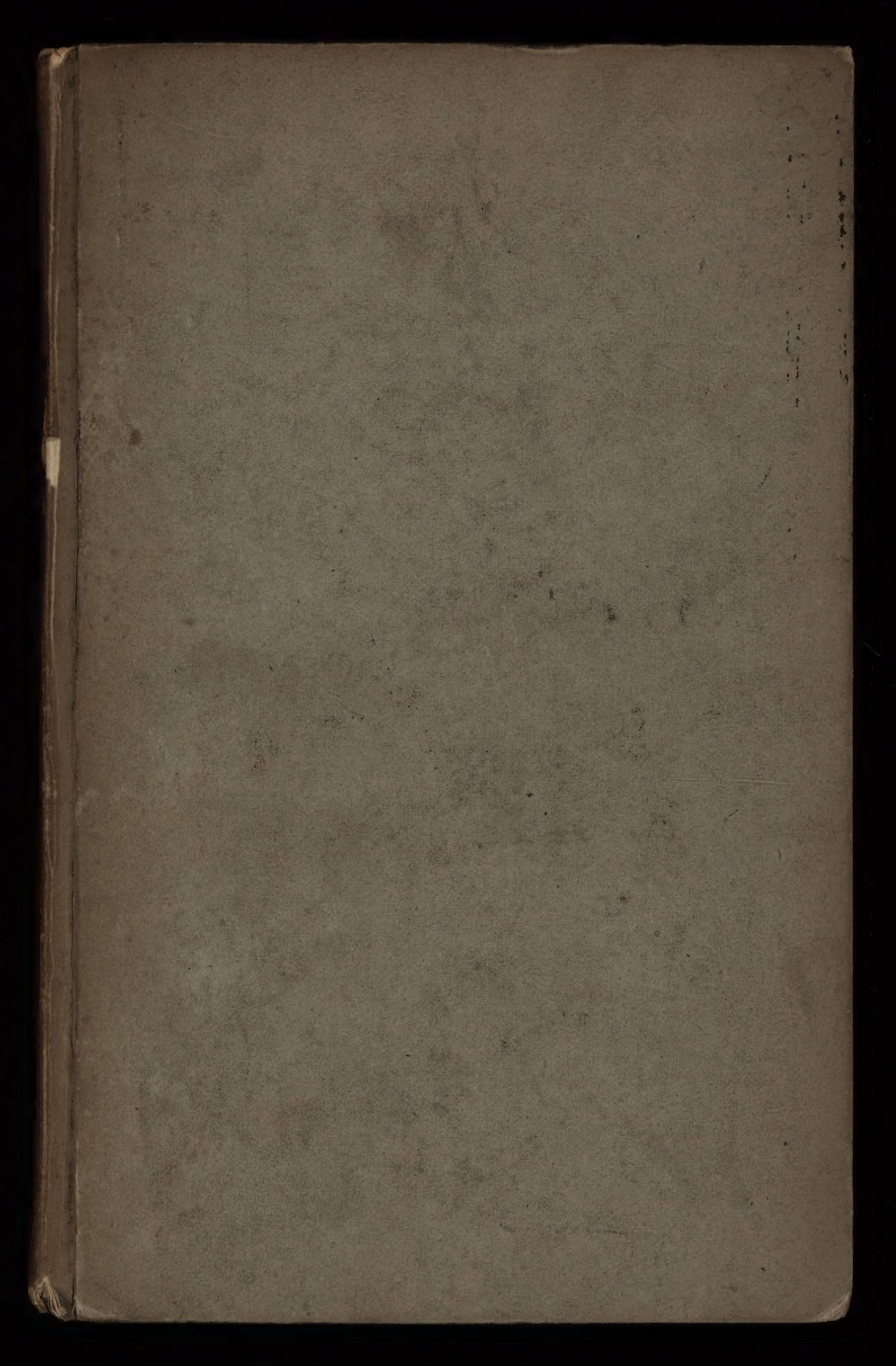
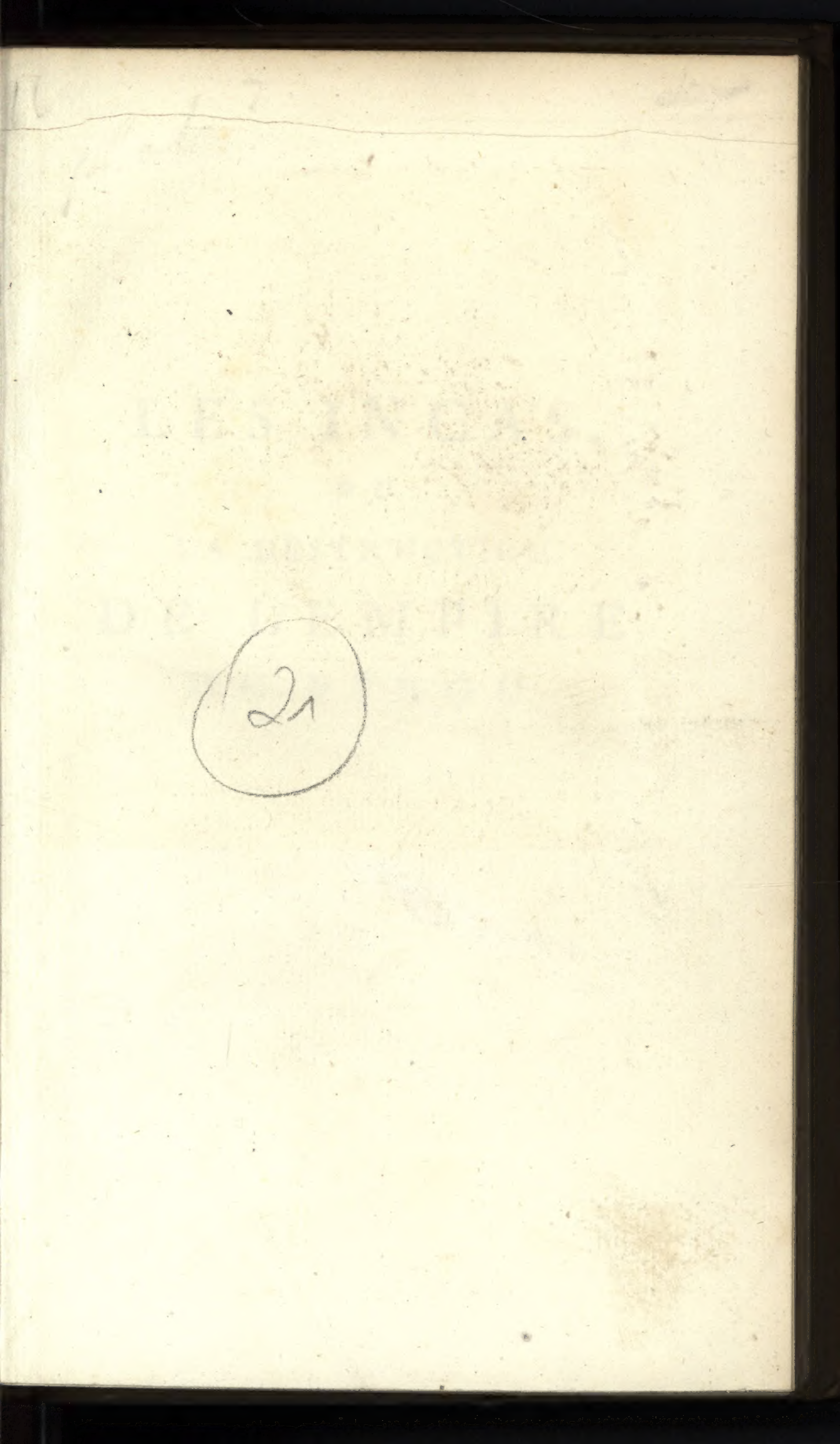





21

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

LES INCAS,
OU
LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL,
Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

M. DCC. LXXVII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

2 vols – 1



AU ROI
DE SUEDE.

SIRE,

CET hommage de la reconnoiſſance ne ſera point ſouillé par l'adulation. C'eſt à la Suede, heureuſe de vous avoir remis le dépôt

de sa liberté ; à la Suede, où regne à présent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des Loix, à la place des factions & des troubles de l'Anarchie ; c'est à ce Peuple, trop long-temps divisé par des intérêts étrangers, & tout-à-coup éclairé sur les siens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenoient captives sa force & sa vertu; c'est à lui, SIRE, *à vous louer.*

J'espere bien consigner dans les fastes de vos augustes Alliés cette grande & premiere époque du regne de VOTRE MAJESTÉ, *cette révolution si évidemment nécessaire au bonheur de vos États,* SIRE, *puisqu'elle s'est faite sans violence d'un côté, & sans résistance de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au Libérateur, au Bienfaiteur de la Suede, ne sera publié que lorsque je ne vivrai plus, & que la tombe, inaccessible à l'espérance & à la crainte, garantira ma sincérité.*

Aujourd'hui, SIRE, *c'est de ma propre gloire que je m'occupe, en suppliant* VOTRE

MAJESTÉ de permettre que cet Ouvrage paroisse au jour sous ses auspices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.

Que dis-je? Est-ce à moi, SIRE, est-ce à ma vaine gloire que je dois penser dans ce moment? La moitié du globe opprimée, dévastée par le fanatisme, est le tableau que je présente aux yeux de VOTRE MAJESTÉ; je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre-humain le glaive des persécuteurs; je dénonce à la Religion le plus grand crime que le faux zele ait jamais commis en son nom; puis-je ne pas m'oublier moi-même?

C'est l'humanité, SIRE, outragée & foulée aux pieds par son plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui sous la protection d'un Roi sensible & juste, ou plutôt de tous les bons Rois, de tous les Rois qui vous ressemblent. Les attentats du fanatisme ne sont pas de ceux qu'il suffit de déférer à la rigueur des Loix; car les Loix ne sont plus quand le fanatisme domine. Tous les autres crimes ont à redouter le châtiment ou l'op-

probre ; les ſiens portent un caractere qui en impoſe à l'autorité, à la force, à l'opinion ; un ſaint reſpect les garantit trop ſouvent de la peine, & toujours de la honte ; leur atrocité même imprime une religieuſe terreur ; & ſi quelquefois ils ſont punis, ils n'en ſont que plus révérés. Le fanatiſme ſe regarde comme l'Ange exterminateur. Chargé des vengeances du Ciel, il ne reconnoît ni frein, ni Loi, ni Juge ſur la terre. Au Trône il oppoſe l'Autel, aux Rois il parle au nom d'un Dieu, aux cris de la nature & de l'humanité il répond par des anathêmes. Alors tout ſe tait devant lui ; l'horreur qu'il inſpire eſt muette. Tyran des ames & des eſprits, il y étouffe le ſentiment & la lumiere naturelle ; il en chaſſe la honte, la pitié, le remords : plus d'opprobre, plus de ſupplice capable de l'intimider ; tout eſt pour lui gloire & triomphe. Que lui oppoſer, même du haut du Trône qu'il regarde du haut des cieux ? Peuples & Rois, tout ſe confond devant celui qui ne diſtingue parmi les hommes que ſes eſclaves & ſes victimes. C'eſt ſur-tout aux Rois qu'il s'adreſſe, ſoit pour en faire ſes Miniſtres, ſoit pour en faire des exemples plus éclatants

de ses fureurs ; car ils ne sont sacrés pour lui qu'autant qu'il est sacré pour eux. Aussi les a-t-on vus cent fois le servir en le détestant ; & de peur d'attirer sa rage sur eux-mêmes, lui laisser dévorer sa proie, & lui livrer des millions d'hommes pour l'assouvir & l'appaiser. Quel ennemi, SIRE, *pour les Souverains, pour les peres des Nations, qu'un monstre, qui, jusques dans leurs bras, déchire leurs enfants, sans qu'ils osent les lui arracher ! C'est donc aux Rois à se liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès sa naissance, ou plutôt avant sa naissance, avec la superstition qui en est le germe & l'aliment.*

Vous êtes né, SIRE, *pour donner de grands exemples à vos pareils ; mais peut-être ne serez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les Rois à soutenir, d'une protection éclatante, les Écrivains qui prémunissent les générations futures contre les séductions & les fureurs du fanatisme, & qui jettent dans les esprits cette lumiere vraiment céleste, ces grands principes d'humanité & de concorde univer-*

selle, ces maximes, enfin, d'indulgence & d'amour, dont la Religion, ainsi que la nature, a fait l'abrégé de ses Loix & l'essence de sa morale.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
MARMONTEL.



PRÉFACE.

TOUTES les Nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus eſtimables ſont celles qui s'en accuſent. Les Eſpagnols ont eu cette fierté, digne de leur caractere.

Jamais l'Hiſtoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du nouveau Monde, dans le Livre de Las-Caſas (*a*). Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux Prélat, ce témoin qu'a rendu célebre ſa ſincérité courageuſe, compare les Indiens à des agneaux, & les Eſpagnols à des tigres, à des loups dévorants, à des lions preſſés d'une longue faim (*b*). Tout ce qu'il dit dans ſon Livre, il l'avoit dit aux Rois, au Conſeil de Caſtille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accuſoit. Jamais on n'a blâmé ſon zele; on l'a même honoré : preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit, n'étoient ni permis par le Prince, ni avoués par la Nation.

On ſait que la volonté d'Iſabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut conſtamment de ménager les Indiens; c'eſt ce qu'atteſtent toutes les Ordonnances, tous les Réglements faits pour eux (*c*).

Quant à ces crimes, dont l'Eſpagne s'eſt lavée, en les publiant elle-même & en les dévouant au blâme, on

va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonſtances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les Peuples de la Zone tempérée, tranſplantés entre les Tropiques, ne peuvent, ſous un ciel brûlant, ſoutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le nouveau Monde, ou ſe borner à un commerce paiſible avec les Indiens, ou les contraindre par la force de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une ſageſſe que les Peuples n'ont jamais eue, & que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de ſecours mutuels eût été le plus juſte : par de nouveaux beſoins & de nouveaux plaiſirs, l'Indien ſeroit devenu plus laborieux, plus actif, & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagements : l'égalité le bleſſe; il domine, il commande, il veut recevoir ſans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit preſſé de s'enrichir; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier : " Si „ vous ne pouvez pas vous-mêmes tirer du ſein d'une „ terre ſauvage les productions, les métaux, les ri„ cheſſes qu'elle renferme, abandonnez-la; ſoyez pau„ vres, & ne ſoyez pas inhumains. „ Fainéants & avares, ils voulurent avoir, dans leur oiſiveté ſuperbe, des eſclaves & des tréſors. Les Portugais avoient déja trouvé l'affreuſe reſſource des Negres; les Eſpagnols ne l'avoient pas; les Indiens, naturellement foibles, accoutumés à vivre de peu, ſans deſirs, preſque ſans beſoins, amollis dans l'oiſiveté, regardoient comme intolérables

ſes travaux qu'on leur impoſoit; leur patience ſe laſſoit & s'épuiſoit avec leur force; la fuite, leur ſeule défenſe, les déroboit à l'oppreſſion; il fallut donc les aſſervir. Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Il s'agit de voir à préſent par quels degrés elle parvint à ces excès d'horreur qui ont fait frémir la nature; & pour remonter à la ſource, il faut ſe rappeller d'abord que l'ancien Monde, encore plongé dans les ténebres de l'ignorance & de la ſuperſtition, étoit ſi étonné de la découverte du nouveau, qu'il ne pouvoit ſe perſuader que celui-ci lui reſſemblât. On diſputoit dans les Écoles ſi les Indiens étoient des hommes ou des ſinges. Il y eut une Bulle de Rome pour décider la queſtion.

Il faut ſe rappeller auſſi que les Caſtillans qui paſſerent dans l'Inde avec Chriſtophe Colomb, étoient la lie de la Nation, le rebut de la populace (*). La miſere, l'avidité, la diſſolution, la débauche, un courage déterminé, mais ſans frein comme ſans pudeur, mêlé d'orgueil & de baſſeſſe, formoient le caractere de cette ſoldateſque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un Peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires ſans diſcipline & ſans mœurs, qui ne connoiſſoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage & le butin; & ce fut à ces hommes que l'Amiral Colomb eut la malheureuſe imprudence d'abandonner les Peuples qui ſe livroient à lui.

(*) On y joignit les malfaiteurs.

Les habitants de l'isle Haïti (*) avoient reçu les Castillans comme des Dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un respect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Castillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la Cour d'Espagne la nouvelle de ses succès. Il partit (*d*), & laissa dans l'isle, au milieu des Indiens, une troupe de scélérats, qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abuserent à leurs yeux, & par toute sorte d'indignités, leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

Colomb, à son retour, apprit leur mort : elle étoit juste; il auroit dû la pardonner, il la vengea par une perfidie. Il tendit un piege au Cacique (*e*) qui avoit délivré l'Isle de ces brigands, le fit prendre par trahison, le fit embarquer pour l'Espagne. Toute l'Isle se souleva; mais une multitude d'hommes nuds, sans discipline & sans armes, ne put tenir contre des hommes vaillants, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des Insulaires fut égorgé, le reste prit la fuite, ou subit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Espagnols à faire poursuivre & dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chasse (*f*).

Les Indiens, assujettis, gémirent quelque temps sous les dures loix que les vainqueurs leur imposerent. Enfin excédés, rebutés, ils se sauverent sur les montagnes. Les Espagnols les poursuivirent, & en tuerent un grand nombre; mais ce massacre ne remédioit point à la né-

---

(*) L'Isle Espagnole, ou Saint-Domingue.

ceſſité preſſante où l'on étoit réduit : plus de cultivateurs, & dès-lors plus de ſubſiſtance. On diſtribua aux Eſpagnols des terres, que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable; Colomb voulut la modérer; ſa ſévérité révolta une partie de ſa troupe; les coupables, ſelon l'uſage, noircirent leur accuſateur, & le perdirent à la Cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (*), & qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, ſe garda bien de l'imiter : il vit que le plus ſûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute diſcipline, c'étoit de donner un champ libre au déſordre & au brigandage, dont il partageroit le fruit. Ce fut là ſa conduite.

De la corvée à la ſervitude le paſſage eſt facile : ce tyran le franchit. Les malheureux Inſulaires, dont on fit le dénombrement, furent diviſés par claſſes, & diſtribués comme un bétail dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour travailler aux mines & cultiver les champs. Réduits au plus dur eſclavage, ils y ſuccomboient tous, & l'Iſle alloit être déſerte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du Gouverneur, le rappella; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du Ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'Iſle. Vingt-un navires, chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abymés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'Hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes ; j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

(*) François de Bovadilla.

Son ſucceſſeur (*) fut plus adroit, & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux Inſulaires; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient ceſſé. Le nouveau tyran écrivit à Iſabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Eſpagnols, & d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des Chrétiens, pour ſe faire enſeigner leur loi; *comme s'ils euſſent été obligés de deviner*, obſerve Las-Caſas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La Reine donna dans le piege. Elle ne ſavoit pas qu'en s'éloignant des Eſpagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppreſſeurs; elle ne ſavoit pas que, pour aller chercher & ſervir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittaſſent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfants, laiſſaſſent leurs terres incultes, & ſe rendiſſent au lieu marqué à travers des déſerts immenſes, expoſés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en ſociété & en commerce avec les Eſpagnols, & que chacun de leurs Caciques ſeroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes, pour les travaux qu'on leur impoſeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eſt la méthode des tyrans ſubalternes, pour s'aſſurer l'impunité, de ſurprendre des ordres vagues, qui ſervent au beſoin de ſauvegarde au crime, comme l'ayant autoriſé. Le Gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahiſon, du ſeul Peuple de l'Iſle qui pouvoit ſe défendre (**), tout le reſte

(*) Nicolas Ovando.

(**) Le Peuple de Xaragua.

reſte fut opprimé (*g*); & dans les mines de Cibao il en périt un ſi grand nombre, que l'Iſle fut bientôt changée en ſolitude. Ce fut là comme le modele de la conduite des Eſpagnols dans tous les Pays du nouveau Monde. De l'exemple on fit un uſage, & de l'uſage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces Contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible; que pour avoir de l'or on ait verſé du ſang; que la pareſſe & la cupidité aient fait réduire en ſervitude des Peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités ſtériles. On ſait que l'amour des richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands; on ſait que dans l'éloignement les loix ſont ſans appui, l'autorité ſans force, la diſcipline ſans vigueur; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il eſt aiſé d'en obtenir, par le menſonge & la ſurpriſe, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'eſt pas dans la nature des hommes même les plus pervers, c'eſt ce qu'on va lire. La plume m'eſt tombée de la main plus d'une fois en le tranſcrivant; mais je ſupplie le Lecteur de ſe faire un moment la violence que je me ſuis faite. Il m'importe, avant d'expoſer le deſſein de mon Ouvrage, que l'objet en ſoit bien connu. C'eſt Barthelemi de Las-Caſas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au Conſeil des Indes.

„ Les Eſpagnols, montés ſur de beaux chevaux, ar-
„ més de lances & d'épées, n'avoient que du mépris
„ pour des ennemis ſi mal équipés; ils en faiſoient im-
„ punément d'horribles boucheries; ils ouvroient le
„ ventre aux femmes enceintes, pour faire périr leur

„ fruit avec elles; ils faifoient entre eux des gageures,
„ à qui fendroit un homme avec le plus d'adreffe d'un
„ feul coup d'épée, ou à qui lui enleveroit la tête de
„ meilleure grace de deffus les épaules; ils arrachoient
„ les enfants des bras de leur mere, & leur brifoient la
„ tête en les lançant contre des rochers.... Pour faire
„ mourir les principaux d'entre ces Nations, ils éle-
„ voient un petit échafaud foutenu de fourches & de
„ perches. Après les y avoir étendus, ils y allumoient
„ un petit feu, pour faire mourir lentement ces mal-
„ heureux, qui rendoient l'ame avec d'horribles hurle-
„ ments, pleins de rage & de défefpoir. Je vis un jour
„ quatre ou cinq des plus illuftres de ces Infulaires
„ qu'on brûloit de la forte; mais comme les cris effroya-
„ bles qu'ils jettoient dans les tourments étoient incom-
„ modes à un Capitaine Efpagnol, & l'empêchoient de
„ dormir, il commanda qu'on les étranglât prompte-
„ ment. Un Officier, dont je connois le nom, & dont
„ on connoît les parents à Séville, leur mit un bâillon
„ à la bouche, pour les empêcher de crier, & pour
„ avoir le plaifir de les faire griller à fon aife, jufqu'à ce
„ qu'ils euffent rendu l'ame dans ce tourment. J'ai été
„ témoin oculaire de toutes ces cruautés, & d'une infi-
„ nité d'autres que je paffe fous filence. „

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'eft qu'un recueil de récits tout femblables; & quand on a lu ce qui s'eft paffé dans l'Ifle Efpagnole, on fait ce qui s'eft pratiqué dans toutes les Ifles du Golfe, fur les côtes qui l'environnent, au Mexique & dans le Pérou.

Quelle fut la caufe de tant d'horreurs dont la nature

eſt épouvantée ? Le fanatiſme. Il en eſt ſeul capable ; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit d'intolérance & de perſécution, l'eſprit de haine & de vengeance, pour la cauſe d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on ſe fait les Miniſtres. Cet eſprit regnoit en Eſpagne, & il avoit paſſé en Amérique avec les premiers Conquérants. Mais comme ſi on eût craint qu'il ne ſe ralentît, on fit un dogme de ſes maximes, un précepte de ſes fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en ſyſtême. Un Pape y mit le ſceau de la puiſſance apoſtolique, dont l'étendue étoit alors ſans bornes : il traça une ligne d'un pôle à l'autre, & de ſa pleine autorité, il partagea le nouveau Monde entre deux Couronnes excluſivement (*h*). Il réſervoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnoit tout l'occident à l'Eſpagne, & autoriſoit ſes Rois à ſubjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la Foi Chrétienne les habitants de toutes les Iſles & Terre ferme qui ſeroient de ce côté-là. La Bulle (*i*) eſt de l'année 1493, la premiere du Pontificat d'Alexandre VI.

Or on va voir quel fut le ſyſtême élevé ſur cette baſe, & que de tous les crimes des Borgia, cette Bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſpagne en Amérique une formule, pour les ſommer de ſe rendre (*k*). Dans cette formule, approuvée, & vraiſemblablement dictée par des Docteurs en Théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la ſouveraineté du monde à un homme appellé Pierre ; qu'à lui ſeul avoit été attribué le nom de *Pape*,

qui ſignifie *grand* & *admirable*, parce qu'il eſt pere & gardien de tous les hommes; que ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéiſſoient, & l'avoient reconnu pour le maître du monde; qu'au même titre, l'un de ſes ſucceſſeurs avoit fait donation aux Rois de Caſtille de ces Iſles & terre ferme de la mer océane; que tous les Peuples auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient ſoumis au pouvoir de ces Rois, & avoient embraſſé le Chriſtianiſme de bonne volonté, ſans condition ni récompenſe. " Si vous faites de même, ajoutoit l'Eſpa-
,, gnol qui parloit dans cette formule, vous vous en
,, trouverez bien, comme preſque tous les habitants
,, des autres Iſles s'en ſont bien trouvés.... Mais, au
,, contraire, ſi vous ne le faites pas, ou ſi, par malice,
,, vous apportez du retardement à le faire, je vous dé-
,, clare & vous aſſure qu'*avec l'aide de Dieu*, je vous
,, ferai la guerre à toute outrance; que je vous atta-
,, querai de toutes parts & de toutes mes forces; que
,, je vous aſſujettirai ſous le joug de l'obéiſſance de l'É-
,, gliſe & du Roi. Je prendrai vos femmes & vos en-
,, fants, je les rendrai eſclaves, je les vendrai ou les
,, employerai ſuivant la volonté du Roi; j'enleverai vos
,, biens, & vous ferai tous les maux imaginables,
,, comme à des ſujets rebelles & déſobéiſſants; & je
,, proteſte que les maſſacres & tous les maux qui en ré-
,, ſulteront ne viendront que de votre faute, & non de
,, celle du Roi, ni de la mienne, ni des Seigneurs qui
,, ſont venus avec moi. ,,

Ainſi fut réduit en ſyſtême le droit d'aſſervir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens; & toutes les fois que cette grande cauſe fut débattue devant les Rois d'Eſpa-

gne, le Conſeil vit en même temps des Théologiens réclamer, au nom du Ciel, les droits de la nature, & des Théologiens oppoſer à ces droits l'intérêt de la Foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Ariſtote, lequel décidoit, diſoit-on, que les Indiens étoient nés pour être eſclaves des Caſtillans (*l*).

Or, dès qu'une queſtion de cette importance dégénere en controverſe, on ſent quelle eſt, dans les Conſeils, l'incertitude & l'irréſolution ſur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage ſur le plus modéré (*m*). La cauſe de la juſtice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, & c'eſt le petit nombre; la cauſe des paſſions a pour elle tous les hommes qu'elle intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'autant plus ardents à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire, tout accès à l'humanité; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſpece de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir; qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes erreurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance, & auquel on ſe croyoit ſûr de plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réſerve au fanatiſme que ce qui lui eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe

complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguifée à plaifir (*n*). Eft-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil fi tendre & fi touchant qu'ils avoient fait aux Efpagnols, ne les euffent point défarmés, fi le fanatifme ne fût venu les endurcir & les pouffer au crime? Et à quelle autre caufe imputer leur furie? Le brigandage, fans mêlange de fuperftition, peut-il aller jufqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, jufqu'à égorger les vieillards & les enfants à la mamelle, jufqu'à fe faire un jeu d'un maffacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris? La nature, dans fes erreurs, peut quelquefois produire un femblable monftre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaifir de l'être, des colonies d'hommes-tigres paffent les bornes de la nature. Les forcenés! en égorgeant, en faifant brûler tout un Peuple, ils invoquoient Dieu & fes Saints! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, difoient-ils, de Jefus-Chrift & des douze Apôtres! Étoit-ce impiété, ou fanatifme? Il n'y a point de milieu; & l'on fait bien que les Efpagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raifon d'attribuer au fanatifme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait fans lui; & à qui fe refuferoit encore à l'évidence, je demanderois fi les Efpagnols, en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens? s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jefus-Chrift?

Les partifans du fanatifme s'efforcent de le confondre avec la religion : c'eft là leur fophifme éternel. Les

vrais amis de la religion la féparent du fanatifme, & tâchent de la délivrer de ce ferpent caché & nourri dans fon fein. Tel eft le deffein qui m'anime.

Ceux qui penfent que la victoire eft décidée fans retour en faveur de la vérité, que le fanatifme eft aux abois, que les autels qu'il embraffoit ne font plus pour lui un afyle, regarderont mon Ouvrage comme tardif & fuperflu : faffe le Ciel qu'ils aient raifon ! Je ferois indigne de défendre une fi belle caufe, fi j'étois jaloux du fuccès qu'elle auroit eu avant moi & fans moi. Je fais que l'efprit dominant de l'Europe n'a jamais été fi modéré; mais je répete ici ce que j'ai déja dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux font baffes pour travailler aux digues.*

Le but de cet Ouvrage eft donc, & je l'annonce fans détour, de contribuer, fi je le puis, à faire détefter de plus en plus ce fanatifme deftructeur; d'empêcher, autant qu'il eft en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatiffante & charitable, & d'infpirer pour elle autant de vénération & d'amour, que de haine & d'exécration pour fon plus cruel ennemi.

J'ai mis fur la fcene, d'après l'Hiftoire, des fourbes & des fanatiques; mais je leur ai oppofé de vrais Chrétiens. Barthelemi de Las-Cafas eft le modele de ceux que je révere : c'eft en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zele pur & tendre, enfin l'efprit du Chriftianifme dans toute fa fimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, font les exemples du fanatifme qui dénature l'homme & qui pervertit le Chrétien : c'eft en eux que j'ai mis ce zele abfurde, atroce, impitoyable, que la religion défavoue, & qui,

s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois, mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

Quant à la forme de cet Ouvrage, conſidéré comme une production littéraire, je ne ſais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un Roman, & pas aſſez pour une Hiſtoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un Poëme. Dans mon plan, l'action principale n'occupe que très-peu d'eſpace : tout s'y rapporte, mais de loin. C'eſt donc moins le tiſſu d'une fable, que le fil d'un ſimple récit, dont tout le fond eſt hiſtorique, & auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre; être utile à la multitude eſt le but que je me propoſe. C'eſt mon excuſe auprès de ceux qui me reprocheroient d'avoir trop inſiſté ſur des vérités familieres pour eux, mais qui ne le ſont pas encore aſſez pour tout le monde. C'eſt auſſi la raiſon qui m'a fait eſſayer de répandre quelqu'agrément dans mes récits & dans mon ſtyle : car la premiere condition, pour être utile en écrivant, c'eſt d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages, ni du reſpect ni du mépris. Rien de moins fidele ſans doute que les récits qu'on nous a faits de la conquête de l'Amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraiſemblable & intéreſſant.

Qu'on ne m'accuſe pas d'avoir flatté les Indiens : le bien que j'en ai dit, leurs deſtructeurs l'ont dit eux-mêmes; ils n'auroient pas voulu exagérer le crime de les avoir exterminés.

Les Indiens en général étoient foibles d'efprit & de corps (*o*), je l'avoue; mais lorfque, pour les avilir, on leur refufe à tous jufqu'à ce courage d'inftinct qui brave la douleur & méprife la mort, on eft injufte affurément. Sans être lâche on peut trembler devant des hommes que l'on prend pour des Dieux, & devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accufé les Indiens d'une timidité puérile, auroient dû faire attention que les Romains tremblerent devant des éléphants.

Du refte, fi j'avois voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurois bien pu me le permettre; mais, lorfqu'on penfe à faire plaindre le foible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de diffimuler fa foibleffe? J'ai dit quel eft l'objet de mon Ouvrage; & l'on fent bien que pour le remplir, je n'avois befoin que d'oppofer des colombes à des vautours.

NOTES.

(*a*) LE *Livre de Las Cafas.*] *La découverte des Indes occidentales*, publié en Efpagne en 1542, traduit en françois, & imprimé à Paris en 1687.

(*b*) *A des agneaux.*] Chriftophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. " Je jure, difoit-il à Ferdinand, „ dans une de fes lettres, je jure à Votre Majefté, qu'il n'y „ a pas au monde un Peuple plus doux. „

(*c*) *Tous les Réglements faits pour eux.*] " Ce que je vous „ pardonne le moins, difoit Ifabelle à Chriftophe Colomb, „ c'eft d'avoir ôté, malgré mes défenfes, la liberté à un „ grand nombre d'Indiens. „

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens feroient féparés des Efpagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais

ſans rigueur; qu'on en formeroit plufieurs villages; qu'on aſſigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à ſon profit, en payant un tribut équitablement impoſé.

Dans une aſſemblée de Théologiens & de Juriſconſultes, qui ſe tint à Burgos, le Roi Catholique, Ferdinand, déclara que les habitants du nouveau Monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter comme tels. " Votre Majeſté, dit Las-„ Caſas à Charles-Quint, ordonna encore la même choſe „ l'an 1523. „ Même déciſion en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le Conſeil.

(*d*) *Il partit.*] Il eut peur qu'un de ſes Lieutenants, appellé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec ſon navire, n'allât le premier en Eſpagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

(*e*) *Il tendit un piege au Cacique.*] Le Cacique s'appelloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent briſés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être ſortis du port.

(*f*) *Qu'on exerçoit à cette chaſſe.*) " Ils leur ſautoient à „ la gorge avec d'horribles hurlements, les étrangloient d'a-„ bord, & les mettoient en pieces après les avoir terraſſés. „ (Las-Caſas.) Croiroit-on que les Hiſtoriens ont pris plaiſir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appellé *Bezerillo*, " lequel, pour ſa férocité & ſa ſagacité ſinguliere „ à diſtinguer un Indien d'avec un Eſpagnol, avoit la même „ portion qu'un ſoldat, non-ſeulement en vivres, mais en „ or, en eſclaves, &c. Les autres chiens n'avoient que la „ demi-paie; mais ils ſe nourriſſoient de la chair des Indiens „ qu'ils égorgeoient, ou que l'on égorgeoit pour eux. On „ a vu, dit Las-Caſas, des Eſpagnols aſſez inhumains pour „ donner à manger de petits enfants à leurs chiens affamés. „ Ils prenoient ces enfants par les deux jambes, & les met-„ toient en quartiers. „

(*g*) *Tout le reſte fut opprimé.*) " Ceux qu'Ovando avoit „ mis à la tête des troupes, avec ordre d'ôter pour jamais

„ aux Indiens le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, les „ réduisirent à de si cruelles extrêmités, que ces malheureux „ s'enfonçoient, de rage, leurs fleches dans le corps, les „ retiroient, les mordoient, & les mettoient en morceaux, „ qu'ils jettoient contre les Chrétiens, dont ils croyoient „ s'être bien vengés par cette insulte. „ (*Herrera.*)

(*h*) *Entre deux Couronnes exclusivement.*] On sait que François I. demandoit à voir l'article du Testament d'Adam qui avoit exclu le Roi de France du partage du nouveau Monde.

(*i*) *La Bulle.*] *Decretum & indultum Alexandri VI, super expeditione in Barbaros novi Orbis, quos Indos vocant.*

(*k*) *Une formule.*) Le premier qui employa cette formule fut Alfonce Ojeda, en 1510. " Elle a servi, dit Herrera, „ dans toutes les autres occasions où les Castillans ont voulu „ s'ouvrir l'entrée de quelque Pays. „

(*l*) *Que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans.*] Dans la fameuse conférence de Barthelemi de Las-Casas avec l'Evêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque osa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la servitude.

Le Docteur Sépulvéda, gagné par les Grands de la Cour, qui avoient des possessions dans l'Inde, fit un Livre où il soutenoit que les guerres des Espagnols dans le nouveau Monde étoient non-seulement permise, mais nécessaires pour y établir la Foi, & que les Espagnols étoient fondés en droit pour subjuguer les Indiens.

Las-Casas, que l'on mit aux prises avec ce Docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes & d'exercer les actes de toutes les vertus, mais qu'il falloit les y engager par la persuasion & par de bons exemples; & il proposoit pour modeles les Apôtres & les Martyrs. Mais Sépulvéda lui opposa le *compelle intrare*, le Deutéronome, où il est dit: „ Quand vous vous présenterez pour attaquer une Place, „ vous offrirez d'abord la paix aux habitants; & s'ils l'ac-

„ ceptent, & qu'ils vous livrent les portes de la ville, vous
„ ne leur ferez aucun mal, & vous les recevrez au nombre
„ de vos tributaires ; mais, s'ils prennent les armes pour ſe
„ défendre, vous les paſſerez tous au fil de l'épée, ſans
„ épargner les femmes ni les enfants. „

(*m*) *Sur le plus modéré.*] On en vit un exemple lorſque les Moines Jéronimites furent chargés, en qualité de Commiſſaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départements, où l'on avoit diſtribué les Indiens, ſeroient abolis. Cet article, d'où dépendoit le ſalut des Indiens, fut ſans effet ; & la ſervitude ſubſiſta par la foibleſſe & l'infidélité de ces indignes Commiſſaires.

(*n*) *La rage aiguiſée à plaiſir.*] Les cruautés que les Sauvages du Canada exercent ſur leurs captifs ſont réciproques, & du moins leur furie eſt aiguiſée par la vengeance. Mais que des hommes ſoient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'eſt ce que la nature n'a jamais produit ſans le concours du fanatiſme ; & il faut croire que les Eſpagnols qui paſſoient en Amérique, étoient une eſpece de monſtres unique dans l'univers, ou reconnoître une cauſe qui les avoit dénaturés.

(*o*) *Foibles d'eſprit & de corps.*] " La nature vivante y
„ eſt (dans le nouveau Monde) beaucoup moins agiſſante,
„ beaucoup moins variée, & nous pouvons dire beaucoup
moins forte. „ (*Buffon, Hiſt. nat.*)

La différence n'eſt pourtant pas ſenſible quant à la ſtructure du corps humain. " Tous les animaux d'Amérique, même
„ ceux qui ſont naturels au climat, ſont beaucoup plus pe-
„ tits en général que ceux de l'ancien Continent. La nature
„ ſemble s'être ſervie, dans ce nouveau Monde, d'une au-
„ tre échelle de grandeur : l'homme eſt le ſeul qu'elle ait
„ meſuré avec le même module. „ (*Ibid.*)



LES INCAS.



CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE du Mexique étoit détruit; celui du Pérou floriſſoit encore; mais, en mourant, l'un de ſes Monarques l'avoit partagé entre ſes deux fils. Cuſco avoit ſon Roi, Quito avoit le ſien. Le fier Huaſcar, Roi de Cuſco, avoit été cruellement bleſſé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ſes Provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un uſurpateur de ſes droits. Cependant un reſte de vénération pour la mémoire du Roi ſon pere, réprimoit ſon reſſentiment; & au ſein d'une paix trompeuſe & peu durable, tout l'Empire alloit célébrer la grande fête du Soleil. (*a*)

Le jour marqué pour cette fête, étoit celui où le Dieu des Incas, le Soleil, en s'éloignant du Nord, paſſoit ſur l'équateur, & ſe repoſoit, diſoit-on, ſur les colonnes de ſes Temples. La joie

universelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'est sur-tout dans les murs de Quito, dans ses délicieux vallons, que cette sainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une si favorable & si douce influence; aucun Peuple aussi ne lui rend un hommage plus solemnel.

Le Roi, les Incas & le Peuple, sur le vestibule du Temple où son image est adorée, attendent son lever dans un religieux silence. Déja l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*astre à la brillante chevelure* (*), & qu'ils réverent comme le favori du Soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon, un doux frémissement se fait entendre autour du Temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre & d'or peu à peu s'y répandent; la pourpre à son tour se dissipe; l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens observe ces gradations, & leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux; & leur attente est aussi timide que si elle étoit incertaine.

Soudain la lumiere à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament; l'astre qui la répand s'éleve, & la cîme du Cayambur (*b*) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le

(*) *Chasca*, chevelue.

Temple s'ouvre, & que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du Sanctuaire, devient elle-même resplendissante à l'aspect du Dieu qui la frappe de son immortelle clarté. Tout se prosterne, tout l'adore; & le Pontife (*c*), au milieu des Incas & du Chœur des Vierges sacrées, entonne l'hymne solemnelle, l'hymne auguste, qu'au même instant des millions de voix répetent, & qui, de montagne en montagne, retentit des sommets de Pambamarca jusques par-delà le Potose.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers, toi, qui du haut des cieux ne cesses de verser au sein de la nature, dans un océan de lumiere, la chaleur, & la vie, & la fécondité; Soleil, reçois les vœux de tes enfants & d'un Peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE *seul.*

O Roi, dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs! Quand tu parois dans ta splendeur, & que tu agites sur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que sont-ils devenus, ces feux qui parsemoient les voiles de la nuit? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire? Si tu ne t'éloignois pour leur céder la place, ils resteroient ensevelis dans l'abyme de ta lumiere; ils seroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde! heureuſes les épouſes qui forment ta céleſte cour (*d*)! que ton réveil eſt beau! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever! quel charme répand ta préſence! les compagnes de ton ſommeil ſoulevent les rideaux de pourpre du pavillon où tu repoſes, & tes premiers regards diſſipent l'immenſe obſcurité des cieux. O! quelle dut être la joie de la nature, lorſque tu l'éclairas pour la premiere fois! Elle s'en ſouvient; & jamais elle ne te revoit ſans ce treſſaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un pere adoré, dont l'abſence l'a fait languir.

LE PONTIFE *ſeul.*

Ame de l'univers! ſans toi le vaſte océan n'étoit qu'une maſſe immobile & glacée, la terre qu'un ſtérile amas de ſable & de limon, l'air qu'un eſpace ténébreux. Tu pénétras les éléments de ta chaleur vive & féconde; l'air devint fluide & ſubtil, les ondes ſouples & mobiles, la terre fertile & vivante; tout s'anima, tout s'embellit: ces éléments, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdiſſement, firent une heureuſe alliance: le feu ſe gliſſe au ſein de l'onde; l'onde, diviſée en vapeurs, s'exhale & ſe filtre dans l'air; l'air dépoſe au ſein de la terre les germes précieux de la fécondité; la terre enfante & reproduit ſans ceſſe les fruits de cet amour, ſans ceſſe renaiſſant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers! ô Soleil! es-tu ſeul l'auteur de tous les biens que tu nous fais? N'es-tu que le miniſtre d'une cauſe premiere, d'une intelligence au deſſus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoiſſants; mais ſi tu accomplis la loi d'un être inviſible & ſuprême (*e*), fais paſſer nos vœux juſqu'à lui : il doit ſe plaire à être adoré dans ſa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, pere de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil, protege ton Peuple, & fais proſpérer tes enfants.

NOTES.

(*a*) *LA grande fête du Soleil.*] A l'équinoxe de Septembre. On appelloit cette fête *Citua-Raïmi*. Voyez *Garcilaſſo*, *liv.* 2, *chap.* 22.

(*b*) *Cayambur.*] Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(*c*) *Le Pontife.*] Le Sacerdoce réſidoit dans la famille des Incas. Le Grand-Prêtre du Soleil devoit être oncle ou frere du Roi. On l'appelloit *Villuma* ou *Villacuma*, diſeur d'oracles.

(*d*) *Qui forment ta céleſte Cour.*] Il nous reſte une hymne péruvienne, adreſſée à une fille céleſte, qui, dans la Mythologie du Pays, faiſoit l'office des Hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le ca-

raćtere de la poéſie des Péruviens. “ Belle fille, ton
„ malin frere vient de caſſer ta petite urne, où étoient
„ enfermés l'éclair, le tonnerre & la foudre, & d'où ils
„ ſe ſont échappés. Pour toi, tu ne verſes ſur nous que
„ la neige & les douces pluies. C'eſt le ſoin que t'a
„ confié celui qui gouverne l'univers. „

(*e*) *D'un être inviſible & ſuprême.*] Ce Dieu inconnu s'appelloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laiſſé ſubſiſter ſon Temple & ſon culte dans la vallée de ſon nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens ne lui offroient point de ſacrifices; & la raiſon qu'ils en donnoient, c'eſt qu'ils ne l'avoient jamais vu.





CHAPITRE II.

Le premier des Incas, fondateur de Cufco, avoit inftitué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes, qui répondoient aux quatre faifons de l'année (*a*); mais elles rappelloient à l'homme des objets plus intéreffants, la naiffance, le mariage, la paternité, & la mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la naiffance; & les cérémonies de cette fête confacroient l'autorité des Loix, l'état des Citoyens, l'ordre & la sûreté publique.

D'abord il fe forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux, qui lui préfentent, dans des corbeilles, les enfants nouvellement nés. Le Monarque leur donne le falut paternel. « Enfants, dit-il, votre pere commun, le fils du » Soleil, vous falue. Puiffe le don de la vie vous » être cher jufqu'à la fin! puiffiez-vous ne jamais pleurer le moment de votre naiffance! » Croiffez, pour m'aider à vous faire tout le bien » qui dépend de moi, & à vous épargner ou » adoucir les maux qui dépendent de la nature. »

Alors les dépofitaires des Loix en déploient le livre augufte. Ce livre eft compofé de cordons de mille couleurs (*b*); des nœuds en font les caracteres, & ils fuffifent à exprimer des loix fimples comme les mœurs & les intérêts de ces Peuples. Le Pontife en fait la lecture; le Prince & les Su-

jets entendent de ſa bouche quels ſont leurs devoirs & leurs droits.

La premiere de ces loix leur preſcrit le culte. Ce n'eſt qu'un tribut ſolemnel de reconnoiſſance & d'amour : rien d'inhumain, rien de pénible ; des prieres, des vœux, quelques offrandes pures ; des fêtes où la piété ſe concilie avec la joie : tel eſt ce culte, la plus douce erreur, la plus excuſable, ſans doute, où pût s'égarer la raiſon.

La ſeconde loi s'adreſſe au Monarque : elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soleil, qui diſpenſe à tous ſa lumiere ; d'étendre comme lui ſon heureuſe influence, & de communiquer à ce qui l'environne ſa bienfaiſante activité ; de voyager dans ſon Empire, car la terre fleurit ſous les pas d'un bon Roi ; d'être acceſſible & populaire, afin que, ſous ſon regne, l'homme injuſte ne diſe pas : *Que m'importent les cris du foible?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux ; car s'il eſt affligé d'en voir, il ſe reprochera d'en faire : & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un ſaint reſpect pour la vérité, guide & conſeil de la juſtice ; & un mépris mêlé d'horreur pour le menſonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le ſang des hommes, à uſer de ménagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adreſſe encore à la famille des Incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéiſſance & du zele à uſer, avec modeſtie, des privileges de leur rang, à fuir l'orgueil & la molleſſe ; car l'homme oiſif peſe à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troiſieme impoſoit aux Peuples le plus inviolable reſpect pour la famille du Soleil, une obéiſſance ſans borne envers celui de ſes enfants qui regnoit ſur eux en ſon nom, un dévouement religieux au bien commun de ſon Empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du ſang & de l'hymen, & qui, ſur des peines ſéveres, aſſuroit la foi conjugale (*c*) & l'autorité paternelle, les deux ſupports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres preſcrivoit auſſi le tribut. De trois parties égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca, & l'autre au Peuple. Chaque famille avoit ſon apanage; & plus elle croiſſoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'eſt à ces biens que ſe bornoient les richeſſes d'un Peuple heureux. Il poſſédoit en abondance les plus précieux des métaux; mais il les réſervoit pour décorer ſes Temples & les Palais de ſes Rois. L'homme, en naiſſant, doté par la Patrie (*d*), vivoit riche de ſon travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le Peuple, pour vivre dans une douce aiſance, n'avoit

pas aſſez de ſes biens, ceux du Soleil y ſuppléoient (*e*). Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du ſacerdoce ; il n'en reſtoit dans les mains pures des ſaints Miniſtres des Autels, que ce qu'en exigeoient les beſoins de la vie : non que la loi leur en fixât l'uſage, mais leur piété modeſte & ſimple ne voyoit rien que d'aviliſſant dans le faſte & dans la molleſſe; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'induſtrie. Ce tribut ſe payoit d'abord à la nature : juſqu'à cinq luſtres accomplis, le fils ſe devoit à ſon pere, & l'aidoit dans tous ſes travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes, étoient cultivés par le Peuple (*f*). Au nombre des infirmités étoit compriſe la vieilleſſe : les peres qui avoient la douleur de ſurvivre à leurs enfants, ne languiſſoient pas ſans ſecours ; la jeuneſſe de leur Tribu étoit pour eux une famille : la loi les conſoloit du malheur de vieillir. Quand le ſoldat étoit ſous les armes, on cultivoit pour lui ſon champ; ſes enfants jouiſſoient du droit des orphelins, ſa femme de celui des veuves; & s'il mouroit dans les combats, l'Etat lui-même prenoit pour eux les ſoins d'un pere & d'un époux.

Le Peuple cultivoit d'abord le domaine du ſoleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin & de l'infirme; après cela, chacun vaquoit à la culture de ſon champ. Les terres de l'Inca terminoient les travaux : le Peuple s'y rendoit en foule,

& c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours ſolemnels, il rempliſſoit l'air de ſes chants (*g*).

La tâche des travaux publics étoit diſtribuée avec une équité qui la rendoit légere. Aucun n'en étoit diſpenſé ; tous y apportoient le même zele. Les temples & les fortereſſes, les ponts d'oſier qui traverſoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire juſqu'à ſes frontieres, étoient des monuments, non pas de ſervitude, mais d'obéiſſance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faiſoit d'effrayants amas pour la guerre : c'étoient des haches, des maſſues, des lances, des fleches, des arcs, de frêles boucliers : vaine défenſe, hélas ! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater !

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en loix : ces loix puniſſoient la pareſſe & l'oiſiveté (*h*) comme celles d'Athenes ; mais, en impoſant le travail, elles écartoient l'indigence ; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins eſpérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une choſe inviolable & ſainte ; la liberté, comme le droit le plus ſacré de la nature ; l'innocence, l'honneur, le repos domeſtique, comme des dons du Ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faiſoit grace aux enfants encore dans l'âge de l'innocence, portoit ſa rigueur ſur les peres, & puniſſoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais

le crime des peres ne retomboit ſur les enfants : le fils du coupable puni, le remplaçoit ſans honte & ſans reproche ; on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'inſtruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractere de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez un Peuple laborieux, occupé, ſatisfait de ſon égalité, sûr d'un bien-être ſimple & doux, ſans ambition, ſans envie, exempt de nos beſoins fantaſques & de nos vices rafinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public diſtribué ſur tous, attaché par reconnoiſſance au gouvernement juſte & ſage qui faiſoit ſa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme inutiles : elles étoient préſervatives, & preſque jamais vengereſſes.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des Vierges du Soleil. O ! comment, chez un Peuple ſi modéré, ſi doux, pouvoit-il exiſter une loi ſi cruelle ? Le fanatiſme ne croit jamais venger aſſez le Dieu dont il eſt le miniſtre ; & c'étoit lui qui, chez ce Peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour ſacrilege, & appaiſer un Dieu jaloux, non-ſeulement il avoit voulu que l'infidelle Prêtreſſe fût enſevelie vivante (*i*), & le ſéducteur dévoué au ſupplice le plus honteux ; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels : peres, meres, freres & ſœurs, juſqu'aux enfants à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes ; le lieu même de la

naiſſance des deux impies devoit être à jamais déſert. Auſſi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en ſeroit la peine, il friſſonna glacé d'horreur; ſon front pâlit, ſes cheveux blancs ſe hériſſerent ſur ſa tête, & ſes regards, attachés à la terre, n'oſerent de long-temps ſe tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le Monarque levant les mains : « O Soleil, dit-il, ô mon pere! ſi
» je violois tes loix ſaintes, ceſſe de m'éclairer;
» commande au Miniſtre de ta colere, au terrible
» *Illapa* (*k*), de me réduire en poudre, & à
» l'oubli de m'effacer de la mémoire des mortels.
» Mais ſi je ſuis fidele à ce dépôt ſacré, fais que
» mon Peuple, en m'imitant, m'épargne la dou-
» leur de te venger moi-même; car le plus triſte
» des devoirs d'un Monarque, c'eſt de punir. »

Alors les Incas, les Caciques, les Juges, les vieillards députés du Peuple, renouvellent tous la promeſſe de vivre & de mourir fideles au culte & aux loix du Soleil.

Les Surveillants s'avancent à leur tour : leur titre (*) annonce l'importance des fonctions dont ils ſont chargés : ce ſont les Envoyés du Prince, qui, revêtus d'un caractere auſſi inviolable que la Majeſté même, vont obſerver dans les Provinces les dépoſitaires des loix, voir ſi le Peuple n'eſt point foulé; & au foible à qui le puiſ-

(*) *Cuicui-ricoc*, ceux qui ont l'œil à tout.

ſant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *Quel eſt le ſujet de ta plainte ? qui cauſe ta peine & tes pleurs ?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embraſſe, & leur dit : « Tuteurs » du Peuple, c'eſt à vous que ſon bonheur eſt » confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois le ſerment » des tuteurs du Peuple. Punis-moi, ſi je ceſſe » de protéger en eux la droiture & la vigilan- » ce ; punis-moi, ſi je leur pardonne la foibleſſe » ou l'iniquité. »

NOTES.

(*a*) *Aux quatre ſaiſons de l'année.*] Quoique les ſaiſons ne ſoient point marquées dans les climats du Pérou, on ne laiſſoit pas d'y diviſer l'année par les deux ſolſtices & les deux équinoxes : ce qui répond à nos quatre ſaiſons.

(*b*) *Des cordons de mille couleurs.*] Ils s'appelloient *Quippos* ; & ceux qui les gardoient, *Quippamacaïs*, chargés des *Quippos*.

(*c*) *La foi conjugale.*] L'Inca lui ſeul, afin d'étendre & de perpétuer la branche royale de la famille du Soleil, pouvoit épouſer pluſieurs femmes.

(*d*) *Doté par la Patrie.*] A chaque enfant mâle, une portion de terrein égale à celle du pere ; à chaque fille, une moitié.

(*e*) *Ceux du Soleil y ſuppléoient.*] La laine des troupeaux du Soleil & de l'Inca étoit diſtribuée au Peuple.

Le coton ſe diſtribuoit de même dans les Pays où il falloit être plus légérement vêtu.

(*f*) *Cultivé par le Peuple.*] Le Peuple occupé à ces travaux, ſe nourriſſoit à ſes dépens.

(*g*) *Il rempliſſoit l'air de ſes chants.*] Le refrain de ces chants étoit *Hailli*, triomphe.

(*h*) *La pareſſe & l'oiſiveté.*] Chez les Péruviens, ni les aveugles ni les muets n'étoient diſpenſés du travail; les enfants même, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton, & à égréner le maïs.

(*i*) *Enſevelie vivante.*] C'eſt une choſe remarquable, que la ſuperſtition eût imaginé le même ſupplice à Rome & à Cuſco, pour punir la même foibleſſe dans les vierges de Veſta & dans celles du Soleil.

(*k*) *Le terrible Illapa.*] Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre & la foudre. On les appelloit les exécuteurs de la juſtice du Soleil.





CHAPITRE III.

Un nouveau ſpectacle ſuccede : c'eſt l'élite de la jeuneſſe ; des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſinguliere, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfants. Leur robe, d'un tiſſu léger, formé du duvet d'un arbuſte (*) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes : ſes plis flottants laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes ; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le myſtere eſt enfant du vice ; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danſe autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne myſtérieuſe exprime les douceurs de la ſociété, dont les loix forment les liens.

Mais déja l'ombre des colonnes s'eſt retirée vers leur baſe ; elle s'abrege encore, & va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouiſſance ; & l'Inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de ſon pere étincelle de mille feux : « Source inta-
» riſſable

(*) Le cotonnier.

» riſſable de tous les biens, ô Soleil, dit-il; ô
» mon pere! il n'eſt pas au pouvoir de tes enfants
» de te faire aucun don qui ne vienne de toi.
» L'offrande même de tes bienfaits eſt inutile à
» ton bonheur comme à ta gloire : tu n'as be-
» ſoin, pour ranimer ton incorruptible lumiere,
» ni des vapeurs de nos libations, ni des par-
» fums de nos ſacrifices. Les moiſſons abondan-
» tes que ta chaleur mûrit, les fruits que tes
» rayons colorent, les troupeaux à qui tu prépa-
» res les ſucs des herbes & des fleurs, ne ſont
» des tréſors que pour nous : les répandre, c'eſt
» t'imiter : c'eſt le vieillard infirme, la veuve &
» l'orphelin qui les reçoivent en ton nom; c'eſt
» dans leur ſein, comme ſur un autel, que nous
» devons en dépoſer l'hommage. Ne vois donc
» le tribut que je vais t'offrir, que comme un
» ſigne ſolemnel de reconnoiſſance & d'amour :
» pour moi, c'eſt un engagement; pour les mal-
» heureux, c'eſt un titre, & le garant inviolable
» des droits qu'ils ont à mes bienfaits. »

Tout le Peuple, à ces mots, rend graces au Soleil, qui lui donne de ſi bons Rois; & le Monarque, précédé du Pontife, des Prêtres & des Vierges ſacrées, va dans le Temple offrir au Dieu le ſacrifice accoutumé.

Sur le veſtibule du Temple, ſe préſenterent aux yeux du Prince trois jeunes Vierges, nouvellement choiſies, que leurs parents venoient conſacrer au Soleil. Un léger tiſſu de coton les déro-

boit aux regards des profanes. La nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de si beau. Les trois Incas, leurs peres, les menoient par la main; & leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, signe & gage sacré de la chaste pudeur dont leur sagesse avoit pris soin.

Le Roi, les saluant d'un air religieux, les introduit dans le Temple; le Grand-Prêtre les suit, & le Temple est fermé. D'abord les trois Vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même instant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe; & que d'attraits il expose à l'éclat du jour! Le Monarque se crut ravi dans la Cour du Soleil son pere; il crut voir les femmes célestes, avec qui ce Dieu bienfaisant se délasse du soin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles charmantes avoient la sérénité du bonheur peinte sur le visage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux sentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laissoit voir la mélancolie & la tristesse dans ses yeux. Cora, (c'étoit le nom de la jeune Indienne) avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, saisit les mains de son pere, & les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide & profond soupir; mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mere, elle se jette dans ses bras, elle inonde son sein de lar-

mes, & s'écrie douloureusement : Ah! ma mere! Ses parents, aveuglés par une piété cruelle, ne virent dans l'émotion & dans les regrets de leur fille que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang, & au pouvoir de la nature, la douleur qu'elle ressentoit. « O le plus tendre & le » meilleur des peres! ô mere mille fois plus chere » que la vie! il faut vous quitter pour jamais. » Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets : le Prêtre y fut trompé comme elle; & il lui laissa consommer son téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes Vierges la loi qui attachoit des peines si terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écouterent sans trouble, & presque sans émotion; elle seule, par un instinct qui lui présageoit son malheur, sentit son cœur saisi d'effroi : on vit ses couleurs s'effacer, ses yeux se couvrir d'un nuage, les roses même de sa bouche pâlir, se faner & s'éteindre; & ses levres tremblerent en prononçant le vœu que son cœur devoit abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parents, ni le Pontife. On soutint sa foiblesse, on appaisa son trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour époux; & Cora suivit ses compagnes dans l'inviolable asyle des épouses du Soleil.

Alors le Temple fut ouvert; & les Incas, Ministres des autels, commencerent le sacrifice.

Ce ſacrifice eſt innocent & pur. Ce n'eſt plus ce culte féroce, qui arroſoit de ſang humain les forêts de ces bords ſauvages, lorſqu'une mere déchiroit elle-même les entrailles de ſes enfants ſur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce ſont les prémices des fruits, des moiſſons & des animaux, que la nature a deſtinés à ſervir d'aliments à l'homme. Une foible partie de cette offrande eſt conſumée ſur l'autel; le reſte eſt réſervé au feſtin ſolemnel que le Soleil donne à ſon Peuple.

Sous un portique de feuillages dont le Temple eſt environné, le Roi, les Incas, les Caciques ſe diſtribuent parmi la foule, pour préſider aux tables où le Peuple eſt aſſis. La premiere eſt celle des veuves, des orphelins & des vieillards; l'Inca l'honore de ſa préſence, comme pere des malheureux (*). Tito Zoraï, ſon fils ainé, y eſt aſſis à ſa droite. Ce jeune Prince, dont la beauté annonce une origine céleſte, a rempli ſon troiſieme luſtre: il eſt dans l'âge où ſe fait l'épreuve du courage & de la vertu (**). Son pere, qui en fait ſes délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever ſous ſes yeux: jeune encore lui-même, il eſpere laiſſer un ſage ſur le trône. Hélas! ſon eſpérance eſt vaine; les pleurs de ſon vertueux fils n'arroſeront point ſon tombeau.

(*) L'un de ſes titres étoit *Huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

(**) C'étoit l'âge de ſeize ans.

CHAPITRE IV.

AU feſtin ſuccedent les jeux. C'eſt là que les jeunes Incas, deſtinés à donner l'exemple du courage & de la conſtance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au ſon des conques, par la fleche & le javelot; & le vainqueur, dès qu'il eſt proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui diſant: « Mon fils, tu me rappelles » ma jeuneſſe, & tu honores mes vieux ans. »

Vient enſuite la lutte; & c'eſt là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de reſſort & d'énergie à la nature; c'eſt là qu'on voit des combattants agiles & robuſtes, s'élancer, ſe ſaiſir, ſe preſſer tour-à-tour; plier, ſe raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre; s'échapper, pour reprendre haleine; revoler au combat, ſe ſerrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux; tour-à-tour immobiles, tour-à-tour chancelants, tomber, ſe rouler, ſe débattre, & arroſer l'herbe flétrie des ruiſſeaux de ſueur dont ils ſont inondés.

Le combat, long-temps incertain, fait flotter l'ame de leurs parents, entre la crainte & l'eſpérance. La victoire enfin ſe déclare; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux

vaincus quelques louanges consolantes : car ils savent que la louange est, dans les ames généreuses, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adversaire avoit fait plier les genoux, étoit le fils même du Roi, & son successeur à l'Empire, le sensible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ses mains; il en verse des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le consoler : « Prince, le Soleil notre pere est juste ; » il donne la force & l'adresse à ceux qui doi- » vent obéir, l'intelligence & la sagesse à celui » qui doit commander. » Le Monarque entendit ces paroles. « Vieillard, dit-il, laisse mon » fils s'affliger & rougir de se trouver plus foi- » ble & moins adroit que ses rivaux. Le crois-tu » fait pour languir sur le trône, & pour vieillir » dans le repos ? »

Le jeune Prince, à cette voix, jetta un coup-d'œil de reproche sur le vieillard qui l'avoit flatté, & se précipita aux genoux de son pere, qui le serrant tendrement dans ses bras, lui dit : « Mon » fils, la plus juste & la plus impérieuse des loix, » c'est l'exemple. Vous ne serez jamais servi avec » plus de zele & d'ardeur que lorsque, pour vous » obéir, on n'aura qu'à vous imiter. »

Après qu'on eut laissé respirer les lutteurs, on vit cette illustre jeunesse se disposer au combat de la course. C'est leur épreuve la plus pénible. La lice est de cinq mille pas. Le terme est un voile de

pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barriere au terme, le Peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattants. Le ſignal eſt donné; ils partent tous enſemble; & des deux côtés de la lice, on voit les peres & les meres animer leurs enfants du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parents la douleur de le voir ſuccomber dans ſa courſe; ils rempliſſent tous leur carriere, & preſque tous en même temps.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelqu'avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. « Non, s'écria le » Prince, tu n'auras pas la gloire de me vaincre » une ſeconde fois. » Auſſi-tôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la fleche & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent, & les proclament dignes du nom d'*Incas* (*), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs meres & leurs ſœurs viennent, d'un air tendre & modeſte, attacher à leurs pieds agi-

---

(*) Auparavant on les appelloit *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilaſſo.

les, au-lieu de la treſſe d'écorce (*) qui fait les ſandales du Peuple, une natte de laine plus légere & plus douce, dont elles ont fait le tiſſu.

Ils vont, de là, conduits par les vieillards, ſe proſterner devant le Roi, qui, du haut de ſon Trône d'or, environné de ſa famille, les reçoit avec la majeſté d'un Dieu & la tendre bonté d'un pere. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ſes pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foibleſſe : mais la nature le trahit ; & en lui attachant le bandeau des Incas, ſes mains tremblent, ſon cœur s'émeut & s'attendrit ; il laiſſe échapper quelques larmes ; le front du jeune Prince en eſt arroſé ; il les ſent, il en eſt ſaiſi, & de ſes mains il preſſe les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie ſont la ſeule diſtinction que l'héritier du Trône obtient ſur ſes émules. L'Inca leur donne de ſa main la marque la plus glorieuſe de nobleſſe & de dignité : il leur perce l'oreille, & y ſuſpend un anneau d'or ; faveur réſervée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit ſa naiſſance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin, le Roi prend la parole, & s'adreſſant aux nouveaux Incas : « Le plus ſage des Rois, » leur dit-il, Manco, votre aïeul & le mien, fut » auſſi le plus vigilant, le plus courageux des mor-

---

(*) D'un arbre appellé *Manguey*. Ce détail eſt pris de l'Hiſtoire.

» tels. Quand le Soleil, ſon pere, l'envoya fonder » cet Empire, il lui dit : Prends-moi pour exem- » ple : je me leve, & ce n'eſt pas pour moi; je » répands ma lumiere, & ce n'eſt pas pour moi; » je remplis ma vaſte carriere, je la marque par » mes bienfaits, l'univers en jouit, & je ne me » réſerve que la douceur de l'en voir jouir : va, » ſois heureux, ſi tu peux l'être; mais ſonge à » faire des heureux. Incas, fils du Soleil, voilà » votre leçon. Quand il plaira à votre pere, que » vous ſoyez heureux ſans fatigue & ſans trouble, » il vous rappellera vers lui. Juſques-là, ſachez » que la vie eſt une courſe laborieuſe, que vos » vertus doivent rendre utile, non pas à vous, » mais à ce monde où vous paſſez. Le lâche s'en- » dort ſur la route; il faut que la mort, par pi- » tié, lui vienne abréger ſon travail. L'homme » courageux ſupporte le ſien, & d'un pas sûr & » libre il arrive au terme où la mort, la mere » du repos, l'attend.

» O toi, mon fils, dit-il au Prince, tu vois » cet aſtre qui va finir ſon cours : que de biens, » depuis ſon aurore, n'a-t-il pas faits à la na- » ture! Ce qui lui reſſemble le plus ſur la terre, » c'eſt un bon Roi. »

A ces mots il ſe leve, & marche, accompagné de ſa famille & de ſon Peuple, pour aller avec le Pontife, ſur le veſtibule du Temple, obſerver le front du Soleil, à ſon couchant, & en recueillir les oracles.



CHAPITRE V.

Le Peuple & la Cour elle-même se tiennent en silence au delà du parvis. Le Roi seul monte les degrés du vestibule où l'attend le Grand-Prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les secrets du sombre avenir (*).

Le ciel étoit serein, l'air calme & sans vapeurs; & l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du sein de la mer Pacifique, s'éleve au dessus de Palmar (**), un nuage pareil à des vagues sanglantes, présage épouvantable dans ce jour solemnel. Le Grand-Prêtre en frémit; cependant il espere qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont se dissiper. Elles redoublent, elles s'entassent comme les sommets des montagnes, & en s'élevant, elles semblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaste barriere qu'elles opposent à son cours. Il descend avec majesté; & des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais soudain l'abyme est comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent sur lui. Submergé, renaissant, il épuise les traits de sa défaillante lu-

(*) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il savoit de science divine. (*Garcil.*)

(**) Promontoire, sous l'équateur.

miere; & laffé du combat, il refte enfeveli comme dans une mer de fang.

Un figne encore plus terrible fe manifefte dans le ciel : c'eft un de ces aftres que l'on croyoit errants, avant que l'œil perçant de l'Aftronomie eût démêlé leur route dans l'immenfité de l'efpace. Une comete, femblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante criniere fe hériffe autour de fa tête, paroît venir de l'orient, & voler après le Soleil. Ce n'eft dans le célefte azur qu'une étincelle aux yeux du Peuple; mais le Grand-Prêtre, plus attentif, y croit diftinguer tous les traits de ce monftre prodigieux : il lui voit refpirer la flamme; il lui voit fecouer fes ailes embrafées; il voit fa brûlante prunelle fuivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais, diffimulant la terreur dont ce prodige le pénetre: » Prince, dit-il au Roi, fuivez-moi dans le Tem- » ple; » & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en filence devant l'Inca, il lui parle en ces mots:

» Digne fils du Dieu que je fers, fi l'avenir » étoit inévitable, ce Dieu bienfaifant nous épar- » gneroit la douleur de le prévoir; & fans nous » affliger d'avance du preffentiment de nos maux, » il laifferoit à l'efprit humain fon aveuglement » falutaire, & au temps fon obfcurité. Puifqu'il » daigne nous éclairer, ce n'eft pas inutilement; » & les malheurs qu'il nous annonce, peuvent

» encore ſe détourner. Ne vous effrayez point de » ceux qui vous menacent. Ils ſont affreux, s'il » en faut croire les ſignes que je viens d'obſer- » ver dans le ciel. Ces ſignes ne s'accordent pas: » l'un me dit que c'eſt du couchant que doit ve- » nir une guerre ſanglante; l'autre m'annonce un » ennemi terrible, qui fond ſur nous de l'orient; » mais l'un & l'autre eſt un avis de ce Dieu » qui veille ſur nous. Prince, armez-vous donc » de conſtance. Être innocent & courageux, ne » pas mériter ſon malheur, & le ſouffrir; voilà » la tâche que la nature impoſe à l'homme : le » reſte eſt au deſſus de nous. »

Le Prêtre, conſterné, n'en dit pas davantage; & le Monarque, renfermant la triſteſſe au fond de ſon cœur, ſortit du Temple, & ſe montra au Peuple avec un front calme & ſerein. « Notre » Dieu, lui dit-il, ſera toujours le même : il veille » au ſort de ſon Empire, & il protege ſes enfants. »

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chaſſés de leur patrie, lui demandoient l'hoſpitalité. « Qu'ils paroiſſent, répond l'Inca : jamais les » malheureux ne trouveront mon cœur inacceſ- » ſible, ni mon palais fermé pour eux. »

Les étrangers s'avancent : c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune Cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſu-

rance, on reconnoît en lui, tout ſuppliant qu'il eſt, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur; en intéreſſant, elle étonne; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement, que la ſouffrance d'une ame fiere & indignée de ſon malheur.

L'Inca lui dit: « Jeune étranger, apprenez-moi » qui vous êtes, d'où vous venez, & quel coup » du ſort vous fait chercher un aſyle en ces lieux? »

» Inca, lui répond Orozimbo, (c'étoit le nom » du Mexicain,) tu vois en nous les déplorables » reſtes d'un Empire, au moins auſſi vaſte, auſſi » floriſſant que le tien. Cet Empire eſt détruit. » Le ſort ne nous laiſſoit que la fuite ou que l'eſ- » clavage; nous avons préféré la fuite. Deux hi- » vers nous ont vu errants ſur les montagnes. Las » de vivre dans les forêts & parmi les bêtes fé- » roces, nous avons pris la réſolution d'aller cher- » cher des hommes moins malheureux que nous, » & moins cruels que nos tyrans. Il y a trois mois » qu'à la merci des flots, nous parcourons, à » travers mille écueils, les détours d'un rivage im- » menſe. Les maux que nous avons ſoufferts nous » auroient accablés; le bruit de tes vertus a ſou- » tenu notre eſpérance. On te dit juſte & bienfai- » ſant, nous venons éprouver ſi la renommée en » impoſe. Après toi, notre unique reſſource, celle » qui, dans le malheur, ne manque jamais qu'à » des lâches, c'eſt le courage de mourir. »

» Etrangers, reprit le Monarque, vous n'aurez » pas en vain mis votre confiance en moi. Venez » dans mon Palais vous repofer, & réparer vos » forces. Je fuis impatient d'entendre le récit de » votre infortune; mais je defire encore plus de » vous la faire oublier. »

Le Cacique & fes compagnons, conduits au Palais de l'Inca, y font fervis avec refpect; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence; car l'oftentation de la profpérité eft une infulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtements frais, une table abondante & fimple, des afyles pour le fommeil, où regne un tranquille filence, font les premiers fecours de l'hofpitalité qu'exerce envers eux ce Monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de fa famille, vertueufe & paifible Cour; il les fait affeoir autour de fon trône, & parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagements que l'on doit aux infortunés, il l'invite à foulager fon cœur du poids accablant des fes peines, en lui racontant fes malheurs.

» Le fouvenir en eft cruel, dit le Cacique Mexi- » cain, avec un trifte & profond foupir; mais je » te dois l'effort d'en retracer l'affreufe image. » Ecoute-moi, généreux Prince; & puiffe l'exem- » ple de ma patrie t'apprendre à garantir ces bords » du fléau qui l'a ravagée! » A ces mots, le filence regne dans l'affemblée des Incas; & le Cacique reprend ainfi :



CHAPITRE VI.

ENFANTS du Soleil, vous ſavez la route qu'il ſuit tous les ans. Il eſt à préſent ſur vos têtes ; il y a trois lunes qu'il ſe levoit de même ſur le pays où je ſuis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour Roi Montezume, dont nous ſommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop ſouvent, du ſein de la proſpérité naiſſent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit Roi. Sa dureté ſuperbe éloigna ſes amis ; ſa foibleſſe & ſon imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, & cauſerent tous ſes malheurs.

Vingt Caciques, tous poſſeſſeurs d'autant de fertiles Provinces, étoient réunis ſous ſes loix. Trop puiſſant & trop abſolu, il abuſa de ſa fortune ; ou plutôt ſes flatteurs, dont il avoit fait ſes Miniſtres, en abuſerent en ſon nom ; & de ſes Provinces foulées, les unes, ſecouant le joug, avoient repris leur liberté ; d'autres, plus foibles ou plus timides, gémiſſoient en ſilence, &, pour ſe déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux ; lorſqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage ſe courbe & embraſſe la mer (*), une race d'hommes, qu'on prenoit

(*) Le golfe du Mexique.

pour des Dieux, étoient venus de l'orient ſur des châteaux ailés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces fortereſſes flottantes ſur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient ſur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins aſſuroient que le quadrupede & l'homme n'étoient qu'un; que ſes pas rapides devançoient les vents; que ſes regards lançoient la mort, & une mort inévitable; que ſes deux têtes, d'homme & de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ſes regards avoit épargné; & que la pointe de nos fleches s'émouſſoit ſur la dure écaille dont tout ſon corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme univerſel retentit juſqu'à Mexico: (c'étoit le ſiege de l'Empire.) Montezume en parut troublé; mais la même foibleſſe qui lui faiſoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il ſut que ces brigands avides ſe laiſſoient appaiſer par de riches offrandes; il eſpéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les Conſeils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambaſſade; deux cents Indiens nous ſuivoient, chargés de riches préſents; vingt captifs, choiſis parmi ceux que l'on engraiſſoit dans nos temples pour être immolés à nos Dieux, terminoient ce nombreux cortege.

Nous

Nous arrivons au camp des Espagnols (car c'est ainsi que ces brigands se nomment;) & quel est notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantoient des Nations! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cents, ce n'étoient que des hommes; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur Chef..... Ah! le perfide! sous quel air majestueux & tranquille il sut déguiser sa noirceur!

Pilpatoé, en l'abordant, le salue, & lui parle ainsi: « Le Monarque du Mexique, le puissant » Montezume, nous envoie te saluer, & savoir » de toi qui tu es, d'où tu viens, & ce que tu » veux. Si tu es un Dieu propice & bienfaisant, » voilà des parfums & de l'or. Si tu es un Dieu » méchant & sanguinaire, voilà des victimes. Si » tu es un homme, voilà des fruits pour te » nourrir, des vêtements pour ton usage, & » des plumes pour te parer. »

» Non, nous ne sommes point des dieux, nous » répondit Cortès (car tel étoit son nom;) mais, » par une faveur du Ciel, qui dispense à son gré » la force, l'intelligence & le courage, nous » avons sur les Indiens des avantages & des droits » que vous reconnoîtrez vous-mêmes. Je reçois » vos présents, je retiens vos captifs, pour m'o- » béir & me servir, non pour être offerts en vic- » times; car mon Dieu est un Dieu de paix, qui » ne se nourrit point de sang. Vous voyez l'au-

» tel que nos mains lui ont élevé; ſoyez témoin
» du culte que nous allons lui rendre. Pour la pre-
» miere fois il deſcend ſur ces bords. »

L'autel étoit ſimple & ruſtique; un feuillage, en forme de temple, l'environnoit de ſon ombre; un vaſe d'or en faiſoit l'ornement; un pain léger, d'une extrême blancheur, & quelques gouttes d'une liqueur que nous prîmes d'abord pour du ſang, mais qui n'eſt que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du ſacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible; te l'avouerai-je cependant? ſoit par la force de l'exemple, ſoit par le charme des paroles que proféroit le Sacrificateur, & par l'aſcendant invincible que leur Dieu prenoit ſur nos Dieux, le reſpect de ces étrangers, proſternés devant leur Autel, nous frappa, nous ſaiſit de crainte.

Après le ſacrifice, on nous fit avancer ſous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'aſſurance & d'autorité d'un maître abſolu qui commande. « Mexicains, nous dit-il, le vrai
» Dieu, le Dieu que j'adore, le ſeul que l'on
» doit adorer, puiſqu'il a créé l'univers, qu'il
» le gouverne & le ſoutient, vient de deſcen-
» dre ſur ces bords; & il commande à vos idoles
» de s'anéantir devant lui. C'eſt lui qui nous en-
» voie pour abolir leur culte, & pour vous en-
» ſeigner le ſien. Renverſez vos autels ſanglants,
» raſez vos temples abominables, & ceſſez d'ou-

» trager le Ciel par des offrandes qu'il abhorre ;
» ou voyez en nous ses vengeurs. »

Pilpatoé lui répondit, que, si le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entiere, il avoit l'empire des cœurs comme celui des éléments ; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées ; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix le monde se prosterneroit ; que c'étoit le supposer foible, que de s'armer pour sa défense ; que celui qui n'a qu'à vouloir, n'avoit pas besoin de secours ; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta, que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages & plus heureux que nous, venoient, par la seule puissance de l'exemple & de la raison, nous détromper & nous instruire, nous croirions qu'en effet un Dieu se servoit de leur entremise ; mais que la menace & la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès, étonné, repliqua que les desseins de son Dieu étoient impénétrables ; qu'il n'en devoit pas compte aux hommes ; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'employeroit jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume & tous les Sages de ses Conseils & de sa Cour, ne reconnussent aisément combien monstrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arrosoit de sang hu-

main; mais le Peuple, endurci, aveuglé par ſes Prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ſes faux Dieux, avoit beſoin qu'on le forçât, par une heureuſe violence, à laiſſer tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on ſervit un feſtin. Cortès nous admit à ſa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous préſentoit; car nous ſavions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre penſée, & nous lui fîmes l'aveu. « Non, dit-il, cet uſage impie eſt en hor» reur parmi nous; & ni la faim la plus cruelle, » ni la plus dévorante ſoif ne vaincroient notre » répugnance pour la chair & le ſang humain...» Quelle répugnance, grands Dieux! Ils ne dévorent pas les hommes; mais les en égorgent-ils moins? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le ſang innocent?

Au ſortir du feſtin, nous eûmes le ſpectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels! On voit bien qu'ils ſont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait! Ils s'élancerent, à nos yeux, ſur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils ſavent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il eſt poſſible, l'avantage prodigieux que leur donne ſur nous la fougue, la vîteſſe, la force de ces animaux, fiers eſclaves de l'homme, & qui combattent ſous lui!

Mais cet avantage étonnant l'eſt moins que ce-

lui de leurs armes : puiſſes-tu ne jamais connoître l'uſage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils mépriſent, les inſenſés! & auquel ils préferent l'or, inutile à notre défenſe. Puiſſes-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'eſſai devant nous. Le tonnerre du ciel n'eſt pas plus effrayant, lorſqu'il roule ſur les nuages. Inca, c'eſt le génie de la deſtruction qui leur a fait ce don fatal. Et ce ne ſeroit encore rien, ſans l'intelligence & l'accord de leurs mouvements imprévus, pour l'attaque & pour la défenſe. Cet art de marcher ſans ſe rompre, de ſe déployer à propos, de ſe rallier au beſoin, cet art, changé en habitude, eſt ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort; nous la bravons comme eux; nous ne ſavons pas la donner.... A ces mots le jeune Cacique, laiſſant tomber ſa tête ſur ſes genoux, & de ſes mains cachant ſes larmes : Pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas! impuiſſante. Il eſt des maux contre leſquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tiſſus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques préſents futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

» Je ne vous ai parlé, juſqu'à préſent, ajouta-
» t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a choiſi pour
» renverſer vos idoles, & pour lui élever des
» Temples ſur les débris de leurs Autels; mais
» vous voyez encore en moi le Miniſtre d'un

» Roi puiſſant, d'un Roi, qui, vers les bords
» d'où le Soleil ſe leve, regne ſur des Etats plus
» vaſtes, plus riches & plus floriſſants que l'Em-
» pire de Montezume. Il veut bien cependant
» l'avoir pour allié. Dites à Montezume que
» je viens à ſa Cour pour lui offrir cette allian-
» ce, & que Charles d'Autriche, Monarque
» d'Orient, ne doute pas qu'on ne lui rende,
» dans la perſonne de ſon Miniſtre, tout ce qu'on
» doit à la majeſté & à l'amitié d'un grand Roi. »

Pilpatoé lui répondit encore, que ſi ſon Maître étoit ſi riche & ſi puiſſant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher ſi loin des alliés & des amis; que Montezume ſeroit ſans doute honoré de cette ambaſſade; mais qu'il falloit du moins attendre ſon aveu, pour pénétrer dans ſes États.

» Expoſez-lui, nous dit Cortès, que, pour
» le voir, j'ai traverſé les mers; que l'honneur
» de mon Roi exige qu'il m'entende; que, ſans
» lui faire injure, il ne peut refuſer de me rece-
» voir dans ſa Cour; & que je ſerois trop in-
» digne de ce titre d'Ambaſſadeur, dont je ſuis
» revêtu, ſi je m'en retournois chargé de ſes mé-
» pris, ſans en avoir tiré vengeance. »



CHAPITRE VII.

La réponſe de Montezume ne ſe fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux préſents, adoucir le refus qu'il faiſoit à Cortès de le laiſſer pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les préſents, & perſiſta dans ſa demande.

Il avoit ſu quelle étoit la haine des Caciques pour Montezume; il leur avoit promis d'abaiſſer ſon orgueil, d'aſſurer leur indépendance; & déja reçu en ami dans le palais de Zampola (*), nous le trouvâmes environné d'une foule de Rois, tous vaſſaux de l'Empire, dont il avoit formé ſa Cour.

» Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle » magnificence Montezume répond à l'amitié d'un » Roi qui veut bien rechercher la ſienne. Mais les » mœurs, les uſages, les loix de ſon Empire ne » lui permettent rien de plus; & à moins de » vous déclarer ſes ennemis, vous ne pouvez tar- » der à quitter ce rivage. »

Cortès, à ces mots, regardant les Caciques, ſes alliés, avec un air riant & fier, ſembla vouloir les raſſurer; & puis, compoſant ſon viſage: « Ren- » dez-vous, nous dit-il, demain, au port, où » mes vaiſſeaux m'attendent; vous y apprendrez » ma réſolution. »

(*) *Zampoala.*

A l'inſtant quelques-uns des ſiens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en ſecret. Il écoute, & ſoudain, avec emportement, il nous ordonne de le ſuivre.

Il marche au Temple, où l'on menoit de jeunes captifs, deſtinés à être immolés à nos Dieux; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur. « Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes » ſtupides & féroces. Vous offenſez le Ciel en » croyant l'honorer. » A ces mots, s'élançant lui-même entre le Prêtre & les victimes, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le Peuple étoit aſſemblé; les Prêtres, indignés, crioient au ſacrilege, & demandoient vengeance pour leurs Dieux outragés; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un ſoulévement; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques-uns des ſiens, il monte, & force le Cacique à monter les degrés du Temple; & là, ſaiſiſſant d'une main ce Prince interdit & tremblant, & de l'autre levant ſur lui ſon glaive prêt à le percer: « Bas les armes! dit-il » au Peuple, d'une voix forte & menaçante, ou » je frappe, & je vais commander à l'inſtant » qu'on égorge tout ſans pitié. »

Le fer levé ſur le Cacique, la voix de Cortès, ſa menace, ſon étonnante réſolution glacent tous les eſprits; & la rumeur eſt étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les

Dieux ? A ſon courage, à ſa fierté, il paroiſſoit un Dieu lui-même. Il ſe fait amener les Sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. » Hé bien ! dit-il, eſt-ce ainſi que vos Dieux » vous défendent, vous & leur Temple ? Qui les » retient ? qui les enchaîne ? Je ne ſuis qu'un mor- » tel ; que ne m'écraſent-ils, puiſque j'oſe les in- » ſulter ? Allez, vos Dieux ſont impuiſſants ; ils » ne ſont rien que les fantômes du délire & de » la frayeur. Des Dieux avides de carnage, & » nourris de chair & de ſang ! Pouvez-vous bien » y croire ? Et ſi vous y croyez, pouvez-vous » adorer les plus méchants des êtres ? Abjurez ce » culte exécrable, & renoncez, pour le vrai » Dieu, à ces idoles monſtrueuſes, que vous » nous allez voir briſer. »

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le Peuple étoit frappé, il commande à ſa troupe de renverſer nos Dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous eſpérions tous que le temple s'écrouleroit ſur les profanateurs. Le temple reſta immobile ; & nos Dieux, renverſés, roulés dans la pouſſiere, ſe laiſſerent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une ſérénité tranquille : « Peuple, dit-il, voilà vos Dieux. C'eſt à » ces ſimulacres vains que vous avez ſacrifié des » millions de vos ſemblables. Ouvrez les yeux, & » frémiſſez. » Enſuite il fit venir les jeunes Indiens, arrachés de la main des Prêtres. « Mes

» enfants, leur dit-il, vivez; donnez la vie à d'au-
» tres hommes; rendez-la douce, tranquille, heu-
» reuſe à ceux dont vous l'avez reçue; & gardez-
» en le ſacrifice pour le moment où votre Prince,
» votre patrie & vos amis vous le demanderont
» dans les combats.

» Vous voyez, reprit-il, en nous adreſſant la
» parole, que j'ai quelque raiſon de vouloir pé-
» nétrer juſqu'à la Cour de Montezume. A de-
» main. Rendez-vous au port; vous jugerez s'il eſt
» prudent qu'il perſiſte dans ſes refus. »

Inca, tu ne peux concevoir la révolution ſoudaine qui ſe fit dans tous les eſprits, quand le Peuple fut aſſuré de la ruine de ſes Dieux. Imagine-toi des eſclaves flétris, courbés dès leur naiſſance ſous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout-à-coup délivrés de cette longue ſervitude, reſpirent, ſoulagés d'un fardeau accablant : tel fut le Peuple de Zampola. D'abord un reſte de frayeur troubloit & réprimoit ſa joie. Il ſembloit craindre que la vengeance de ſes Dieux ne fût qu'aſſoupie, & ne vînt à ſe réveiller. Mais quand il les vit mutilés, & diſperſés hors de leur temple, il ſe livra à des tranſports qui firent bien voir que ſon culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il déteſtoit dans ſon cœur les Dieux que ſa bouche imploroit.

» Sans doute, dit l'Inca; & il n'eſt pas dans
» l'homme, d'aimer, d'adorer autre choſe qu'un
» être juſte & bienfaiſant, tel que vous l'annon-

» çoient, que l'adoroient eux-mêmes ces étran-
» gers, dont je conçois une autre opinion que
» vous. » Ce ſont des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire; c'eſt un piege qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu eſt cruel (*a*), implacable, & mille fois plus altéré de ſang que tous les Dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, ſous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en ſon nom ils ont fait couler des flots de larmes & de ſang; qu'il n'en eſt point raſſaſié, & qu'il leur en demande encore. Mais laiſſe-moi pourſuivre; tu vas bientôt connoître & déteſter ces impoſteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès; & l'on nous dit de l'y attendre. Mille penſées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'aſcendant que prenoit cet homme inconcevable ſur l'eſprit des Caciques & ſur l'ame des Peuples, l'apparence de ſes vertus, la puiſſance de ſa parole, la chûte de nos Dieux, le triomphe du ſien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes ſur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenſes, dont la ſtructure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs ſont un aſſemblage de bois ſolides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles; leurs ailes ſont des tiſſus d'écorce, ſuſpendus à des tiges

d'arbres auſſi élevés que nos cedres ; ces tiſſus, flottants dans les airs, ſe laiſſent enfler par les vents. Ainſi c'eſt aux vents qu'obéit cette forteresſe mouvante ; une ſeule rame, attachée à l'extrêmité du canot, lui ſert à diriger ſon cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante induſtrie, Cortès arrive, accompagné des ſiens. A l'inſtant ſes Soldats ſe jettent ſur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner ; mais cette fauſſe joie eſt tout-à-coup ſuivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vaſtes édifices : bois, métaux, voiles & cordages, on enleve tout ; & Cortès, donnant l'exemple à ſa troupe, s'élance, la flamme à la main, embraſe l'un de ſes canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe & les conſume, Cortès, avec une tranquillité inſultante, nous regarde, & nous parle ainſi : « Tant que j'aurois eu le moyen de m'éloigner de ce rivage, Montezume auroit pu douter ſi je perſiſterois dans ma réſolution. Mexicains, dites-lui ce que vous avez vu ; & qu'il ſe prépare à me recevoir en ami, ou en ennemi. » Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya conſternés.



NOTE.

(*a*) *LEUR Dieu eſt cruel.*] Barthelemi de Las-Caſas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commiſes dans le nouveau Monde : " Voilà, dit-il,
„ pourquoi les Indiens ſe moquent du Dieu que nous
„ adorons, & perſiſtent opiniâtrément dans leur incré-
„ dulité : ils croient que le Dieu des Chrétiens eſt le
„ plus méchant des Dieux; parce que les Chrétiens qui
„ le ſervent & qui l'adorent, ſont les plus méchants &
„ les plus corrompus de tous les hommes. „
(*Découverte des Ind. occid. pag.* 180.)





CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il aſſembla ſes Miniſtres & ſes Prêtres pour nous entendre. La préſence des Prêtres nous fit diſſimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos Dieux; tout le reſte fut expoſé dans un récit fidele & ſimple, & quelques figures tracées nous aiderent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnement ſtupide, qui ſemble interdire à l'ame la penſée & la volonté. « Ces étrangers, dit-il, ont ſur nous, » je l'avoue, un aſcendant qui m'épouvante. Tout » ce que vous m'en racontez, me ſemble tenir » du prodige; & j'y vois quelque choſe au deſ- » ſus de l'humain. »

« Ils ſont plus éclairés, ſans doute, & plus » induſtrieux que nous, lui dit Pilpatoé; mais » toutes leurs lumieres ne les rendent pas immor- » tels. La fatigue, la faim, le ſommeil, la dou- » leur, tous les beſoins, tous les maux de la vie » ſont faits pour eux comme pour nous. Leur » ame s'écoule avec leur ſang par la piquure d'une » fleche, comme celle d'un Indien : c'eſt ce que » je voulois ſavoir; le reſte eſt de peu d'im- » portance. »

Montezume, à qui ce diſcours devoit inſpirer

du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les Prêtres, & il sembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le Pontife se leve, & d'un air imposant : « Seigneur, dit-il à Montezume, ne vous » étonnez pas de la foiblesse de nos Dieux & de » la décadence où tombe leur Empire. Nous avons » évoqué le puissant Dieu du mal, le formidable » Telcalépulca. Il nous est apparu sur le faîte du » Temple, dans les ténebres de la nuit, au mi- » lieu des nuages que sillonnoit la foudre. Sa tête » énorme touchoit au ciel; ses bras, qui s'éten- » doient du midi jusqu'au nord, sembloient en- » velopper la terre; sa bouche étoit remplie du » venin de la peste, qu'elle menaçoit d'exhaler; » dans ses yeux sombres & cavés pétilloit le feu » dévorant de la famine & de la rage; il tenoit » d'une main les trois dards de la guerre, de l'au- » tre il secouoit les chaînes de la captivité. Sa » voix, pareille au bruit des vents & des tem- » pêtes, nous a fait entendre ces mots : On me » dédaigne; on ne fait plus couler sur mes autels » que le sang de quelques victimes, que l'on né- » glige d'engraisser. Qu'est devenu le temps où » vingt mille captifs étoient égorgés dans mon » Temple? Ses voûtes ne retentissoient que de gé- » missements & de cris douloureux, qui remplis- » soient mon cœur de joie; mes autels nageoient » dans le sang; mon parvis regorgeoit d'offran- » des. Montezume a-t-il oublié que je suis Tel-

» calépulca, & que tous les fléaux du ciel ſont
» les miniſtres de ma colere? Qu'il laiſſe tous les
» autres Dieux languir, tomber de défaillance;
» leur indulgence les expoſe au mépris: en le ſouf-
» frant ils l'encouragent; mais c'eſt le comble de
» l'imprudence de négliger le Dieu du mal. »

Epouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'inſtant que, parmi les captifs, on en choiſiſſe mille pour les immoler à ce Dieu; que dans ſon Temple tout abonde pour les engraiſſer à la hâte; & qu'il en ſoit fait inceſſamment un ſacrifice ſolemnel.

A ce récit, l'Inca s'écrie en frémiſſant: « Quoi!
» dans un jour, mille victimes! » Que veux-tu, lui dit le Cacique? Tant de calamités ont affligé la terre; que l'homme, foible & malheureux, a regardé le Dieu du mal comme le plus puiſſant des Dieux; & pour le déſarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & ſanglant, un culte enfin qui lui reſſemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui ſacrifient comme nous. Et à quelle autre Divinité offriroient-ils tant d'homicides? C'eſt là le ſecret qu'ils nous cachent; & c'eſt par-là, ſans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes & de ſang

L'indolent & foible Monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce ſacrifice; mais ſon ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voiſins, (*) &

(*) Le peuple de Tlaſcala.

& ſecondé par les vaincus, il parut avec une armée. Ce fut alors que Montezume ne diſſimula plus ſon découragement. Il voulut eſſayer encore avec les Eſpagnols la force des bienfaits; il leur offrit de partager avec eux ſes tréſors immenſes, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner : miſérable reſſource ! C'étoit leur montrer ſa foibleſſe, accroître leur orgueil, & irriter encore leur inſatiable avarice. Auſſi Cortès, plus obſtiné & plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des préſents qu'il mépriſoit ; que l'or n'effaçoit point les taches que faiſoit l'injure; & que l'affront qu'il avoit reçu, ne ſe lavoit que dans le ſang.

Cette ville ſuperbe, qui n'eſt plus que ruines, la malheureuſe Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme ſortant du ſein des eaux; on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aiſément ; celle par où venoit Cortès, traverſoit la ville où regnoit mon pere; & pour diſputer ce paſſage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir : il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux..... O combien je frémis ! combien je déteſtai l'ordre abſolu qui nous forçoit à cet abaiſſement ! Quel vice, dans un Roi, qu'un excès de foibleſſe! Il vient lui-même, déſarmé, au devant de ſes ennemis, s'efforçant de cacher ſa honte ſous ſa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie &

de l'amitié, les comble de présents, les invite à loger dans le Palais du Roi son pere (*); & inaccessible pour nous, n'est plus visible que pour eux. Cortès, le plus dissimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne sa confiance, & l'attire (adresse incroyable!) dans ce Palais changé en forteresse, qu'ils occupoient, lui & les siens.

Ah! c'est ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'insolence & de l'outrage. Au milieu de sa ville, au milieu de son Peuple, & dans le Palais de son pere, Montezume lui-même est retenu captif, en ôtage, par ces brigands. Ils font plus, & pour achever d'abattre & d'avilir son ame, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que son orgueil & son courage avoient abandonné, tendit les mains, & sans se plaindre, reçut ces liens flétrissants. Il porta la bassesse jusqu'à se réjouir, lorsqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de sa foiblesse, il voulut la cacher à son Peuple, à sa Cour, à ses Ministres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques-uns des Soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zampola; il permit que, devant ses yeux, on fît brûler vifs ceux des siens qui avoient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de sa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite

(*) Le Palais d'Axayaca.

portant la tête d'un Caſtillan (*), & de la gauche la fleche encore ſanglante dont il l'avoit percé; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baiſſer la paupiere, cet homme tel, que ſi le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été ſauvé; je le vis périr dans les flammes : Cortès l'y fit jetter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant; c'eſt ſon frere : il alloit ſe brûler avec lui; je le retins, & je lui dis : « Que fais-tu ? tu nous » abandonnes! tu veux mourir; & tu n'es pas » vengé ! »

Montezume dévora tout, les affronts & les violences; il ſe loua de la bonté, de la nobleſſe de Cortès; il feignit d'être heureux & libre, au milieu de ſes Gardes, qui le faiſoient trembler, & qu'il appelloit ſes amis. Le malheureux invitoit ſon Peuple à venir leur donner des fêtes, & ſa Cour à les honorer. Le bien de ſon Empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguiſoit ſa ſervitude, les avis ſecrets de ſes Dieux, il mit tout en uſage pour nous en impoſer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'eſclave. Il prévenoit leur volonté pour ſe diſpenſer de la ſuivre, & s'impoſoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ſes maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur Prince un hommage que leur orgueil eût à

(*) Ce Caſtillan s'appelloit Arguello.

peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foiblesse & de dépendance l'apparence de la justice & de la magnanimité; & il se consoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses Dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les seuls qu'il défendit avec une noble constance; tout le reste, l'honneur, la liberté, les biens de son Peuple & de sa Couronne, tout fut abandonné à ses insolents oppresseurs.

Il espéroit qu'à la fin, comblés de ses présents, adoucis par ses complaisances, rassasiés de notre honte & de leur gloire, ils consentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent; & le Ciel sembla vouloir les y contraindre: car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laisser dans nos murs qu'un très-petit nombre des siens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre suffit pour le retenir parmi eux. On le pressa de consentir à sa délivrance; il en fut offensé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que sa conduite étoit volontaire, & plus sage qu'on ne pensoit; qu'il lui en avoit assez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'exposer au reproche de leur avoir manqué de foi. « J'ai leur parole, ajouta-t-il, » qu'après s'être assurés de la nouvelle flotte, ils » vont s'éloigner de ces bords. »

Montezume étoit ſi frappé de cette illuſion, que toute la ſcélérateſſe du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; & il étoit d'uſage, dans ces ſolemnités, de rendre hommage aux Dieux par des danſes publiques. La fleur de la jeune nobleſſe s'y diſtinguoit par ſa magnificence; & Montezume, ſur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelloit ſes hôtes, fuſſent préſents à ce ſpectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; & nous étions ſans armes comme ſans défiance. Qu'on s'imagine voir des linx, des léopards errants autour d'un pâturage, où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paiſibles. La ſoif du ſang qui les dévore, s'irrite ſourdement au fond de leurs entrailles; ils approchent ſans bruit, diſſimulant leur rage; mais leurs regards avides la décelent; & tout-à-coup, s'y abandonnant, ils s'élancent ſur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Caſtillans témoins de nos paiſibles jeux, nous entourer, nous obſerver avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamants dont nous étions parés, viles richeſſes qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuſe pour laquelle rien n'eſt ſacré. Éperdus, forcenés, ſe donnant l'un à l'autre le ſignal (*) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive; & fondant ſur les In-

(*) Ce ſignal étoit le nom de ſaint Jacques.

diens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, auſſi peu ſenſibles aux plaintes des mourants, que le ſont les bêtes féroces au cri des animaux tremblants qu'elles déchirent, & dont elles boivent le ſang.

Après ce crime atroce, il falloit, ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat; on ne l'écouta plus : l'emportement du Peuple & ſa fureur étoient au comble. Il vint au Palais de mon pere le ſuppléer de prendre ſa défenſe, & de l'aider à délivrer ſon Roi. O mon pere! ſi la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu ſauver ta patrie, qui mieux que toi, eût mérité d'en être le libérateur? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conſeil. A la tête du Peuple, il force l'ennemi à ſe retirer dans l'enceinte du palais qui lui ſert d'aſyle, le réduit à ne plus paroître, & l'aſſiege de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

NOTE.

(*a*) QUELQUES-UNS *des ſoldats de Cortès.*] Deſcalante, & ſept Eſpagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laiſſés à la Vera-Crux. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.



CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (*) qui venoit lui diſputer ſa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti oppoſé au ſien (*a*). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance; un ſilence morne l'étonne en entrant dans nos murs. Il pénetre avec défiance juſqu'aux portes de ſon palais, & s'y enferme avec ſes compagnons.

Mon pere les ſuivoit des yeux; il entendit leurs cris de joie. « Demain, dit-il, demain, ſi le » Ciel nous ſeconde, nous changerons ces cris » en des cris de douleur. » En effet, dès le jour ſuivant, tout le Peuple fut ſous les armes, & mon pere ordonna l'aſſaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hériſſés de lances & d'épées, ce péril ne ſeroit pas digne d'être rappellé; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient ſans ceſſe, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vuide affreux dans nos rangs. Ce vuide étoit rempli; nos Indiens, couverts du ſang de leurs amis, qui réjailliſſoit autour d'eux, marchoient ſur des monceaux de morts. C'étoit

(*) Narvaëz.

le courage effréné de la haine, de la vengeance & du déſeſpoir réunis. On travailloit obſtinément à briſer les murs & les portes; on ſe faiſoit, avec des lances, des échelons pour s'élever; les Indiens bleſſés ſervoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles; le trouble, l'effroi, l'épouvante regnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, ſi le Soleil, en nous dérobant ſa lumiere, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des fleches enflammées embraſerent les toits de ce palais funeſte; l'horreur de l'incendie en écarta le ſommeil; & tandis qu'au milieu des ſiens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour ſuivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi ſort; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre ſang l'inonda; mais nous vîmes auſſi, & avec des tranſports de joie, couler celui des Caſtillans. La nuit fit ceſſer le carnage. L'ennemi rentra dans ſes murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la ſépulture; & l'ennemi les employa à conſtruire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon pere appliquoit tous ſes ſoins à éviter, dans le combat, ce déſordre qui nous perdoit; à donner à nos mouvements plus d'accord & d'intelligence; à établir ſes poſtes, diſpoſer ſes attaques, ménager pas à pas une

retraite à ſes troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie au milieu d'un lac, étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laiſſer après nous de larges foſſés à franchir. C'eſt ſur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on ſût profiter.

» O mes enfants, nous diſoit-il, gardez-vous » de cette ardeur aveugle, qui vous ôte la li- » berté d'agir enſemble & de concert. La foule » eſt toujours foible; & dans les flots preſſés » d'un Peuple qui charge en tumulte, le nom- » bre nuit à la valeur. Obſervez dans vos mouve- » ments l'ordre que je vous ai preſcrit; je vous » réponds de la victoire. Elle coûtera cher; » mais ce n'eſt pas ici le moment de nous mé- » nager. Il ſeroit indigne de nous de fuir, dans » les combats, la mort qui nous attend ſous » nos toits, dans les bras de nos enfants & de » nos femmes. Mais la liberté, la vengeance, » la gloire d'avoir bien ſervi votre patrie & vo- » tre Roi, vous ne les trouverez qu'avec moi, » au milieu de vos ennemis terraſſés. »

Enfin, du Palais de Cortès, on vit ſortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupedes, & dont la cîme chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracaſſées. On combattit à découvert, ſans trouble & ſans confuſion. Le meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'in-

cendie de nos Palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en ſilence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poſte, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui ſont l'image de la foudre, étoit le ſeul qu'eût l'ennemi ſur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenſer cet avantage? Ce fut ce qui rendit douteux le ſuccès d'un combat ſi long & ſi ſanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt laſſé que vaincu.

Mon pere, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (*b*), nous faiſoit eſpérer d'exterminer le reſte. « Encore deux com» bats comme celui-ci, nous diſoit-il, & le » Mexique eſt délivré. »

Le Peuple regardoit d'un œil avide les Caſtillans étendus à ſes pieds. « Ils ne ſont pas » immortels, » diſoit-il, en comptant leurs bleſſures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce ſpectacle, on attendit avec impatience l'aſſaut remis au lendemain. Il fut tel que les aſſiégés ne pouvoient plus le ſoutenir. On approchoit des murs; on alloit bientôt les franchir, & gagner la premiere enceinte. Cortès alors, déſeſpéré, força Montezume à paroître, pour nous ordonner de ceſſer. Montezume ſe montre, &, du haut des murailles il fait ſigne de l'écouter. Sa préſence ſuſpend l'aſſaut. Le Peuple, ſaiſi de

respect, se prosterne, & prête silence. Le Monarque éleva la voix : il remercia ses Sujets d'avoir tenté sa délivrance; mais il leur dit qu'il étoit libre, & au milieu de ses amis. « Du reste, ils » consentent, dit-il, à se retirer dès demain, » pourvu qu'à l'instant même l'on mette bas les » armes, & que, pour signe de la paix, on » cesse toute hostilité. Je le veux, je vous le » commande. Obéissez à votre Roi. »

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon pere la détermina.

» Si tu es libre, grand Roi, dit-il à Montezume, sors de ta prison, & viens regner » sur nous. Jusques-là nous n'écoutons point un » malheureux Prince, qu'on force à se trahir » lui-même. Non, Peuple, ce n'est pas votre » Roi qui vous parle; c'est un captif que l'on » menace, & qui subit la loi de la nécessité. » Sa bouche demande la paix; son cœur implore la vengeance. Vengez-le donc, sans » écouter ce que lui dictent ses tyrans. »

A ces mots l'assaut recommence. On crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expose à nos coups. Mon pere, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque..... Il n'est plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ses ennemis. En le voyant tomber, le Peuple jette un cri de douleur, s'épouvante & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous ren-

voie ſon corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empreſſe, l'environne, & déteſtant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ſes hurlements, & baigne ſon Roi de ſes larmes.

Les Caciques s'aſſemblent, & mon pere eſt élu pour ſuccéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défenſe acheve de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon pere, aux aſſauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un ſiege. Dans une enceinte inacceſſible au feu des Eſpagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante; & il médite ſa retraite. C'étoit le moment déciſif. Il lui falloit, pour s'échapper, repaſſer ſur l'une des digues dont le lac étoit traverſé; & mon pere, ayant bien prévu que Cortès choiſiroit les ombres de la nuit pour favoriſer ſon paſſage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde; & à la tête de ſes Caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer ſur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des Soldats de Cortès & mille de ſes alliés tomberent ſous nos coups; un pont volant ſauva le reſte; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Caſtillans dont la mort nous avoit vengés;

on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainsi l'or une fois fut utile à notre défense.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de sang, mon pere avoit reçu deux blessures mortelles. A son heure derniere il m'appella, & il me dit : « Mon fils, tu vois le fruit » d'un mauvais regne. Ces brigands reviendront » plus forts, secondés de ces mêmes Peuples » que Montezume a fait gémir. Hélas! je pré» vois, en mourant, la ruine de ma patrie, » moins malheureux de ne pas lui survivre, & » d'avoir fait, jusqu'au dernier soupir, ce que » j'ai pu pour la sauver. Défends-la comme moi, » défends-la même sans espérance; & sois le der» nier à combattre sur ses débris. » A ces mots, je me sentis presser entre ses bras; & de ses levres éteintes m'ayant donné le baiser paternel, il expira.

Ce souvenir cruel & tendre émut si vivement le Héros Mexicain, que sa voix en fut étouffée; & les Incas, les yeux attachés sur un fils si vertueux & si sensible, attendirent en silence que son cœur se fût soulagé.

NOTES.

(*a*) *Du parti opposé au sien.*] La conduite de Cortès, dans cette occasion, est regardée comme le plus beau trait de sa vie. (*Voyez Antonio de Solis.*)

(*b*) *Quarante de ces furieux.*] Les deux tiers des Espagnols, & Cortès lui-même, avoient été blessés dans ce combat.



CHAPITRE X.

POUR fuccéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba fur le jeune Guatimozin, fon neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas! il fe montra bien digne de ce choix; mais le fort trahit fon courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Caftillans (*) fa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires: telle étoit l'ardeur de nos Peuples à voler au devant du joug.

L'épouvante fe répandit dans toutes les villes voifines. Les unes fe rangerent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui; d'autres fe trouverent défertes; & leurs habitants éperdus, ou fe fauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, fur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (**) femblable à celle qui, fur nos bords, avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'affaillir de toutes parts; brifés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faifoient périr avec eux les Mexicains dons ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune Roi firent

(*) Il avoit reçu d'Efpagne de nouveaux fecours.

(**) Compofée de treize brigantins.

des efforts inouis, pour ſuppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient ſur nos frêles canots. Son ardeur, ſon intelligence ſe ſignalerent encore plus à la défenſe de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, par-tout & ſans ceſſe préſent, il étoit l'ame de ſon Peuple. Le feu de ſon courage enflammoit tous les cœurs. Les obſtacles qu'il oppoſa aux approches des Caſtillans, laſſerent enfin leur conſtance. Effrayés des travaux & des périls d'un long ſiege, ils nous propoſerent la paix. Tout le Peuple la demandoit; le Roi y conſentoit lui-même: la famine qui nous preſſoit y diſpoſoit tous les eſprits; les Prêtres, au nom de leurs Dieux, furent les ſeuls qui s'y oppoſerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord conſternés, une apparence de ſuccès les rendit auſſi arrogants qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refuſâmes la paix. Crédulité fatale! un Dieu plus fort que tous nos Dieux, démentit leur vaine promeſſe. Il fit deſcendre des montagnes les Peuples les plus indomptés (*); il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile; & Cortès n'eut pas plutôt vu groſſir ſon camp de leurs fiers bataillons, qu'il réſolut de nous livrer l'aſſaut.

Le paſſage ſur les trois digues fut ouvert, mal-

(*) Les Otomies.

gré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra jufques dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faifoient devant lui fes foudroyantes armes; &, par trois routes oppofées, parvenu enfin jufqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, regnoient l'épouvante & la mort..... A ces mots il s'interrompit par un frémiffement de rage. « O fouvenir affreux! » s'écria-t-il; & fes yeux fembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'Inca tâchoit de le calmer. Ah! reprit le malheureux Prince, tu vas juger toi-même fi ma douleur eft jufte! Je combattois près de mon Roi; j'avois quitté le Palais de mes peres; & dans ce Palais affiégé, j'avois abandonné ma fœur, une fœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour fa garde & pour fa défenfe, j'avois laiffé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télafco, le fidele ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma fœur étoit promife. Ce digne ami fe défendoit avec tout le courage de l'amour & du défefpoir; il l'infpiroit à fes foldats; chacun d'eux fembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoit en vain; le veftibule du Palais étoit inondé de fang; la mort en défendoit l'approche. Mais des Palais voifins, que l'ennemi avoit embrafés, l'incendie atteint celui-ci. Les affiégés y font enveloppés d'un tourbillon de fu-

mée;

mée ; la flamme perce à travers ce nuage ; elle s'attache aux lambris de cedre, & s'y répand à flots pressés.

Le péril de ma sœur occupe seul mon ami ; il la cherche au milieu de l'embrasement ; & dans ce palais solitaire, dont ses soldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçants, sa chere Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embrasser, avant de périr dans les feux. « O chere » moitié de mon ame ! lui dit-il, en la saisissant, » & en la serrant dans ses bras, il faut mourir, » ou être esclaves. Choisis : nous n'avons qu'un » instant. — Il faut mourir, lui répondit ma » sœur. » Aussi-tôt il tire une fleche de son carquois, pour se percer le cœur. « Arrête ! lui dit- » elle, arrête ! commence par moi : je me défie » de ma main, & je veux mourir de la tienne. »

A ces mots, tombant dans ses bras, & approchant sa bouche de celle de son amant, pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah ! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage ! Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût désarmé le Dieu du mal. Il détourne les siens, & releve le bras sur elle ; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, & trois fois sa main se refuse à percer ce cœur dont il est adoré. Ce combat lui donne le temps de changer de résolution. « Non, non,

» dit-il, je ne puis achever. — Et ne vois-tu » pas, lui dit-elle, les flammes qui nous environnent, & devant nous l'efclavage & la honte, » fi nous ne favons pas mourir? — Je vois auffi, » dit-il, la liberté, la gloire, fi nous pouvons » nous échapper. » Alors appellant fes foldats : » Amis, leur dit-il, fuivez-moi; je vais vous » ouvrir un paffage. » Il fait environner ma fœur, commande que les portes du Palais foient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémiffoit lui-même. Un énorme rocher, qui fe détache & roule du haut des monts au fein des mers, chaffe les vagues mugiffantes, & s'ouvre à grand bruit un abyme à travers les flots courroucés. Tel, en fortant du Palais de mon pere, fe préfenta le formidable Télafco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant fur lui, alloient l'accabler fous le nombre. Il les repouffe encore; une lourde maffue, qu'il fait voler autour de lui, brife les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, renverfe tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de bleffures, & le corps fillonné de ruiffeaux de fang, fe défend & combat jufqu'à l'épuifement du peu de forces qui lui reftent. Enfin, fes bras laiffent tomber la maffue & le bouclier; bientôt il chancelle, il fuccombe...... Il refpiroit encore. Il fut pris vivant; & ma fœur fuivit le

ſort de mon ami. Eſt-il mort? a-t-elle eu la force & le malheur de lui ſurvivre? C'eſt ce que je n'ai pu ſavoir. Peut-être, ô Ciel! dans ce moment, il gémit ſous les coups d'un maître inflexible. Ma ſœur, peut-être.... Ah! loin de moi cette épouvantable penſée : elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyoit étouffer ſes ſoupirs & dévorer ſes larmes, le preſſoit d'interrompre ce récit déſolant. Non, dit le Cacique, achevons; puiſque j'ai pu ſurvivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en ſoutenir l'image.

Tous nos poſtes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour aſyle que ſon palais, où ſa nobleſſe lui offroit de s'enſevelir. Il voulut, dans l'eſpoir de rallier ſur les montagnes les Indiens que la frayeur & la fuite avoient diſperſés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir aſſiéger à ſon tour, & accabler nos ennemis. Il traverſoit le lac; & pour favoriſer ſa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat déſeſpéré. Monarque infortuné! Tout le ſang prodigué pour lui ne put le ſauver: il fut pris..... C'eſt encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire ſtupide ſe ſaiſiſſant d'Orozimbo, ſa langue parut ſe glacer, ſa bouche entr'ouverte & ſes yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un paſſage; il s'écrie : O Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois! Un braſier, des

charbons ardents!... C'eſt ſur ce lit qu'ils l'étendirent. « O barbarie atroce! » s'écrie à ce récit l'Inca, ſaiſi d'horreur. Attends, dit le Cacique, attends; tu vas mieux les connoitre. Tandis que le feu pénétroit juſqu'à la moëlle des os, Cortès, d'un œil tranquille, obſervoit les progrès de la douleur; & il diſoit au Roi: « Si tu es las de ſouffrir, » déclare où tu as caché tes tréſors. »

Soit qu'il n'eût rien caché, ſoit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le Héros du Mexique honora ſa patrie par ſa conſtance dans les tourments. Il attache un œil indigné ſur le tyran, & il lui dit: « Homme féroce & ſanguinaire, con» nois-tu pour moi de ſupplice égal à celui de te » voir? » Il ne lui échappa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le braſier étoit auſſi un fidele ami de ce Prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à réſiſter à la douleur; & prêt à ſuccomber, il tournoit vers ſon Maître des regards plaintifs & touchants. « Et » moi, lui dit Guatimozin, ſuis-je ſur un lit de » roſes? » Ces paroles étoufferent le ſoupir au fond de ſon cœur. (*b*)

Tu frémis, Inca; ce n'eſt rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au ſein de la paix, au milieu des peuples qu'ils ont déſarmés, dont les uns vont au devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & ſuppliant; qui leur préſentent de plein

gré ce qu'ils ont de plus précieux ; qui s'empressent à les servir, à les loger dans leurs cabanes ; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes ; qui courbent le dos sans se plaindre sous le faix dont ils les accablent, sous les coups dont ils les meurtrissent ; qui se laissent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la servitude ; c'est là que s'est montrée la cruauté des Castillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'esclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le supplice de leur Roi, par le saccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs ; ils opposoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres ; leurs caresses, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédoient, une obéissance muette, une aveugle soumission, le dernier & le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme, celui de sa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs esclaves surchargés, dans une longue & pénible route, osent gémir sous le fardeau, un châtiment soudain leur impose silence ; & s'ils succombent sous l'excès du travail & de la misere, un bras impitoyable acheve de leur arracher le dernier soupir. « Cruels ! disent ces innocents, » que vous avons-nous fait ? Notre vie n'est em- » ployée qu'à vous servir ; pourquoi nous l'arra-

» cher? Epargnez du moins nos enfants & nos » femmes. » Les monſtres ſont ſourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or,* c'eſt leur cri de rage : on ne peut les en aſſouvir. Un Peuple en vain ſe hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeſte. Ce n'eſt jamais aſſez ; & tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteſte qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourments, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des ſupplices inouis. Ingénieuſe à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoiſſoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'eſt ſa froideur tranquille. La nature eſt muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille entiere, au milieu d'un hameau dont les toits embraſés fondent ſur les femmes enceintes, ſur les foibles vieillards, ſur les enfants à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent conſume le fils & la mere, déchirés avant de mourir; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, riants & moqueurs, ſe réjouir & inſulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, ſans mourir de douleur, ajouta le Cacique, en verſant des ruiſſeaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les ſanglots qui l'étouffoient : ſi nous ſupportons nos malheurs, ſi

nous vivons, ſi nous fuyons notre déplorable patrie, c'eſt pour lui chercher des vengeurs.

» Ah! vous en méritez ſans doute, lui dit » l'Inca, en l'embraſſant. Je ſens vos maux, je » les partage. Si je ne puis les réparer, j'eſpere » au moins les adoucir. Demeurez parmi nous, » illuſtres malheureux, & que ma Cour ſoit vo- » tre aſyle. Hélas! ſi j'en crois des préſages qui » commencent à s'avérer, le temps approche » où j'aurai beſoin de votre expérience & de vo- » tre courage. — Ah! s'écrierent les Caciques, » la vie eſt l'unique bien que le deſtin nous » laiſſe : généreux Prince, elle eſt à toi, & tu » peux en être prodigue : ſans toi, le déſeſpoir » en eût déja tranché le cours. »

NOTES.

(*a*) *QU'IL réſolut de nous livrer l'aſſaut.*] Cortès ſe vit à la tête de deux cents mille hommes. Ce n'eſt donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

(*b*) *Au fond de ſon cœur.*] Cortès ayant fait ceſſer l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, ſur la dépoſition d'un Indien, qui l'accuſa d'avoir conſpiré contre les Eſpagnols.



CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la juſtice, l'humanité regnoient encore dans ces régions fortunées, ſous les loix des fils du Soleil; la tyrannie des Caſtillans s'étendoit comme un incendie : la ruine & la ſolitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévaſté; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux ſolitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Caſas, avoit fait retentir le cri de la nature juſqu'au fond de l'ame des Rois (*); une pitié ſtérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des loix : ces loix, ſans force, ne purent de ſi loin réprimer la licence; la cupidité ſecoua le frein qu'on vouloit lui donner; & ſous des Rois qui condamnoient l'oppreſſion & l'eſclavage, l'Indien fut toujours eſclave, l'Eſpagnol toujours oppreſſeur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle Sageſſe, pleuroit au bord de l'Ozama (*a*), dans une retraite profonde, l'impuiſſance de ſes efforts.

Cependant l'iſthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des Peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers

(*) Ferdinand & Charles-Quint.

les rochers, les forêts & les précipices, ses soldats, ses chiens dévorants furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les poursuivre, & celle de les égorger. Ainsi fut ouvert le passage de l'océan du nord à la mer Pacifique.

Là, de nouveaux bords se découvrent; & l'ambition des conquêtes y voit un champ vaste à courir. Balboa (*b*), digne précurseur du sanguinaire Davila, a déja voulu pénétrer dans ces régions du midi; & des flots de sang indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du nouveau Monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misere, à la souffrance; qui sût manquer de tout, & se passer de tout; s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre; & cette force d'ame, que rien ne put dompter, n'étoit pas sa seule vertu. Ennemi du luxe & du faste, simple & grand, noble & populaire, févere quand il le falloit, indulgent lorsqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la discipline & le poids de

l'autorité, prodigue de ſa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un ſoldat, libéral, généreux, ſenſible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ſes pareils : l'ambition de s'illuſtrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immenſe conquête, étoient plus dignes de ſon cœur. Il vit entaſſer à ſes pieds des monceaux d'or dans des flots de ſang; cet or ne l'éblouit jamais; il ne ſe plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant ſa vie, on le trouva pauvre à ſa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (*c*), pour en faire le conquérant du plus riche Empire du monde.

Connu, par ſa bravoure, du Vice-Roi de l'iſthme (*), il en obtint le droit d'aller chercher, par delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux tréſors. Un ſeul des vaiſſeaux qui reſtoient de la flotte de Balboa, lui ſuffit pour ſon entrepriſe. Il l'arme au port de Panama; & le bruit s'en répand bientôt juſqu'à l'iſle Eſpagnole (**), à cette iſle fameuſe par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le ſiege de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fiere jeuneſſe demande à s'aller joindre à lui. Leur chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop ſenſible, avoit gagné, par ſa candeur, l'eſtime

(*) Dom Pedre Arias Davila.

(**) Saint-Domingue.

& l'amitié du vertueux Las-Cafas. Il voulut, avant de partir, l'embraffer, & lui dire adieu.

» Hé, quoi! lui dit le Solitaire, l'avarice des
» Caftillans n'eft donc pas encore affouvie; &
» vous allez chercher pour eux de nouveaux
» bords à ravager! — Le ciel m'eft témoin, ré-
» pondit Alonzo, que c'eft la gloire qui me
» conduit. — La gloire! ah! reprit l'homme
» jufte, en eft-il pour les affaffins? en eft-il à
» tomber fur un troupeau timide d'hommes nuds,
» foibles, défarmés; à les égorger fans péril,
» avec une cruauté lâche? Votre gloire eft celle
» du vautour, lorfqu'il déchire la colombe. Non,
» mon ami, je vous le dis, la honte & la dou-
» leur dans l'ame, rien ne peut effacer l'oppro-
» bre dont fe couvrent les Caftillans. Ils trahif-
» fent leur Dieu, leur Prince, leur patrie; &
» leur avarice infenfée fe trompe, en croyant
» s'affouvir. Hélas! s'ils avoient bien voulu mé-
» nager leur conquête, l'Inde feroit heureufe,
» l'Efpagne feroit opulente; mais, par l'abus
» honteux qu'ils font de la victoire, ils auront
» épuifé l'Efpagne & ruiné l'Inde fans fruit. »

» Hé bien, voici, lui dit Alonzo, le mo-
» ment de les éclairer. Je ne connois Pizarre
» que par fa renommée; mais on me l'a peint
» généreux. Il eft digne peut-être, ô mon ami,
» d'entendre de votre bouche la voix de l'hu-
» manité. Pourquoi ne demandez-vous pas à le
» fuivre dans fa conquête? Venez. Vos confeils,

» votre zele vous rendront respectable & cher à
» mes compagnons comme à moi. »

Aux instances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut; il sent réveiller dans son cœur son activité bienfaisante; & l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ardeur. Mais la réflexion, la triste prévoyance le découragent de nouveau. « Molina, dit-il au jeune homme, vous connoissez mon cœur. Je ne verrai jamais patiemment
» faire du mal aux Indiens; je parlerois pour
» eux sans ménagement & sans crainte; & vous-
» même, peut-être, exposé à la haine de ceux
» que j'aurois offensés, vous vous plaindriez de
» mon zele. — Venez, lui dit Alonzo; & ne
» pensons qu'au bien que votre présence peut
» faire. Qui sait les crimes & les maux que vous
» épargnerez au monde? & quel reproche ne
» vous feriez-vous pas, de n'avoir eu qu'à vous
» montrer, pour sauver des millions d'hommes,
» & de ne l'avoir pas voulu? — C'en est assez,
» lui dit Las-Casas. Je ne vous laisserai pas croire
» que j'aie renoncé, par foiblesse, à l'espérance
» d'être utile à ces infortunés. Je vous suivrai. Fasse le Ciel que Pizarre daigne m'entendre! »

Ils partent ensemble; & bientôt le vaisseau qui les a reçus, aborde au rivage de l'isthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (*d*); & pour le remonter, on s'élance sur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un ce-

dre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Efpagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeuneffe impatiente, redoublent en vain leurs efforts; le fleuve leur oppofe tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, femble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruiffelant de fueur, eft meurtri de verges fanglantes. Hors d'haleine & prefque aux abois, ils fouffrent leurs maux fans fe plaindre; feulement des larmes muettes tombent fur leur rame, & fe mêlent avec les gouttes de fueur qu'on voit diftiller de leur fein; & quelquefois ils levent, fur celui qui les frappe, un regard douloureux & tendre, qui femble implorer fa pitié.

Las-Cafas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere, qui voit déchirer fes enfants. « Ceffez, cruels, dit-il, ceffez de tour-
» menter ces malheureux, qui fe confument en
» efforts pour votre fervice. Voulez-vous les voir
» expirer? Ils font hommes; ils font vos freres;
» ils font enfants du même Dieu que vous. »
Alors s'adreffant au plus jeune & au plus foible des rameurs : « Mon ami, lui dit-il, refpirez
» un moment; je vais ramer à votre place. »

Les jeunes Efpagnols, touchés de ce fpectacle, s'empreffèrent tous à l'envi de foulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaifant qui leur procuroit ce relâche, le com-

bloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de pere qu'il avoit si bien mérité !

Alors Molina, s'approchant de Las-Casas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : « Hé » bien, mon pere, vous repentez-vous à présent » de nous avoir suivis? » Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compassion & la tristesse étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond soupir.

Il est un village, connu sous le nom de Crucès, où le fleuve cesse d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on suivit, à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle est, la fatigue en est adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard se promene sur des vallons que la nature se plaît à parer de ses mains; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiseaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup-d'œil enchanteur. Hélas! dans ces climats si beaux, tout ce qui respire est heureux; l'homme opprimé, souffrant & misérable, y gémit seul sous le joug de l'homme, & remplit de ses plaintes les antres solitaires qui le cachent à son tyran.

De montagne en montagne, on s'éleve, on parvient jusqu'au sommet qui les domine, & d'où la vue au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, sur l'immense abyme des eaux. Delà se découvrent à la fois (*e*), d'un côté l'océan du

nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la ſurface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel.
» Compagnons, leur dit Molina, ſaluons cette
» mer, cette terre inconnue, où nous allons
» porter la gloire de nos armes. Si Magellan
» s'eſt rendu immortel, pour avoir ſeulement
» reconnu ces Pays immenſes, quelle ſera la re-
» nommée de ceux qui les auront ſoumis? (*f*) »

Il deſcend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Caſtillans, qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'iſthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre ſon fils unique à la pourſuite des Sauvages. « Soyez les bien ve-
» nus, dit-il aux jeunes Caſtillans; & prenez part
» à la déſolation d'un pere, dont ces féroces In-
» diens ont dévoré le fils. Oui, les cruels l'ont dé-
» voré, ce fils, mon unique eſpérance. Ah! tout
» leur ſang peut-il jamais raſſaſier ma fureur?
» Pourſuivez, maſſacrez cette race impie & fu-
» neſte. S'il en échappe un ſeul, je ne me croirai
» point vengé. »

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut ſur ſon vaiſſeau, avec cet air plein de franchiſe & d'affabilité qui lui gagnoient les cœurs; & après les éloges qu'il devoit à leur zele, il leur préſenta ſes amis. « Voilà, dit-il, le généreux

» Almagre & le pieux Fernand de Luques (*g*),
» qui consacrent, à mon exemple, leur fortune
» à cette entreprise; Almagre, assez connu par
» sa valeur, & Fernand par les dignités qu'il rem-
» plit dans le Sacerdoce. Près de lui vous voyez
» Valverde, zélé Ministre des Autels : c'est lui
» qui sera parmi nous l'interprete du Ciel, l'or-
» gane de la Foi, l'Apôtre de la vérité, chez
» ces Nations idolâtres. Ce guerrier est Salcédo,
» noble & vaillant jeune homme : c'est à ses mains
» que l'étendard de la Castille est confié, & c'est
» lui qui nous conduira dans le chemin de la vic-
» toire. Vous voyez dans Ruïz un savant Pilote,
» à qui cette mer est connue, & qui le premier
» a tenté d'en parcourir les écueils, sous l'intré-
» pide Balboa. » Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oristan, Salamon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à son tour les Castillans qu'il lui amene, tels que le jeune & beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougueux Pennate, & Valasquès plus froidement superbe, & le magnanime Moscose, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune homme! tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel. Pizarre en connoît un grand nombre; ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il est sensible à l'honneur de les commander. Ses regards s'atta-

chent

chent enfin ſur l'humble & pieux Solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. « Eſt-ce encore là, de-
» mande-t-il, un Meſſager de la Foi, que ſon
» zele engage à nous ſuivre? »

Au nom de Las-Caſas, au nom de ce héros de la Religion & de l'humanité, que l'Eſpagne avoit honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre eſt ſaiſi de reſpect, & ſe proſternant devant lui, croit adorer la vertu même. « Eſt-ce vous, lui
» dit-il, vénérable & pieux mortel, eſt-ce vous
» qui venez bénir & partager nos travaux? Quel
» préſage pour moi de la faveur du Ciel, & du
» ſuccès de mon entrepriſe! »

» Vaillant & généreux Pizarre, lui répondit
» le Solitaire, le ſeul témoignage aſſuré de la fa-
» veur du Ciel eſt dans le cœur de l'homme juſte.
» Méritez-la par vos vertus; & n'enviez point aux
» méchants des ſuccès dont le Ciel s'irrite. La
» gloire d'être humain, ſenſible & bienfaiſant,
» ſera pure, & d'autant plus belle, que vous au-
» rez peu de rivaux. »

NOTES.

(*a*) *Au bord de l'Ozama.*] Riviere ſur laquelle Barthelemi Colomb, frere de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

(*b*) *Balboa, digne précurſeur du ſanguinaire Davila.*] Vaſco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répon-

dit *Béru*, *Pelu*, je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de *la riviere* : de là le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

(*c*) *De l'état le plus vil.*] La premiere condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(*d*) *Du fleuve des Lézards.*] Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'isthme, descend dans la mer du Nord. Ses eaux font une lieue par heure.

(*e*) *Delà se découvre à la fois.*] On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

(*f*) *Qui les auront soumis.*] Le voyage de Magellan en 1521 & 1522; l'entreprise de Pizarre en 1524.

(*g*) *Fernand de Luques.*] Augustin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. (*Découverte & conquête du Pérou. L.* 1.)





CHAPITRE XII.

Le vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſteres fut célébré ſur la poupe, par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin...... O ſuperſtition! Ce Prêtre ſacrilege, pour rendre les autels garants de ſes vlis intérêts, ſuſpend le divin Sacrifice, au moment de le conſommer; & tenant dans ſes mains la victime pure & céleſte, il ſe tourne vers l'aſſiſtance. Sur ſon front chauve & ſillonné de rides, l'auſtérité paroît empreinte; il ſouleve un ſourcil épais dont ſon œil morne eſt ombragé; & d'une voix ſemblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles: « Venez, Pizarre, & vous Al- » magre, venez, dit-il, ſceller du ſang d'un Dieu » notre illuſtre & ſainte alliance. » Alors rompant l'Hoſtie en trois (*a*), il s'en réſerve une partie, & en donnant une à chacun de ſes aſſociés interdits & tremblants: « Ainſi, dit-il, ſoit » partagée la dépouille des Indiens. » Tel fut leur ſerment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conſeil; & là, on entendit Pizarre expoſer ſon plan, ſes moyens, ſes

mesures & ses ressources. Fernand de Luques, chargé du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devoit rester à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit sans cesse du port de l'isthme aux bords où l'on alloit descendre, & y ameneroit les secours : rien n'avoit été négligé; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obstacles, sembloit les avoir applanis : tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conseil.

Mais Las-Casas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vassaux des Castillans, ou plutôt leurs esclaves, destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. Il demande à parler; on lui prête silence; &, la tristesse dans les yeux : » J'entends, dit-il, qu'on se propose de distri-» buer les Indiens comme de vils troupeaux. On » l'a fait dans les isles; les isles ne sont plus que » d'effrayantes solitudes. Des millions d'infortu-» nés ont péri sous le joug. Suivrez-vous cet » exemple, & ferez-vous périr de même les Peu-» ples de ces bords? »

Chacun s'empressa de répondre, qu'on les ménageroit. « Il n'en est qu'un moyen, continua » le Solitaire : c'est de ne laisser à personne le » pouvoir de les opprimer. Qu'ils soient Sujets, » mais Sujets libres. Le même Roi, la même » Loi, &, comme je l'espere, le même Dieu » que nous; mais jamais d'autre dépendance : » voilà leur droit, que je réclame au nom de la » nature, & à la face du ciel. »

» Vertueux Las-Cafas, lui répondit Pizarre, » vos vœux & les miens font d'accord. Faire » adorer mon Dieu, faire obéir mon Roi, im- » pofer à ces Peuples un tribut modéré, établir » entre eux & l'Efpagne un commerce utile pour » eux, autant qu'avantageux pour elle; voilà ce » que je me propofe. Faffe le Ciel, que, fans ufer » de contrainte & de violence, je puiffe l'obte- » nir! — Je vous en fuis garant, reprit vive- » ment Las-Cafas. Mais Pizarre, promettez-moi » que, fi ces Peuples font dociles, s'ils foufcri- » vent à des loix juftes, s'ils ne demandent qu'à » s'inftruire, ils feront libres comme nous; que » leurs jours, leurs biens, leur repos, feront pro- » tégés par vos armes; que l'honnêteté, la pu- » deur, la timide & foible innocence, auront » en vous un défenfeur, un vengeur. — Je vous » le promets. — Que vous ne fouffrirez jamais » qu'on les arrache à leur patrie, qu'on les con- » damne à des travaux, qu'on exige d'eux, par » la crainte, la menace & les châtiments, au- » delà du tribut impofé par vous-même. — Telle » eft ma réfolution. — Hé bien, jurez-le donc » au Dieu que vous avez reçu, & que tous vos » amis le jurent. »

A ce difcours un bruit confus fe répandit dans l'affemblée; & Fernand de Luques prenant la parole : « Quoi, dit-il à Barthelemi, jurer à Dieu » de ménager des barbares qui le blafphement, » qui brûlent devant les Idoles un encens qui

» n'eſt dû qu'à lui! Jurons plutôt de les exter-
» miner, s'ils oſent défendre leurs Temples, &
» s'ils refuſent d'adorer le Dieu que nous leur
» annonçons. L'Amérique nous appartient au
» même titre que Canaan appartenoit aux Hé-
» breux : le droit du glaive qu'ils avoient ſur l'i-
» dolâtre Amalécite (*b*), nous l'avons ſur des in-
» fideles, plus aveuglés, plus abrutis dans leurs
» déteſtables erreurs. Ils ſe plaignent qu'on leur
» impoſe un trop rigoureux eſclavage ; mais eux-
» mêmes ſont-ils plus doux, plus humains en-
» vers leurs captifs ? Sur des autels rougis de
» ſang, ils leur déchirent les entrailles ; ils ſe
» partagent, par lambeaux, leurs membres en-
» core palpitants ; ils les dévorent, les barbares ;
» ils en ſont les vivants tombeaux. Et c'eſt pour
» cette race impie qu'on parle avec tant de cha-
» leur! Si les châtiments les effraient, qu'ils ceſ-
» ſent de nous dérober cet or ſtérile dans leurs
» mains, & qui nous a déja coûté tant de périls
» & de fatigues. Quoi! n'avez-vous franchi les
» mers, n'avez-vous bravé les tempêtes, & cher-
» ché ce malheureux monde à travers tant d'é-
» cueils, que pour abandonner l'unique fruit de
» vos travaux, vous en retourner les mains vui-
» des, & ne rapporter en Eſpagne que la honte
» & la pauvreté ? L'or eſt un don de la nature.
» Inutile à ces Peuples, il nous eſt néceſſaire.
» C'eſt donc à nous qu'il appartient ; & leur ma-
» lice, opiniâtre à le cacher, à l'enfouir, les ren-

» droit ſeule aſſez coupables pour juſtifier nos
» rigueurs. Quant à leur eſclavage, il eſt la pé-
» nitence des crimes dont les a ſouilllés un culte
» impie & ſanguinaire. Ce ne ſont pas les creux
» des mines, où ils ſont enfermés vivants, que
» l'on doit redouter pour eux. Ils méritent d'au-
» tres ténebres que celles de ces noirs cachots;
» & pourvu qu'ils y meurent réſignés & contrits,
» ils béniront un jour les mains qui les auront
» chargés des chaînes. »

Ainſi parla Fernand de Luques. Las-Caſas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit : « Prêtre d'un Dieu
» de paix, vos levres, où ce Dieu repoſoit tout-
» à-l'heure, ont-elles proféré ce que je viens d'en-
» tendre? Eſt-ce du haut du bois arroſé de ſon
» ſang, où, s'immolant pour tous les hommes,
» ſa bouche expirante imploroit la grace de ſes
» ennemis, eſt-ce du haut de cette croix qu'il
» vous a dicté ce langage? Vous, Chrétien, vous
» parlez d'exterminer un Peuple qui ne vous a fait
» aucun mal! S'il vous en avoit fait, votre Re-
» ligion vous diroit encore de l'aimer. Vous vous
» comparez aux Hébreux, & ce Peuple aux Ama-
» lécites! Laiſſez, laiſſez là ces exemples, dont on
» n'a que trop abuſé. Si Dieu, dans ſes conſeils,
» a jamais dérogé aux ſaintes loix de la nature,
» il a parlé, il a donné un décret formel, au-
» thentique, dans toute la ſolemnité que ſa vo-
» lonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui

» obéir plutôt qu'à la voix de son cœur; & ce
» décret n'a pu s'étendre au-delà des termes pré-
» cis où lui-même il l'a renfermé : l'ordre ac-
» compli, la loi qu'il avoit suspendue, a repris
» son cours éternel. Dieu parloit aux Israélites;
» mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous-
» en donc à la loi qu'il a donnée à tous les hom-
» mes : *Aimez-moi, aimez vos semblables :* voilà
» sa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures? &
» vos chaînes? & vos bûchers?

» Les Indiens, sans doute, ont exercé entre
» eux des cruautés bien condamnables; mais, fus-
» sent-ils plus inhumains, est-ce à vous de les
» imiter? Leur malheur, hélas! est de croire à
» des Dieux sanguinaires. Si, au-lieu du tigre,
» ils voyoient sur leurs autels l'agneau sans ta-
» che, ils seroient doux comme l'agneau. Et qui
» de nous peut dire, qu'élevé dès l'enfance dans
» le sein des mêmes erreurs, l'exemple de ses pe-
» res, les loix de son pays n'auroient pas tenu
» sa raison captive sous le même joug? Plaignez
» donc, sans les condamner, ces esclaves de l'ha-
» bitude, ces victimes du préjugé. Cependant,
» dites-moi s'ils sont par-tout les mêmes; & quel
» mal avoient fait les Peuples de l'Espagnole &
» de Cuba? Rien de plus doux, de plus tran-
» quille, de plus innocent que ces Peuples. Toute
» leur vie étoit une paisible enfance; ils n'avoient
» pas même des fleches pour blesser les oiseaux
» de l'air. Les en a-t-on plus épargnés? C'est là

» que j'ai vu des brigands, ſans motifs, ſans re-
» mords, maſſacrer les enfants, égorger les vieil-
» lards, ſe ſaiſir des femmes enceintes, leur dé-
» chirer les flancs, en arracher le fruit.... O Re-
» ligion ſainte, voilà donc tes Miniſtres! O Dieu
» de la nature, voilà donc tes vengeurs! Enfermer
» un Peuple vivant dans les rochers où germe
» l'or; l'y faire périr de miſere, de fatigue &
» d'épuiſement, pour accumuler vos richeſſes, &
» pour engendrer ſur la terre tous les vices, en-
» fants du luxe, de l'orgueil, de l'oiſiveté : ô
» Fernand! c'eſt la pénitence que vous impoſez
» à ces Peuples! Ecartez ce maſque hypocrite,
» qui vous gêne ſans nous tromper. Vous ſervez
» un Dieu; mais ce Dieu, c'eſt l'impitoyable ava-
» rice. C'eſt elle qui, par votre bouche, outrage ici
» l'humanité, & veut rendre le Ciel complice des
» fureurs qu'elle inſpire, & des maux qu'elle fait.»

Fernand, qui, pendant ce diſcours, n'avoit ceſſé de frémir, & de rouler ſur l'aſſemblée des yeux étincelants, ſe levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paiſible d'un ſage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus diſſimulé que l'Eſpagne eût produit, pour le malheur du nouveau Monde, portoit dans ſon cœur tous les vices; mais il les couvoit ſourdement; & le maſque de l'hypocriſie, qu'il ne quittoit jamais, en impoſoit à tous les yeux.

» Barthelemi, dit-il, ne conſultons ici que les
» intérêts de Dieu même : car l'homme n'eſt rien

» devant lui. Ces Peuples ſont ſes ennemis, & ſes » ennemis éternels, s'ils meurent dans l'idolâtrie : » vous ne le déſavouerez pas. Comment donc » celui qui demain ſera l'objet de ſa colere, » peut-il être aujourd'hui l'objet de mon amour ? » Qu'ils ſe faſſent Chrétiens ; la charité nous » lie. Mais juſques-là Dieu les exclut du nom- » bre de ſes enfants. C'eſt à ce titre, d'ennemis » des Gentils & des Infideles, & de Conquérants » pour la Foi, que ce Monde nous appartient. » Le Souverain Pontife en a fait le partage, & » il l'a fait du plein pouvoir de celui de qui » tout dépend. (*c*) Mais, quelles que ſoient les » richeſſes que profanent les Indiens, quelque » abus même qu'ils en faſſent, le droit d'en dé- » pouiller les temples & les autels de leurs ido- » les, pour en faire un plus digne uſage, n'eſt » pas ce qui doit nous toucher. Oublions ces » fragiles biens ; ne penſons qu'au ſalut des ames. » Il s'agit de gagner, ou de laiſſer périr celles » de tous ces malheureux. Voulez-vous les aban- » donner, ou les retirer de l'abyme ? Pour les » ſauver, à Dieu ne plaiſe que je veuille que » l'on préfere les moyens les plus violents. Dans » les iſles, peut-être, on a été trop loin ; on n'a » pas aſſez modéré la premiere ferveur du zele ; » & s'il eſt un moyen plus doux de captiver les » Indiens, qu'un eſclavage ſalutaire, comme » vous je demande qu'on daigne l'eſſayer. Mais » ſi l'on ſe voit obligé de faire à des eſprits re-

» belles une heureuſe néceſſité de ſubir le joug
» de la Foi, vaut-il mieux les abandonner, que
» d'employer à les réduire une utile & ſainte
» rigueur ? C'eſt ce que je ne puis penſer. Attendons que les circonſtances nous éclairent
» & nous décident, ſans renoncer au droit divin de commander & de contraindre, mais
» avec la ferme aſſurance de ne jamais en abuſer.
» Voilà, je crois, ce que le zele, d'accord avec
» l'humanité, conſeillle à des héros Chrétiens. »

L'aſſemblée étoit ſatisfaite du parti modéré que propoſoit Valverde; mais Las-Caſas ne vit en lui qu'un fourbe adroit & dangereux. « De
» toutes les ſuperſtitions, dit-il, la plus funeſte
» au monde, eſt celle qui fait voir à l'homme,
» dans ceux qui n'ont pas ſa croyance, autant
» d'ennemis de ſon Dieu : car elle étouffe dans
» les cœurs tout ſentiment d'humanité; & Valverde a raiſon : comment peut-on aimer l'éternel objet des vengeances & de la haine de
» ſon Dieu ? De là ce barbare mépris qu'on a
» conçu pour les Sauvages, & ſouvent cette joie
» atroce qu'on reſſent à les opprimer. Ah ! loin
» de nous cette penſée, que Dieu, tant que
» l'homme reſpire, puiſſe le haïr un moment.
» Ces Indiens ſont, comme vous, l'ouvrage de
» ſes mains; il aime ſon ouvrage; il les a faits
» pour être heureux. Toujours le même, il veut
» encore ce qu'il voulut en les créant; & infini
» dans ſa puiſſance comme dans ſa bonté, il a

» mille moyens qui nous ſont inconnus, d'at-
» tirer à lui ſes enfants. »

» Le lien fraternel n'eſt donc jamais rompu : la
» charité, l'égalité, le droit naturel & ſacré de la
» liberté, tout ſubſiſte; & d'accord avec la nature,
» la Foi, d'un bout du monde à l'autre, ne pré-
» ſente aux yeux du Chrétien que des freres &
» des amis. Mais, dites-vous, ſi l'eſclavage eſt le
» ſeul moyen d'engager, de retenir les Indiens
» ſous le joug de la Foi!... Juſte Ciel! l'eſcla-
» vage! la honte & le ſcandale de la Religion,
» eſt le ſeul moyen de l'étendre! Ah! c'eſt lui qui
» la déshonore, qui la rend odieuſe, & qui la
» détruiroit, ſi l'enfer pouvoit la détruire. Il fut
» cruel chez tous les Peuple; il eſt atroce parmi
» nous. Vous le ſavez; vous avez vu le fils ar-
» raché à ſon pere, la femme à ſon époux, la
» mere à ſes enfants; vous avez vu jetter dans le
» fond d'un vaiſſeau des troupeaux d'hommes en-
» chaînés, y croupir entaſſés, conſumés par la
» faim; vous avez vu ceux qui ſortoient de cet
» exécrable tombeau, pâles, abattus de foibleſſe,
» auſſi-tôt condamnés aux travaux les plus acca-
» blants. Et c'eſt là, dit-on, le moyen de gagner
» les eſprits! En a-t-on tenté d'autres? A-t-on
» daigné les éclairer? A-t-on pris ſoin de les inſ-
» truire? Veut-on même qu'ils ſoient inſtruits?
» On veut qu'ils vivent, & qu'ils meurent comme
» des animaux ſtupides. Pour les perſuader il eût
» fallu vivre avec eux, ſouffrir leur indocilité,

» l'apprivoifer par la douceur, l'attirer par la
» confiance, & la vaincre par les bienfaits. C'eft
» l'exemple qui prouve; & le plus digne Apôtre
» de la Religion, c'eft la vertu. Soyez bons, foyez
» juftes; vous ferez écoutés. Je connois bien ce
» nouveau Monde! Interrogez ceux dont le zele
» portoit le flambeau de la Foi dans ces régions
» défolées, où l'on a commis tant de maux.
» Demandez-leur quel doux empire a fur l'ame
» des Indiens la raifon, l'équité, la vertu bien-
» faifante, la confolante vérité? Demandez-leur
» s'il fut jamais de Peuple moins jaloux de fes
» opinions, plus empreffé d'ouvrir les yeux à la
» lumiere, plus facile à perfuader? Mais au mo-
» ment qu'on leur prêchoit un Dieu clément &
» débonnaire, ils voyoient arriver des raviffeurs
» perfides, & d'infames déprédateurs, qui, au
» nom de ce même Dieu, les dépouilloient, les
» enchaînoient, leur faifoient fouffrir mille ou-
» trages. Pouvoient-ils ne pas accufer de four-
» berie & d'impofture ceux qui leur annonçoient
» la douceur de fa loi? Ce que je dis là, je l'ai
» vu, je l'ai vu : ce n'eft pas devant moi qu'il faut
» calomnier ces Peuples.

» Mais fuffent-ils opiniâtres & obftinés dans
» leurs erreurs, eft-ce pour vous une raifon de
» les réduire au rang des bêtes? On efpere adou-
» cir pour eux les rigueurs de la fervitude! On
» l'a promis cent fois; a-t-on pu s'y réfoudre?
» J'ai vu Ferdinand s'attendrir, j'ai vu Ximenès

» s'indigner, j'ai vu Charles frémir des inhuma-
» nités dont je leur faisois la peinture. Ils y ont
» voulu remédier; & avec toute leur puissance,
» ils l'ont voulu en vain. Quand le vautour de la
» tyrannie s'est saisi de sa proie, il faut qu'il la
» dévore, & rien ne peut l'en détacher. Non, mes
» amis, point de milieu : il faut renoncer au nom
» d'hommes, abjurer le nom de Chrétiens, ou
» nous interdire à jamais le droit de faire des es-
» claves. Cet avilissement honteux, où le plus
» fort tient le plus foible, est outrageant pour la
» nature, révoltant pour l'humanité, mais abo-
» minable sur-tout aux yeux de la Religion. *Mon*
» *frere, tu es mon esclave*, est une absurdité dans
» la bouche d'un homme, un parjure & un blas-
» phême dans la bouche d'un Chrétien.

» Et de quel titre s'autorise la fureur d'oppri-
» mer? *Conquérants pour la Foi!* La Foi ne nous
» demande que des cœurs librement soumis. Qu'a-
» t-elle de commun avec notre avarice, nos ra-
» pines, nos brigandages? Le Dieu que nous ser-
» vons est-il affamé d'or? *Un Pontife a partagé*
» *l'Inde!* Mais l'Inde est-elle à lui? mais avoit-
» il lui-même le droit qu'on s'arroge en son nom?
» Il a pu confier ce monde à qui prendroit soin
» de l'instruire, mais non pas le livrer en proie
» à qui voudroit le ravager. Le titre de sa con-
» cession est fait pour un Peuple d'Apôtres, non
» pour un Peuple de brigands.

» L'Inde n'est donc à vous que par droit de

» conquête; & le droit de conquête, tyrannique » en lui-même, ne peut être légitimé que par le » bonheur des vaincus. Oui, Pizarre, c'eſt la clé-» mence, la bonté qui le juſtifient; & l'uſage de » la victoire va vous donner la renommée, ou » d'un brigand par vos fureurs, ou d'un héros » par vos bienfaits. Ah! croyez-moi, n'attendez » pas le moment de l'ivreſſe & de l'emportement, » pour mettre un frein à la victoire. Ce jour eſt, » pour vous, conſacré à des réſolutions ſaintes. » Tous ces guerriers, diſpoſés comme vous à » écouter la voix de la nature, ſuivront votre » exemple à l'envi. Ils ſont jeunes, ſenſibles, & » la corruption ne les a point gagnés encore: j'en » ai fait l'épreuve récente; je crois même les voir » touchés des malheurs que je vous ai peints. Je » vous conjure, au nom de la religion, au nom » de la patrie & de l'humanité, de faire avec » eux le ferment d'épargner les Peuples ſoumis, » de reſpecter leurs biens, leur liberté, leur vie. » C'eſt un lien ſacré dont vous aurez beſoin peut-» être, pour vous épargner de grands crimes; » c'eſt du moins un gage de paix, qu'au nom » des Indiens, leur ami, dirai-je leur pere, vous » demande à genoux, & les larmes aux yeux. » A ces mots il ſe proſterna.

» Et moi, dit Fernand, je m'oppoſe à cet acte » déshonorant. Tant de précaution marque pour » nous trop peu d'eſtime. L'homme fidele à ſon » devoir, ſe répond aſſez de lui-même, & n'a

» pas befoin qu'on le gêne par les entraves du
» ferment. »

» Pour garantir vos intérêts, reprit modeftement Las-Cafas, le ferment le plus redoutable
» vient d'être exigé par vous-même; & pour le
» falut de ces Peuples, le ferment vous paroît inutile & injurieux! »

Fernand fe fentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il fe répandit en injures contre le Protecteur de l'Inde, l'accufa de trahir fon Roi, fa Patrie, & fon Dieu lui-même; lui donna les noms odieux de délateur, de partifan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop néceffaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaifer; & puis, s'adreffant à Las-Cafas, lui dit d'un air refpectueux, que fon zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquife; que fes confeils & fes maximes lui feroient à jamais préfents; qu'il les fuivroit autant qu'il lui feroit poffible; mais qu'il croyoit que fa parole étoit un gage fuffifant.

Le Solitaire, confterné, fe retire avec Alonzo.
» Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon
» zele eft inutile. Je vous l'avois bien dit. Cette
» épreuve m'éclaire; n'en demandez pas davantage. Je crois connoître affez Pizarre: il feroit
» jufte & modéré, fi chacun confentoit à l'être.
» Mais il veut réuffir; & fon ambition fera céder
» aux circonftances fa droiture & fon équité. Je
» ne vous propofe point de renoncer à le fuivre:

» ce

» ce feroit affoiblir le nombre & le parti des gens
» de bien. Mais moi, dont la préfence eft déja
» importune, & feroit bientôt odieufe, je n'ai
» plus déformais qu'à regagner ma folitude.
» Adieu. Si vous voyez tourner cette conquête
» en brigandage, prenez confeil de votre cœur,
» il vous conduira toujours bien. »

Alonzo, déja mécontent de tout ce qui s'étoit paffé, fut fur-tout indigné de voir qu'on fe délivroit de Las-Cafas; & lui-même il l'auroit fuivi, fi fon honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu.
» Mon ami, lui dit-il, je refte, je vous obéis à
» mon tour; mais j'obferverai Pizarre; j'éprouve-
» rai dans peu s'il tient ce qu'il vous a promis; &
» fi j'ai le malheur d'être avec des brigands, foyez
» bien affuré que je n'y ferai pas long-temps. »

NOTES.

(*a*) *ALORS rompant l'hoftie en trois.*] Ce trait-là eft hiftorique. *Pigliarono l'hoftia confacrata del fantiffimo Sacramento, giorando di non romper mai la fede.* (Benzoni. L. 3.)

(*b*) *Sur l'idolâtre Amalécite.*] Cette comparaifon a été faite par le Miffionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

(*c*) *Du plein-pouvoir de celui de qui tout dépend.*] Les termes de la Bulle font : *De noftrâ merâ liberalitate, & ex certâ fcientiâ, ac de Apoftolicæ poteftatis plenitudine.... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro conceffâ... donamus, concedimus & affignamus.*



CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut remené jufqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque Indienne; & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & feul avec fes Sauvages, il leur parloit; il jouiffoit de leurs careffes naïves; il tâchoit de les confoler.

L'un d'eux lui dit: « Notre bon pere, tu nous » aimes & tu nous plains. Nous favons tout ce » que tu as fait pour foulager notre mifere. Veux- » tu porter la joie chez nos amis de la monta- » gne? Ils favent que nous t'avons vu: Capana, » le chef de nos freres, donneroit dix ans de fa » vie pour te pofféder un moment. Viens le voir. » Le fentier qui mene à fa retraite eft rude, étroit, » entrecoupé de torrents & de précipices; mais, » fur des tiffus de liane, nous te porterons tour- » à-tour. »

A ces mots, deux ruiffeaux de larmes coulerent des yeux de Las-Cafas; & tant de courfes d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit effuyés pour eux, tout fut récompenfé.

» Quoi, fur l'ifthme! quoi, près d'ici, des » Indiens libres encore! Ah! du moins font-ils » bien cachés, demanda-t-il, & Davila ne peut- » il pas les découvrir? » Leur afyle eft fûr, lui

dirent les Sauvages ; nous ſeuls en connoiſſons la route ; & le ſilence eſt ſur nos levres. Nous ſavons nous taire & mourir.

Las-Caſas conſent à les ſuivre. On laiſſe le canot dans une anſe du fleuve ; & à travers d'épais buiſſons, on s'enfonce dans ces déſerts.

Comme ils paſſoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent ; leurs cheveux ſe dreſſerent. C'étoit le cri du tigre ; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en ſilence, ils écouterent ; le même cri ſe fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient ſur eux, ils ſe raſſemblent, ils ſe preſſent autour de Las-Caſas. « Laiſſe-nous t'entourer, lui diſent-ils, » & ne crains rien ; ne crains rien ; il n'en pren- » dra qu'un, & ce ne ſera pas toi. » En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, & ſaiſiſſant un Indien, l'emporte dans le bois, ſans ralentir ſa courſe (*a*). Le pieux Solitaire leve les mains au ciel en pouſſant un cri lamentable, & tombe oppreſſé de douleur. Bientôt, reprenant ſes eſprits, & ſe retrouvant au milieu de ſes Indiens, qui le rappellent à la vie : » Ah ! mes amis, qu'ai-je vu, leur dit-il ? — Al- » lons, mon Pere, prends courage, lui répon- » dent ces malheureux ; ce n'eſt rien. — Ce n'eſt » rien, grand Dieu ! — Non, ce n'eſt rien que » les tigres, en comparaiſon des Eſpagnols. — O » race impie & féroce ! Quelle honte pour vous,

» s'écria Las-Cafas! Vous réduifez les Indiens à
» ne pas fe plaindre des tigres! »

Enfin, de rochers en abymes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaiffes forêts, & qui, de tous côtés, ne préfentoient aux yeux qu'une maffe énorme & profonde, fans laiffer foupçonner le vuide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaiffeur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout-à-coup, aux yeux de Las-Cafas, fe découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine, s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthelemi, à cette vue, fe fent ému de joie & de pitié. » Pauvre Peuple, s'écria-t-il avec attendriffe-
» ment; faffe le Ciel que ton afyle foit à jamais
» impénétrable! »

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatients d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. « Nous vous amenons notre
» Pere, difent ceux-ci avec tranfport. Le voilà;
» c'eft lui, c'eft Las-Cafas. » A ce nom, rien ne peut exprimer l'allégreffe de ce Peuple reconnoiffant. Leurs bras fe difputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jufqu'au village, où le Cacique a déja fu l'arrivée de Las-Cafas.

Il s'avance au devant de lui, & lui tendant les bras: « Viens, lui dit-il, mon Pere, viens
» confoler tes enfants de tous les maux qu'on leur

» a faits : en te voyant, ils les oublient. » Las-Casas jouissoit du bonheur le plus doux que puisse goûter sur la terre un cœur vertueux & sensible. » O mes amis, leur disoit-il, en les embrassant » tour-à-tour, si vous m'aimez si tendrement, » moi qui ne vous ai fait aucun bien; quel n'eût » pas été votre amour pour un Peuple qui eût » mis sa gloire à vous donner des arts utiles, » de sages loix, de bonnes mœurs, & un culte » agréable au Dieu de l'univers ? — Ah! mon » Pere, dit le Cacique, nous aurions adoré ce » Peuple généreux. Laissons les regrets inutiles. » Le seul homme, entre ces barbares, qui ait été » juste & bienfaisant, nous le possédons. Je ne » veux t'occuper que de notre joie. »

Il le mena dans sa cabane; & quelle fut la surprise de Barthelemi, en y voyant sur un autel une statue de bois de cedre, où ses traits étoient ébauchés! Le Cacique lui dit : « Regarde. C'est » toi, mon Pere, oui, c'est toi-même. Un de » nos Indiens qui t'avoit vu, & qui t'avoit tou- » jours présent, m'a fait ta ressemblance. Elle » nous suit par-tout. C'est elle que nous invo- » quons dans toutes nos entreprises; & depuis » que nous la possédons, tout nous a réussi. »

Las-Casas, qui d'abord n'avoit pu se défendre d'un mouvement de reconnoissance, se reprocha ce sentiment; & parlant au Cacique d'un air doux & févere : « Renversez, dit-il, cette image : un » simple mortel n'est pas digne de votre vénéra-

» tion. » A ces mots il alloit ſaiſir la ſtatue, pour la briſer. Le Cacique la défendit, comme il eût defendu ſes enfants & ſa femme. « Ah! lui dit-il, » laiſſe-nous cette chere ombre de toi-même. » Quand tu ne ſeras plus, elle rappellera à nos » enfants, à nos neveux, le ſeul ami que nous » ayons eu parmi nos cruels oppreſſeurs. »

Tout le Peuple s'aſſemble autour de la cabane, & demande à voir Las-Caſas. Il ſe montre; & l'air retentit de ce cri d'allégreſſe : « Le voilà, » l'homme juſte; l'homme bienfaiſant, le voilà. » Il nous aime, il nous plaint, il vient voir ſes » amis. Qu'il reſte avec nous, l'homme juſte : » nos cœurs & nos biens ſont à lui. »

» O Dieu de la nature! s'écria Las-Caſas, ſe » pourroit-il que des cœurs ſi vrais, ſi doux, ſi » ſimples, ſi ſenſibles, ne fuſſent pas innocents » devant toi! »

Cependant de jeunes chaſſeurs ſe ſont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiſeaux de l'air de leurs fleches inévitables, les autres forçant à la courſe les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence; & le feſtin eſt préparé.

Aſſis à côté du Cacique, & au milieu de ſa famille, Las-Caſas s'inſtruit de leurs loix, de leurs mœurs & de leur police. La nature eſt leur guide & leur légiſlateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de ſe nuire; honorer leurs parents, obéir à leur Roi; s'attacher à une compagne, qui les ſoulage dans leurs travaux, & qui leur

donne des enfants, ſans que le ſoupçon même de l'infidélité trouble cette union paiſible; cultiver en commun leurs champs, & s'en diſtribuer les fruits : telle étoit leur ſociété.

Hé bien, dit Las-Caſas, c'eſt la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames : vous le ſervez ſans le connoître; & c'eſt ſa voix qui vous conduit.

» Ton Dieu! il eſt notre ennemi, dit le Caci-
» que; il eſt le Dieu des Eſpagnols. — Le Dieu
» des Eſpagnols n'eſt point votre ennemi : il eſt
» le Dieu de la nature entiere; & nous ſommes
» tous ſes enfants. — Ah! s'il eſt vrai, dit le
» Cacique, nous cherchons un Dieu qui nous ai-
» me; celui de Las-Caſas doit être juſte & bon,
» & nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, fais-
» le nous connoître. » Alors, ſe livrant à ſon zele, Las-Caſas leur fit de ſon Dieu une peinture ſi ſublime & ſi touchante, que le Cacique, ſe levant avec tranſport, s'écria : « Dieu de Las-
» Caſas, reçois nos vœux! » Et tout ſon Peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir ſur ſon viſage un éclat tout divin, car la piété l'animoit; il étoit rayonnant de joie. « Ecoute, lui dit-il; ton Dieu ne ſe fait-
» il jamais voir aux hommes? — Ils l'ont vu,
» répondit Las-Caſas; il a même daigné habiter
» parmi eux. — Sous quels traits? — Sous les
» traits d'un homme. — Acheve. N'es-tu pas

» toi-même ce Dieu, qui vient nous consoler ?
» — Moi ! — Si tu l'es, cesse de nous cacher
» ce que tant de vertu annonce. Parle. Nous al-
» lons t'adorer. »

Barthelemi se confondit dans une humilité profonde, & rejetta loin cette erreur. Mais avant d'exposer des vérités sublimes à l'incrédulité de ces foibles esprits, il voulut savoir quel étoit leur culte. « Hélas ! dit le Cacique, nous ado-
» rions le tigre, comme le plus terrible de tous
» les animaux. Mais que ton Dieu n'en soit point
» jaloux ; c'étoit le culte de la crainte, & non
» pas celui de l'amour. — Allons, allons, dit
» Las-Casas, renverser cette horrible idole. » Et les Indiens, animés du zele qu'il leur inspiroit, couroient au temple sur ses pas.

NOTE.

(*a*) *SANS ralentir sa course.*] On lit dans l'Histoire générale des voyages, que dans la Province de Vénézuéla les tigres sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.





CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voiſine de ce temple, Barthelemi crut entendre ſortir des gémiſſements. « Qu'eſt-ce, demanda-t-il ? — Paſſons, » dit le Cacique. Epargne à tes amis la honte » de te montrer des malheureux. » Sans vouloir inſiſter, Barthelemi s'avance juſqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre ſur un autel rougi de ſang. « Quel eſt le ſang, demanda- » t-il encore, qu'on a verſé ſur cet autel ? — Ce- » lui des animaux, répondit le Cacique, & quel- » quefois..... — Acheve. — Celui des Eſpa- » gnols. — Des Eſpagnols ! — Lorſqu'ils péne- » trent juſqu'au bord de ces forêts, il faut bien » les tuer, ou les prendre vivants. Et que faire » de ces captifs, à moins que de les immoler ? » S'il s'en échappoit un ſeul, notre aſyle ſeroit » connu, & notre perte inévitable. Tu viens » d'entendre les plaintes d'un malheureux jeune » homme, qui nous fait compaſſion. Je ne puis » me réſoudre à le faire mourir. Cependant il » faut bien qu'il meure ; car, s'il nous échappoit, » il iroit nous trahir. »

Las-Caſas demande à le voir ; & après avoir fait briſer l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la priſon où le jeune homme eſt enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce Religieux vé-

nérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la Foi, qu'on alloit immoler. « O mon Pere, venez, dit-il, m'encourager par votre exemple; venez apprendre à un jeune homme à se détacher de la vie, à mourir courageusement. »

Mais dès qu'il s'apperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéissoient : « Ah! reprit-il, que vois-je? & quel est cet empire que vous exercez parmi eux? Etes-vous un ange du ciel, descendu pour ma délivrance? Parlez. Dites-moi qui vous êtes. Je sens revenir l'espérance dans ce cœur qu'elle abandonnoit. »

» Je suis Espagnol comme vous, lui dit le Solitaire; mais, n'ayant jamais trempé dans les crimes de ma patrie, je suis libre & chéri parmi les Indiens. — Hélas! & moi, lui dit Gonsalve, (c'étoit le nom du jeune homme) qu'ai-je fait, que je n'aie dû faire, & dont j'aie pu me dispenser? Je suis le fils de Davila, du Gouverneur de l'Isthme : il m'avoit envoyé à la poursuite des Sauvages. Mes compagnons & moi, à travers les forêts, nous avons pénétré dans ce vallon; les Indiens nous ont enveloppés, nous ont accablés sous le nombre; les plus heureux des miens ont péri dans le combat; le reste a été pris, & sur l'autel du tigre je les ai vus tous immolés. Moi seul ils m'épargnent encore; soit que ma jeunesse ait tou-

» ché ces inhumains, & que mes larmes leur inſ-
» pirent quelque pitié; ſoit que leur cruauté m'ait
» voulu réſerver pour un nouveau ſacrifice; ils
» me laiſſent languir dans cet horrible abandon,
» & dans l'attente de la mort, plus cruelle que
» la mort même. Hélas! pardonnez à mon âge un
» excès de foibleſſe, dont je rougis en l'avouant.
» La vie m'eſt chere. Il m'eſt affreux de la quit-
» ter à ſon aurore. Elle devoit avoir tant de char-
» mes pour moi! Il m'eût été ſi doux de revoir
» ma patrie! Et quand je penſe que ces beaux
» jours, ces jours délicieux que j'y devois paſ-
» ſer, ſont évanouis pour jamais, je tombe dans
» le déſeſpoir. Si du moins j'étois mort au mi-
» lieu des combats, & par les mains d'un en-
» nemi digne d'honorer mon courage! Mais ici,
» mais ſur les autels d'un Peuple ſtupide & féro-
» ce, me ſentir tout vivant déchirer les entrail-
» les, & voir, aux pieds du tigre, allumer mon
» bûcher! Cette deſtinée eſt affreuſe. Ah! s'il ſe
» peut, délivrez-moi de ces mains inhumaines;
» rendez-moi à mon pere. Il n'a que moi. Je ſuis
» ſon unique eſpérance; ces barbares l'en ont
» privé. »

» Mon ami, lui dit Las-Caſas, que vous êtes
» loin encore d'être changé par le malheur! Vous,
» fils de Davila, vous appellez barbares ces Peu-
» ples, dont lui-même il fait, depuis dix ans,
» le maſſacre le plus horrible! Hélas! combien
» de peres, privés par ſes fureurs de leur ſeule

» & douce espérance, se sont vus égorgés eux-
» mêmes, en implorant à ses genoux la grace de
» leurs enfants! Il a versé plus de flots de sang,
» que vous n'en avez de gouttes dans les veines;
» & le Peuple enfermé dans ces forêts profon-
» des, n'est que le malheureux débris de ceux
» qu'il a exterminés. Vous voyez qu'il poursuit
» encore ce qui lui en est échappé. Ils sont per-
» dus, s'il les découvre; & lui rendre son fils,
» vous l'avouerez vous-même, ce seroit risquer
» qu'un secret, d'où leur salut dépend, ne lui fût
» révélé. — Ah! gardez-vous, lui dit Gonsalve,
» de leur apprendre qui je suis. — Moi! dit Las-
» Casas, les tromper! leur cacher le péril de vo-
» tre délivrance! Non; ce seroit leur tendre un
» piege. Si je parle pour vous, je dirai qui vous
» êtes; on saura ce que je demande, ce qu'on
» risque à me l'accorder. Ou mon silence, ou ma
» franchise; c'est à vous de choisir. — Choisir!
» De tous côtés je ne vois que la mort. Je m'a-
» bandonne à vous. — Reprenez donc courage.
» Mais tirez de l'état où vous êtes réduit, cette
» utile & grande leçon, que le droit de la force
» est un droit odieux; que si les Indiens l'exer-
» çoient à leur tour, & se permettoient la ven-
» geance, il n'est point de supplice auquel ne dût
» s'attendre le fils du cruel Davila; que l'état na-
» turel de l'homme est la foiblesse; qu'à votre
» place, il n'en est point qui ne fût timide &
» tremblant; que l'orgueil, dans un être si voisin

» du malheur, eſt le comble de la démence; & » qu'expoſé lui-même chaque jour à devenir un » objet de pitié, il eſt auſſi inſenſé que méchant, » lorſqu'il oſe être impitoyable. »

Las-Caſas, de retour auprès de Capana : « Ca- » cique, lui dit-il, n'es-tu pas ſoulagé, comme » d'un joug triſte & pénible, de ne plus adorer » un être malfaiſant, & de ſervir un Dieu clé- » ment & juſte? — Il eſt vrai, lui dit le Caci- » que, que nos cœurs, flétris par la crainte, ſem- » blent ranimés par l'amour. — Oui, mon ami, » l'homme eſt fait pour aimer. La haine, la ven- » geance, toutes les paſſions cruelles ſont pour lui » un état de gêne, d'angoiſſe & d'aviliſſement. » Il ſe ſent élever, il ſent qu'il ſe rapproche de » l'être excellent qui l'a fait, à meſure qu'il eſt » plus doux, plus magnanime. Etouffer ſon reſ- » ſentiment, & triompher de ſa colere; oppoſer » les bienfaits à l'injure qu'on a reçue, en acca- » bler ſon ennemi, c'eſt un plaiſir vraiment di- » vin. — Je le conçois, dit le Cacique. — Non, » tu ne peux le concevoir avant de l'avoir éprou- » vé. Mais il ne tient qu'à toi de jouir pleine- » ment de ce plaiſir pur & céleſte. Fais venir ce » jeune captif, qui tremble & gémit dans tes chaî- » nes, & dis-lui, en le délivrant : Fils du déſo- » lateur de l'iſthme, fils du meurtrier de nos pe- » res, de nos femmes, de nos enfants, fils de » Davila, je pardonne à ton âge & à ta foibleſ- » ſe. Vis, apprends d'un Sauvage à imiter ton

» Dieu. — Le fils de Davila ! s'écria le Cacique ;
» quoi ! c'eſt lui que je tiens captif ! » A ces mots,
ſes yeux irrités s'enflammerent comme la foudre.
» Oui, c'eſt le fils de Davila, reprit le Solitaire
» avec un air tranquille, c'eſt lui que tu peux dé-
» chirer, dévorer même ſi tu veux. Mais écoute-
» moi. A peine ta vengeance ſera-t-elle aſſouvie,
» tu ſeras triſte, & tu diras : Le voilà égorgé ;
» & ſon ſang répandu ne rend la vie à aucun des
» miens : ma fureur eſt donc inutile : j'ai fait pé-
» rir le foible, peut-être l'innocent ; & je ſuis
» coupable ſans fruit.... Sa vie eſt dans tes mains ;
» choiſis de renoncer à mon Dieu ou à ta ven-
» geance ; & reprends le culte du tigre, ſi tu veux
» t'abreuver de ſang. »

» J'adore le Dieu de Las-Caſas, dit le Cacique.
» Mais toi-même, crois-tu qu'il me commande
» de laiſſer impunis tous les maux qu'un barbare
» nous fait depuis dix ans ? — Oui, la loi de mon
» Dieu te preſcrit le pardon & l'amour de tes en-
» nemis. — L'amour ! — Ne ſont-ils pas ſes en-
» fants comme toi ! Ne les aime-t-il pas lui-mê-
» me ? Et peux-tu adorer le pere, ſans aimer les
» enfants ? Plains-les d'être coupables, & ſouhaite
» qu'ils ceſſent d'être méchants ; mais ne ſois pas
» méchant comme eux, & mérite par ta clémence
» que ton Dieu en uſe envers toi. »

» Tu me confonds ; mais tu me touches, dit le
» Cacique. Allons, qu'exiges-tu de moi ? Qu'au
» fils du cruel Davila je pardonne comme à mon

» frere? J'y consens. Qu'on l'amene ici. Je briserai sa chaîne, & je l'embrasserai. Mais qu'en ferai-je, après lui avoir permis de vivre? S'il s'échappe, il divulguera le secret de notre asyle; & tu auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte comme toi, lui répondit le Solitaire; & je ne veux, quant à présent, qu'adoucir sa captivité. »

Gonsalve attendoit avec impatience le retour de Las-Casas. « Hé bien, lui dit-il en tremblant, » qu'avez-vous obtenu? — Qu'on vous laisse la » vie. — Ah! mon Pere! Et la liberté, l'ai-je » perdue pour jamais? — Je vous ai dit que le » salut de ces malheureux Indiens tient au secret » de leur asyle. — Je le sais; mais répondez-» leur qu'il ne sera jamais trahi par moi. — Com-» ment répondrois-je de vous, dit le Solitaire? » A votre âge on ne répond pas de soi-même. » C'est à vous de gagner l'estime du Cacique, & » d'obtenir, avec le temps, qu'il daigne se fier » à vous. — Et lui avez-vous dit qui je suis, de-» manda Gonsalve? — Oui sans doute. — Je suis » perdu. — Non, vous ne l'êtes pas. Je vais vous » mener devant lui. »

» Jeune homme, lui dit le Cacique en le voyant, » adores-tu le Dieu qu'adore Las-Casas? — Oui, » répond Davila. — Crois-tu que nous soyons » enfants de ce Dieu, comme toi? — Je le crois. » — Nous sommes donc freres? Pourquoi venir » tremper tes mains dans notre sang? — J'obéis-

» fois. — A qui ? — Vous le ſavez aſſez. — Oui, » je ſais que tu es né du plus méchant des hom- » mes, & du plus cruel envers nous. Mais Las- » Caſas me dit que ſon Dieu & le mien m'or- » donne de te pardonner. Je te pardonne. Viens, » embraſſe ton ami. » Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du Cacique. « Que fais- » tu, lui dit le Sauvage ? Ne ſommes-nous pas » freres ? N'es-tu pas mon égal ? » Il dit ; & lui tendant la main, il le délivra de ſes chaînes. Barthelemi, témoin de ce ſpectacle, avoit le cœur ſaiſi de joie & d'attendriſſement. « Davila, dit-il » au jeune homme, voilà, voilà de vrais Chré- » tiens ! »



CHA-



CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte; & la seule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce Peuple sauvage; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. « Me voilà, disoit-il, instruit par le mal-» heur, par vos leçons, par leur exemple; qu'ils » daignent se fier à moi, & me mettre en état » de détromper mon pere, de le fléchir, de lui » apprendre à les connoître, à les aimer. Ils » m'ont déja laissé la vie; je leur devrai la li-» berté. Ces bienfaits toucheront un pere. Il cé-» dera aux larmes de son fils. »

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant d'art & de noirceur; & Las-Casas ne doutoit pas que Gonsalve ne fût sincere; mais il le connoissoit trop foible, pour oser compter sur sa foi. « Vous » êtes sans doute à présent bien déterminé, lui » dit-il, à ne pas trahir ce bon Peuple; mais » je prévois tout l'ascendant d'un pere; & je ne » répondrai jamais qu'il ne vienne à bout de sur-» prendre ou d'arracher votre secret. Ce que je » vous dis là, je l'ai dit de même au Cacique.

» C'eſt lui que le péril regarde, c'eſt à lui de ſe » conſulter.

» Je laiſſe, dit-il à Capana, ton captif dans » l'affliction. Il ſoupire ardemment pour la li» berté. Je t'ai fait voir tout le danger de le » renvoyer à ſon pere; mais je ne dois pas te » diſſimuler l'avantage de ce bienfait. Il peut ar» river que ſon pere vous découvre, & alors » vous auriez pour appui ce jeune homme, à » qui ta clémence auroit fait un devoir ſacré de » ne t'abandonner jamais. L'amour paternel a » des droits ſur les tyrans les plus farouches. » C'eſt le dernier endroit ſenſible par où leur » ame s'endurcit. Après cela, décide-toi ſur le » parti que tu dois prendre: j'ignore comme toi » quel ſeroit le plus ſage, & tu ſais auſſi bien » que moi quel ſeroit le plus généreux.

» Pour moi, dépourvu des moyens de célé» brer ici nos auguſtes myſteres, d'y établir le » ſacerdoce, & d'y perpétuer le culte des au» tels, je vais vous chercher des Paſteurs, & » peut-être vous aſſurer un repos plus tranquille. » Adieu. Je demande au Ciel, & j'eſpere de vous » revoir, avant de deſcendre au tombeau. »

La déſolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Caſas l'abandonnoit. Il alla ſe jetter aux pieds du Cacique. « Ah! lui » dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux qui » te doit tout? La nature m'a fait un cœur ſen» ſible comme à toi; mais eût-elle mis à la place

» le cœur du tigre que tu adorois, tes vertus » l'auroient attendri. Tu m'as appellé ton ami; » tu m'as embraffé comme un frere; va, je ne » l'oublierai jamais : je ne fuis ingrat ni perfide. » Il y va de ta vie & du falut de tes amis, que » ton afyle foit inconnu; il le fera par mon filen- » ce. J'en attefte mon Dieu, ce Dieu qui eft de- » venu le tien. »

» Oui, je te crois fenfible & bon, dit le Ca- » cique; mais tu es foible; & l'homme foible » eft toujours à la veille d'être méchant. Com- » ment braverois-tu l'autorité d'un pere? tu n'as » pas fu braver la mort. — La mort m'a caufé » de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune homme en » fe levant avec fierté; mais fi, pour éviter la » mort, tu m'avois propofé un crime, tu aurois » vu lequel des deux m'auroit le plus épouvanté. » Puifque je n'ai pas ton eftime, je ne te de- » mande plus rien. Je renonce à la liberté; je » te difpenfe même de me laiffer la vie. » A ces mots il fe retira.

Le Cacique, qui le fuivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de trifteffe, fentit lui-même, comme un poids dont fon cœur étoit oppreffé, la dureté de fon refus. Il fit appeller Las-Cafas. » Emmene avec toi ce jeune homme, lui dit-il: » fa douleur me pefe & me fatigue : la préfence » d'un malheureux eft infupportable pour moi. » — As-tu bien réfléchi, lui dit le Solitaire? » — Oui, je fais qu'un mot de fa bouche nous

» perd, mon Peuple & moi, nous livre à nos
» tyrans; mais la pitié l'emporte ſur la crainte:
» je ne veux plus le voir ſouffrir. »

Si l'on a vu des enfants vertueux aux funérailles de leur pere, d'un pere tendre & bien aimé, c'eſt l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Caſas. Le Cacique & ſon Peuple, le viſage abattu, les yeux baiſſés & pleins de larmes, l'accompagnerent en ſilence juſqu'au bord de la forêt. Là, il fallut ſe ſéparer.

Témoin de leurs triſtes adieux, Gonſalve renfermoit ſa joie. Le Cacique, ôtant ſon collier, le jetta au col du jeune homme, l'embraſſa, & lui dit : « Sois toujours notre ami; & ſi jamais tu
» étois preſſé par nos tyrans de leur découvrir
» où nous ſommes, regarde ce collier, ſouviens-
» toi de Las-Caſas, & demande à ton cœur ſi
» tu dois nous trahir. »

Les deux Eſpagnols, ſur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, ſe retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Caſas, regardant le jeune Davila:
» Vous voyez, lui dit-il, ſi, comme on le pré-
» tend, ils ſont indignes du nom d'hommes,
» & s'il eſt mal-aiſé d'en faire des Chrétiens.
» L'homme n'eſt indocile que pour ce qui répu-
» gne au ſentiment de la bonté. Il ne ſe refuſe
» jamais aux vérités qui le conſolent, qui le ſou-
» lagent dans ſes peines, & qui lui font chérir
» ces deux préſents du Ciel, la vie & la ſociété.

» Que ces vérités paffent fa foible intelligence,
» pourvu qu'elles touchent fon cœur, il en fera
» perfuadé : il croit tout ce qu'il aime à croire.
» Toute la nature à fes yeux eft un myftere af-
» furément; hé bien, voit-on qu'en jouiffant de
» fes bienfaits, il lui reproche l'obfcurité de fes
» moyens? Il en fera de même de la Religion :
» plus elle fera d'heureux, moins elle trouvera
» d'incrédules. »

» Mais, reprit Gonfalve, peut-on diffimuler
» ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'effrayant
» pour l'homme? — Elle n'a rien que d'attrayant,
» d'encourageant pour la vertu, de confolant
» pour l'innocence, lui répondit le Solitaire; &
» je n'en veux pas davantage pour la faire ado-
» rer par-tout. De bonnes loix gênent le vice,
» épouvantent le crime, affligent les méchants;
» & l'on aime de bonnes loix, parce qu'il dé-
» pend de chacun d'en recueillir les fruits, &
» d'être heureux par elles. On aimera de même
» une Religion, qui, comme ces loix falutaires,
» eft favorable aux gens de bien, rigoureufe aux
» méchants, & indulgente aux foibles. Mais, en
» la profeffant dans cette pureté, on ne peut op-
» primer perfonne; on ne s'abreuve point de
» fang; on eft obligé d'être humain, jufte, pa-
» tient, fecourable, & fur-tout défintéreffé; de
» joindre l'exemple au précepte, d'inftruire par
» fes bonnes œuvres, & de prouver par fes ver-
» tus. L'orgueil & la cupidité ne peuvent fe for-

» cer à ces ménagements ; le droit du glaive eſt
» plus commode ; & avec d'odieux prétextes,
» dont les paſſions s'autoriſent, on ſe permet la
» violence, la rapine & le brigandage juſqu'aux
» excès les plus criants... » Le Solitaire, à ces
mots, s'apperçut que le fils de Davila baiſſoit
les yeux, & que la rougeur de la honte ſe répandoit
ſur ſon viſage. « Pardonne, lui dit-il,
» jeune homme. Je t'afflige. C'eſt le Ciel qui te
» l'a donné, ce pere rigoureux. Tout injuſte qu'il
» eſt, ne ceſſe jamais de l'aimer, de le reſpecter,
» de le plaindre. Seulement ne l'imite pas. »

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent ;
Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſéparer,
s'embraſſent tendrement. « Adieu. Tu vas
» revoir ton pere, dit le Solitaire au jeune homme ;
ſouviens-toi du Cacique, daigne penſer à
» moi. Je n'entendrai point tes paroles ; mais
» Dieu ſera préſent ; & ton cœur lui a juré d'être
fidele aux Indiens. »

Gonſalve retourne à Panama ; & Las-Caſas
deſcend le fleuve juſqu'à la côte orientale, où
un navire le reçoit, & va le porter au rivage
que baigne l'Ozama, en épanchant ſon onde dans
le ſein du vaſte Océan.

CHAPITRE XVI.

DOM Pedre Davila pleuroit l'héritier de ſon nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du déſeſpoir. En le voyant, il ſe livra à tous les transports de la joie. " Le Ciel, lui dit-il, » ô mon fils, le Ciel te rend aux vœux d'un » pere. Mais tous ces braves Caſtillans qui t'ac- » compagnoient, que ſont-ils devenus? — Ils ſont » morts, répondit Gonſalve. Les Indiens pour- » ſuivis, nous ont enfin réſiſté; & nous avons » ſuccombé ſous le nombre. Ils me tenoient cap- » tif; ils ont ſu qui j'étois; & leur Chef m'a » laiſſé la vie, & m'a rendu la liberté. O mon » pere! ſi vous m'aimez, qu'un procédé ſi géné- » reux vous touche & vous déſarme..... » Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaſte & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils ſe défendiſſent encore, il ne cherchoit que le moyen d'achever leur ruine, ſans être ſenſible au bienfait qui ſeul auroit dû le toucher. « Oui, je reconnoîtrai ce qu'ont fait pour » toi les Sauvages. Dis-moi où tu les a laiſſés, » & où s'eſt paſſé le combat. »

» Il ſeroit mal-aiſé de retrouver mes traces » dans ces déſerts, lui répondit Gonſalve; & je » me ſuis laiſſé conduire, ſans ſavoir moi-même » où j'allois, d'où je venois...... »

» J'entends, reprit le pere, en obſervant ſon
» trouble : ils t'ont fait promettre ſans doute de
» ne pas m'indiquer leur marche & leur retrai-
» te, & tu te crois lié par tes ſerments ? »

» Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit
» le jeune homme; & je leur dois aſſez pour ne
» pas les trahir. »

» Des nœuds plus ſacrés vous engagent à vo-
» tre Dieu, à votre Roi, à votre patrie, à moi-
» même, inſiſta le tyran. Vous avez vu tom-
» ber ſous les coups des Sauvages la moitié des
» miens; voulez-vous qu'ils en exterminent le
» reſte ? En vous laiſſant la vie, ont-ils briſé
» leurs arcs? ont-ils promis de ne plus tremper
» leurs traits dans ce venin mortel qu'ils ont in-
» venté, les perfides ? Obéiſſez à votre pere, &
» demain ſoyez prêt à nous ſervir de guide, car
» je veux marcher ſur leurs pas. »

Gonſalve, réduit au choix, ou de trahir les Sauvages, ou de tromper ſon pere, ou de refuſer d'obéir, prit le parti de la franchiſe, & déclara que de ſa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ſes bienfaicteurs. Davila devint furieux, mais ſon fils, avec modeſtie, ſoutint ſa réſolution; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choiſi pour ce miniſtere odieux. Il alla trouver le jeune homme. « Da-
» vila, lui dit-il d'un ton affectueux & d'un air
» pénétré, vous ferez mourir votre pere. Il vous

» aime; j'ai vu couler pour vous ſes larmes pa-
» ternelles ; & vous ne lui êtes rendu que pour
» l'accabler de douleur. — Ah! répondit le jeune
» homme, qu'il me demande ma vie, & non pas
» une trahiſon. — Si c'étoit une trahiſon, ſeroit-
» ce moi, dit le perfide, qui vous preſſerois d'o-
» béir? Le ſort des Indiens me touche autant que
» vous. Mais en irritant votre pere, vous les
» perdez; & c'eſt ſur eux que ſa colere tombera.
» Il eſt mortellement bleſſé de votre réſiſtance.
» Mon fils me mépriſe & me haït, dit-il: plus
» attaché à ce Peuple barbare, qu'à ſon Prince,
» qu'à moi, & qu'à ſon Dieu lui-même, il ne
» connoît plus qu'un devoir, celui de la rebel-
» lion : il n'oſe ſe fier à ma reconnoiſſance; &
» il me croit moins généreux qu'un miſérable
» Indien. Non, Davila, ce n'étoit pas ainſi qu'il
» falloit ſervir les Sauvages. Touché de leur hu-
» manité, & plus ſenſible encore à votre con-
» fiance, je ſais que votre pere ſe fût laiſſé flé-
» chir. Mais ſi, par eux, il a perdu l'eſtime &
» l'amour de ſon fils, peut-il leur pardonner
» jamais? »

» Non, il n'a rien perdu de ſes droits ſur mon
» cœur, reprit Gonſalve : mon reſpect, mon
» amour pour lui ſont les mêmes. Qu'il daigne
» ne me demander rien que d'innocent & de juſ-
» te, il eſt bien ſûr d'être obéi. Mais que veut-
» il de moi? & pourquoi s'obſtiner à me ren-
» dre ingrat & perfide? S'il veut pourſuivre en-

» core ce Peuple malheureux, ce n'eſt pas à moi
» d'éclairer ſes recherches impitoyables; & s'il
» conſent à l'épargner, il n'a pas beſoin de ſa-
» voir en quels lieux il reſpire en paix. Pour prix
» du ſalut de ſon fils, les Sauvages ne lui de-
» mandent que de vivre éloignés de lui, & in-
» connus, s'il eſt poſſible. L'oubli ſera pour eux
» le plus grand de tous les bienfaits. »

» Vous ne penſez donc pas, lui dit Fernand,
» que répandus dans les forêts, on ne peut les
» inſtruire; qu'ils vivent ſans culte & ſans loix?
» — Ils ſont Chrétiens, dit le jeune homme.
» Qu'on leur laiſſe adorer, dans leur ſimplici-
» té, un Dieu qu'ils ſervent mieux que nous.
» — Ils ſont Chrétiens! Ah! s'il eſt vrai, reprit
» le fourbe, doutez-vous qu'on n'uſe envers eux
» d'indulgence & de ménagement? Repoſez-vous
» ſur moi du ſoin du ſalut de nos freres. Je les
» protégerai; je les porterai dans mon ſein. — Hé
» bien, protégez-les, en obtenant qu'on les ou-
» blie. Ils ne demandent rien de plus. »

» Ah! Gonſalve, vous voulez donc être chargé
» d'un parricide! Ils ſortiront de leurs forêts, ils
» nous dreſſeront des embûches; votre pere, que
» ſa valeur expoſe, y tombera : ce ſera vous qui
» l'aurez livré en leurs mains. La fleche empoi-
» ſonnée qui percera ſon cœur, ce ſera vous
» qui l'aurez lancée. »

A ces mots, Gonſalve frémit. Mais, ſe rap-
pellant Las-Caſas : « M'auroit-il conſeillé un

» crime, dit-il en lui-même? Ah! je sens que
» la nature est d'accord avec lui. Cessez de me
» tenter, reprit-il, en parlant au fourbe. La voix
» intime de mon cœur s'éleve contre vos reproches,
» & me parle plus haut que vous. »

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de son odieuse entremise, dit à Davila que son fils étoit tombé dans l'endurcissement; qu'il falloit qu'on l'eût perverti; & que tant d'obstination étoit au-dessus de son âge.

Dès ce moment Gonsalve, odieux à son pere, pleuroit nuit & jour son malheur.

» Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce
» pere inexorable, après une nouvelle épreuve;
» va-t-en. Fuis loin de moi. Je ne veux plus
» souffrir tes outrages, ni ta présence. Malheur
» à ceux qui de mon fils, d'un fils obéissant, respectueux,
» fidele, ont fait un rebelle obstiné. »

» Ah! mon pere, dit le jeune homme, en
» tombant à ses pieds, tout baigné de ses larmes,
» est-il possible que le refus d'être ingrat,
» perfide & parjure, m'attire un si dur traitement?
» Qu'exigez-vous de moi? Quelle haine
» obstinée portez-vous à ces malheureux? Ah!
» si vous aviez vu leur Roi, briser ma chaîne,
» m'embrasser, m'appeller son ami, son frere,
» me demander avec douceur quel mal ils nous
» ont fait, & pourquoi l'on oublie qu'ils sont
» des hommes comme nous; vous-même, oui
» vous-même, mon pere, vous me feriez un

» crime de l'infidélité dont vous me faites une
» loi. Il m'eſt affreux de vous déplaire ; mais il
» me ſeroit, je l'avoue, plus affreux de vous
» obéir. Ne me réduiſez point à ces extrêmités.
» Ayez pitié d'un fils que votre haine accable,
» & qui même, en vous irritant, ſe croit digne
» de votre amour. — Non, je n'ai plus de fils,
» & tu n'as plus de pere. Délivre-moi d'un traî-
» tre que je ne puis ſouffrir. »

Gonſalve, abattu, conſterné, ſortit du palais de ſon peré, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour ſon exil. « Les forêts, les caver-
» nes, qui recelent ſans doute les lâches qu'il
» m'a préférés, répondit le pere inflexible. »

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; & en s'en allant, à travers le vaſte ſilence des bois, il pleuroit ; mais il ſe diſoit à lui-même:
» Je déſobéis à mon pere, je l'afflige & l'irrite
» au point qu'il m'éloigne à jamais de lui; & je
» ne ſens dans ma douleur aucune atteinte de re-
» mords; au-lieu qu'en lui obéiſſant, & en pour-
» ſuivant les Sauvages, mon cœur en étoit dé-
» voré. Il eſt donc des devoirs plus ſaints que
» la ſoumiſſion aux volontés d'un pere? Notre pre-
» miere qualité, ſans doute, eſt celle d'homme:
» notre premier devoir eſt d'être humain. »

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de ſon âge ne lui permirent pas de voir le piege qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages, qui dans ce lieu

même l'avoient vu avec Las-Cafas, ne fe défioient pas de lui : il leur avoua fon malheur, fans en diffimuler la caufe. « Eh bien, lui dirent-ils, pour-» quoi, fi tu ne veux que vivre en paix & fans » reproche, ne pas retourner au vallon? Une ca-» bane, une douce compagne, notre amitié, ton » innocence feront tes biens. Suis-nous : le Ca-» cique aura foin de te faire oublier l'injuftice » d'un mauvais pere. » Il fuivit ce confeil funefte. Mais lorfqu'il eut percé l'obfcurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, fon cœur foulagé commençoit à fentir renaître la joie, quels furent fon étonnement & fa douleur, de fe voir tout-à-coup entouré d'Efpagnols qui lui ordonnoient, au nom du Vice-Roi fon pere, de retourner avec eux à Crucès! A la vue des Efpagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, fe fauverent dans le vallon, & y répandirent l'allarme. Dès ce moment plus de fûreté pour le Cacique & pour fon Peuple : leur afyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, remené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoins de fon innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'Ifle Efpagnole. Il fit demander à fon pere qu'il lui fût permis d'y paffer, pour lui épargner, difoit-il, le fpectacle de fa douleur. Le pere y confentit, foit pour fe délivrer d'un témoin dont la vue l'accuferoit fans ceffe, foit pour lui laiffer exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de fes regrets. « Ah! dit Gonfalve en quittant ce

» rivage, je ne reverrai plus mon pere. Il m'a
» ſurpris; il m'a rendu parjure & traître aux yeux
» de mes amis. Non! je ne le reverrai plus.»

Il arrive à l'Iſle Eſpagnole; il demande ou eſt Las-Caſas; il va ſe jetter dans ſon ſein, & lui dit ſon malheur, qu'il appelle ſon crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable & conſterné.

» Mon ami, lui dit Las-Caſas après l'avoir
» entendu, vous avez fait une imprudence: mais
» votre cœur eſt innocent. Ce doit être un ſup-
» plice affreux pour un fils honnête & ſenſible,
» de voir les maux que fait ſon pere. Vous n'en
» ſerez plus le témoin. Déſormais rendu à vous-
» même, c'eſt en Eſpagne qu'il faut aller vous
» offrir à votre patrie; &, ſi elle a beſoin de
» votre ſang, le verſer pour elle ſans crime con-
» tre de juſtes ennemis. Sollicitez votre départ,
» & attendez ici que le Roi y conſente.»

Gonſalve, après avoir épanché ſa douleur au ſein du pieux Solitaire, ſentit ſon courage renaître, & il reſta auprès de ſon ami, en attendant que le Monarque lui eût permis de quitter ces bords.



CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile ; & déja loin du rivage de l'Isthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course étoit pénible & lente ; la disette le menaçoit ; & il fallut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages ; (*a*) mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, & se présentent au combat. Le feu des armes les disperse ; mais leur courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage ; & tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse ; leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par sa valeur & sa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur & d'effroi retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils, couverts de sang & de poussiere, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent : « C'en est fait, mon pere, c'en est fait ;
» nous sommes perdus. — Hé quoi ! dit le vieil-
» lard, en soulevant sa tête, sont-ils en si grand
» nombre, ou sont-ils immortels ? Est-ce la race

» de ces géants (*b*), qui, du temps de nos Peres,
» étoient defcendus fur ces bords ? — Non, lui
» répond l'un de fes fils; ils font en petit nom-
» bre, & femblables à nous, à la réferve d'un
» poil épais, qui leur couvre à demi la face;
» mais fans doute ce font des Dieux : car les éclairs
» les environnent, le tonnerre part de leurs
» mains : nos amis, écrafés, nous ont couverts
» de leur fang : en voilà les marques fumantes. »

» Je veux demain les voir de près : portez-
» moi, dit le vieux Cacique, fur cette roche
» efcarpée, d'où j'obferverai le combat. »

Les Indiens, dès le point du jour, fe raffemblerent dans la plaine. Les Caftillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; fous lui commandoit Aléon, plus fuperbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Efpagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baiffés, fon vifage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié : on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le fignal des Indiens; & à l'inftant une nuée de fleches obfcurcit l'air fur la tête des Caftillans. Mais de ces fleches égarées, prefque aucune, en tombant, ne porta fon atteinte. Pizarre fe laiffe approcher, & fait fur eux un feu terrible, dont tous les coups font meurtriers : ceux du canon font des vuides affreux dans la maffe profonde des bataillons fauvages.

vages. Trois fois elle en eſt ébranlée; mais la préſence du vieux Cacique ſoutient le courage des ſiens. Ils s'affermiſſent, ils s'avancent, & ſe déployant ſur les ailes, ils vont envelopper le petit nombre des Caſtillans. Pizarre fond ſur eux avec ſon eſcadron rapide; & ces flots épais d'Indiens ſont entr'ouverts & diſſipés. Leur fuite ne préſente plus que le pitoyable ſpectacle d'un maſſacre d'hommes épars, qui, déſarmés & ſuppliants, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes ſervirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce déſaſtre d'un œil penſif & morne. Il a vu le plus jeune de ſes fils briſé comme un roſeau, par la foudre des Caſtillans. Son cœur paternel en a été meurtri; mais l'impreſſion de ce malheur domeſtique eſt effacée par le ſentiment plus profond de la calamité publique. Il fait raſſembler autour de lui ſes Indiens, & il leur dit : « Enfants du » tigre & du lion, il faut avouer que ces brigands » nous ſurpaſſent dans l'art de nuire. Ce feu meur» trier, ces tonnerres, ces animaux rapides qui » combattent ſous l'homme, tout cela eſt prodi» gieux. Mais revenez de l'étonnement que vous » cauſent ces nouveautés. L'avantage du lieu & » du nombre eſt à vous; profitez-en. Qui vous » preſſe d'aller vous jetter en foule au devant » de vos ennemis? Pourquoi leur diſputer la plai» ne? Eſt-elle couverte de moiſſons? Ne voyez-

» vous pas la famine, avec ſes dents aiguës &
» ſes ongles tranchants, qui ſe traîne vers eux?
» Elle va les ſaiſir, ſucer tout le ſang de leurs
» veines, & les laiſſer étendus ſur le ſable, ex-
» ténués & défaillants. Tenez-vous en défenſe,
» mais dans l'étroit vallon qui ſerpente entre ces
» collines. Là, s'ils viennent vous attaquer, nous
» verrons quel uſage ils feront de ces foudres, &
» de ces animaux qui combattent pour eux. »

Le ſage conſeil du vieillard fut exécuté la nuit même; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Eſpagnols, épouvantés du ſilence & de la ſolitude qui regnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis, que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il réſolut de les pourſuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit poſtés par intervalle, & en petit nombre. « Vous êtes aſſurés, dit-il, d'échap-
» per à vos ennemis; & les fatiguer, c'eſt les
» vaincre. Protégés contre leurs tonnerres par les
» angles de ces collines, vous les attendrez au dé-
» tour. Là, je vous demande, non pas de tenir
» ferme devant eux, mais de lancer de près vo-
» tre premiere fleche, & de fuir juſqu'au poſte
» qui vous ſuccede & qui les attend au détour.
» Je me tiendrai au dernier défilé; & vous vous
» rallierez à moi. » Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Caſtillans ſe montre au pre-

mier détroit du vallon, il part une volée de fleches; & l'arc à peine eſt détendu, les Indiens ſont diſſipés. On les pourſuit; & on rencontre une nouvelle troupe, qui ſe diſſipe encore, après avoir lancé ſes traits.

Pizarre, frémiſſant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque inſtant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à ſon eſcadron de le ſuivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir ſous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; & l'eſcadron, après une courſe inutile, eſt aſſailli de traits lancés comme par d'inviſibles mains.

Les Caſtillans s'irritent de voir couler leur ſang, moins furieux encore de leurs bleſſures que de celles de leurs courſiers. Celui de Pizarre, à travers ſa criniere épaiſſe & flottante, a ſenti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui eſt reſté dans la plaie, il agite ſes crins ſanglants; il ſe dreſſe, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, eſt renverſé ſur la pouſſiere. Mais d'un cri menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne & rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer les Indiens. On lui obéit, on les attaque; & ſoudain ils ſont diſperſés.

On les pourſuivoit; & Pizarre recommandoit

ſur-tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances ; car ces Peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit : » Laiſſez-moi. Sans me ſauver, vous vous per- » driez vous-mêmes. Laiſſez-moi. Je n'ai plus » que quelques jours à vivre. Ce n'eſt pas la peine » de priver vos enfants de leurs peres, & vos » femmes de leurs époux. Si mon fils demande » pourquoi vous m'avez abandonné, répondez- » lui que je l'ai voulu. »

» Tu as raiſon, dirent-ils. Tu fus toujours le » plus ſage des hommes. » A ces mots, l'ayant dépoſé au pied d'un arbre, ils l'embraſſerent en pleurant, & ſe ſauverent dans les bois.

Les Eſpagnols arrivent ; le vieillard les regarde ſans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où eſt la retraite des Indiens ? Il montre les bois. Ils lui demandent où eſt le toit qu'il habite ? Il montre le ciel. Ils lui propoſent de le porter dans ſa demeure ; & d'un coup-d'œil fier & moqueur, il fait ſigne que c'eſt la terre.

Pour l'obliger à rompre ce ſilence obſtiné, d'abord ils employerent les careſſes perfides ; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces ; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la

fin ſe change en fureur. Ils dreſſent aux yeux du vieillard tout l'appareil de ſon ſupplice. Il y jette un œil de mépris. « Les inſenſés, diſoit-il avec » un ſourire amer & dédaigneux, ils penſent ren- » dre la mort effrayante pour la vieilleſſe! Ils pré- » tendent imaginer un plus grand mal que de » vieillir! » Les Caſtillans, outrés de ſes inſultes, l'attacherent à un poteau, & allumerent à l'entour un feu lent, pour le conſumer.

Le vieillard, dès qu'il ſent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : ſon viſage, où ſe peint la fierté d'une ame libre, devient auguſte & radieux ; & il commence ſon chant de mort.

» Quand je vins au monde, dit-il, la douleur » ſe ſaiſit de moi ; & je pleurois, car j'étois en- » fant. J'avois beau voir que tout ſouffroit, que » tout mouroit autour de moi, j'aurois voulu, » moi ſeul, ne pas ſouffrir ; j'aurois voulu ne pas » mourir ; & comme un enfant que j'étois, je » me livrois à l'impatience. Je devins homme ; » & la douleur me dit : Luttons enſemble. Si tu » es le plus fort, je céderai ; mais ſi tu te laiſſes » abattre, je te déchirerai, je planerai ſur toi, » & je battrai des ailes, comme le vautour ſur » ſa proie. S'il eſt ainſi, dis-je à mon tour, il » faut lutter enſemble ; & nous nous prîmes corps » à corps. Il y a ſoixante ans que ce combat dure, » & je ſuis debout, & je n'ai pas verſé une larme. » J'ai vu mes amis tomber ſous vos coups ; &

» dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu
» mon fils écrasé à mes yeux ; & mes yeux pa-
» ternels ne se sont point mouillés. Que me veut
» encore la douleur ? Ne sait-elle pas qui je suis ?
» La voilà qui, pour m'ébranler, rassemble enfin
» toutes ses forces ; & moi, je l'insulte, & je
» ris de lui voir hâter mon trépas, qui me dé-
» livre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agi-
» ter ma cendre ? La cendre des morts est impal-
» pable à la douleur. Et vous, lâches, vous,
» qu'elle emploie à m'éprouver, vous vivrez ; vous
» serez sa proie à votre tour. Vous venez pour
» nous dépouiller ; vous vous arracherez nos mi-
» sérables dépouilles. Vos mains, trempées dans
» le sang Indien, se laveront dans votre sang ; &
» vos ossements & les nôtres, confusément épars
» dans nos champs désolés, feront la paix, re-
» poseront ensemble, & mêleront leur poussiere,
» comme des ossements amis. En attendant, brû-
» lez, déchirez, tourmentez ce corps, que je vous
» abandonne ; dévorez ce que la vieillesse n'en a
» pas consumé. Voyez-vous ces oiseaux voraces
» qui planent sur nos têtes ? vous leur dérobez
» un repas ; mais vous leur engraissez une autre
» proie. Ils vous laissent encore aujourd'hui vous
» repaître ; mais demain ce sera leur tour. »

Ainsi chantoit le vieillard ; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ses insultes. Un Espagnol (c'étoit Moralès) ne put soutenir plus long-temps les invectives du Sauvage. Il saisit

l'arc qu'on lui avoit laiſſé, le tendit, & perça le vieillard d'une fleche. L'Indien, qui ſe ſentit mortellement bleſſé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille : « Ah! jeune homme, dit-il, » jeune homme, tu perds, par ton impatience, » une belle occaſion d'apprendre à ſouffrir! » Il expira; & les Eſpagnols, conſternés, paſſerent la nuit dans les bois, ſans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, & au bruit du ſignal que fit donner Pizarre, qu'ils ſe rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du Ciel avoit choiſi ſa victime. Moralés, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

NOTES.

(*a*) *L'ABORD de ces côtes ſauvages.*] On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

(*b*) *Eſt-ce la race de ces géants.*] Voyez Garcil. Liv. 9, chap. 9.



CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ses compagnons découragés, marquoit encore de la constance, & cachoit, sous un front serein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais se voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les fleches des Sauvages, ils remontent sur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'industrie & la paix : c'est la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple est en petit nombre. Les Espagnols y descendent; & ce Peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hospitalité. Mais lui-même, exposé sans cesse aux ravages de ses voisins, il avoue à ses hôtes que chez lui leur asyle seroit mal assuré. « Etrangers, leur dit le Cacique, la » nature, qui nous a fait doux & paisibles, nous » a donné des voisins féroces. Dites-nous si par- » tout de même les bons sont en proie aux mé- » chants. — Chez nous, lui dit Pizarre, le Ciel » a réuni la douceur avec l'audace, la force avec » la bonté. — Retournez donc chez vous, lui dit » tristement le Cacique; car les bons, parmi nous, » sont foibles & timides, & les méchants, forts » & hardis. » Pizarre l'en crut aisément, & il

ſe retira dans une iſle voiſine (*), où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques ſecours.

Mais tout avoit changé ſur l'Iſthme. Davila n'avoit pu ſurvivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par ſon fils. Il étoit mort dans les angoiſſes du remords & du déſeſpoir. Son ſucceſſeur (**) s'étoit laiſſé perſuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui-même il ne s'obſtinoit dans ſa malheureuſe entrepriſe que par un orgueil inſenſé. Il fit donc partir deux vaiſſeaux, ſous la conduite d'un Caſtillan, nommé Tafur, pour ramener les mécontents.

A la vue de ces vaiſſeaux, qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre treſſaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

» Je ne ſais, dit-il à Tafur, qui lui déclaroit » l'ordre dont il étoit chargé, quel eſt le fourbe » qui, pour me nuire, a fait parler mes compa» gnons; mais, quel qu'il ſoit, il en impoſe. Ces » nobles Caſtillans s'attendoient, comme moi, à » des périls, à des travaux dignes d'éprouver leur » conſtance. Si l'entrepriſe n'eût demandé que des » cœurs lâches & timides, on l'auroit achevée » avant nous, & ſans nous. C'eſt parce qu'elle eſt » pénible, qu'elle nous eſt réſervée: les dangers

(*) L'Iſle *del Galio*.

(**) Pedre de Los-rios.

» en feront la gloire, quand nous les aurons ſur-
» montés. On a donc fait injure à mes amis,
» lorſqu'on a dit au Vice-Roi de l'Iſthme, qu'ils
» vouloient ſe déshonorer. Pour moi, je n'en re-
» tiens aucun. De braves gens, tels que je les crois
» tous, ne demanderont qu'à me ſuivre; & les
» hommes ſans cœur, s'il y en a parmi nous, ne
» méritent pas mes regrets. Faites tracer une li-
» gne au milieu de mon vaiſſeau. Vous ſerez à
» la proue; je ſerai à la poupe avec tous mes
» compagnons. Ceux qui voudront ſe ſéparer de
» moi, n'auront qu'un pas à faire de la gloire à
» la honte. »

Taſur accepta ce défi; & quels furent l'éton-
nement & la douleur de Pizarre, lorſqu'il vit preſ-
que tous les ſiens paſſer du côté de Taſur! Indi-
gné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un
œil fixe. L'un d'eux le regarde à ſon tour; &
voyant ſur ſon front une noble triſteſſe, une froide
intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit
entraîné: « Caſtillans, voyez qui nous abandon-
» nons! Je ne puis m'y réſoudre; & j'aime mieux
» mourir avec cet homme-là, que de vivre avec
» des perfides. Adieu. » A ces mots, il repaſſe du
côté de Pizarre, & jure, en l'embraſſant, de ne
le plus quitter. Ce guerrier étoit Alcon. Quelques-
uns l'imiterent: ce fut le petit nombre; mais leur
malheureux chef n'en fut que plus ſenſible à ce
dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé con-
tre les déſerteurs ni plainte, ni reproche; mais,

lorſqu'il vit que douze Caſtillans vouloient bien lui reſter fideles, réſolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, ſon cœur ſoulagé s'attendrit; il les embraſſe; & la reconnoiſſance lui fait verſer des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. « Tu vois, dit-il à Tafur, que mon na-
» vire, briſé, s'entr'ouvre & va périr; laiſſe-moi
» l'un des tiens. » Tafur lui refuſa durement ſa priere. « Je puis vous ramener, dit-il; mais je ne
» puis rien de plus. — Ainſi, lui dit Pizarre, on
» met de braves gens dans la néceſſité du choix,
» entre leur déshonneur & leur perte inévitable!
» Va, notre choix n'eſt pas douteux. Laiſſe-nous
» ſeulement des munitions & des armes. Celui
» qui t'envoie aura honte de nous avoir aban-
» donnés. »

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut prêt de tomber dans le plus affreux déſeſpoir. Il ſe vit preſque ſeul, ſur des mers inconnues, & dans un nouvel univers; abandonné de ſa patrie, foible jouet des éléments, en butte à des dangers horribles, en proie à ces Peuples ſauvages, dont il falloit attendre ou la vie, ou la mort. Son ame eut beſoin de toutes ſes forces, pour ſoutenir la peſanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne ſilence; & le héros, pour relever leur courage abattu, rappella tout le ſien.

Il commence d'abord par les éloigner du ri-

vage, d'où ils ſuivoient des yeux les voiles de Tafur; & s'enfonçant avec eux dans l'iſle: « Mes » amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être dé- » livrés de cette foule d'hommes timides, qui » nous auroient mal ſecondés. La fortune me » laiſſe ceux que j'aurois choiſis. Nous ſommes » peu, mais tous déterminés, mais tous unis » par l'amitié, la confiance & le malheur. Ne » doutez pas qu'il ne nous vienne des compa- » gnons jaloux de notre renommée; car dès ce » moment elle vole aux bords d'où nous ſom- » mes partis: les déſerteurs vont l'y répandre. » Oui, mes amis, quoi qu'il arrive, treize hom- » mes, qui, ſeuls, délaiſſés ſur des bords incon- » nus, chez des Peuples féroces, perſiſtent dans » le grand deſſein de les vaincre & de les domp- » ter, ſont déja bien ſûrs de leur gloire. Qui nous » a raſſemblés? La noble ambition de rendre nos » noms immortels? Ils le ſont: l'événement même » eſt déſormais indifférent. Heureux ou malheu- » reux, il ſera vrai du moins que nous aurons » donné au monde un exemple encore inoui d'au- » dace & d'intrépidité. Plaignons notre patrie d'a- » voir produit des lâches; mais félicitons-nous » de l'éclat que leur honte va donner à notre va- » leur. Après tout, que hazardons-nous? La vie? » Et cent fois, à vil prix, nous en avons été » prodigues. Mais, avant de la perdre, il eſt pour » nous encore des moyens de la ſignaler. Com- » mençons par nous procurer un aſyle moins ex-

» poſé aux ſurpriſes des Indiens. Ici nous man-
» querions de tout. L'iſle de la Gorgone eſt dé-
» ſerte & fertile ; la vue en eſt terrible, & l'a-
» bord dangereux ; l'Indien n'oſe y pénétrer ; hâ-
» tons-nous d'y paſſer : c'eſt là le digne aſyle de
» treize hommes abandonnés, & ſéparés de l'u-
» nivers. »

L'iſle de la Gorgone eſt digne de ſon nom. Elle eſt l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugiſſent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, preſque ſans relâche, des pluies orageuſes, des grêles meurtrieres, parmi les foudres & les éclairs ; des montagnes couvertes de forêts ténébreuſes, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tiſſu, impénétrable à la clarté ; des vallons fangeux, où ſans ceſſe roulent d'impétueux torrents ; des bords hériſſés de rochers, où ſe briſent, en gémiſſant, les flots émus par les tempêtes ; le bruit des vents dans les forêts, ſemblable aux hurlements des loups, & au glapiſſement des tigres ; d'énormes couleuvres qui rampent ſous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vaſtes replis embraſſent la tige des arbres ; une multitude d'inſectes, qu'engendre un air croupiſſant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle eſt l'iſle de la Gorgone, & tel fut l'aſyle où Pizarre vint ſe refugier avec ſes compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aſpect de ce noir

séjour, & Pizarre en frémit lui-même; mais il n'avoit point à choisir. Son vaisseau n'eût pas résisté à une course plus longue. En abordant, il déguisa donc, sous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit saisi.

Son premier soin fut de chercher une colline, où la terre ne fût jamais inondée, & qui, voisine de la mer, permît de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie; & le sommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, & y éleva des cabanes, environnées d'une enceinte.

» Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature » est sauvage, mais féconde. Les bois y sont peu- » plés d'oiseaux; la mer y abonde en poissons; » l'eau douce y coule des montagnes. Parmi les » fruits que la nature nous présente, il en est » d'assez savoureux pour tenir lieu de pain. L'air » est humide dans les vallons; il l'est moins sur » cette éminence; & des feux sans cesse allumés » vont le purifier encore. Sous des toits épais de » feuillages, nous serons garantis de la pluie & » des vents. Quant à ces noirs orages, nous les » contemplerons comme un spectacle magnifi- » que; car les horreurs de la nature en augmen- » tent la majesté. C'est ici qu'elle est imposante. » Ce désordre a je ne sais quoi de merveilleux » qui agrandit l'ame, & l'affermit en l'élevant. » Oui, mes amis, nous sortirons d'ici avec un

» ſentiment plus ſublime & plus fort de la na-
» ture & de nous-mêmes. Il manquoit à notre
» courage d'avoir été mis à l'épreuve du choc de
» ces fiers éléments. Du reſte, n'imaginez pas
» que leur guerre ſoit ſans relâche : nous aurons
» des jours plus ſereins ; & pendant le ſilence des
» vents & des tempêtes, le ſoin de notre ſubſiſ-
» tance ſera moins pour nous un travail, qu'un
» exercice intéreſſant. »

Ce fut ainſi que d'un ſéjour affreux, Pizarre fit à ſes compagnons une peinture conſolante. L'imagination empoiſonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Caſtillans eurent bientôt conſtruit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils ſe donnoient, non loin du bord, l'utile amuſement d'une pêche abondante. La chaſſe ne l'étoit pas moins : car, avant que les animaux d'un naturel doux & timide, aient appris à connoître l'homme, ils ſemblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ſes pieges, & vont au-devant de ſes coups. Ce n'eſt qu'après avoir éprouvé mille fois ſa malice & ſa perfidie, qu'épouvantés de ſon approche, ils s'inſtruiſent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, ſans que Pizarre & ſes compagnons viſſent paroître aucun vaiſſeau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, ſe fatiguoient à parcourir la ſolitude immenſe d'une mer ſans rivages. Tous les jours l'eſpérance renaiſſoit

& mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre seul les relevoit, les animoit à la constance. » Donnons à nos amis le temps de pourvoir à » tout, disoit-il. Je crains moins leur lenteur que » leur impatience. Le vaisseau que j'attends seroit » trop tôt parti, s'il ne m'apportoit que des hom- » mes levés à la hâte & sans choix. S'il est chargé » de braves gens, il mérite bien qu'on l'attende. »

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inspiroit. La rigueur du climat de l'isle, son influence inévitable sur la santé de ses amis, la ruine de son vaisseau, que la vague battoit sans cesse, & qu'elle achevoit de briser, l'incertitude & la foiblesse du secours qu'il pouvoit attendre, son état présent, l'avenir pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans son ame un noir tourbillon de pensées, où quelques lueurs d'espérance se laissoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, se lassoient de souffrir. L'air humide qu'ils respiroient, & dont ils étoient pénétrés, déposoit dans leur sein le germe d'une langueur contagieuse; & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. » Nous ne te demandons, disoient-ils à Pizarre, » qu'un climat plus doux & plus sain. Fais-nous » respirer; sauve-nous de cette maligne influen- » ce; allons chercher des hommes qu'on puisse » fléchir, ou combattre; oppose-nous des enne- » mis sur qui du moins, en expirant, nous puis- » sions venger notre mort. »

Pi-

Pizarre cede à leurs instances; & des débris de leur navire, il leur fait construire une barque, pour regagner le Continent. Mais, lorsqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, appercevoir dans le lointain les voiles d'un vaisseau. Il pousse un cri de surprise & de joie; & tous les yeux se tournent vers le nord. Ce n'est d'abord qu'une foible apparence : on craint de se tromper; on doute si ce qu'on a pris pour la voile, n'est pas un nuage léger : on observe long-temps encore; & peu à peu l'espérance, en croissant, affoiblit la crainte, comme la lumiere naissante pénetre l'ombre, & la dissipe au crépuscule du matin. Toute incertitude enfin cesse : on distingue la voile, on reconnoît le pavillon; & ce rivage, qui n'avoit jusqu'alors répété que des plaintes & des gémissements, retentit de cris d'alégresse. Mais le vaisseau, en abordant, étouffe bientôt ces transports. Les Matelots qui le conduisent, sont l'unique secours qu'on envoie à Pizarre; &, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle; on l'oblige à partir. Il en est outré de douleur. « Hé quoi, » dit-il, on nous envie jusqu'au triste honneur » de mourir sur ces bords! » Et puis, rappellant son courage : « Nous y reviendrons, reprit-il; » & je ne veux m'en éloigner qu'après avoir marqué moi-même le rivage où nous descendrons. » Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laisser un monument de sa gloire. Il écrivit sur un ro-

cher, au bas duquel les flots fe brifent : « *Ici treize*
» *hommes* (& ils étoient nommés) *abandonnés de*
» *la nature entiere, ont éprouvé qu'il n'eft point de*
» *maux que le courage ne furmonte. Que celui qui*
» *veut tout ofer, apprenne donc à tout fouffrir.* »

Alors, montant fur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent jufqu'au rivage de Tumbès.



CHAPITRE XIX.

LÀ, tout ce qui s'offre à leurs yeux, annonce un Peuple induftrieux & riche. Pizarre fait dire à ce Peuple, qu'il recherche fon amitié; & bientôt il le voit en foule fe raffembler fur le rivage. Il voit fon navire entouré de radeaux (*) chargés de préfents : ce font des grains, des fruits & des breuvages, dont les vafes d'or font remplis. Senfible à la bonté, à la magnificence de ce Peuple doux & paifible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes; mais fes compagnons s'applaudiffent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, fans défiance, comme fans artifice, follicitoient les Caftillans à defcendre fur le rivage. Pizarre le permit, mais feulement à deux des fiens, à Candie & à Molina. A peine fontils defcendus, qu'une foule empreffée & careffante les environne. Le Cacique lui-même les conduit dans fa ville, les introduit dans fon palais, & leur fait parcourir les demeures tranquilles de fes citoyens fortunés. Ces hommes fimples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis; & avec l'ingénuité, la fécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richeffes qu'ils auroient dû enfevelir.

» Quoi de plus touchant, difoit Molina, que

(*) Ces radeaux s'appelloient des *balzes*.

» l'innocence de ce Peuple? — Il eſt vrai qu'il » eſt ſimple, & facile à civiliſer, diſoit Can- » die; » & cependant, le crayon à la main, au milieu des Sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel ſa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne ſe laſſoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin de ſoupçonner que ce fût une perfidie. « Que faites-vous, lui demande Alon- » zo? — J'examine, répond Candie, par où l'on » peut les attaquer. — Les attaquer? Quoi! dans » le moment même qu'ils vous comblent de » biens, qu'ils ſe livrent à vous ſans crainte & » ſur la foi de l'hoſpitalité, vous méditez le noir » projet de les ſurprendre dans leurs murs? Êtes- » vous aſſez lâche?.... — Et vous, reprit Can- » die, êtes-vous aſſez inſenſé pour croire qu'on » paſſe les mers, & qu'on vienne d'un monde à » l'autre pour s'attendrir, comme des enfants, » ſur l'imbécillité d'un Peuple de Sauvages? On » feroit de belles conquêtes avec vos timides » vertus. — Peut-être, dit Alonzo. Mais eſt- » ce bien Pizarre qui fait lever le plan de ces » murs? — C'eſt lui-même. — J'en doute en- » core. — Vous m'inſultez. — Je l'eſtime trop » pour vous croire. » Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le deſſin qu'il avoit tracé.

Tout-à-coup, ſe lançant l'un à l'autre un re-

gard de colere, ils écartent la foule; & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, persuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudissoient d'abord, avec les regards de la joie & les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais lorsqu'ils virent le sang couler, ils jetterent des cris perçants de douleur & d'effroi; & leur Roi, se précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie : « Ar-» rête! arrête! C'est mon hôte, c'est mon ami, » c'est le sang de ton frere que tu fais couler. » On s'empresse, on les retient, on les désarme, on les mene sur le vaisseau.

Pizarre, instruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais, quelqu'égalité qu'il affectât dans ses reproches, Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de son ame. Il se rappella les conseils du vertueux Barthelemi; il se retraça le supplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuste & meurtriere qu'on avoit livrée à ces Peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin, l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage; & dès-lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il étoit

defcendu, il fut accueilli par ce Peuple avec une amitié fi naïve & fi tendre, qu'il ne put retenir fes pleurs. « Dans quelques mois peut-être, di-» foit-il en lui-même, les fertiles bords de ce » fleuve, ces champs couverts de moiffons, ces » vallons peuplés de troupeaux, feront tous ra-» vagés; les mains qui les cultivent feront char-» gées de chaînes; & de ces Indiens fi doux & » fi paifibles, des milliers feront égorgés, & le » refte, réduit au plus dur efclavage, périra mi-» férablement dans les travaux des mines d'or. » Peuple innocent & malheureux! non, je ne puis » t'abandonner; je me fens attaché à toi, comme » par un charme invincible. Je ne trahis point » ma patrie, en me déclarant l'ennemi des bri-» gands qui la déshonorent, & en cherchant moi-» même à lui gagner les cœurs. » Telle fut fa ré-folution; & il écrivit à Pizarre : « J'aime les In-» diens; je refte parmi eux, parce qu'ils font bons » & juftes. Adieu. Vous trouverez en moi un mé-» diateur, un ami, fi vous refpectez avec eux les » droits de la nature; un ennemi, fi, par la for-» ce, le brigandage & la rapine, vous violez ces » droits facrés. »

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit pref-fer de revenir. On le trouva au milieu des Sau-vages, éclairant leur raifon, & jouiffant de leurs careffes. « Racontez à Pizarre ce que vous avez » vu, dit-il à ceux qui venoient le chercher, & » que mon exemple lui apprenne, que le plus fûr

» moyen de captiver ces Peuples, c'eſt d'être
» juſte & bienfaiſant. »

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laiſſer ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un Peuple naturellement ſimple & doux, il jouiſſoit du calme des paſſions ; il reſpiroit l'air pur de l'innocence; il prenoit plaiſir à l'entendre célébrer les vertus des Incas, enfants du Soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuſe révolution qui s'étoit faite dans ſes mœurs, lorſque, par la raiſon, plus que par la force des armes, les Incas l'avoient obligé de ſuivre leur culte & leurs loix. Alonzo, à ſon tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos uſages, des progrès de nos connoiſſances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à ſe ſéparer de ſes amis, & à demeurer ſur ces bords. « Ceux » avec qui je ſuis venu, lui répondit Alonzo, » m'ont dit : Allons faire du bien aux habitants » du nouveau Monde; auſſi-tôt je les ai ſuivis. » J'ai vu qu'ils ne penſoient qu'à vous faire du » mal; & je les ai abandonnés. » Il lui raconta le ſujet de ſa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnoiſſance pour lui. Il le regardoit avec une admiration douce & tendre; & il diſoit tout bas : « Il en eſt digne, il en eſt plus » digne que moi. » L'heure du ſommeil appro-

choit; le Cacique prit congé d'Alonzo; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain il vient le trouver dès l'aurore. » Eveille-toi, Roi de Tumbès, lui dit-il, en lui » présentant son diadême & ses armes, éveille-» toi; reçois de ma main la couronne. J'y ai » bien pensé : je te la dois. J'ai ton courage & ta » bonté, mais je n'ai pas tes lumieres. Prends ma » place, regne sur nous. Je serai ton premier Su-» jet. L'Inca l'approuvera lui-même. » Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modestie & de magnanimité, sentit ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la simplicité se touchent, & qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé. Il rendit graces au Cacique, & lui dit : « Tu es juste & bon : » tu dois être aimé de ton Peuple. Laissons-lui son » Roi. D'autres soins doivent occuper ton ami. »

Bientôt après, il vit venir les plus heureuses meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui présentoient à l'envi. « Daigne » agréer, lui disoient-elles, cette jeune & douce » compagne. Elle excelle à filer la laine; elle en » fait les plus beaux tissus. Elle est sensible; elle » t'aimera. Tous les matins, à son réveil, elle » soupire après un époux; & du moment qu'elle » t'a vu, tu es l'époux que son cœur desire. Tous » mes enfants ont été beaux; les siens le seront

» encore plus : car tu feras leur pere ; & jamais nos » campagnes n'ont rien vu de fi beau que toi. »

Molina fe fût livré fans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence & de l'amour. Mais, fe donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager ; & fes deffeins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du Cacique qu'au delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil, fe partageoient un vafte Empire ; & dès-lors il avoit formé la réfolution de fe rendre à leur Cour. « L'In- » ca, Roi de Cufco, lui difoit le Cacique, eft » fuperbe, inflexible ; il fe fait redouter. Celui de » Quito, bien plus doux, fe fait adorer de fes » Peuples. Je fuis du nombre des Caciques que » fon pere a mis fous fes loix. » Alonzo, pour fe rendre à la Cour de Quito, demanda deux fideles guides. Le Cacique auroit bien voulu le retenir encore. « Quoi ! fitôt, tu veux nous quitter, lui » difoit-il ! Et dans quel lieu feras-tu plus aimé, » plus révéré que parmi nous ? — Je vais pourvoir » à ton falut, lui répondit Alonzo, & engager » l'Inca à prendre avec moi ta défenfe : car vos » ennemis vont dans peu revenir fur ces bords. » Mais ne t'allarme point. Je viendrai moi-mê- » me, à la tête des Indiens, te fecourir. » Ce zele attendrit le Cacique ; & les larmes de l'amitié accompagnerent fes adieux. Lui-même il choifit les deux guides que fon ami lui demandoit ; & avec eux Alonzo, traverfant les vallées, fuivit la rive du Dolé, qui prend fa fource vers le nord.

CHAPITRE XX.

APRÈS une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient paſſer un torrent qui ſe jette dans l'Emeraude, lorſqu'Alonzo vit ſes deux guides interdits & troublés, ſe parler l'un à l'autre avec des mouvements d'effroi. Il leur en demande la cauſe. « Regarde, lui dit l'un d'eux, » au ſommet de la montagne. Vois-tu ce point » noir dans le ciel ? Il va groſſir, & former un » affreux orage. » En effet, peu d'inſtants après, ce point nébuleux s'étendit; & le ſommet de la montagne fut couvert d'un nuage ſombre.

Les Sauvages ſe hâtent de paſſer le torrent. L'un d'eux le traverſe à la nage, & attache au bord oppoſé un long tiſſu de liane (*a*), auquel Alonzo ſuſpendu dans une corbeille d'oſier, paſſe rapidement : l'autre Indien le ſuit; & dans le même inſtant, un murmure profond donne le ſignal de la guerre que les vents vont ſe déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables ſifflements. Une épaiſſe nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & ſemblent rebondir ſur une chaîne de montagnes, en ſe ſuccédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugiſſement qui s'abaiſſe & qui ſe renfle comme celui des vagues,

Aux ſecouſſes que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de ſes flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrents. Les animaux, épouvantés, s'élançoient des bois dans la plaine; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâliſſant, voyoient paſſer à côté d'eux le lion, le tigre, le linx, le léopard, auſſi tremblants qu'eux-mêmes. Dans ce péril univerſel de la nature, il n'y a plus de férocité; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans ſa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent, qui ſe précipite en bondiſſant, la déracine & l'entraîne; & le Sauvage, qui l'embraſſe, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé ſon ſalut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le ſommet touche à la nue, deſcend ſur l'arbre, & le conſume avec le malheureux qui s'y étoit ſauvé.

Cependant Molina s'épuiſoit à lutter contre la violence des eaux: il graviſſoit dans les ténebres, ſaiſiſſant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, ſans ſonger à ſes guides, ſans autre ſentiment que le ſoin de ſa propre vie: car il eſt des moments d'effroi où toute compaſſion ceſſe, où l'homme, abſorbé en lui-même, n'eſt plus ſenſible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche eſcarpée; &, à la lueur des éclairs, il voit une caverne ténébreuſe & profonde, dont l'hor-

reur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre, & là, rendant graces au Ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrents, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour; & Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpents (*), dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvements, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il sait que le venin de ces serpents est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, & dans toutes les veines, un feu qui dévore & consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend; il croit les voir rampants autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, & prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, im-

(*) Les serpents à sonnettes.

mobile, environné de mille morts, il paffe la plus longue nuit dans une pénible agonie, defirant, frémiffant de revoir la lumiere, fe reprochant la crainte qui le tient enchaîné, & faifant fur lui-même d'inutiles efforts pour furmonter cette foibleffe.

Le jour qui vint l'éclairer, juftifia fa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit preffenti ; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramaffe péniblement le peu de forces qui lui reftent ; il fe fouleve avec lenteur, fe courbe, & les mains appuyées fur fes genoux tremblants, il fort de la caverne, auffi défait, auffi pâle qu'un fpectre qui fortiroit de fon tombeau. Le même orage qui l'avoit jetté dans le péril, l'en préferva : car les ferpents en avoient eu autant de frayeur que lui-même ; & c'eft l'inftinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de ceffer d'être malfaifants.

Un jour ferein confoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit par-tout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient jufqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres fembloient fe hériffer encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vu s'arrondir fous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brifés &

de leurs branches fracaſſées. Des dents de rochers détachées, marquoient la trace des torrents; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été ſubmergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux, écoulées, laiſſoient les bois & les campagnes ſe ranimer aux rayons du jour naiſſant. Le ciel ſembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui ſourire en ſigne de faveur & d'amour. Tout ce qui reſpiroit encore, recommençoit à jouir de la vie; les oiſeaux, les bêtes ſauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux eſt un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refuſé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, ſentit un mouvement de joie. Mais, en ceſſant de craindre pour lui-même, il trembla pour ſes compagnons. Sa voix à grands cris les appelle; ſes yeux les cherchent vainement, il ne les revoit plus; & les échos ſeuls lui répondent. « Hélas! s'écria-t-il, mes guides! mes » amis! c'en eſt donc fait? Ils ont péri ſans doute. » Et moi, que vais-je devenir? » Le jeune homme, à ces mots, ſe croyant pourſuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il ſentoit le beſoin, par l'épuiſement de ſes forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca, furent ſes aliments. (*b*)

Auſſi loin que ſa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités; il n'en voyoit aucun indice; ſon courage étoit épuiſé. Enfin il découvre un ſentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'eſpérance & la joie ſe raniment en lui; l'obſcurité de cette route, où des rochers, ſuſpendus ſur ſa tête, laiſſent à peine un étroit paſſage à la lumiere, ne lui inſpire aucune horreur. L'inſtinct, qui ſembloit l'attirer vers un lieu où il eſpéroit de trouver ſes ſemblables, précipitoit ſes pas, & le rendoit inſenſible à la fatigue & au danger. Il ſort enfin de ce ſentier profond, & il découvre une campagne, ſemée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il reſpire; & tendant les mains au Ciel, il lui rend grace.

A peine a-t-il paru, que des Sauvages l'environnent avec des cris & des tranſports, qu'il prend pour des ſignes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas ſur leurs viſages la ſimple & naïve douceur des Peuples de Tumbès: leur ſourire même eſt cruel; leur regard lui paroît moins curieux qu'avide; & leur accueil, tout careſſant qu'il eſt, a je ne ſais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. « Indiens, leur dit-il, » je ſuis un Etranger, mais un Etranger qui vous » aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois » réduit. » Comme il diſoit ces mots, il ſe voit chargé de liens; les cris d'alégreſſe redoublent; & il eſt conduit au hameau. Les femmes ſortent

des cabanes, tenant par la main leurs enfants. Elles entourent le poteau où Molina eſt attaché ; & on le laiſſe au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un Peuple d'antropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé; triſte préſage de ſon ſort! Il entendoit les Sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête; & les chanſons des femmes, qui ſe réjouiſſoient & qui danſoient autour de lui, ne lui déguiſoient pas ce qui alloit ſe paſſer. « Enfants, diſoient-elles, chantez : vos » peres ſont tombés ſur une bonne proie. Chan- » tez; vous ſerez du feſtin. »

Tandis qu'elles s'applaudiſſoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort ſur elle-même; il raſſembla le peu de forces que lui laiſſoit la peur dont il étoit ſaiſi; & s'adreſſant à ces femmes ſauvages: « Lorſque vos enfants, leur dit-il, ſont ſuſ- » pendus à vos mamelles, & que leur pere les » careſſe & vous ſourit avec amour, combien ne » ſeroit pas cruel celui qui viendroit, dans vos » bras, déchirer le fils & le pere, comme vous » m'allez déchirer? La nature vous a donné des » ennemis dans les bêtes ſauvages; vous pouvez » leur livrer la guerre, & vous abreuver de leur » ſang. Mais moi, je ſuis un homme innocent » & paiſible, qui ne vous ai fait aucun mal. Une » femme ſemblable à vous, m'a porté dans ſes » flancs,

» flancs, & m'a nourri de ſon lait. Si elle étoit » ici, vous la verriez, tremblante, vous conjurer, par vos entrailles, d'épargner ſon malheureux fils. Réſiſteriez-vous à ſes pleurs, & » laiſſeriez-vous égorger un fils dans les bras de » ſa mere? La vie eſt pour moi peu de choſe; » mais ce qui me touche bien plus, c'eſt le péril » qui vous menace, & le ſoin de votre défenſe » contre une Puiſſance terrible, qui va venir vous » attaquer. Je le ſavois; j'allois, pour vous, implorer à Quito le ſecours des Incas. Pour vous, » je me ſuis expoſé, dans ce pénible & long voyage, au danger d'être pris, d'être déchiré par » vos mains. Femmes Indiennes, croyez que » je ſuis votre ami, celui de vos enfants, celui » même de vos époux. Voulez-vous dévorer » la chair de votre ami, boire le ſang de votre » frere? »

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant; & par degrés leur cœur farouche étoit ému, & s'amolliſſoit à ſa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puiſſants, lorſqu'ils ſe trouvent réunis : c'eſt la jeuneſſe & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, ſa pâleur s'étoit diſſipée; les roſes de ſes levres & de ſon teint avoient repris tout leur éclat; ſes beaux yeux noirs ne jettoient point ces traits de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie: ils étoient languiſſants; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ſes longs cheveux, flottan-

tes sur l'ivoire de ses bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante; & sa taille, dont l'élégance, la noblesse, la majesté formoient un accord ravissant, ne laissoit rien imaginer au dessus d'un si beau modele. Dans la Cour d'Espagne, au milieu de la plus brillante jeunesse, Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez des Sauvages, le prodige de sa beauté? Ces femmes y furent sensibles. La surprise fit place à l'attendrissement, l'attendrissement à l'ivresse. Ces enfants qu'elles amenoient pour les abreuver de son sang, elles les prennent dans leurs bras, les élevent à sa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur sourit avec tendresse, & qu'il leur donne des baisers.

Dans ce moment, les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes, qu'ils savent aiguiser, ils se jettoient sur la victime, impatients de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçants, & tendant les mains aux Sauvages: « Arrêtez! épargnez ce malheureux jeune » homme. C'est votre ami, c'est votre frere. Il » vous aime; il veut vous défendre d'un ennemi » cruel, qui vient vous attaquer. Il alloit implo- » rer pour vous le secours du Roi des montagnes. » Laissez-le vivre: il ne vit que pour nous. » Ces cris, cet étrange langage étonnerent les Indiens. Mais leur instinct féroce les pressoit. Ils dévo-

roient des yeux Alonzo, & tâchoient de fe dégager des bras de leurs compagnes, pour fe jetter fur lui. « Non, tigres, non, s'écrierent-elles, vous » ne boirez pas fon fang, ou vous boirez auffi le » nôtre. » Ces hommes farouches s'arrêtent. Ils fe regardent entre eux, immobiles d'étonnement. » Dans quel délire, difoient-ils, ce captif a plongé » nos femmes! Êtes-vous infenfées? & ne voyez-» vous pas, que, pour s'échapper, il vous flat-» te? Éloignez-vous, & nous laiffez dévorer en » paix notre proie. — Si vous y touchez, dirent-» elles, nous jurons toutes, par le cœur du lion, » dont vous êtes nés, de maffacrer vos enfants, » de les déchirer à vos yeux, & de les dévorer » nous-mêmes. » A ces mots, les plus furieufes, faififfant leurs enfants par les cheveux, & d'une main les tenant fufpendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents, & rugiffoient. Ils en furent épouvantés. « Qu'il vive, dirent-ils, puifque vous » le voulez; » & ils dégagerent Alonzo.

» Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu » poffedes l'art des enchantements; mais du moins » apprends-nous quel ennemi nous menace? — » Un Peuple cruel & terrible, leur répondit » Alonzo. — Et tu allois, difent nos femmes, » demander au Roi des montagnes de venir à no-» tre fecours? — Oui, c'eft dans ce deffein que » je fuis parti de Tumbès; mais j'ai perdu mes » guides. — Nous t'en donnerons un, qui te me-» nera jufqu'au fleuve, au bord duquel eft un

» chemin qui remonte jufqu'à fa fource. Mais af-
» fifte à notre feftin. »

A ce feftin, où des béliers fanglants étoient déchirés, dévorés, comme lui-même il devoit l'être, Alonzo friffonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au Cacique, s'il ne fentoit pas la nature fe foulever, lorfqu'il mangeoit la chair, ou qu'il buvoit le fang des hommes? « Par le lion! dit le Sauvage, un inconnu,
» pour moi, n'eft qu'un animal dangereux. Pour
» m'en délivrer, je le tue; quand je l'ai tué, je
» le mange. Il n'y a rien là que de jufte; & je
» ne fais tort qu'aux vautours. »

Après le feftin, le Cacique invitoit Alonzo à paffer la nuit dans fa cabane, lorfque les femmes vinrent en foule, & lui dirent : « Va-t-en. Ils
» font affouvis; ils s'endorment. N'attends pas
» qu'ils s'éveillent & que la faim les preffe. Nous
» les connoiffons. Fuis; tu ferois dévoré. » Cet avis falutaire preffa le départ d'Alonzo. Il fe mit en chemin avec fon nouveau guide, non fans avoir baifé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

NOTES.

(*a*) *Un long tiffu de liane.*] Ces ponts s'appellent *tarabites*. La liane eft une efpece d'ofier.

(*b*) *Furent fes aliments.*] L'oca eft une racine favoureufe; les mangles & les bananes font des fruits.



CHAPITRE XXI.

En arrivant au bord de l'Emeraude, il fut ſurpris de voir à l'autre rive un Peuple nombreux s'embarquer, avec ſes femmes & ſes enfants, ſur une flotte de canots. Il ordonne à ſon guide de paſſer à la nage, & de demander à ce Peuple s'il deſcend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir ſur l'un de ſes canots un étranger, ami des Indiens.

Le Chef de cette colonie lui fit répondre, qu'il remontoit le fleuve; qu'il ne refuſoit point un homme qui s'annonçoit en ami; & qu'il lui envoyoit un canot, pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de ſon guide, entre ſans défiance dans le canot, & paſſe à l'autre bord.

» Tu es Eſpagnol, & tu t'annonces comme » l'ami des Indiens, lui dit, en le voyant, le » Chef de cette troupe de Sauvages! — Je ſuis » Eſpagnol, lui répondit Alonzo, & je donne» rois tout mon ſang pour le ſalut des Indiens. » C'eſt leur intérêt qui m'engage.... » Comme il diſoit ces mots, ſes yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue, Alonzo ſe trouble; la ſurpriſe, la joie & l'attendriſſement ſuſpendent ſon récit,

& lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Cafas. « Ah! dit-il, » d'une voix tremblante, eft-ce Las-Cafas? eft-ce » lui qu'on révere ici comme un Dieu? » Et il embraffe la ftatue. « C'eft lui-même, dit le Ca- » cique. Eft-il connu de toi? — S'il eft connu » de moi! lui, dont les foins, l'exemple & les » leçons ont formé ma jeuneffe! Ah! vous êtes » tous mes amis, puifque fes vertus vous font » cheres, & que vous en gardez le fouvenir. » A ces mots, il fe jette dans les bras du Cacique. » D'où venez-vous? ajouta-t-il; où l'avez-vous » laiffé? & quel prodige nous raffemble? » Deux freres, qu'une amitié fainte auroit unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé des mouvements plus doux, en fe réuniffant, après une cruelle abfence.

» Peuple, dit Capana, c'eft l'ami de Las-Ca- » fas, que je rencontre fur ces bords. » Auffi-tôt le Peuple s'empreffe à témoigner au Caftillan le plaifir de le pofféder. « Tu es l'ami de Las- » Cafas? viens, que nous te fervions, » lui difent les femmes Indiennes; & d'un air fimple & careffant, elles l'invitent à fe repofer. Cependant l'une va puifer, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le cryftal, & revient lui laver les pieds; l'autre démêle, arrange, attache fur fa tête les ondes de fes longs cheveux; l'autre, en effuyant la pouffiere dont fon vifage eft couvert, s'arrête & l'admire en filence.

Alonzo attendrit le Cacique en lui faiſant l'éloge de Las-Caſas ; & le Cacique lui raconta le voyage de l'homme juſte dans le vallon qui leur ſervoit d'aſyle. « Hélas ! ajouta le Sauvage, le » croiras-tu ? Cet Eſpagnol que nous avions ſau- » vé, à la priere de Las-Caſas, c'eſt lui qui nous » a perdus. — Lui ? — Lui-même. Le malheu- » reux vous a trahis ! — Oh non ; ce jeune homme » étoit bon. Mais ſon pere étoit un perfide. Il » l'a fait épier, comme il revenoit parmi nous ; » & notre aſyle découvert, il a fallu l'abandon- » ner. Las d'être pourſuivis, nous cherchons un » refuge dans le royaume des Incas. C'eſt à Quito » que nous allons ; & pour éviter les montagnes, » nous avons pris ce long détour. — C'eſt auſſi » à Quito que j'ai deſſein d'aller, dit Molina ; » & il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les Peuples de ces bords, il avoit réſolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeller à leur ſecours « Ah ! lui dit » le Cacique, je reconnois en toi le digne ami » de l'homme juſte : il me ſemble voir dans tes » yeux une étincelle de ſon ame. Sois notre guide ; » préſente-nous à l'Inca comme tes amis, & ré- » ponds-lui de notre zele. »

La Colonie s'embarque ; on remonte le fleuve ; & lorſqu'affoibli vers ſa ſource, il ne porte plus les canots, on ſuit le ſentier qui pénetre à travers l'épaiſſeur des bois. Les racines, les fruits ſauvages, les oiſeaux bleſſés dans leur vol par les

fleches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur courfe, ou pris dans des liens tendus & cachés fous leurs pas, fervent de nourriture à ce Peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrents & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la ftérilité fuccede à l'excès importun de la fécondité. Au-lieu de ces bois fi touffus, où la terre, trop vigoureufe, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des fables arides, & que des rochers calcinés. Les Indiens en font épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils font arrivés fur la croupe de la montagne, il femble qu'un rideau fe leve, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des faifons; jamais l'hiver n'a dépouillé fes riants côteaux; jamais l'été n'a brûlé fes campagnes. Le laboureur y choifit le temps de la culture & de la moiffon. Un fillon y fépare le printemps de l'automne. La naiffance & la maturité s'y touchent; l'arbre, fur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfants & leurs femmes, fignes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un fpectacle nouveau, que de voir tout un Peuple demander l'hofpitalité. L'Inca, dès qu'il lui eft annoncé, ordonne qu'on l'introduife, &

qu'on l'amene devant lui. Il ſort lui-même, avec la dignité d'un Roi, de l'intérieur de ſon palais, ſuivi d'une nombreuſe Cour, s'avance juſqu'au veſtibule, & y reçoit ces Étrangers.

Le jeune Eſpagnol, qui marchoit à côté du Cacique, ſaluoit le Monarque, & alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémiſſements & par les cris des Mexicains. « Ciel! dirent-ils, un de » nos oppreſſeurs! Oui, pourſuivit Orozimbo, » je reconnois les traits, les vêtements de ces bar- » bares. Inca, cet homme eſt Caſtillan. Laiſſe- » moi venger ma patrie. » En diſant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'Inca mit la main ſur la fleche. « Cacique, lui dit-il, » modérez cet emportement. Innocent ou coupa- » ble, tout homme ſuppliant mérite au moins d'ê- » tre entendu. Parle, dit-il à Molina; dis-nous » qui tu es, d'où tu viens, ce qui t'amene, ce » que tu veux de moi. Garde ſur-tout d'en im- » poſer; & ſi tu es Caſtillan, ne ſois point étonné » de l'horreur que ta vue inſpire à la famille de » Montezume. »

» Ah! s'il eſt vrai, lui dit Alonzo, leur reſ- » ſentiment eſt trop juſte; & ce ſeroit peu de » mon ſang pour tout celui qu'on a verſé. Oui, » je ſuis Caſtillan; je ſuis l'un des barbares qui » ont porté la flamme & le fer ſur ce malheu- » reux Continent; mais je déteſte leurs fureurs. » Je viens d'abandonner leur flotte. Je ſuis l'ami » des Indiens. J'ai traverſé des déſerts pour ve-

» nir jufqu'à toi, & pour t'avertir des malheurs
» dont ta patrie eft menacée. Inca, fi, comme
» on nous l'affure, la juftice regne avec toi, fi
» l'humanité bienfaifante eft l'ame de tes loix, &
» la vertu de ton empire, je t'offre le cœur d'un
» ami, le bras d'un guerrier, les confeils d'un
» homme inftruit des dangers que tu cours. Mais
» fi je trouve, dans ces climats, la nature ou-
» tragée par des loix tyranniques, par un culte
» impie & fanglant, je t'abandonne, & je vais
» vivre dans le fond des déferts, au milieu des
» bêtes farouches, moins cruelles que les hu-
» mains. Quant au Peuple que je t'amene, je ne
» connois de lui que fa vénération pour un Caf-
» tillan, mon ami, & le plus vertueux des hom-
» mes. Je l'ai trouvé portant l'image de ce ref-
» pectable mortel. La voilà: je l'ai reconnue; &
» dès-lors j'ai été l'ami d'un Peuple vertueux
» lui-même, puifqu'il adore la vertu. C'eft par
» fes fecours généreux que je fuis venu jufqu'à
» toi. Je te réponds qu'il eft fenfible, intéref-
» fant, digne de l'appui qu'il implore. Il fuit
» fon pays, qu'on ravage; & voilà fon Cacique,
» homme généreux, fimple & jufte, dont tu te
» feras un ami, fi tu fens le prix d'un grand
» cœur. »

La franchife & la grandeur d'ame ont un caractere fi fier & fi impofant par lui-même, qu'en fe montrant, elles écartent la défiance & les foupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui

tendit la main. « Viens, lui dit-il; le guerrier & » l'ami, le courage de l'un, les conſeils de l'au- » tre, tout ſera bien reçu de moi. Ton eſtime » pour ce Cacique & pour ſon Peuple, me ré- » pond de leur foi; & je n'en veux point d'au- » tre gage. »

Il ordonna qu'on eût ſoin de pourvoir à tous les beſoins de ſes nouveaux ſujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée; & Molina & le Cacique, reçus, logés dans le palais des enfants du Soleil, partagerent la confiance & la faveur du Monarque avec les Héros Mexicains.



CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour ſur l'iſthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés, & rebutés par ſes malheurs. Il vit bien, que, pour impoſer ſilence à l'envie, & pour inſpirer ſon courage à des eſprits intimidés, ſa voix ſeule ſeroit trop foible ; il prit la réſolution de ſe rendre lui-même à la Cour d'Eſpagne, où il ſeroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entrepriſe.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de ſes Lieutenants qui s'étoit le plus ſignalé dans la conquête du Mexique.

La Province de Gatimala étoit le prix de ſes exploits; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en Monarque. Mais, toujours plus inſatiable de richeſſe & de gloire, il regardoit, d'un œil avide, les régions du midi.

Dans ſon partage étoient tombés Amazili & Télaſco, la ſœur & l'ami d'Orozimbo : amants heureux dans leur malheur, de vivre & de pleurer enſemble, de partager la même chaîne, & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo & les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces Monarques du midi, dont on lui vantoit les richeſ-

fes. Il en conçut une efpérance qui alluma fon ambition.

Il avoit près de lui un Caftillan appellé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, auffi prudent qu'audacieux. « J'ai formé, lui dit-il, un grand » deffein : c'eft à toi que je le confie. Nous n'a- » vons encore travaillé l'un & l'autre que pour » la gloire de Cortès. Nos noms fe perdent dans » l'éclat du fien. Il s'agit, pour nous, d'égaler » l'honneur de fa conquête, & peut-être de l'ef- » facer. Au midi de ce nouveau Monde, eft un » Empire plus étendu, plus opulent que celui » du Mexique : c'eft le Royaume des Incas. Les » neveux de Montezume ont efpéré d'y trouver » un afyle ; c'eft par eux que je veux gagner la » confiance du Monarque dont ils vont implorer » l'appui. Le jeune & vaillant Orozimbo eft à » leur tête ; fa fœur & l'amant de fa fœur, font » au nombre de mes efclaves ; rien de plus vif » & de plus tendre que leur mutuelle amitié ; & » celui qui leur promettra de les réunir, en ob- » tiendra tout aifément. Un vaiffeau t'attend au » rivage, avec cent Caftillans des plus détermi- » nés. Emmene avec toi mes captifs, Amazili » & Télafco ; emploie avec eux la douceur, les » ménagements, les careffes ; aborde aux côtes » du midi ; envoie à la Cour des Incas donner » avis à Orozimbo que la liberté de fa fœur & » de fon ami, dépend de toi & de lui-même ; » qu'ils l'attendent fur ton navire ; & que la fa-

» veur des Incas, l'accès de leur pays, l'heu-
» reuſe intelligence qu'il peut établir entre nous,
» eſt le prix que je lui demande pour la rançon
» des deux eſclaves que tu es chargé de lui ren-
» dre. Tu ſens bien de quelle importance eſt
» l'art de ménager cette négociation, & avec
» quel ſoin les ôtages doivent être gardés jusqu'à
» l'événement. Je m'en repoſe ſur ta prudence;
» & dès demain tu peux partir. »

Il fit venir les deux amants. « Allez retrouver
» Orozimbo, leur dit-il; je vous rends à lui. Vo-
» tre rançon eſt dans ſes mains. »

La ſurpriſe d'Amazili & de Télaſco fut extrême : elle tint leur ame un moment ſuſpendue entre la joie que leur cauſoit cette étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piege. Ils trembloient; ils ſe regardoient; ils levoient les yeux ſur leur maître, cherchant à lire dans les ſiens. Amazili lui dit : « Souverain de nos deſti-
» nées, que tu es cruel, ſi tu nous trompes! Mais
» que ton cœur eſt généreux, ſi c'eſt lui qui nous
» a parlé! — Je ne vous trompe point, reprit le
» Caſtillan. Il n'appartient qu'à des lâches d'in-
» ſulter à la foibleſſe, & de ſe jouer du malheur;
» je ſais reſpecter l'un & l'autre. Je plains le ſort
» de cet Empire, & je vous plains encore plus,
» vous, de qui la fortune paſſée rend la chûte
» plus accablante. Oſez donc croire à mes pro-
» meſſes, que vous allez voir s'accomplir. — Ah!
» lui dit Télaſco, je t'ai vu porter la flamme dans

» le palais de mes peres; j'ai vu tes mains rougies du ſang de mes amis; enfin tu m'as chargé de chaînes, & c'eſt le comble de l'opprobre: mais quelques maux que tu m'aies faits, ils ſeront oubliés; je te pardonne tout; & ce qu'on ne croira jamais, je te chéris & te révere. Vois à quel point tu m'attendris. Moi, qui jamais ne t'ai demandé que la mort, je tombe à tes pieds, je les baiſe, je les arroſe de mes pleurs. »

Alvarado les embraſſa avec une apparence de ſenſibilité. « Si vous êtes reconnoiſſants de mes bienfaits, leur dit-il, le ſeul prix que j'oſe en attendre, c'eſt que vous m'en ſoyez témoins auprès du vaillant Orozimbo. Dites-lui, que, ſi je ſais vaincre, je ſais auſſi mériter la victoire, & ménager mes ennemis, quand la paix les a déſarmés. » Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquerent ſur le vaiſſeau qui leva l'ancre au point du jour.

La courſe fut aſſez paiſible (*a*) juſques vers les iſles Galapes; mais là, on ſentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide, auquel il fallut obéir, & ſe voir pouſſer ſur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le ſoleil fit ſon tour, ſans que le vent fût appaiſé. Il tombe enfin; & bientôt après un calme profond lui ſuccede. Les ondes, violemment émues, ſe balancent long-temps encore après que le vent a ceſſé. Mais inſenſiblement leurs ſillons s'applaniſſent; & ſur une mer immobile, le navire, comme

enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abyme de l'étendue, un vuide profond & sans bornes, le silence & l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste & fatal hémisphere. Consternés, & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes; & le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste. Ce soleil, dont l'éclat naissant ranime & réjouit la terre; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelants; ce liquide crystal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumiere & répete l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste; & tout ce qui, dans la nature, annonce la paix & la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent. On les réduit, on les dispense d'une main avare & sévere. La nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide; & plus les secours diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succede la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abyme des eaux : car au moins, sur la terre, quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur & soutenir le cou-

courage; mais au milieu d'une mer immenſe, écarté, ſolitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illuſion pour le ſauver du déſeſpoir : il voit comme un abyme l'eſpace épouvantable qui l'éloigne de tout ſecours; ſa penſée & ſes vœux s'y perdent; la voix même de l'eſpérance ne peut arriver juſqu'à lui.

Les premiers accès de la faim ſe font ſentir ſur le vaiſſeau : cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus ſur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle & défait, ſe montre au milieu de ces ſpectres, dont il partage les tourments. Mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ſes ſoldats, les encourage, les appaiſe, & tâche de leur inſpirer un reſte d'eſpérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, ſon exemple, le reſpect qu'il imprime, ſuſpendent un moment leur fureur. Mais bientôt elle ſe rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adreſſant au Capitaine, lui parle en ces terribles mots:

» Nous avons égorgé, ſans beſoin, ſans crime, ou du moins ſans remords, des milliers de Mexicains : Dieu nous les avoit livrés, diſoit-on, comme des victimes, dont nous pou-

» vions verſer le ſang. Un Infidele, une bête fa-
» rouche, ſont égaux devant lui; on nous l'a ré-
» pété cent fois. Tu tiens en tes mains deux Sau-
» vages; tu vois l'extrêmité où nous ſommes ré-
» duits; la faim dévore nos entrailles. Livre-nous
» ces infortunés, qui n'ont plus, comme nous,
» que quelques moments à vivre, & auxquels ta
» Religion t'ordonne de nous préférer. »

» Si cette reſſource pouvoit vous ſauver, leur
» répondit Gomès, je n'héſiterois pas; je céde-
» rois, en frémiſſant, à l'affreuſe néceſſité; mais
» ce n'eſt pas la peine d'outrager la nature, pour
» ſouffrir quelques jours de plus. Mes amis, ne
» nous flattons point : à moins d'un miracle évi-
» dent, il faut périr. Dieu nous voit; l'heure ap-
» proche; implorons le ſecours du Ciel. » Cette
réponſe les conſterna; & chacun s'éloignant, dans
un morne ſilence, alla s'abandonner au déſeſpoir
qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaiſſeau languiſſoient en
ſilence Amazili & Télaſco. Plus accoutumés à la
ſouffrance, ils la ſupportoient ſans ſe plaindre;
ſeulement ils ſe regardoient d'un œil attendri &
mourant, & ils ſe diſoient l'un à l'autre : « Je ne
» verrai plus mon frere, je ne verrai plus mon
» ami. »

Les Caſtillans, d'un air ſombre & farouche,
errants ſans ceſſe autour d'eux, les regardoient
avec des yeux ardents, & ſuivoient impatiemment
les progrès de leur défaillance. A l'approche des

Caſtillans, à leurs regards avides, à leurs frémiſſements, aux mouvements de rage qu'ils retenoient à peine, Télaſco qui croyoit les voir, comme des tigres affamés, prêts à déchirer ſon amante, ſe tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ſes lionceaux. Ses yeux étincelants étoient ſans ceſſe ouverts ſur eux, & les obſervoient ſans relâche. Si quelquefois il ſe ſentoit forcé de céder au ſommeil, il frémiſſoit, il ſerroit dans ſes bras ſa tendre Amazili. « Je ſuc-
» combe, lui diſoit-il; mes yeux ſe ferment mal-
» gré moi; je ne puis plus veiller à ta défenſe.
» Les cruels ſaiſiront peut-être l'inſtant de mon
» ſommeil, pour ſe ſaiſir de leur proie. Tenons-
» nous embraſſés, ma chere Amazili; que du
» moins tes cris me réveillent. »

Gomès, qui lui-même obſervoit les mouvements des Eſpagnols, leur fit donner quelque ſoulagement du peu de vivres qui reſtoient, & les contint pendant ce jour funeſte. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémiſſements. Tout étoit conſterné, tout reſta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, preſſant la main de Télaſco : « Mon ami, ſi nous étions
» ſeuls, je te demanderois, dit-elle, de m'épar-
» gner une mort lente, de me tuer pour te nour-
» rir; heureuſe d'avoir pour tombeau le ſein de
» mon amant, & d'ajouter mes jours aux tiens!
» Mais ces brigands t'arracheroient mes membres
» palpitants; &, à ton exemple, ils croiroient

» pouvoir te déchirer toi-même, & te dévorer » après moi. C'eſt là ce qui me fait frémir. — O » toi, lui répondit Télaſco, ô toi, qui me fais » encore aimer la vie, & réſiſter à tant de maux, » que t'ai-je fait, pour deſirer que je te ſurvive » un moment? Si je croyois que ce fût un bien » de prolonger les jours de ce qu'on aime, en » lui ſacrifiant les ſiens, crois-tu que j'euſſe tant » tardé à me percer le ſein, à me couper les vei- » nes, & à t'abreuver de mon ſang? Il faut mou- » rir enſemble : c'eſt l'unique douceur que notre » affreux deſtin nous laiſſe. Tu es la plus foi- » ble, & ſans doute tu ſuccomberas la premiere; » alors, s'il m'en reſte la force, je collerai mes » levres ſur tes levres glacées, &, pour te ſauver » des outrages de ces barbares affamés, je te traî- » nerai ſur la poupe, je te ſerrerai dans mes bras, » & nous tomberons dans les flots, où nous ſe- » rons enſevelis. » Cette penſée adoucit leur pei- ne; & l'abyme des eaux, prêt à les engloutir, de- vint pour eux comme un port aſſuré.

Avec le jour, enfin ſe leve un vent frais, qui ramene l'eſpérance & la joie dans l'ame des Caſ- tillans. Quelle eſpérance, hélas! Ce vent s'oppoſe encore à leur retour vers l'orient, & va les pouſ- ſer plus avant ſur un océan ſans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reſte; & quelque route qu'il faille ſuivre, elle eſt pour eux comme une voie de délivrance & de ſalut.

On préſente la voile à ce vent ſi deſiré ; il l'enfle ; le vaiſſeau s'ébranle, & ſur la ſurface ondoyante de cette mer, ſi long-temps immobile, il trace un vaſte ſillon. L'air ne retentit point de cris : la foibleſſe des matelots ne leur permit que des ſoupirs & que des mouvements de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errants ſur le lointain, pour découvrir, s'il eſt poſſible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux ſe dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'eſt une iſle; on l'oſe eſpérer; le Pilote même l'aſſure. Les cœurs, flétris, s'épanouiſſent; les larmes de la joie commencent à couler; & plus la diſtance s'abrege, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du ſoin de ranimer ſes ſoldats défaillants, Gomès leur fait diſtribuer le peu de vivres qu'on réſervoit pour le ſoutien des matelots. « Amis, dit-il, avant la nuit nous aurons » embraſſé la terre, & nous oublierons tous nos » maux. »

Ces ſecours furent inutiles au plus grand nombre des Eſpagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides ; les autres, en frémiſſant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur préſentoit, & en maudiſſant la pitié qui les avoit fait s'abſtenir de

la chair & du ſang humain. Quelques-uns, adoucis par la foibleſſe & la ſouffrance, libres de paſſions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatiſme & l'orgueil les avoient plongés, déteſtoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens, qu'ils avoient ſi cruellement & ſi lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploroient ſa miſéricorde; ceux-ci tournoient leurs yeux mourants vers les eſclaves Mexicains; & les traits douloureux du repentir étoient empreints ſur leur viſage. L'un d'eux, faiſant un dernier effort, ſe traîne aux pieds de Télaſco, & d'une voix entrecoupée par les ſanglots de l'agonie: » Pardonne-moi, mon frere, lui dit-il; » & à ces mots il expira.

NOTE.

(a) *La courſe fut aſſez paiſible.*] Dans un conte très-intéreſſant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la ſuite du Poëme des Saiſons, ſe trouve une deſcription aſſez ſemblable à celle-ci. Mais j'ai pris ſoin de conſtater que cette partie de mon Ouvrage étoit écrite, & connue de mes amis, avant que le conte de Ziméo fût fait. L'Auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.



CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au dessus des eaux : c'étoient les isles, qui depuis sont devenues célebres sous le nom de *Mendoce.* On aborde, & on voit sortir d'un canal qui sépare ces isles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaisseau. Ces barques sont remplies de Sauvages, d'une gaieté & d'une beauté ravissante, presque nuds, désarmés, & portant dans la main des rameaux verds, où flotte un voile blanc, en signe de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Castillans, & brisé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes; car le sentiment du besoin est le premier lien de la société. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil plein de bonté que leur font les Sauvages, ils y répondent par les signes de la joie & de l'amitié. Les Insulaires sans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques sur le vaisseau; & voyant sur tous les visages la langueur & la défaillance, ils en paroissent attendris : leur empressement & leurs caresses expriment la compassion, & le desir de soulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'hésita point à se livrer à leur

bonne foi. Un port formé par la nature, servit d'asyle à son vaisseau; & lui & les siens descendirent dans celle de ces isles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les Insulaires enchantés les conduisent dans leur village, au bas d'une colline, sur le bord d'un ruisseau, qui d'un rocher coule avec abondance, & serpente dans un vallon, dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau sont revêtues de feuillages; l'industrie, éclairée par le besoin, y a réuni tous les agréments de la simplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, est le symbole heureux de la sécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc & le carquois suspendus sous ces toits paisibles, n'annoncent qu'un peuple chasseur: la guerre lui est inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à se reposer; & à l'instant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en est un (*) que la nature semble avoir destiné, comme un lait nourrissant, à ranimer l'homme affoibli par la vieillesse ou par la maladie. Ce fruit si délicat, si sain, sembla faire couler la vie dans les veines des Castillans. Un doux sommeil suivit ce repas salutaire; & le Peuple autour des cabanes

(*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

ſe tint dans le ſilence, tandis que ſes hôtes dormoient.

A leur réveil, ils virent ce bon Peuple, ſe raſſemblant le ſoir ſous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à ſon repas. Des légumes, d'excellents fruits, une racine ſavoureuſe dont ils font un pain nourriſſant; des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la fleche a bleſſés, qu'a ſéduit l'hameçon; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils ſavent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mélange : tels ſont les mets & les breuvages dont ce Peuple heureux ſe nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la ſalubrité du climat réparoient les forces des Caſtillans, Gomès obſervoit à loiſir les mœurs, ou plutôt le naturel des Inſulaires; car ils ne connoiſſoient de loix que celles de l'inſtinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laiſſoit jamais au deſir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, ſe haïr entre eux, vouloir ſe nuire l'un à l'autre, auroit paſſé pour un délire. Le méchant parmi eux étoit un inſenſé, & le coupable un furieux. De tous les maux dont ſe plaint l'humanité dépravée, le ſeul qui fût connu de ce Peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un; ils l'appelloient *le long ſommeil.*

L'égalité, l'aiſance, l'impoſſibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au-delà de ſa félicité préſente, devoient rendre ce Peu-

ple facile à gouverner. Les vieillards, réunis, formoient le conseil de la République; & comme l'âge distinguoit seul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieillesse, il ne pouvoit être envié.

L'amour seul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une société si douce; mais paisible lui-même, il y étoit soumis à l'empire de la beauté. Le sexe fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige; & la beauté, ce don par-tout si rare, l'étoit si peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel: sûr de trouver à chaque instant un cœur sensible & mille attraits, l'amant délaissé n'avoit pas le temps de s'affliger de sa disgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit solide ou fragile à leur gré. Le goût, le desir le formoit; le caprice pouvoit le rompre; sans rougir on cessoit d'aimer, sans se plaindre on cessoit de plaire; dans les cœurs la haine cruelle ne succédoit point à l'amour; tous les amants étoient rivaux; tous les rivaux étoient amis; & chacune de leur compagne voyoit en eux, sans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits, ou qu'elle feroit à son tour. Ainsi la qualité de mere étoit la seule qui fût personnelle & distincte: l'a-

mour paternel embrassoit toute la race naissante ; & par-là les liens du sang, moins étroits & plus étendus, ne faisoient de ce Peuple entier qu'une seule & même famille.

Les Espagnols ne cessoient d'admirer des mœurs si nouvelles pour eux. La nuit, ce Peuple hospitalier, leur cédant ses cabanes, n'en avoit réservé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfants & pour les meres. La jeunesse, au bord du ruisseau qui serpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour asyle que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danses, se choisir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre ; & quand le jour cessa de luire, quand l'astre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller son arc argenté, cette foule d'amants, répandue sur un beau tapis de verdure, ne fit que passer doucement de la joie à l'amour, & des plaisirs au sommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour suivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune Insulaire pût donner à son amant, étoit d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le posséder seule ; & plus, en vantant son bonheur, elle lui procureroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle, & lui revenoit glorieux.

Quelle espece de culte pouvoit avoir ce Peuple ? On desiroit de s'en instruire ; on crut enfin

le démêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques ſtatues révérées. Gomès voulut ſavoir quelle idée ces Inſulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit : « Tu vois nos cabanes; voilà l'image » de celui qui nous apprit à les élever. Tu vois » cet arc & ce carquois; voilà l'inventeur de ces » armes. Tu nous a vus tirer du feu du froiſſe- » ment du bois, & du choc des cailloux ; voilà » celui qui le premier découvrit à nos peres ce » ſecret merveilleux. Regarde ces tiſſus d'écorce, » dont nous ſommes à demi vêtus; l'art de les » travailler nous eſt venu de celui-ci. Celui-là » nous apprit à nouer les filets où les oiſeaux & » les poiſſons s'engagent. Près de lui ſe préſente » l'induſtrieux mortel qui nous a montré l'art de » creuſer les canots, & de fendre l'onde à la » rame. Cet autre imagina de tranſplanter les ar- » bres, & il forma ce beau portique, dont le » hameau eſt ombragé. Enfin tous ſe ſont ſigna- » lés par quelque bienfait rare; & nous honorons » les images qui nous repréſentent leurs traits. »

NOTE.

(*a*) *DANS celle de ces iſles.*] On l'a nommée depuis l'Iſle Chriſtine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épiſode étoit écrit long-temps avant la découverte de l'iſle Ataïci, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

CHAPITRE XXIV.

Des malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette isle enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amants du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens : il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appelloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télasco, depuis leur séjour dans cette isle, rappellés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. Ils ne se quittoient pas ; ils jouissoient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur asyle : il ne manquoit à leur bonheur que de posséder Orozimbo. Ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Ama-

zili ne voulut consentir à s'y mêler. « S'il n'y
» avoit que des Sauvages, dit-elle à Télasco, je
» n'hésiterois pas. Ils laissent à leurs femmes la
» liberté du choix; & tu serois bien sûr du mien.
» Si une plus belle que moi te choisissoit aussi,
» je serois préférée, je le crois; & s'il arrivoit
» qu'elle fût plus belle à tes yeux, je reviendrois
» pleurer dans la cabane, & je dirois : Il est heu-
» reux avec une autre que moi. Mais non, cela
» n'est pas possible; & ce n'est pas la crainte de
» te voir infidele qui m'inquiete & me retient;
» c'est l'orgueil jaloux de nos maîtres, que je ne
» veux pas irriter. Quelqu'un d'eux prétendroit
» peut-être au choix de ton amante : ils sont fiers,
» violents; ils seroient offensés de voir préférer
» leur esclave. Ah! leur esclave sera toujours le
» maître absolu de mon cœur. Fais donc enten-
» dre aux Insulaires que notre choix est fait, que
» nous sommes heureux d'être uniquement l'un à
» l'autre; ou, si quelqu'une de ces beautés te
» touche plus que moi, va te montrer au milieu
» d'elles : tous leurs vœux se réuniront; tu n'au-
» ras qu'à choisir; & moi je te serai fidelle, &,
» en pleurant, je dirai au sommeil de me laisser
» songer à toi. » Cette seule pensée faisoit cou-
ler ses larmes. Le Cacique les essuya par mille
baisers consolants. « Qui, moi, dit-il, que je
» respire, que mon cœur palpite un instant pour
» une autre qu'Amazili! Ne le crains pas; ce se-
» roit une injure. J'ai voulu, je l'avoue, assister

» à ces danſes, pour me voir préférer par toi :
» car tu ſais que j'aime la gloire ; & il eſt doux
» d'être envié. Mais, puiſque tu crains d'exci-
» ter la jalouſie des Caſtillans, je cede à tes
» raiſons. Soyons fidélement unis ; & laiſſons à
» ces malheureux, qui ne connoiſſent point l'a-
» mour, les vains plaiſirs de l'inconſtance. » On
fut ſurpris de leur refus ; mais on n'en fut point
offenſé.

L'enchantement des Eſpagnols, dans cette fête voluptueuſe, ſe conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs ſimples attraits, ſans parure, & preſque ſans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légeres, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaiſir, ſouriant à leurs hôtes, & leur tendant la main, avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivreſſe ; & leur raviſſement reſſembloit au délire du plus délicieux ſommeil.

Les Indiennes, dans leurs danſes, ſembloient toutes ſe diſputer la conquête des Caſtillans : ainſi l'exigeoit le devoir de l'hoſpitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes ; mais, le jour ſuivant, la beauté reprit ſes droits, & choiſit à ſon tour. Alors, ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appellons l'amour, cette paſſion triſte, inquiete & jalouſe, commence à verſer ſes poiſons dans l'ame des Caſtillans. Ils

prétendent détruire la liberté du choix, en usurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les Insulaires; ils intimident leurs compagnes; ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil, les justes plaintes des Indiens. « Tu nous as amené, lui dirent-ils, » des bêtes féroces, & non pas des hommes. » Nous les rappellons à la vie; nous partageons » avec eux les dons que nous fait la nature; nous » les invitons à nos jeux, à nos festins, à nos » plaisirs; & les voilà qui nous menacent & qui » nous glacent de frayeur. Ils veulent, entre nos » compagnes, choisir, & se voir préférés. Qu'ils » sachent que le premier droit de la beauté c'est » d'être libre. Nos femmes sont toutes charmantes; & c'est leur faire injure, que de vouloir » gêner leur choix. Si tes compagnons veulent » vivre en bonne intelligence avec nous, qu'ils » tâchent de nous ressembler; qu'ils soient bienfaisants & paisibles. S'ils sont méchants, remene-les. »

Gomès sentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les suites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarement où les esprits étoient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre alloit en croissant. Les Soldats se disoient entre eux, que leur retour étoit impossible vers le rivage Américain; que le vent d'orient, qui regnoit sur ces mers, s'opposeroit à leur passage; que,

que, par un miracle viſible, le Ciel les avoit conduits dans un aſyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de ſoins, & au milieu de l'abondance; que, réſolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, & ne connoiſſoient plus de Chef auquel ils duſſent obéir. C'en étoit fait, ſi les Inſulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Caſtillans, n'avoient pris eux-mêmes la réſolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuſe de leurs hôtes, & les laiſſant s'abandonner aux charmes des plaiſirs, aux douceurs du ſommeil, ils ſe ſaiſirent de leurs armes, & les jetterent dans la mer.

Gomès, inſtruit de ce déſaſtre, aſſembla les ſiens, & leur dit : « Nos armes nous ſont enle-
» vées. Ce Peuple ſe venge : il s'eſt laſſé de vos
» mépris. Plus adroit que nous, plus agile, il
» ſeroit auſſi courageux. Mieux que nous il feroit
» uſage de la fleche & du javelot. Il connoît les
» retranchements de ſes bois & de ſes monta-
» gnes; & des iſles voiſines, les Peuples ſes amis
» l'aideroient à nous accabler. Laiſſez-moi donc
» vous ménager une retraite aſſurée; &, en at-
» tendant, évitez tout ce qui peut troubler la
» paix. »

A ce diſcours, les Caſtillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent; les plus impétueux ſe ſentirent glacés. Alors un vieillard ſe préſente, & parle ainſi aux Caſtillans : « Il y

» eut, du temps de nos peres, un méchant parmi » eux : il vouloit dominer ; il vouloit que tout » lui cédât, que tout ne fût fait que pour lui. Nos » peres le saisirent, quoiqu'il fût fort & vigou- » reux ; ils lui lierent les pieds & les mains avec la » branche du saule, & le jetterent dans la mer. » Nous n'y avons jetté que vos armes. Éloignez- » vous, & nous laissez en paix. Nous voulons » être heureux & libres. Vous avez cette plaine » immense de l'océan à traverser ; nous vous don- » nerons, pour le voyage, du bois, de l'eau, » des vivres ; mais ne différez pas. Pour vous, » dit-il aux deux Mexicains, vous avez le choix » de rester avec nous, ou de partir avec eux : » car tout ce qui respire l'air que nous respirons, » devient libre comme nous-mêmes. Ici la force » n'est employée qu'à protéger la liberté. »

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, & accuserent les Indiens de trahison. « Nous ne vous avons point trahis, re- » prit le vieillard Indien. Vos armes vous don- » noient sur nous trop d'avantage ; & vous en » avez abusé. Nous vous avons réduits, comme » il est juste, à l'égalité naturelle. A présent, vou- » lez-vous la paix ? Nous l'aimons ; & vous par- » tirez de ces bords, sans avoir reçu de nous la » plus légere offense. Voulez-vous la guerre ? Nous » la détestons ; mais la liberté nous est plus chere » que la vie. Vous aurez le choix du combat. » Nous partagerons avec vous nos fleches & nos

» javelots; & nous nous détruirons, jusqu'à ce
» qu'il ne reste aucun de vous pour nous faire
» injure, ou aucun de nous pour la souffrir. »

Ce courage vulgaire, qui n'est dans l'homme qu'un sentiment de supériorité, abandonna les Castillans. Ils se repentirent d'avoir aliéné un Peuple si brave & si juste; & ils supplierent Gomès de les réconcilier ensemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à se laisser fléchir; & dès-lors toute liaison fut rompue entre les deux Peuples : mais les devoirs de l'hospitalité n'en étoient pas moins observés. La même abondance regnoit dans les cabanes des Castillans; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télasco n'eurent pas long-temps à se consulter. « Renoncerons-nous à revoir ton
» frere & mon ami, dit Télasco à son amante?
» Non, dit-elle; je ne puis vivre sur des bords
» où je serois sûre de ne le revoir jamais. Gomès
» nous donne l'espérance de nous rejoindre à lui;
» partons. »

Rien de plus rare, sur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomès fut long-temps à l'attendre; & lorsqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au Ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriser son retour. Il assemble les siens. « Compagnons, leur dit-il, n'at-
» tendons pas que l'on nous chasse. Le vent nous
» seconde; partons, & partons sans regret : cette

» terre inconnue n'eût été pour nous qu'un tom-
» beau. Vivre ſans gloire, ce n'eſt pas vivre. Être
» oublié, c'eſt être enſeveli. Allons chercher des
» travaux qui laiſſent de nous quelque trace. L'in-
» fluence de l'homme ſur le deſtin du monde, eſt
» la ſeule exiſtence honorable pour lui, la ſeule
» au moins digne de nous. »

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais entre eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abyme, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots que prononça Gomès, frapperent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumiere; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On le ſuit; on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant: « Que vont-ils devenir? Ils étoient
» ſi bien parmi nous! Pourquoi ne pas y vivre
» en paix? Ils nous appelloient leurs amis, &
» nous ne demandions qu'à l'être. Mais non: ils
» ſont méchants; qu'ils partent. Ils nous auroient
» rendus méchants. »

Les Caſtillans, de leur côté, regrettoient cette iſle charmante. Tous les yeux y étoient attachés; tous les cœurs gémiſſoient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue; & les ſoucis d'un long & pénible voyage viennent ſe mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau ſéjour.

NOTE.

(*a*) *Les vents de l'aurore céder à celui du couchant.*] Cela n'arrive qu'au décours de la lune.





CHAPITRE XXV.

BIENTÔT l'inconſtance des vents ſe fit ſentir, & tint la flotte dans de continuelles allarmes; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle; & l'art du Pilote ne s'exerça qu'à diriger ſa courſe vers l'aurore, ſans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, juſqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port; & le Ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du déſaſtre qui vengeoit ſa patrie ſur ces malheureux Caſtillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit preſſé l'Inca, Roi de Quito, de ſe mettre en défenſe. « Il n'eſt pas beſoin, diſoit-il, d'éle-» ver des remparts ſolides; des murs de ſable & » de gazon ſuffiſent pour rebuter les Caſtillans. De » tous les dangers de la guerre ils ne craignent » que les lenteurs. C'eſt à Tumbès qu'ils vont deſ-» cendre; c'eſt ce port qu'il faut protéger. »

Ce plan de défenſe approuvé, Alonzo ſe chargea lui-même d'aller préſider aux travaux. Orozimbo voulut le ſuivre; & par les champs de Tumibamba, ils ſe rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Eſpagnol chez ce Peuple, ſon premier hôte, fut célébré par des tranſports de reconnoiſſance & d'amour. « Eh quoi! lui dit le bon Ca-

» cique, tu ne m'as donc pas oublié ? Tu as bien
» raiſon ! Mon Peuple & moi, nous n'avons ceſſé
» de parler du généreux & cher Alonzo. Ils m'ont
» demandé que le jour où tu vins parmi nous,
» fût célébré, tous les ans, comme une fête. Tu
» crois bien que j'y ai conſenti. C'en eſt une de
» te revoir ; & les larmes de joie que tu nous vois
» répandre, en ſont de fideles témoins. »

Les travaux, qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour ſuivant, & ſont pouſſés avec ardeur. Ils s'avançoient ; le fort qui dominoit la plaine, & qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un ſoir, qu'avec Orozimbo & le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte du fort, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit ſaiſi les Eſpagnols, & qui dépeuploit leur pays pour dévaſter un nouveau Monde, il apperçut de loin le vaiſſeau de Gomès, qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde ; & ne doutant pas que ce ne fût le vaiſſeau de Pizarre : « Les voilà, les voilà,
» dit-il. Quelle diligence incroyable a ſi fort
» preſſé leur retour ? Le Ciel les ſeconde ; les vents
» ſemblent leur obéir. » Comme il diſoit ces mots, tout-à-coup, au milieu d'une ſérénité perfide, un tourbillon de vent s'éleve ſur la mer. Les flots, qu'il roule ſur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & ſemblent bouillonner. Dans le même inſtant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaiſſe, s'étend, s'arrondit, ſe prolonge en colonne ; & cette

colonne fluide, dont la base touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la presse à l'entour, monte jusqu'au nuage, & va lui servir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe;* &, à la vue du danger qui menaçoit les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire encore; il se souvint seulement que leur patrie étoit la sienne; & son cœur fut saisi de crainte & de compassion.

Gomès eut beau se hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui enveloppoit son vaisseau; le vent le saisit, l'entraîna jusques sous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba, comme un déluge, sur le navire, & l'engloutit.

» Le Ciel est juste, s'écria Orozimbo. Ainsi » périssent tous les brigands qui ont ravagé mon » Pays. — Cacique, lui dit Molina, réservez vo- » tre haine & vos malédictions pour les heureux » coupables. Le malheur a le droit sacré de pu- » rifier ses victimes; & celui que le Ciel punit, » devient comme innocent pour nous. » Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater. « Pardon, dit-il. J'ai tant souffert! » j'ai tant vu souffrir ma patrie! »

Le calme renaît. La colonne & le navire ont disparu. Mais, peu d'instants après, on apperçut de loin deux malheureux échappés du naufrage,

qui nageoient à l'aide d'un banc, dont ils s'étoient saisis. « Ah! s'écrie Orozimbo, ils respi-
» rent encore : il faut les secourir. Cacique, hâ-
» tez-vous, détachez des canots, pour les sauver,
» s'il est possible. Je vais au-devant d'eux. » Il dit, & soudain se jette à la nage. Un canot le suivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embrassoient.

Ces malheureux étoient sa sœur & son ami, qui prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Castillans, & plus exercés à la nage. « On vient à nous ;
» courage, ma chere Amazili, disoit Télasco :
» soutiens-toi ; nous touchons au salut. — Ah!
» je succombe, disoit-elle ; ma foiblesse est ex-
» trême ; mes défaillantes mains vont abandonner
» leur appui. Si l'on tarde un moment encore,
» c'en est fait, tu ne me verras plus. »

Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il se penche, il tend les bras : « Venez, dit-il, ô qui
» que vous soyez ; vous êtes nos amis, puisque
» vous êtes malheureux. » Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente, empêcha de le reconnoître. Amazili saisit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans ses bras, l'enleve & reconnoît sa sœur, une sœur adorée. Il jette un cri. « Ciel! est-ce toi! ma sœur! ma chere Ama-
» zili! Ah! laisse-moi, dit-elle, d'une voix expi-

» rante, & ſauve Télaſco. » A ce nom, Orozimbo la laiſſant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où ſon ami ſurnage encore; il le ſaiſit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enleve ſon ami.

Télaſco, qui l'a reconnu, ſuccombe à ſa joie; il l'embraſſe; & ſentant ſes genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télaſco revient le premier d'un long évanouiſſement, mais c'eſt pour partager la crainte & la douleur de ſon ami. Livide, glacée, étendue entre ſon frere & ſon amant, Amazili reſpire à peine. Orozimbo ſur ſes genoux ſoutient ſa tête languiſſante, dont les yeux ſont fermés encore; & ſur ce viſage, où ſe peint la pâleur de la mort, il verſe un déluge de larmes. Télaſco cherche inutilement, à travers ſa paupiere, quelques étincelles de vie. « Tu reſpires, lui diſoit-il; mais tu as » perdu le ſentiment. Tu n'entends plus ma voix! » Ton ame va-t-elle s'éteindre, & ton cœur ſe » glacer? Après tant de périls, après t'avoir ſau» vée, ô moitié de mon ame! la mort, la mort » cruelle te ſaiſit dans nos bras! O mon cher Oro» zimbo, le jour qui nous raſſemble ſera-t-il le » plus malheureux de tes jours & des miens! N'as» tu revu ta ſœur que pour l'enſevelir? N'as-tu em» braſſé ton ami, ne l'as-tu retiré des flots que pour » le voir, déſeſpéré, s'y précipiter pour jamais? »

Cependant le canot avoit abordé au rivage; & le Cacique & Molina ne favoient que penfer de cet événement. « Ah! vous voyez le plus heureux » des hommes, fi je puis ranimer cette femme » expirante, leur dit Orozimbo : c'eft ma fœur; » voilà cet ami dont je vous ai tant de fois parlé. » Le Ciel réunit dans mes bras ce que j'ai de plus » cher au monde. Ah! s'il eft poffible, aidez-moi » à rendre la vie à ma fœur. »

Lorfqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumiere, elle crut, au fortir d'un pénible fommeil, être abufée par un fonge. Elle regarde autour d'elle; elle n'ofe en croire fes yeux. « Quoi! » dit-elle, eft-ce vous? mon frere! mon ami! Parlez, raffurez-moi. — Oui, tu revois Télafco. — » Tous mes fens font troublés; mon ame eft égarée; je ne fais encore où je fuis! Télafco! j'étois avec toi, & nous allions périr enfemble. » Mais mon frere! — Il eft dans tes bras. Notre bonheur eft un prodige. — Hélas! je fuis » trop foible pour l'excès de ma joie. Viens, Télafco, retiens mon ame fur mes levres. Je fens » qu'elle va s'échapper. » Elle acheve à peine ces mots; & fans un déluge de larmes qui foulagea fon cœur, elle alloit expirer. Télafco recueillit ces larmes. « Rends le calme à tes fens, refpire, » ô mon unique bien! lui difoit-il; vis, pour » aimer, pour rendre heureux un frere, un époux » qui t'adorent. — Mon ami! mon frere! c'eft » vous! redifoit-elle mille fois en leur tendant

» les mains; je retrouve tout ce que j'aime. Di-
» tes-moi ſur quels bords, & quel prodige nous
» raſſemble. Sommes-nous chez un Peuple ami ?
» — Vraiment ami, lui dit Alonzo; & je vous
» réponds de ſon zele. Voilà ſon Roi qui nous
» eſt dévoué; & plus loin, par-delà ces hautes
» montagnes, regne un Monarque plus puiſſant,
» qui nous comble de ſes bienfaits. »

La joie & le raviſſement de ces trois Mexicains ne peut ſe concevoir. Ils ne ſe laſſoient point d'entendre mutuellement leurs aventures; & le ſouvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faiſoit frémir tour-à-tour.

Cependant le rempart s'éleve; Alonzo le voit achever. Il inſtruit, il exerce le Cacique & ſon Peuple à la défenſe de leurs murs; & après avoir tout prévu, tout diſpoſé pour leur défenſe, il retourne auprès de l'Inca, ſuivi de ſes trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la ſœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en ſe voyant dans ſon Palais, ils croyoient être au ſein de leur patrie, dans la Cour des Rois leurs aïeux.

Mais ce Monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'eſt emparée de ſon ame. Puiſſant, aimé, révéré de ſon Peuple, il fait des heureux & il ne l'eſt point. La fortune, envieuſe de ſes propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domeſtiques aux douceurs apparentes de la proſpérité.

Fin du premier Volume.



TABLE
DES CHAPITRES
DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION DE L'EMPIRE DU PÉROU;

PAR M. MARMONTEL,

Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME SECOND.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNÉLON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

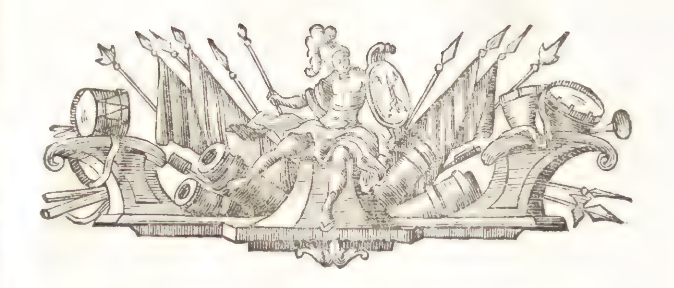


A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.



M. DCC. LXXVII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



LES INCAS.



CHAPITRE XXVI.



LA confiance d'Ataliba autorifoit Alonzo à chercher dans fon ame le fecret de cette triftefle, dont il le voyoit confumé. « Inca, lui dit-il, j'appréhende » que le danger qui te menace, & dont j'ai voulu » t'avertir, ne t'ait frappé trop vivement. »

» Tu me foulages, lui dit l'Inca, en interro» geant ma triftefle. Je n'ofois t'affliger; cepen» dant j'ai befoin qu'un ami s'afflige avec moi. » Écoute. Il s'agit de mes droits au trône que » j'occupe, & d'où l'Inca, Roi de Cufco, s'obf» tine à vouloir me chaffer. J'aurois befoin, » auprès de lui, d'un Miniftre éclairé, & d'un » médiateur habile; & j'ai jetté les yeux fur toi. » Veux-tu l'être? — Oui, répond Alonzo, fi » ta caufe eft jufte. — Elle eft jufte; & tu vas » toi-même en juger. Apprends donc quel fut

» le génie de cet Empire dès sa naissance; dans » quelle vue il a été fondé; & comment, destiné à s'agrandir sans cesse, il ne pouvoit, » sans s'affoiblir, n'être pas enfin partagé. »

» Autrefois ce pays immense étoit habité par » des Peuples sans loix, sans discipline & sans » mœurs. Errants dans les forêts, ils vivoient » de leur proie, & des fruits qu'une terre in- » culte sembloit produire par pitié. Leur chasse » étoit une guerre que l'homme faisoit à l'hom- » me. Les vaincus servoient de pâture aux vain- » queurs. Ils n'attendoient pas le dernier soupir » de celui qu'ils avoient blessé, pour boire le » sang de ses veines (*); ils le déchiroient tout » vivant. Ils faisoient des captifs, & ils les en- » graissoient pour leurs festins abominables. Si » ces captifs avoient des femmes, ils les laissoient » s'unir ensemble, ou ils rendoient eux-mêmes » leurs esclaves fécondes, & ils dévoroient les » enfants. »

» Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct de la » reconnoissance, adoroient, dans la nature, » tout ce qui leur faisoit du bien, les monta- » gnes, meres des fleuves; les fleuves mêmes, » & les fontaines qui arrosoient la terre, & la » fertilisoient; les arbres, qui donnoient du bois » à leurs foyers; les animaux doux & timides, » dont la chair étoit leur pâture; la mer abon-

(*) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 12.

» dante en poiſſons, & qu'ils appelloient leur » nourrice (*). Mais le culte de la terreur étoit » celui du plus grand nombre. »

» Ils s'étoient fait des Dieux de tout ce qu'il » y avoit de plus hideux, de plus horrible; car » il ſemble que l'homme ſe plaiſe à s'effrayer. » Ils adoroient le tigre, le lion, le vautour, les » grandes couleuvres; ils adoroient les éléments, » les orages, les vents, la foudre, les cavernes, » les précipices; ils ſe proſternoient devant les » torrents dont le bruit imprimoit la crainte, » devant les forêts ténébreuſes, au pied de ces » volcans terribles qui vomiſſoient ſur eux des » tourbillons de flamme & des rochers brûlants. »

» Après avoir imaginé des Dieux cruels & ſanguinaires, il fallut bien leur rendre un culte » barbare comme eux. L'un crut leur plaire en » ſe perçant le ſein, en ſe déchirant les entrailles; » l'autre, plus forcené, arracha ſes enfants de la » mamelle de leur mere, & les égorgea ſur l'autel de ces Dieux altérés de ſang. Plus la nature » frémiſſoit, plus la Divinité devoit ſe réjouir. » On croyoit pouvoir tout attendre des Dieux à » qui l'on immoloit tout ce qu'on avoit de plus » cher. (**) »

» Celui dont les rayons animent la nature, » vit cet égarement; & il en eut pitié. Il n'eſt

(*) *Mama Cocha*, mere mer.

(**) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 2.

» pas étonnant, dit-il, que des insensés soient » méchants. Au-lieu de les punir de s'égarer dans » les ténebres, envoyons-leur la vérité; ils marcheront à sa lumiere. Il ne m'est pas plus dif» ficile d'éclairer leur intelligence que d'éclairer » leurs yeux. »

» Il dit, & il envoie dans ces climats sauva» ges deux de ses enfants bien-aimés, le sage & » vertueux Manco, & la belle Oello, sa sœur » & son épouse (*). »

» Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit céle» bre & révéré où ces enfants du Soleil descen» dirent (*a*). Les Sauvages, répandus dans les » forêts d'alentour, se rassemblerent à leur voix. » Manco apprit aux hommes à labourer la terre, » à la semer, à diriger le cours des eaux, pour » l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, » à ourdir la laine, à se vêtir de ces tissus, à » vaquer aux soins domestiques, à servir leurs » époux avec un zele tendre, à élever leurs » enfants. »

» Au don des arts, ces fondateurs ajouterent » le don des loix. Le culte du Soleil, leur pere, » ce culte inspiré par l'amour, fondé sur la re» connoissance, & qui ne coûta jamais un sou» pir à la nature, ni un murmure à la raison, » fut la premiere de ces loix & l'ame de toutes » les autres. »

(*) Garçil. liv. 1, chap. 15.

» L'homme, étonné de voir si près de lui des » biens qu'il ne soupçonnoit pas, l'abondance, » la sûreté, la paix, crut recevoir un nouvel » être. Ses besoins satisfaits, ses terreurs dissi- » pées, le plaisir d'adorer un Dieu propice & » bienfaisant, le devoir d'être juste & bon à son » exemple, la facilité d'être heureux, la bien- » veillance mutuelle, le charme enfin d'une in- » nocente & paisible société, captiva tous les » cœurs. Honteux d'avoir été aveugles & barba- » res, ces Peuples se laisserent apprivoiser sans » peine, & ranger sous de douces loix. Cusco » fut fondée par leurs mains; cent villages l'en- » vironnerent (*b*); & le vénérable Manco, avant » d'aller se reposer auprès du Soleil, son pere, » vit prospérer, dès sa naissance, l'Empire qu'il » avoit fondé. »

» Son fils ainé lui succéda (*c*); &, comme lui, » par la douceur, la persuasion, les bienfaits, » il recula les bornes de cet heureux Empire. »

» Le fils ainé de celui-ci (*d*) fit respecter ses ar- » mes, mais ne les employa qu'à rendre ses voi- » sins dociles, sans tremper ses mains dans leur » sang. »

» Son successeur (*e*) fut moins heureux : les » Peuples qu'il vouloit gagner le forcerent de les » combattre (*f*). Le premier combat fut sanglant; » mais le vainqueur, par ses vertus, se fit par- » donner sa victoire. Sa valeur apprit à le crain- » dre; sa clémence apprit à l'aimer. »

» Le fils ainé de ce héros (*g*) fit des conquêtes » encore plus vaſtes, ſans coûter ni larmes ni ſang » aux Peuples qu'il ſoumit à ſon obéiſſance. Son » retour à Cuſco fut le plus beau triomphe : il y » fut porté par des Rois. »

» Les Incas qui lui ſuccéderent (*h*), furent obli- » gés quelquefois, pour dompter des Peuples fé- » roces, d'aſſiéger leur retraite, de les y repouſ- » ſer, & de leur laiſſer prendre conſeil de la né- » ceſſité. Mais nos armes les attendoient, & ne » les provoquoient jamais. On avoit pour maxime » de les abandonner, plutôt que de les détruire, » s'ils s'obſtinoient à vivre indépendants & mal- » heureux. La paix alloit au devant d'eux, tou- » jours indulgente & facile, & n'exigeant de ces » rebelles que de conſentir à goûter les biens » qu'elle leur préſentoit (*i*). Engager le monde » à être heureux, fut le grand projet des Incas. » Un culte pur, de ſages loix, des lumieres, des » arts utiles étoient les fruits de la victoire ; & » ils les laiſſoient aux vaincus. Telle a été, pen- » dant onze regnes, leur ambition & leur gloire ; » tel a été le prix de leurs travaux. »

» Cependant, plus on étendoit les limites de » cet Empire, plus on avoit de peine à les gar- » der. Dans tout l'eſpace de dix regnes, l'Em- » pire n'avoit vu qu'une ſeule révolte. Mon pere, » le plus doux & le plus juſte des Rois, en vit » trois, l'une vers le nord, deux au midi de ces » montagnes. Les extrêmités, reculées, n'étoient

» plus ſous les yeux du Monarque. Vers l'au-
» rore, on avoit franchi la haute barriere des
» Andes (*); on touchoit à la mer dans les ré-
» gions du couchant; vers le nord & vers le midi,
» nous avions encore à pénétrer dans des déſerts
» profonds & vaſtes; enfin, le plan de nos con-
» quêtes embraſſoit tout ce continent. Il exigeoit
» donc un partage entre les enfants du Soleil. »

» Mon pere, après avoir conquis cette vaſte
» & riche Province, a cru que le moment du par-
» tage étoit arrivé. Il avoit épouſé deux femmes;
» l'une étoit Ocello, ſa ſœur; l'autre, Zulma,
» fille du ſang des Rois (*k*). Huaſcar eſt l'ainé
» des enfants d'Ocello; il poſſede Cuſco, la ville
» du Soleil, & l'Empire de nos ancêtres. Je ſuis
» l'ainé des enfants de Zulma; & la Province de
» Quito, ce fruit des exploits de mon pere, eſt
» l'héritage qu'en mourant il a bien voulu me
» laiſſer. »

» A-t-il pu diſpoſer d'un bien qu'il ne tenoit
» que de lui-même, qu'il ne devoit qu'à ſa va-
» leur? C'eſt ce qui cauſe, entre mon frere &
» moi, des débats qui ſeront ſanglants, s'il me
» force à prendre les armes. »

» Mon frere eſt altier & ſuperbe. Son froid
» orgueil ne ſut jamais fléchir. Au mépris de la
» volonté & de la mémoire d'un pere, il exige
» de moi que je deſcende du Trône, & que je

(*) Montagnes des Antis, depuis appellées *Cordelieres*.

» me range sous ses loix. Tu sens si je puis m'y
» résoudre. J'aime mon frere; il m'est affreux de
» voir sa haine me poursuivre; il m'est affreux
» de penser que son Peuple & le mien vont être
» ennemis l'un de l'autre, & qu'une guerre do-
» mestique, allumée entre les Incas, va les li-
» vrer, demi-vaincus, à un oppresseur étranger.
» Mais ce sceptre, ce diadême, c'est de mon pere
» que je les tiens; laisserai-je outrager mon pere?
» Il n'est rien qu'à titre d'égal, d'allié, de frere
» & d'ami, Huascar n'obtienne de moi. Veut-
» il étendre ses conquêtes par-delà les bords du
» Mauli (*), ou sur le fleuve des Couleuvres (**)?
» je le seconderai. Lui reste-t-il encore, dans les
» vallées de Nasca ou de Pisco, quelques rebel-
» les à dompter? je l'aiderai à les soumettre. Ses
» ennemis seront les miens. Mais pourquoi de-
» mander ma honte? pourquoi vouloir déshono-
» rer & avilir son propre sang? Les larmes que tu
» vois s'échapper de mes yeux, te sont témoins
» de ma franchise. Je desire ardemment la paix:
» je suis sensible, mais je suis violent; & je me
» crains sur-tout moi-même. C'est à toi, cher
» Alonzo, à nous sauver des maux dont la dis-
» corde nous menace. Va trouver mon frere à
» Cusco. L'humanité réside dans ton cœur, &
» la vérité sur tes levres; ta candeur, ta droiture,

(*) Riviere du Chili.

(**) *Amarumayu*, aujourd'hui la riviere de la *Plata*.

» l'afcendant naturel de ta raifon fur nos efprits, » enfin ce charme fi touchant que tu donnes à » tes paroles, le fléchira peut-être, & nous épar- » gnera d'effroyables calamités. Ne crains pas » d'exprimer trop vivement l'horreur que me fait » la guerre civile; mais auffi ne crains pas d'af- » furer, que jamais je n'abandonnerai mes droits. » Mon pere, en mourant, m'a placé fur un trône » élevé, affermi par lui-même; il faut m'en ar- » racher fanglant. »

Alonzo fentit l'importance & les difficultés d'une telle entremife; mais il voulut bien s'en charger; & tout fut preparé dans peu, pour donner à fon ambaffade une fplendeur qui répondît à la majefté des deux Rois.

NOTES.

(*a*) *Où ces enfants du Soleil defcendirent.*] Au bord d'un lac, à une lieue de Cufco. Les Incas y avoient élevé un magnifique Temple au Soleil.

(*b*) *Cent Villages l'environnerent.*] Treize à l'Orient, trente à l'Occident, vingt au Nord, quarante au Midi.

(*c*) *Son fils ainé lui fuccéda.*] SINCHI ROCA, deuxieme Roi. Il conquit vingt lieues de pays au midi.

(*d*) *Le fils ainé de celui-ci.*] LOQUE YUPANGUÉ, troifieme Roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au fud, & vingt du couchant au levant.

(*e*) *Son ſucceſſeur.*] MAÏTA CAPAC, quatrieme Roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue dans le pays de *Cunti Suyu.*

(*f*) *Le forcerent de les combattre.*] Ceux de *Cayaviri*, Peuple du midi, qu'il aſſiégea ſur leur montagne. Il combattit auſſi les *Collas* au paſſage d'une riviere, les Peuples des montagnes d'*Atom-Puna*, & ceux de *Villili* & *Dallia* au couchant.

(*g*) *Le fils aîné de ce Héros.*] CAPAC YUPANGUÉ, cinquieme Roi. Ses conquêtes s'étendoient, au couchant, juſqu'à la mer; au midi, juſqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas*; à l'orient, juſqu'au pied de la montagne des *Antis*; au nord, juſqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca.*

(*h*) *Les Incas qui lui ſuccéderent.*] ROCA, ſurnommé *Pleure-ſang*, ſixieme Roi.

Septieme, VIRACOCHA.

Huitieme, PACHACUTEC.

Neuvieme, YUPANGUÉ.

Dixieme, TUPAC YUPANGUÉ.

Onzieme, HUAÏNA CAPAC, pere de deux Incas regnants.

(*i*) *Les biens qu'elle leur préſentoit.*] Lorſqu'aſſiégés ſur leurs montagnes, ils manquoient de ſubſiſtances, & qu'on trouvoit leurs enfants & leurs femmes paiſſant l'herbe dans les vallons, on leur donnoit à manger, & on les renvoyoit, chargés de vivres, vers leurs peres & leurs maris, avec des offres de paix & d'amitié.

(*k*) *Fille du ſang des Rois.*] Des Caciques, Rois de *Quito*, avant la conquête de cette Province.



CHAPITRE XXVII.

Avant le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix ſous de favorables auſpices, fit un ſacrifice au Soleil. Les Mexicains y aſſiſterent ; & Alonzo lui-même, ſans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les Vierges du Soleil, admiſes dans ſon Temple, ſervoient le Pontife à l'autel. C'eſt de leur main qu'il recevoit le pain du ſacrifice (*a*) ; & l'une d'elles, après l'offrande, le préſentoit aux Incas.

La deſtinée de Cora voulut qu'en ce jour ſolemnel, ce fût elle qui dût remplir ce miniſtere ſi funeſte.

Alonzo, par une faveur ſignalée du Monarque, étoit placé auprès de lui. La Prêtreſſe s'avance, un voile ſur la tête, & le front couronné de fleurs. Ses yeux étoient baiſſés ; mais ſes longues paupieres en laiſſoient échapper des feux étincelants. Ses belles mains trembloient ; ſes levres palpitantes, ſon ſein vivement agité, tout en elle exprimoit l'émotion d'un cœur ſenſible. Heureuſe ſi ſes yeux timides ne s'étoient pas levés ſur Alonzo ! Un regard la perdit ; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de ſon repos & de ſon innocence. Lui, dont la grace & la beauté, chez les féroces antropopha-

ges, avoient apprivoisé des cœurs nourris de sang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une vierge, simple, tendre, ingénue, & faite pour aimer! Ce sentiment, dont la nature avoit mis dans son sein le germe dangereux, se développa tout-à-coup.

Dans le tressaillement que lui causa la vue de ce mortel, dont la parure relevoit encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenoit l'offrande, ne lui tombât des mains. Elle pâlit; son cœur suspendit tout-à-coup & redoubla ses battements. Un frisson rapide est suivi d'un feu brûlant qui coule dans ses veines; & sur ses genoux défaillants elle a peine à se soutenir.

Son ministere enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, présent à ses esprits, semble l'être encore à ses yeux. Interdite & confuse de son égarement, elle jette un regard suppliant sur l'image du Soleil; elle y croit voir les traits d'Alonzo. « O Dieu! dit-elle, ô Dieu! quel est » donc ce délire? Quel trouble ce jeune Étran- » ger a mis dans tous mes sens! Je ne me con- » nois plus. »

Le sacrifice & les vœux offerts, l'Inca, suivi de sa Cour, se retire; les Prêtresses sortent du Temple, & rentrent dans l'asyle inviolable & saint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite, où Cora voyoit couler ses jours dans une paisible langueur, fut pour elle, dès ce

moment, une prifon trifte & funefte. Elle fentit tout le poids de fa chaîne, & fon cœur ne defira plus qu'un défert & la liberté, un défert où fût Alonzo; car elle ne ceffoit de le voir, de l'entendre, de lui parler, & de fe plaindre à lui, comme s'il eût été préfent. « Quoi! jamais, jamais, difoit-elle, l'illufion que je me fais ne » fera qu'une illufion! Ah! pourquoi t'ai-je vu, » charme unique de ma penfée, fi je fuis con- » damnée à ne plus te revoir? Ah! du moins, » avant que j'expire, viens, mortel adoré, viens » voir quel ravage ta feule vue a caufé dans un » foible cœur; viens voir & plaindre ta victime. » Où es-tu? Daignes-tu penfer à moi, à moi, » qui brûle, qui me meurs du defir, fans ef- » poir, de te revoir encore? Hélas! quel mal- » heur eft le mien! Je fens qu'un pouvoir invin- » cible m'attire fans ceffe vers lui; fans ceffe mon » ame s'élance hors de ces murs pour le cher- » cher; dans la veille & dans le fommeil, lui » feul occupe mes efprits; je donnerois ma vie » pour qu'un feul de mes fonges pût fe réalifer, » ne fût-ce qu'un moment; & ce moment, on » l'a retranché de ma vie! O Dieu bienfaifant! » eft-ce toi qui te plais à tyrannifer, à déchirer » un cœur fenfible? Tu fais fi le mien confentoit » au ferment que t'a fait ma bouche. Un pou- » voir abfolu me l'a fait prononcer; mais la na- » ture, par un cri qui a dû s'élever jufqu'à toi, » réclamoit dans le même inftant contre une in-

» juste violence. Mon cœur n'est point parjure, » il ne t'a rien promis. Rends-moi donc à moi-» même. Hélas! suis-je digne de toi? Trop foi-» ble, trop fragile, un seul moment, tu le vois, » un seul regard a mis le trouble dans mon ame: » éperdue, insensée, je ne commande plus à ma » raison ni à mes sens. » A ces mots, prosternée, & n'osant plus voir la lumiere du Dieu qu'elle croyoit trahir, elle se couvroit le visage de son voile, arrosé de larmes. Mais bientôt l'image d'Alonzo, & cette pensée accablante : *Je ne le verrai plus*, venant s'offrir encore, faisoient éclater sa douleur. « O mon pere! qu'avez-vous » fait? que vous avois-je fait moi-même? pour-» quoi me séparer de vous? pourquoi m'ense-» velir vivante? Hélas! j'avois pour vous une » vénération si tendre! je vous aurois servi avec » tant de zele & d'amour! O mon pere! mon » pere! vous m'auriez vue auprès de vous, douce » consolation de votre paisible vieillesse, parta-» ger avec mon époux le devoir de vous rendre » heureux, élever sous vos yeux mes enfants.... » Mes enfants! ah! jamais je ne serai mere; ja-» mais ce nom cher & sacré ne fera tressaillir » mon cœur. Ce cœur est mort aux sentiments » les plus tendres de la nature: ses penchants les » plus doux, ses plaisirs les plus purs me sont » interdits pour jamais. »

Cet éclair rapide & terrible, qui embrase à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avoit

frappé le jeune Efpagnol au même inftant que la jeune Indienne. Étonné de voir tant de charmes, ému, troublé jufqu'à l'ivreffe, d'un feul regard qu'elle lui avoit lancé, il la fuivit des yeux au fond du temple; & il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige & le gêne. Il veut rappeller fa raifon; il fe reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de fon ame; vain reproche! efforts inutiles! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudroit arracher. Un feul regard de la Prêtreffe a verfé au fond de fon cœur le doux poifon de l'efpérance. Des vœux indiffolubles, un étroit efclavage, une garde incorruptible & vigilante, une auftere prifon, il voit tout; & il efpere encore. Il lui eft impoffible de pofféder Cora, mais non pas d'avoir fu lui plaire; « & fi elle m'aimoit, difoit-il, fi elle favoit que je l'adore, » fi nos deux cœurs, d'intelligence, pouvoient » du moins s'entendre, ah! ce feroit affez. »

En s'occupant d'elle fans ceffe, il paffoit mille fois le jour par tous les mouvements d'un amour infenfé. Mais la réflexion le rendoit à lui-même, & lui faifoit voir l'imprudence & la honte de fes tranfports. Chez un Peuple religieux, ofer tenter un facrilege! dans la Cour d'un Roi, fon ami, violer les droits de l'hofpitalité! expofer celle qu'il aimoit à l'opprobre & au châtiment qui fuivroient

l'oubli de ſes vœux ! C'étoient autant de crimes, dont un ſeul eût ſuffi pour faire frémir Alonzo. Il en repouſſoit la penſée, bien réſolu de n'y jamais céder.

Seulement il alloit nourrir ſa profonde mélancolie autour de l'enceinte ſacrée des murs qui renfermoient Cora. L'enclos des Vierges étoit vaſte, & ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majeſtueuſe ajoutoit encore au reſpect qu'imprimoit ce lieu révéré. « C'eſt ſous ces arbres, diſoit-il, » que la belle Cora reſpire. Hélas ! peut-être elle » y gémit ; & ni la pitié ni l'amour n'oſeroient » entreprendre de rompre ſes liens. Ces murs ſont » élevés ; la garde en eſt ſévere ; mais combien » ne ſeroit-il pas facile encore d'y pénétrer ! C'eſt » leur ſainteté qui les garde. L'amour, cet ennemi » fatal du repos & de l'innocence, l'amour, tel » que je le reſſens, n'eſt point connu de ce bon » Peuple. L'habitude à ne deſirer que les biens » qui lui ſont permis, le fait marcher paiſiblement » dans l'étroit ſentier de ſes loix. Qu'elles » ſont cruelles ces loix, dont la jeuneſſe, la beauté, » l'amour, ſont les triſtes victimes ! Qu'il ſeroit » juſte & généreux de les en affranchir ! » A ces mots, effrayé lui-même de ſentir treſſaillir ſon cœur, il s'éloignoit. « Ah ! diſoit-il, eſt-ce » là ce projet ſi beau, ſi magnanime qui m'avoit » amené à la Cour de l'Inca ! Je m'annonce » comme un héros ; je finis par être un perfide, » un foible & lâche raviſſeur. »

Ainsi sa vertu combattoit ; elle auroit triomphé sans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvements de la crainte & de la pitié.

NOTE.

(*a*) *Le pain du sacrifice.*] Ce pain étoit fait du maïs le plus pur : on l'appelloit *Cancu.*





CHAPITRE XXVIII.

HEUREUX les Peuples qui cultivent les vallées & les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, & des dépouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans allarmes; le laboureur y seme & y moissonne en paix. Mais malheur aux Peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, & dont la cîme s'éleve au dessus des nues! Ce sont des soupiraux que le feu souterrein s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlants & liquides, des flots de cendre & de bitume qu'il lançoit, & qui, dans leur chûte, s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux Peuples que la fertilité de ce terrein perfide attache : les fleurs, les fruits & les moissons couvrent l'abyme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore: sa richesse, en croissant, présage sa ruine; & c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs. Tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible (*a*), qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondements.

Un jour que le Peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, ſemoit, moiſſonnoit, (car ce riche vallon préſente tous ces travaux à la fois,) & que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tiſſus de laine dont le Pontife & le Roi ſont vêtus, un bruit ſourd ſe fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, ſemblable à celui de la mer, lorſqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, & ſe change bientôt en un mugiſſement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent; le temple & les palais chancelent & menacent de s'écrouler; la montagne s'ébranle, & ſa cîme entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans ſon ſein, des flots de bitume liquide, & des tourbillons de fumée qui rougiſſent, s'enflamment & lancent dans les airs des éclats de rocher brûlants qu'ils ont détachés de l'abyme : ſuperbe & terrible ſpectacle, de voir des rivieres de feu bondir à flots étincelants à travers des monceaux de neige, & s'y creuſer un lit vaſte & profond.

Dans les murs, hors des murs, la déſolation, l'épouvante, le vertige de la terreur ſe répandent en un inſtant. Le laboureur regarde & reſte immobile. Il n'oſeroit entamer la terre, qu'il ſent comme une mer flottante ſous ſes pas. Parmi les Prêtres du Soleil, les uns, tremblants, s'élancent hors du Temple; les autres, conſternés, embraſ-

ſent l'autel de leur Dieu. Les Vierges, éperdues, ſortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre ſur leur tête; & courant dans leur vaſte enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'oſe approcher pour les ſecourir.

Alonzo ſeul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémiſſantes voix. Dans le péril de la nature entiere, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent ſon oreille, lui ſemblent tous être les ſiens. Égaré, frémiſſant de douleur & de crainte, & pareil au ramier, qui, d'une aile tremblante, voltige autour de la priſon où ſa palombe eſt enfermée; ou tel plutôt que la lionne, qui, l'œil étincelant, rode & rugit autour du piege où l'on a pris ſes lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines & un paſſage. Tranſporté de joie, il gravit ſur les débris du mur ſacré. Il pénetre dans cet aſyle, où nul mortel jamais n'oſa pénétrer avant lui. Les ténebres le favoriſent: un jour lugubre & ſombre a fait place à la nuit; la nuit n'eſt éclairée que par les flots brûlants qui s'élancent de la montagne; & cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Érebe, ne laiſſe voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les Prêtreſſes du Soleil, courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheroient inutilement l'une d'elles entre ſes compagnes. Alonzo

reconnoît Cora. Les graces, qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font diſtinguer de loin. Il retient ſes premiers tranſports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. « Cora, » lui dit-il, de la voix la plus douce & la plus ſen-» ſible, un Dieu veille ſur vous & prend ſoin de » vos jours. » A cette voix, Cora s'arrête, intimidée; & à l'inſtant la terre tremble, & la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obſcurité, découvre aux yeux de la Prêtreſſe ſon amant, qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement ſoudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora ſe précipite & tombe évanouie dans les bras du jeune Eſpagnol. Il la ſoutient, il la ranime, il tâche de la raſſurer. » O toi, lui dit-il, que j'adore depuis que je t'ai » vue au Temple, toi, pour qui ſeule je reſpire, » Cora, ne crains rien : c'eſt le Ciel qui t'envoie » un libérateur. Suis-moi. Quittons ces lieux fu-» neſtes; laiſſe-moi te ſauver. »

Cora, foible & tremblante, s'abandonne à ſon guide. Il l'emporte; il franchit ſans peine les débris du mur écroulé; & le premier aſyle qui s'offre à ſa penſée, eſt le vallon de Capana, du Cacique, ami de Las-Caſas.

» Où vais-je, lui diſoit Cora? La frayeur a trou-» blé mes ſens. Je ne ſais où je ſuis; je ne ſais » même qui vous êtes. Que vais-je devenir? Ayez » pitié de moi. — Vous êtes, lui dit Alonzo, » ſous la garde d'un homme qui ne reſpire que

» pour vous. Je vous mene loin du danger, dans
» un vallon délicieux, où un Cacique, mon ami,
» vous recevra comme ſa fille. — Ah! cachez-
» moi plutôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va
» de ma vie; il y va de bien plus! Vous igno-
» rez la loi terrible que vous me faites violer. Me
» voilà hors de cet aſyle où je devois vivre ca-
» chée. Je ſuis les pas d'un homme, après avoir
» fait vœu de fuir à jamais tous les hommes.
» A quoi m'expoſez-vous? Ah! plutôt laiſſez-
» moi périr. »

» Cora, lui répondit Alonzo, le premier de-
» voir de tout ce qui reſpire, comme ſon pre-
» mier ſentiment, c'eſt le ſoin de ſa propre vie;
» & dans un moment où la mort vous environne
» & vous pourſuit, il n'eſt ni vœu ni loi qui
» doive s'oppoſer à ce mouvement invincible.
» Quand tout ſera calmé, demain, avant l'au-
» rore, vous rentrerez dans ces jardins, où vos
» compagnes effrayées auront paſſé la nuit ſans
» doute; & le ſecret de votre abſence ne ſera ja-
» mais révélé. »

Cependant le péril s'éloigne, & bientôt il s'é-
vanouit. La terre ceſſe de trembler, le volcan ceſſe
de mugir. Cette piramide de feu, qui s'élevoit du
ſommet de la montagne, s'émouſſe, & paroît
s'enfoncer; les noirs tourbillons de fumée dont
le ciel étoit obſcurci, commencent à ſe diſſi-
per; un vent d'orient les chaſſe vers la mer. L'a-
zur du ciel s'épure; & l'aſtre de la nuit, par ſa

consolante clarté, semble vouloir rassurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo & sa tendre compagne traversoient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçoient leurs rameaux. Les rayons tremblants de la lune, perçant à travers le feuillage, alloient nuancer la verdure, & se jouer parmi les fleurs. « Respire, ma » chere Cora, dit Alonzo; repose-toi; & dans le » calme & le silence d'une nuit qui nous favo- » rise, laisse-moi me rassasier du plaisir de te » voir, d'adorer tant de charmes. » Cora consentit à s'asseoir. Le premier soin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui présenter. Le doux savinte, le palta, d'un goût plus ravissant encore, la moëlle du coco, son jus délicieux, furent les mets de ce festin.

Assis aux genoux de Cora, Alonzo respiroit à peine. Le trouble, le saisissement, cette timidité craintive qui se mêle aux brûlants desirs, & dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, suspendent son impatience. Il presse de ses mains, il presse de ses levres la main tremblante de Cora. » Fille du Ciel, lui disoit-il, est-ce bien toi que » je possede, toi, l'unique objet de mes vœux? » Qui m'eût dit qu'un prodige, dont frémit la » nature, s'opéroit pour nous réunir, & qu'il » n'épouvantoit la terre, que pour nous dérober » aux yeux de tes surveillants inhumains? Un » Dieu, sans doute, a pris pitié de mon amour

» & de mes peines. Ah! profitons de ſa faveur. » Nous voilà ſeuls, libres, cachés, & n'ayant » pour témoin que la nuit, qui jamais n'a trahi » les tendres amants. Mais ces inſtants ſi précieux » s'écoulent; n'en perdons plus aucun; &, ſi je » te ſuis cher, dis-moi : *Sois heureux.* — Sois heu- » reux, dit-elle; » & dès ce moment un nuage ſe répandit ſur l'avenir.

A leurs yeux tout s'eſt embelli. La ſérénité de la nuit, la ſolitude, le ſilence ont pour eux un charme nouveau. « Ah! le délicieux ſéjour! di- » ſoit Cora. Pourquoi chercher un autre aſyle? » Cette douce clarté, ces gazons, ces feuillages » ſemblent nous dire : Où voulez-vous aller, où » ſerez-vous mieux qu'avec nous? — O douce » moitié de moi-même, dit Alonzo, ainſi tou- » jours puiſſes-tu te plaire avec moi! Paſſons ici » la nuit; & demain, dès l'aube du jour, fuyons » des lieux où tu es captive. Allons.... que fais- » je? où le deſtin nous conduira : fût-ce dans » un antre ſauvage, j'y vivrois heureux avec toi; » & ſans toi, je ne puis plus vivre. » Ainſi le fol amour faiſoit parler Alonzo. Cora le preſſoit dans ſes bras; & il ſentoit tomber ſur ſon viſage les larmes qu'elle répandoit. « Mon ami, lui dit-elle, » éloignons, s'il ſe peut, une prévoyance affli- » geante. Je ſuis avec toi, je ne veux m'occuper » que de toi : qu'un bien que j'ai tant ſouhaité » ne ſoit pas mêlé d'amertume. »

Cora ne ſavoit point encore le nom de ſon

amant; elle desira de l'entendre, & le répéta mille fois. Il lui parla de sa patrie, il voulut même la flatter de la douce espérance de voir un jour avec lui les bords où il étoit né. Elle n'en fut point abusée, & la réflexion cruelle écarta cette illusion. Enfin, le sommeil suspendit tous les mouvements de leurs ames; & Cora, aux genoux d'Alonzo, reposa jusqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiseaux, & leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux, & il voit Cora : ses yeux parcourent mille charmes. Il approche sa bouche de ces levres de rose, où la volupté lui sourit; il en respire l'haleine; & son ame y vole, attirée par un souffle délicieux.

Cora s'éveille; un tressaillement, mêlé de frayeur & de joie, exprime son émotion. « Est-ce toi, » dit-elle, en se précipitant dans le sein d'Alonzo, » est-ce bien toi que je retrouve? Ah! je croyois » t'avoir perdu. — Non, Cora, non; rassure-» toi : nous ne serons point séparés. Mais hâ-» tons-nous : voici l'aube du jour, gagnons le » détroit des montagnes; & sur la foi de la na-» ture, qui nourrit les hôtes des bois, cherche » avec moi, dans leur asyle, la liberté, le premier » des biens après l'amour. — Ah! cher Alonzo, » dit Cora, que ne suis-je seule, avec toi, dans » ces forêts où elle regne! que n'y suis-je incon-» nue au reste des mortels! » Et, en disant ces mots, elle le serroit dans ses bras; elle frémissoit; & ses yeux, attachés sur ceux de son amant, se

rempliſſoient de larmes. Attendri & troublé lui-même, il la preſſe de lui avouer ce qui l'agite. Elle s'effraie du coup qu'elle va lui porter; mais elle cede enfin. « Délices de mon ame, mon cher » Alonzo, lui dit-elle, mon cœur eſt déchiré; » le tien va l'être; mais pardonne : un devoir ſa-» cré, un devoir terrible m'enchaîne, il va m'ar-» racher de tes bras; voici le moment d'un éter-» nel adieu. — Ah! que dis-tu, cruelle! — » Ecoute. En me dévouant aux autels, mes pa-» rents répondirent de ma fidélité. Le ſang d'un » pere, d'une mere, eſt garant des vœux que j'ai » faits. Fugitive & parjure, je les livrerois au ſup-» plice; mon crime retomberoit ſur eux, & ils en » porteroient la peine : telle eſt la rigueur de la » loi. — O Dieu! — Tu frémis! — Malheu-» reuſe! qu'as-tu fait? qu'ai-je fait moi-même, » s'écria-t-il, en ſe précipitant le front contre ter-» re, & en s'arrachant les cheveux. Que ne m'as-» tu montré plutôt l'abyme où je tombois, où » je t'entraînois?... Laiſſe-moi. Ton amour, ta » douleur, tes larmes redoublent l'horreur où je » ſuis.... Que veux-tu? que je te remene? Tu » veux ma mort..... Te retenir! oh! non; je » ne ſuis pas un monſtre. Je ne ſouffrirai pas que » tu ſois parricide; je ne le ſouffrirai jamais. Va-» t-en... cruelle... Arrête! arrête! Je me meurs. »

Cora, déſolée & tremblante, étoit revenue à ſes cris, étoit tombée à ſes genoux. Il la regarde, il la prend dans ſes bras, l'arroſe de ſes pleurs.

se sent baigner des siens, lui jure un éternel amour; &, dans l'excès de sa douleur, il s'égare & s'oublie encore. « Que faisons-nous, lui dit Cora? » Voilà le jour. Si nous tardons, il ne sera plus » temps, & mon pere, & ma mere, & leurs en-» fants, tout va périr. Je vois le bûcher qui s'al-» lume. — Viens donc, viens, lui dit-il, avec » le regard sombre, l'air farouche du désespoir; » & tout-à-coup, s'armant de force, de cette force courageuse qui foule aux pieds les passions, il la prend par la main, &, marchant à grands pas, la remene, pâle & tremblante, jusqu'au pied de ces murs, où elle va cacher son crime, son amour & son désespoir.

L'amour, dans l'ame de Cora, n'avoit été, jusqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un délire confus & vague : elle n'en connut bien la force que lorsqu'elle en eut possédé l'objet. Sa passion, en s'éclairant, a redoublé de violence; le souvenir & le regret en sont devenus l'aliment; & le desir, sans espérance, toujours trompé, toujours plus vif & plus ardent, en est le supplice éternel.

Mais du moins elle est sans remords, & sans frayeur sur l'avenir. Le désordre de cette nuit, où chacun trembloit pour soi-même, n'a pas permis qu'on s'apperçût de sa fuite & de son absence; elle ne se fait point un crime de l'égarement où l'ont précipitée le péril, la crainte, & l'amour. Sa plus cruelle prévoyance est d'être en proie au

feu qui la consume, & qui ne s'éteindra jamais. Son amant est plus malheureux; il éprouve les mêmes peines, & de plus un souci rongeur qui le tourmente incessamment.

O! sous combien de formes, diversement cruelles, l'amour tyrannise les cœurs! Alonzo trembloit d'être pere; & ce danger, que l'innocence déroboit aux yeux de Cora, étoit sans cesse présent aux siens. Il se rappelle avec effroi les plus doux moments de sa vie, & déteste l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant il fallut partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il sentit son ame, attirée par une force irrésistible, se détacher de lui, s'élancer vers les murs où son amante gémissoit.

NOTE.

(*a*) *PAR un volcan terrible.*] Pichencha. *Voyez* la description de ce volcan & ses éruptions en 1538 & 1660, dans la Relation du voyage de M. de la Condamine.



CHAPITRE XXIX.

Une route immenſe, applanie d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abymes & les torrents (*a*), monument prodigieux de la grandeur des Incas; & ſur cette route les arcenaux diſtribués par intervalles, les hoſpices ſans ceſſe ouverts aux voyageurs, les forterеſſes & les temples, les canaux qui dans les campagnes faiſoient circuler l'eau des fleuves (*b*), les merveilles de la nature, dans des climats nouveaux pour lui, rien ne put effacer Cora de ſa penſée. Son image, qu'en ſoupirant il écartoit toujours, lui revenoit ſans ceſſe.

Enfin l'impérieuſe voix de l'amitié ſe fit entendre. Alonzo tout-à-coup ſortit comme d'un long délire; & en approchant de Cuſco, les ſoins dont il étoit chargé commencerent à l'occuper. Il ſe fit précéder par trois Caciques, & s'annonça au Monarque en ces mots : « Un homme né par delà » les mers, & vers les bords d'où le Soleil ſe le- » ve, un Caſtillan, reçu dans la Cour de ton » frere, vient te voir, & t'apporte des paroles » de paix. »

La renommée des Caſtillans étoit parvenue à Cuſco; & ce nom, devenu terrible, frappa le ſuperbe Huaſcar. Il envoya au-devant d'Alonzo une partie de ſa Cour, & le reçut lui-même dans

toute la ſplendeur de la majeſté des Incas, élevé ſur un trône d'or, dans un palais dont les lambris, les murs même étoient revêtus de ce métal éblouiſſant, ayant à ſes pieds vingt Caciques, & à ſes côtés vingt tribus d'Incas deſcendants de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avoit rien vu de ſi auguſte, en fut ſaiſi d'étonnement. Le Prince, avec une bonté majeſtueuſe, lui fit ſigne de s'approcher, & de parler.

» Inca, lui dit Alonzo, c'eſt un préſent du » Ciel, qu'un frere vertueux & tendre; c'eſt un » don du Ciel, non moins rare, qu'un véritable » ami. Réjouis-toi: le Ciel t'a donné l'un & l'au- » tre dans le Roi de Quito. Son ame m'eſt con- » nue; & mon cœur, qui jamais n'a ſu mentir, » répond du ſien. Vous êtes tous deux menacés » par un ennemi redoutable, qui s'avance de l'o- » rient. Vous avez beſoin l'un de l'autre, pour » réſiſter à ſes efforts. Réunis, vous pouvez le » vaincre; diviſés, vous êtes perdus. L'Inca, ton » frere, demande ton ſecours, & t'offre celui de » ſes armes. Tel eſt l'objet de l'ambaſſade dont » il m'honore auprès de toi. »

» J'ai bien voulu t'entendre, lui répondit l'In- » ca, quoiqu'envoyé par un rebelle; mais, avant » tout, n'es-tu pas toi-même un de ces Etran- » gers nouvellement deſcendus ſur nos bords, & » qui, dans la vallée, ont ſemé l'épouvante? Tu » te dis Caſtillan; c'eſt, je crois, le nom qu'on

» leur donne; ils viennent, dit-on, comme toi,
» des bords de l'orient. »

» Oui, je ſuis du nombre de ceux que l'on a » vus ſur ce rivage, lui dit Alonzo. Je cherchois » la gloire ſur leurs pas : je n'ai vu que le crime; » & je les ai abandonnés. J'aime la bonne foi, » j'honore la droiture & la grandeur d'ame; & » c'eſt ce qui m'attache à ce généreux Prince qui » te parle ici par ma voix. Tous les deux nés du » même ſang, enfants du même pere, aimez-» vous, & vivez en paix; vous ſerez heureux & » puiſſants. »

» S'il ſe ſouvient, reprit Huaſcar, de quel pere » nous ſommes nés, qu'il ſe rappelle auſſi quels » rangs nous a marqués la naiſſance. Le Soleil » n'a donné qu'un Maître à cet Empire; le regne » de ſon fils doit être l'image du ſien. Il n'a point » d'égal dans le ciel; & je n'en veux point ſur la » terre. »

» Inca, lui répondit Alonzo, je veux bien par-» ler ton langage, & ſuppoſer ce que tu crois. » N'aimes-tu pas aſſez les hommes, & n'eſtimes-» tu pas aſſez les loix de tes aïeux, pour ſouhai-» ter que l'univers fût rangé ſous ces loix pai-» ſibles? »

» Sans doute, répondit l'Inca, je le ſouhaite, » & je l'eſpere : c'eſt la volonté du Soleil; les » temps la verront s'accomplir. »

» Et alors, pourſuivit Alonzo, le monde n'au-» ra-t-il qu'un Roi, comme il n'a qu'un Soleil?

» La ſageſſe d'un homme étendra-t-elle ſes re-
» gards auſſi loin que l'aſtre du jour étend l'é-
» clat de ſa lumiere? Tu n'oſerois le croire; oſe
» donc avouer que ta vigilance a des bornes, que
» ta puiſſance en doit avoir, & qu'il ſeroit in-
» juſte de vouloir envahir ce que l'on ne peut
» gouverner. »

» Étranger, quelle eſt ton audace, interrompit
» l'Inca, de venir me marquer les limites de ma
» puiſſance ? »

» Ce n'eſt pas moi, lui dit Alonzo, c'eſt la
» nature qui les a marquées : je ne dis que ce
» qu'elle a fait. Je t'avertis que tu es homme par
» ta foibleſſe, quand tu veux être un Dieu par
» ton ambition. »

» Je ſuis homme, mais je ſuis Roi, reprit l'In-
» ca; & ce nom ſeul t'apprend le reſpect qui
» m'eſt dû. »

» Sache, lui dit Alonzo, que mes pareils par-
» lent aux Rois ſans les flatter, & les reſpectent
» ſans les craindre. Il ne tient qu'à toi de me voir
» à tes pieds; mais commence par être juſte, &
» par honorer la mémoire d'un pere, qui fut Roi
» lui-même. C'eſt de ſa main que ton frere a reçu
» le ſceptre que tu lui diſputes; & en déſavouant
» le don qu'il lui a fait, tu l'inſultes dans ſon
» tombeau, & tu foules aux pieds ſa cendre. »

L'Inca frémit; mais ſon orgueil l'emporta ſur ſa piété. « Mon pere, dit-il, a vieilli; & dans
» cet état de défaillance, l'homme eſt crédule &

» facile

» facile à tromper. Il a cédé aux artifices d'une » femme ambitieuſe ; & pour le fils de l'étrangere, il a déshérité celui que les ſages loix de » Manco lui avoient donné pour ſucceſſeur. »

» Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout ce qu'il » avoit reçu : il n'a diſpoſé que de ſa conquête. »

» Si, comme lui, chacun de nos Rois, dit le » Prince, eût diſſipé ce qu'il avoit acquis, où ſe» roit leur empire ? L'unité de pouvoir en fait la » grandeur & la force ; & mon pere, qui, ſans » partage, l'avoit reçu de ſes aïeux, devoit le » laiſſer ſans partage. On l'a ſurpris ; & ſans ceſ» ſer d'honorer ſes vertus, de révérer ſa cendre, » je puis déſavouer un moment de foibleſſe, qui » lui fit oublier mes droits. »

» Apprends, lui dit Alonzo, qu'au nord de » ces climats, un Empire auſſi vaſte, plus puiſ» ſant que le tien, vient d'être ravagé, détruit, » inondé du ſang de ſes Peuples, pour avoir été » diviſé. Ses Princes, à peine échappés au glaive » du vainqueur, ſe ſont réfugiés dans la Cour de » l'Inca ton frere ; & leur malheur atteſte ce que » je te prédis. Un ennemi terrible va vous trouver » tous deux affoiblis, défaits l'un par l'autre. Ah ! » ſonge à ſauver ton Empire ; & quand la fou» dre eſt ſur ta tête, & l'abyme à tes pieds, trem» ble, malheureux Prince, tremble toi-même, » au-lieu de menacer. »

Toute la Cour, qui l'entendoit, parut troublée à ce langage ; l'Inca lui-même en fut ému ; mais

dissimulant sa frayeur sous les dehors de la fierté : « C'est, dit-il, à l'usurpateur à prévenir les » maux dont il seroit la cause, & à se ranger » sous mes loix. »

» Ne l'espere pas, dit Alonzo, consterné de sa » résistance. Ataliba, couronné par un pere expirant, ne croira jamais avoir usurpé ce qu'il » a reçu de son pere. Il regarde sa volonté comme » une inviolable loi. Il faut, pour le chasser du » trône, l'en arracher sanglant : Je te répete ses » paroles. C'est à toi de voir si tu veux te baigner dans le sang d'un frere, d'un frere vertueux qui t'aime, qui fait sa gloire & son bonheur d'être ton allié, ton ami le plus tendre; » qui te conjure, au nom d'un pere, de ne pas » révoquer les dons qu'il lui a faits; qui te conjure, au nom de son Peuple & du tien, de ne » pas le forcer à une guerre impie. Dispose de » lui, de ses armes : il ne craint point la guerre; » il a sous ses drapeaux un Peuple fidele & vaillant; il a vingt Rois autour de lui, tous aussi » dévoués que moi. Tout ce qu'il craint, c'est » de verser le sang de ses amis, de sa famille, de » ces Peuples, qui, Sujets de vos peres, nés sous » les mêmes loix, sont ses enfants comme les » tiens. Consulte, comme lui, ton cœur : il doit » être bon, magnanime, sensible au moins à la » pitié. Il ne s'agit pas de régler entre nous tes » droits & les siens : de pareils débats n'ont jamais été vuidés que par les armes. Il s'agit de

» ſavoir lequel des deux perd le plus à céder. Il » y va, pour lui, d'un Royaume ; pour toi, d'une » Province inutile à ta gloire, à ta puiſſance, » à ta grandeur. Il défend, avec ſa couronne, » l'honneur de ſon pere, & le ſien ; & à ces in- » térêts qu'oppoſes-tu ? L'orgueil de ne point ſouf- » frir de partage ! Vois ſi cela mérite d'allumer » entre vous les feux d'une guerre civile, au mo- » ment qu'un péril commun vous preſſe de vous » réunir. »

Le fier Huaſcar n'en voulut pas entendre davantage. Mais la franchiſe courageuſe, la noble fierté d'Alonzo laiſſerent dans tous les eſprits l'étonnement & le reſpect ; l'Inca lui-même en fut ſaiſi.

» Je ne ſais, diſoit-il, mais cette race d'hom- » mes a quelque choſe d'impoſant & de ſupérieur » à nous. Je veux gagner la bienveillance & l'eſ- » time de celui-ci. Qu'on lui rende tous les hon- » neurs qui ſont dus à ſon miniſtere & à la di- » gnité dont il eſt revêtu. »

Il l'admit à ſa table ; & prenant avec lui le ton de l'amitié : « Caſtillan, lui dit-il, je veux » bien accéder, autant que je le puis ſans honte, » à la paix que tu me propoſes. Qu'Ataliba garde » ſon apanage ; qu'il regne à Quito, j'y conſens, » mais tributaire de l'Empire, & obligé de rendre » hommage à l'aîné des fils du Soleil. »

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba ſubît cette condition, Alonzo ne crut pas devoir

la rejetter ſans l'en inſtruire; &, en attendant ſa réponſe, il eut le temps de voir tout ce qui décoroit, & au dedans & au dehors, cette floriſſante Cité.

NOTES.

(a) *A travers les hautes montagnes, les abymes & les torrents.*] La route de Quito à Cuſco, & par delà, avoit cinq cents lieues. Elle fut faite ſous le regne de *Huaïna Capac.* Sous le même regne, on en fit une de la même étendue dans le plat-Pays, & pluſieurs autres qui traverſoient l'Empire, du centre aux extrêmités. C'étoient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettoient les vallées au niveau des collines.

(b) *Faiſoient circuler l'eau des fleuves.*] Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avoit cent cinquante lieues de longueur, du ſud au nord.





CHAPITRE XXX.

LE temple du Soleil, le palais du Monarque, ceux des Incas, celui des Vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominoit la ville & qui la protégeoit; les canaux, qui, du haut des montagnes voisines, y répandoient en abondance les eaux vives & salutaires; l'étendue & la magnificence des places qui la décoroient, ces monuments, dont il ne reste plus que de déplorables ruines, le frappoient d'admiration. « Sans le fer, disoit-il, sans » l'art des méchaniques, la main de l'homme a » opéré tous ces prodiges! Elle a roulé ces ro- » chers énormes; elle en a formé ces murailles » dont la structure m'épouvante, dont la soli- » dité ne cédera jamais qu'aux lentes secousses du » temps, & à l'écroulement du globe. On peut » donc suppléer à tout par le travail & la cons- » tance. »

Mais il voyoit avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple & les palais, tenoit lieu du fer, du bois & de l'argille, &, sous mille formes diverses, éblouissoit par-tout les yeux (*a*). » Ah! disoit-il, en soupirant, si jamais l'avarice » européenne vient à découvrir ces richesses, avec » quelle avide fureur elle va les dévorer! »

Le culte du Soleil avoit à Cusco une majesté sans égale. La magnificence du temple, la splen-

deur de la Cour, l'affluence des Peuples, l'ordre des Prêtres du Soleil & le chœur des Vierges choisies (*), plus nombreux & plus imposants, donnoient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractere si auguste, qu'Alonzo même en fut pénétré de respect.

Il y avoit dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des festins, des sacrifices usités. Ce qui distinguoit celle du mariage, c'étoit le don du feu céleste. Alonzo la vit célébrer. C'étoit le jour où le Soleil, terminant sa course au midi, se repose sur le tropique, pour revenir sur ses pas vers le nord.

On observoit l'instant où le flambeau du jour étant sur son déclin, les colonnes mystérieuses formoient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes; & alors l'Inca, prosterné devant le Soleil son pere : « Dieu bienfaisant, lui disoit-il, » tu vas t'éloigner de nous, & rendre la vie & » la joie aux Peuples d'un autre hémisphere, » que l'hiver, enfant de la nuit, afflige loin de » toi; nous n'en murmurons pas. Tu ne serois » pas juste, si tu n'aimois que nous, & si, pour » tes enfants, tu oubliois le monde. Suis ton » penchant; mais laisse-nous, comme un gage » de ta bonté, une émanation de toi-même; & » que le feu de tes rayons, nourri sur tes autels, » répandu chez ton Peuple, le console de ton » absence, & l'assure de ton retour. »

(*) A Cusco elles étoient au nombre de 1500.

Il dit, & préſente au Soleil la ſurface creuſe & polie d'un cryſtal (*b*) enchaſſé dans l'or, artifice myſtérieux qu'on avoit grand ſoin de cacher au Peuple, & qui n'étoit connu que des Incas. Les rayons croiſés en un point, tombent ſur un bûcher de cedre & d'aloès, qui tout-à-coup s'enflamme, & répand dans les airs le plus délicieux parfum.

C'étoit ainſi que le ſage Manco avoit fait atteſter aux Indiens, par le Soleil lui-même, qu'il l'envoyoit pour leur donner des loix. « O Soleil, lui dit-il, ſi je ſuis né de toi, que tes » rayons, du haut des cieux, allument ce bûcher » que ma main te conſacre; » & le bûcher fut allumé.

La multitude, en voyant ce prodige ſe renouveller tous les ans, fait éclater les tranſports de ſa joie; chacun s'empreſſe à recueillir une parcelle du feu céleſte; le Monarque le diſtribue à la famille des Incas; ceux-ci le font paſſer au Peuple; & les Prêtres veillent au ſoin de l'entretenir ſur l'autel.

Alors s'avancent les amants que l'âge appelle aux devoirs d'époux (*c*); & rien de plus majeſtueux que ce cercle immenſe, formé d'une floriſſante jeuneſſe, la force & l'eſpoir de l'État, qui demande à ſe reproduire, & à l'enrichir à ſon tour d'une poſtérité nouvelle. La ſanté, fille du travail & de la tempérance, y regne, & s'y joint avec la beauté, ou ſupplée à la beauté même.

» Enfants de l'État, dit le Prince, c'eſt à pré-
» ſent qu'il attend de vous le prix de votre naiſ-
» ſance. Tout homme qui regarde la vie comme
» un bien, eſt obligé de la tranſmettre, & d'en
» multiplier le don. Celui-là ſeul eſt diſpenſé de
» faire naître ſon ſemblable, pour qui c'eſt un
» malheur que de vivre & que d'être né. S'il en
» eſt quelqu'un parmi vous, qu'il éleve la voix;
» qu'il diſe ce qui lui fait haïr le jour : c'eſt à moi
» d'écouter ſes plaintes. Mais ſi chacun de vous
» jouit paiſiblement des bienfaits du Soleil mon
» pere, venez, en vous donnant une foi mutuelle,
» vous engager à reproduire & à perpétuer le
» nombre des heureux. »

On n'entendit pas une plainte; & mille couples, tour-à-tour, ſe préſenterent devant lui. » Aimez-vous, obſervez les loix, adorez le So- » leil mon pere, » leur dit le Prince; & pour ſymbole des travaux & des ſoins qu'ils alloient partager, il leur faiſoit toucher, en ſe donnant la main, la bêche antique de Manco, & la quenouille d'Oello, ſa laborieuſe compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, ſoupira, & dit en lui-même : « Ah ! » ſi dans cette fête, Cora, tu paroiſſois, fille cé- » leſte, tous ces charmes ſeroient effacés par les » tiens. »

L'une des jeunes épouſes, en approchant de l'Inca, avoit les yeux mouillés de pleurs. Le Prince, qui s'en apperçoit, lui demande ce qui l'af-

flige. Elle gardoit encore un timide & trifte filence. L'Inca daigne la raffurer. « Hélas! dit-elle, » j'efpérois confoler l'amant de ma fœur; car ma » fœur eft fi belle, qu'on la réferve pour le temple; & le malheureux Ircilo, à qui mon pere » la refufe, venoit pleurer auprès de moi. Elina, » me dit-il un jour, tu n'es pas auffi belle, mais » tu es auffi douce: ton cœur eft bon, il eft fenfible; tu aimes tendrement Méloé; je fais combien tu lui es chere; je croirai la voir dans fa » fœur: tiens-moi lieu d'elle, par pitié. Je refufai d'abord: Méloé, toute en pleurs, me preffa » de prendre fa place. Qui le confolera, fi ce » n'eft toi, me dit-elle? Vois comme il eft affligé. Je le veux bien, lui dis-je, fi cela le confole. Il le croyoit; il le promit. Hé bien, il » vient de m'avouer qu'il ne peut jamais aimer » qu'elle, & qu'il la pleurera toujours. »

L'Inca fit appeller le pere d'Elina & de Méloé. « Amenez-moi Méloé, lui dit-il. Vous la réfervez pour le temple; mais le Soleil veut des » cœurs libres, & le fien ne l'eft pas. Elle aime ce » jeune homme; & je veux qu'il foit fon époux. » Pour Elina, je prendrai foin de lui en choifir » un digne d'elle. »

Le pere obéit. Méloé s'avance, affligée & tremblante. Mais dès qu'elle voit Ircilo, & qu'elle entend que c'eft à lui qu'on accorde fa main, fa beauté fe ranime; un doux raviffement éclate fur fon front; & levant fes yeux attendris fur les yeux

de ſon jeune amant : « Tu ne ſeras donc plus » affligé, lui dit-elle ? C'eſt tout ce que je ſou-» haitois. »

Un nouveau couple ſe préſente ; & tout-à-coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, & tombant aux pieds de l'Inca : « Fils du Soleil, s'écria-t-il, empêchez » Oſaï de manquer à la foi qu'elle m'a donnée : » c'eſt moi qu'elle aime. Elle va faire ſon mal-» heur, en faiſant le mien. »

Le Roi, ſurpris de ſon audace, mais touché de ſon déſeſpoir, lui permit de parler. « Inca, » dit-il, daigne m'entendre. C'étoit le temps de » la moiſſon ; je faiſois celle de mon pere ; on » annonça celle du ſien. Hélas ! diſois-je, c'eſt » demain qu'on moiſſonne le champ du pere d'O-» ſaï ; mes rivaux s'y rendront en foule ; quel » malheur, ſi je n'y ſuis pas ! Hâtons-nous, re-» doublons d'ardeur pour achever la moiſſon de » mon pere. J'en vins à bout ; j'étois épuiſé de » fatigue ; j'allai me repoſer ; le ſommeil me trom-» pa ; & quand je m'éveillai, votre pere éclai-» roit le monde. Déſolé, j'arrive ; & je trouve » Oſaï dans les champs, avec le jeune Mayobé, » qui, dès l'aube du jour, avoit moiſſonné avec » elle. Va, Nelti, tu ne m'aimes point, & tu » ne chéris point mon pere, me dit-elle avec mé-» pris : l'amour & l'amitié auroient été plus di-» ligents. Elle ne voulut point m'entendre ; & de-» puis, elle n'a ceſſé de m'éviter & de me fuir.

» Mais elle m'aime encore ; oui, ſois ſûr qu'elle » m'aime ; car elle, qui jamais ne trompe, m'a » dit ſouvent : Nelti, je n'aimerai que toi. »

» Oſaï, demanda le Prince, eſt-il vrai ? — » Non, jamais je n'euſſe aimé que lui ; mais l'in- » grat ! il a négligé la moiſſon de mon pere, qui » l'aimoit comme ſon enfant. » A ces mots elle s'attendrit. « Tu l'aimes, & tu lui pardonnes, re- » prit l'Inca. Reçois ſa main. Et toi, dit-il à » Mayobé, cede-lui ſon amante ; & pour te con- » ſoler, regarde : Celle-ci n'eſt-elle pas aſſez belle ? » — Ah ! ſi belle, qu'Oſaï même ne l'efface point » à mes yeux, dit le jeune homme. — Hé bien, » ſi tu lui plais, je te la donne, dit le Prince. » Y conſentez-vous, Elina ? — Je le veux bien, » dit-elle, pourvu qu'il ne s'afflige pas ; car c'eſt » la joie du mari qui fait la gloire de la femme. » Ma mere me l'a dit ſouvent, & mon cœur me » le dit auſſi. »

Tels étoient, parmi ce bon Peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants & des danſes qui précédoient le ſacrifice, un prodige parut dans l'air ; & il attira tous les yeux. On vit un aigle aſſailli & déchiré par des milans, qui, tour-à-tour, fondoient ſur lui d'un vol rapide (*). L'aigle, après s'être débattu ſur leurs griffes tranchantes, tombe, épuiſé de ſang, au pied du trône de l'Inca, & au

(*) Ce trait eſt pris de Garcilaſſo.

milieu de sa famille. Le Roi, comme le Peuple, en fut d'abord saisi d'étonnement & de frayeur; mais, avec cette fermeté qui ne l'abandonnoit jamais : « Pontife, dit-il, immolez sur l'autel du » Soleil mon pere, cet oiseau, l'image frappante » de l'ennemi qui nous menace, & qui vient tom» ber sous nos coups. »

Le Pontife invita le Prince à venir dans le sanctuaire. « Je vous suis, lui dit Huascar; mais ca» chez la frayeur qui se peint sur votre visage. » Le vulgaire n'a pas besoin qu'on l'avertisse de » trembler. »

» Regardez, lui dit le Pontife, avant que d'en» trer dans le temple, ces trois cercles empreints » sur le front pâlissant de l'épouse du Soleil. » La Lune se levoit alors sur l'horizon; & l'Inca vit distinctement trois cercles marqués sur son disque, l'un couleur de sang, l'autre noir, l'autre nébuleux, & semblable à une trace de fumée.

» Prince, lui dit le Prêtre, ne nous déguisons » pas la vérité de ces présages. Ce cercle de sang » est la guerre; le cercle noir annonce les revers; » & ce trait de fumée, plus effrayant encore, » est le présage de la ruine. »

» Le Soleil, lui dit le Monarque, vous a-t-il » révélé ce malheureux avenir? — Je l'entrevois, » dit le Pontife; le Soleil ne m'a point parlé. — » Laissez-moi donc, reprit l'Inca, le dernier bien » qui reste à l'homme, l'espérance, qui l'encou» rage, & le soutient dans ses malheurs. Tout ce

» qui peut n'être qu'un jeu, qu'un accident de la » nature, ne se doit jamais expliquer comme un » signe prodigieux, à moins qu'il ne soit à propos » d'en intimider le vulgaire. Ce n'est pas ici » le moment. »

NOTES.

(*a*) *Éblouissoit par-tout les yeux.*] Les Historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'exagération de ces richesses. Il y avoit, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or, en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, &c.

(*b*) *D'un cryſtal.*] Ils avoient le cryſtal de roche. Garcilaſſo dit que l'on tiroit le feu céleſte avec une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le Grand-Prêtre portoit en bracelet.

(*c*) *Que l'âge appelle aux devoirs d'époux.*] Vingt-cinq ans pour les garçons, & vingt ans pour les filles. (*Idem.*)





CHAPITRE XXXI.

HUASCAR, loin de laiſſer paroître le trouble élevé dans ſon ame, ſe montra, aux yeux d'Alonzo, plus ferme & plus réſolu que jamais. Il le mena le lendemain dans ces jardins (*) éblouiſſants, où l'on voyoit imités en or, & avec aſſez d'induſtrie, les plantes, les fleurs, & les fruits qui naiſſent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçoit là que l'abondance & l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'étoit joué à copier la nature, l'Inca fit paſſer Alonzo dans ceux où la nature même étaloit ſes propres richeſſes. Ils occupoient un vallon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étoient l'abrégé des campagnes du nouveau Monde. Des touffes d'arbres majeſtueux, aſſociant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formoient, par la variété de leurs bois & de leur feuillage, un mélange rare & frappant. Plus loin, des boſquets, compoſés d'arbuſtes couronnés de fleurs, attiroient & charmoient la vue. Là, des prairies odorantes répandoient les plus doux parfums. Ici, les arbres d'un verger, ployant ſous le poids de leurs fruits, étendoient & ployoient leurs branches au devant de la main,

(*) Ceci eſt hiſtorique.

dont ils ſollicitoient le choix. Là, des plantes, d'une vertu ou d'une ſaveur précieuſe, ſembloient préſenter à l'envi des ſecours à la maladie, & des plaiſirs à la ſanté.

Alonzo parcouroit ces jardins enchantés, d'un œil triſte & compatiſſant. « Ces beaux lieux, di-» ſoit-il, ces aſyles ſacrés de la paix & de la ſa-» geſſe, ſeront-ils violés par nos brigands d'Eu-» rope? & ſous la hache impie les verrai-je tom-» ber, ces arbres, dont l'antique ombrage a cou-» vert la tête des Rois? »

Non loin de Cuſco eſt un lac que le Peuple Indien révere : car ce fut, dit-on, ſur ſes bords que Manco deſcendit, avec Oello, ſa compagne, & au milieu du lac eſt une iſle riante, où les Incas ont élevé un ſuperbe temple au Soleil. Cette iſle eſt un lieu de délices; & ſa fertilité ſemble tenir de l'enchantement. Ni les prairies de Chita, où l'on voyoit bondir les troupeaux du Soleil, ni les champs de Colcampara, dont la moiſſon lui étoit conſacrée, ni la vallée de Youcaï, qu'on appelloit le jardin de l'Empire, n'égaloient cette iſle en beauté. Là, mûriſſoient les fruits les plus délicieux; là, ſe recueilloit le maïs, dont la main des Vierges choiſies faiſoit le pain des ſacrifices.

Le Roi voulut auſſi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Caſtillan ne pouvoit ſe laſſer d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les Prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adreſſe à l'un d'eux, que ſa

vieilleſſe & ſon air vénérable lui avoient fait remarquer. « Inca, lui dit-il, ſeroit-ce à vous de » vaquer à ces durs travaux? N'en êtes-vous pas » diſpenſé par votre miniſtere auguſte? & n'eſt-» ce point le profaner, que de vous dégrader » ainſi? »

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas, celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé ſur ſa bêche, il le regarde avec étonnement. « Jeune » homme, lui dit-il, que me demandes-tu? & » que vois-tu d'aviliſſant dans l'art de rendre la » terre fertile? Ne ſais-tu pas que, ſans cet art » divin, les hommes, épars dans les bois, ſe-» roient encore réduits à diſputer la proie aux » animaux ſauvages? Souviens-toi que l'agricul-» ture a fondé la ſociété, & qu'elle a, de ſes » nobles mains, élevé nos murs & nos Temples. »

» Ces avantages, dit Alonzo, honorent l'in-» venteur de l'art; mais l'exercice n'en eſt pas » moins humiliant & bas, autant qu'il eſt péni-» ble : c'eſt du moins ainſi que l'on penſe dans » les climats où je ſuis né. »

» Dans vos climats, dit le vieillard, il doit » être honteux de vivre, puiſqu'on attache de la » honte à travailler pour ſe nourrir? Ce travail, » ſans doute, eſt pénible, & c'eſt pour cela que » chacun y doit contribuer; mais il eſt honora-» ble autant qu'il eſt utile; & parmi nous, rien » ne dégrade que le vice & l'oiſiveté. »

» Il eſt étrange cependant, reprit Alonzo, que

» des

» des mains qui ſe conſacrent aux autels, & qui » viennent d'y préſenter les parfums & les ſacri- » fices, prennent, l'inſtant d'après, la bêche & » le hoyau, & que la terre ſoit labourée par les » enfants du Soleil. »

» Les enfants du Soleil font ce que fait leur » pere, dit le Prêtre. Ne vois-tu pas qu'il eſt » tout le jour occupé à fertiliſer nos campagnes? » Tu l'admires dans ſes bienfaits, & tu reproches » à ſes enfants de l'imiter dans leurs travaux! »

Le jeune Eſpagnol, confondu, inſiſtoit cependant encore. « Mais le Peuple, dit-il, n'eſt-il » pas obligé de cultiver pour vous les champs » qui vous nourriſſent? »

» Le Peuple eſt obligé de venir à notre aide, » dit le vieillard; mais c'eſt à nous d'être avares » de ſa ſueur. »

» Vous avez, dit Alonzo, de quoi payer ſes » peines; & votre ſuperflu.... — Nous n'en avons » jamais, dit le vieillard. — Comment! ces ri- » cheſſes immenſes? — Ces richeſſes ont leur » emploi. Si tu as vu nos ſacrifices, ils conſiſ- » tent dans une offrande pure, dont la plus lé- » gere partie eſt conſumée ſur l'autel: le reſte en » eſt diſtribué au Peuple. Tel eſt l'emploi que » le Soleil veut que l'on faſſe de ſes biens. C'eſt » lui rendre le culte le plus digne de lui: c'eſt » ſur-tout à ce caractere que l'on reconnoît ſes » enfants. Nos beſoins ſatisfaits, le reſte de nos » biens n'eſt plus à nous: c'eſt l'apanage de l'or-

» phelin & de l'infirme. Le Prince en eft dépo-
» fitaire ; c'eft à lui de le difpenfer : car perfonne
» ne doit mieux connoître les befoins du Peuple,
» que le pere du Peuple. »

» Mais, en vous dépouillant ainfi, ne retran-
» chez-vous point de la vénération qu'auroit pour
» vous la multitude, fi elle vous voyoit vous-
» mêmes répandre avec magnificence ces richef-
» fes, qui vous échappent obfcurément & fans
» éclat ? »

Le fage vieillard, à ces mots, fourit modefte-
ment ; & fes mains reprirent la bêche.

» Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'imprudence
» de mon âge : je vois que je vous fais pitié ;
» mais je ne cherche qu'à m'inftruire. »

» Mon ami, lui dit le vieillard, je ne fais fi
» le fafte & la magnificence infpireroient autant
» de vénération que la fimplicité d'une vie inno-
» cente ; mais ce feroit une raifon de plus de
» nous dépouiller de nos biens : car, en nous
» flattant d'être aimés & honorés pour nos ri-
» cheffes, nous nous difpenferions peut-être de
» nous décorer de vertus. »

Alonzo quitta le vieillard, attendri de fa piété,
& pénétré de fa fageffe.

Il témoigna le defir de voir les fources de cet
or, dont l'abondance l'étonnoit ; & l'Inca vou-
lut bien lui-même l'accompagner fur l'Abitanis,
la plus riche des mines que l'on connût encore.
Un Peuple nombreux, répandu fur la croupe de

la montagne, y travailloit à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'apperçut qu'à peine on daignoit effleurer la terre, & qu'on abandonnoit les veines les plus riches, dès qu'il falloit s'ensevelir pour les suivre dans leurs rameaux. « Ah! dit-il, que les Castillans pousse-» ront ces travaux avec bien plus d'ardeur! Peuple » timide & foible, ils te feront pénétrer dans les » entrailles de la terre, en déchirer les flancs, en » sonder les abymes, t'y creuser un vaste tom-» beau. Encore n'assouviras-tu point leur impi-» toyable avarice. Tes maîtres opulents, paress-» seux & superbes, deviendront tributaires des » talents & des arts de leurs laborieux voisins; » ils verseront dans l'Europe les trésors de l'A-» mérique; & ce sera comme le bitume jetté dans » la fournaise ardente: la cupidité, irritée par la » richesse & par le luxe, s'étonnera de voir ses » besoins renaissants ramener toujours l'indigen-» ce; l'or, en s'accumulant, s'avilira bientôt lui-» même; le prix du travail, en croissant, suivra » le progrès des richesses; leur stérile abondan-» ce, dans des mains plus avides, fera moins que » leur rareté; & toi, malheureux Peuple, & ta » postérité, vous aurez péri dans ces mines, épui-» sées par vos travaux, sans avoir enrichi l'Eu-» rope. Hélas! peut-être même en aurez-vous ac-» cru la misere avec les besoins. & les malheurs » avec les crimes. »



CHAPITRE XXXII.

ALONZO, de retour à la ville du Soleil, y reçut la réponſe d'Ataliba ; elle étoit conçue en ces mots : « Si le Roi de Cuſco a oublié la vo-
» lonté de ſon pere, celui de Quito s'en ſouvient.
» Il deſire d'être l'ami & l'allié de ſon frere ; mais
» il ne ſera jamais au nombre de ſes vaſſaux. »

Le jeune Ambaſſadeur, qui voyoit le moment où la guerre alloit s'allumer, voulut préparer Huaſcar au refus de l'Inca ſon frere ; & l'ayant attiré au temple où étoient les tombeaux des Rois :
» Explique-moi, lui dit-il, Inca, par quel pri-
» vilege ton pere eſt le ſeul, entre tous ces Rois,
» qui regarde en face l'image du Soleil ? — C'eſt
» comme ſon enfant chéri, lui répondit l'Inca,
» qu'il a ſeul cette gloire. — *Son enfant chéri !*
» N'eſt-ce pas la complaiſance & le menſonge
» qui l'ont décoré de ce titre ? — Tout ſon Peu-
» ple le lui a donné, & tout un Peuple n'eſt point
» flatteur. — Crois-moi, fais ceſſer, dit Alonzo,
» cette injuſte diſtinction : tu ſais bien qu'il n'en
» eſt pas digne. — Étranger, dit l'Inca, reſpecte
» & ma préſence & ſa mémoire. — Comment
» veux-tu, reprit Alonzo, que je reſpecte un Roi
» que ſon fils va demain déclarer inſenſé, par-
» jure & ſacrilege ? N'a-t-il pas couronné ton
» frere ? n'a-t-il pas violé les loix ? Celui dont

» les derniers soupirs ont allumé les feux de la » guerre civile entre les enfants du Soleil, a-t-il » mérité d'avoir place dans le temple du Soleil, » & de le regarder en face? Ou tu es injuste, » ou il le fut: la guerre est ton crime ou le sien. » Choisis; car le Roi de Quito est résolu de s'en » tenir à la volonté de son pere. »

Un coursier fougueux & superbe n'est pas plus étonné du frein qu'un maître habile & courageux lui a mis pour la premiere fois, que ne le fut le fier Inca de l'intérêt puissant qu'opposoit Alonzo à sa colere impétueuse. « Tu as donc reçu, dit-» il au jeune Castilian, la réponse de ce rebelle? » — Oui, dit Alonzo; &, grace au Ciel, il est » digne, par sa constance, d'être ton ami & le » mien. Je le désavouerois, si, légitime Roi, il » se fût rendu tributaire. »

Huascar, plein de colere, rentra dans son palais. Le ressentiment, la vengeance furent les premiers mouvements qui s'éleverent dans son cœur. Mais, en y cédant, il falloit déshonorer son pere, outrager sa mémoire; c'étoit, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature se soulevoit à cette effroyable pensée; & l'ame d'Huascar, tour-à-tour emportée par deux sentiments opposés, ne savoit, dans le trouble où elle étoit plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible, que son épouse favorite, la belle & modeste Idali, le trouva livré à lui-même, & si violemment agité, qu'elle

n'approcha qu'en tremblant. Idali menoit par la main le jeune Xaira, ſon fils, deſtiné à l'Empire; & ſes yeux, tendrement baiſſés ſur cet enfant, verſoient des pleurs. Le Roi, levant ſur elle un regard triſte & ſombre, la voit pleurer, lui tend la main, & lui demande le ſujet de ſes larmes. « Hélas! je ſuis tremblante, lui dit-elle.
» J'étois avec mon fils; je careſſois l'image d'un
» époux adoré. Ocello, votre auguſte mere, ar-
» rive pâle & déſolée, le trouble & l'effroi dans
» les yeux. Tendre & malheureuſe Idali! m'a-
» t-elle dit, tu te complais dans cet enfant, ton
» unique eſpérance; tu t'applaudis de ſa deſti-
» née; mais, hélas! qu'elle eſt incertaine, & que
» le droit qui l'appelle à l'Empire eſt mal aſſuré
» déſormais! Voilà qu'une paix odieuſe met la
» volonté des Incas à la place de nos Loix ſain-
» tes; & l'exemple une fois donné, tout leur ſera
» permis. Le caprice d'un homme, l'adreſſe d'une
» femme, le charme de la nouveauté, la ſéduc-
» tion d'un moment ſuffit pour renverſer toutes
» nos eſpérances. Le ſceptre des Incas paſſera dans
» les mains de celle qui aura ſurpris un dernier
» mouvement d'amour ou de foibleſſe. Le fils
» de l'Étrangere couronné dans Quito, & re-
» connu Roi légitime, rien ne peut plus être
» ſacré. Ah! cher enfant! a-t-elle dit encore,
» en preſſant mon fils dans ſes bras, puiſſe ton
» pere, après avoir autoriſé le parjure de ton
» aïcul, ne pas s'en prévaloir lui-même! Ainſi

» a parlé votre mere; & elle demande à vous » voir. »

A l'inftant Ocello parut; & aux reproches de l'Inca, qui s'offenfoit de fes alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle gardoit au fils la haine qu'elle avoit eue pour la mere. Le nom d'Ataliba lui étoit odieux. L'amour jaloux a beau s'affoiblir avec l'âge; même en mourant, il laiffe fon venin dans la plaie : on ceffe d'aimer l'infidelle; on ne ceffe point de haïr l'objet de l'infidélité. C'eft avec cette haine pour le fang de Zulma, que la plus fiere des Pallas (*) s'efforça d'animer fon fils à la vengeance.

» Hé bien, venez-vous, lui dit-elle, de céder » à l'orgueil rébelle de l'ufurpateur de vos droits? » Venez-vous d'annoncer au monde que les loix » du Soleil doivent toutes fléchir devant les vo- » lontés d'un homme? que l'ivreffe, l'égarement, » le caprice d'un Roi fait le fort d'un Etat? qu'un » pere injufte peut exclure fon fils de l'héritage » auquel la nature l'appelle, & en difpofer à fon » gré? »

» Je fuis loin d'applaudir, lui répondit l'Inca, » à ces dangereufes maximes; & fi je diffimule » l'iniquité d'un pere, croyez que je m'y vois

(*) C'eft le nom qu'on donnoit aux femmes du fang royal.

» forcé. » Alors il lui dit les raiſons qui s'oppoſoient à ſon reſſentiment.

» Ces raiſons ſpécieuſes, lui repliqua ſa mere, » m'en cachent deux, que je pénetre, & que vous » n'oſez avouer. L'une eſt l'eſpoir qu'à votre tour, » il vous ſera permis de mettre la paſſion à la » place des loix; & déja de fieres rivales partagent entre leurs enfants les débris de votre héritage & de l'Empire du Soleil. L'autre raiſon » qui vous retient, c'eſt l'indolence & la molleſſe, » la peine de prendre les armes, & la frayeur d'être vaincu : ainſi du moins va le penſer tout » un Peuple, témoin de cette paix infame; & » de vaines raiſons ne l'éblouiront pas. Le regne » de tous vos aïeux a été marqué par la gloire; » le vôtre le ſera par une honte ineffaçable. Cet » Empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont étendu, affermi par leur courage & leur conſtance, vous, » par votre foibleſſe, vous en aurez hâté la décadence & la ruine; le ſang aura perdu ſes droits; » & le premier exemple de ce lâche abandon, » c'eſt mon fils qui l'aura donné! Eſt-ce là honorer la mémoire d'un pere? & pour lui, & » pour vos aïeux, & pour ce Dieu lui-même, » dont vous êtes iſſu, le plus coupable des outrages n'eſt-ce pas d'avilir leur ſang? Si votre » pere eut des vertus, imitez-les; s'il eut un moment de foibleſſe, avouez, en la réparant, ce » que vous ne pouvez cacher, qu'il fut homme, » fragile, & une fois ſéduit par les careſſes d'une

» femme; & après cet aveu, faites céder aux loix,
» qui ſont toujours ſages & juſtes, la paſſion, qui
» eſt aveugle, & le caprice paſſager, que le re-
» gret déſavoue & condamne. »

L'Inca voulut inſiſter ſur les maux qu'entraînoit la guerre civile. « Non, non, dit-elle; allez
» ſouſcrire à cette paix déshonorante que l'uſur-
» pateur vous impoſe; & s'il le faut, pour le flé-
» chir, mettez votre ſceptre à ſes pieds. O mal-
» heureux enfant! s'écria-t-elle enfin, en embraſ-
» ſant le jeune Prince, que je te plains! & qui
» m'eût dit qu'un jour tu aurois à rougir de ton
» pere? » A ces mots elle s'éloigna.

L'Inca, mortellement bleſſé de ces reproches, ſortit, & fit dire à l'inſtant à l'Ambaſſadeur de Quito, que la guerre étoit déclarée, & qu'il ſe hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ſes inſtances furent vaines; & le ſoir même il fut remené au-delà de l'Abancaï.





CHAPITRE XXXIII.

ATALIBA fut consterné, quand il apprit le mauvais succès de l'entremise d'Alonzo. Il s'enferme seul avec lui; & après l'avoir entendu : » Roi superbe, s'écria-t-il, rien ne peut donc te » fléchir; tu veux ou ma honte, ou ma perte! » Le Ciel est plus juste que toi, & il punira ton » orgueil. » A ces mots, se précipitant dans les bras du jeune Espagnol : « O mon ami! s'écria- » t-il, que de sang tu vas voir répandre! Nos Peu- » ples égorgés l'un par l'autre!... Il l'a voulu; il » sera satisfait; mais la peine suivra le crime. »

» Dispose de moi, lui dit Alonzo. Avec la même » ardeur que j'implorois la paix, laisse-moi re- » pousser la guerre; & quel que soit le sort des » armes, permets à ton ami de vaincre ou de » mourir à tes côtés. »

» Non, dit le Prince, en l'embrassant, je ne » veux point t'associer aux forfaits d'une guerre » impie. Garde-moi ta valeur pour des périls di- » gnes de toi. Tu n'es pas fait, sensible & ver- » tueux jeune homme, pour commander des par- » ricides. C'est bien assez que j'y sois condamné. » Toi seul, & quelques vrais amis, à qui j'ai » confié mes peines, vous lisez au fond de mon » cœur. Le reste du monde, en voyant la dis- » corde armer les deux freres, confondra l'inno-

» cent avec le criminel. Laiſſe-moi ma honte à » moi ſeul; & menage tes jours, pour ne partager que ma gloire. »

Orozimbo & ſes Mexicains, Capana & ſes Sauvages vouloient auſſi s'armer pour ſa défenſe. Mais il les refuſa de même; & il ne leur permit, comme au jeune Eſpagnol, que de l'accompagner juſqu'aux champs d'Alauſi, ſur les confins des deux Royaumes.

Cependant, à l'un des ſommets du mont Iliniſſa, l'Inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre; & ſes Peuples, à ce ſignal, ſe mirent tous en mouvement.

C'eſt dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'aſſemblent; & les premiers qui ſe préſentent, ſont les Peuples de ces campagnes, qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes: vallons délicieux, & plus voiſins du ciel que la cîme des Pyrénées. (*a*)

Du pied du Sangaï, dont le ſommet brûlant fume ſans ceſſe au-deſſus des nuages; du mugiſſant Cotopaxi (*b*); du terrible Latacunga (*c*); du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucaſe, l'Atlas ne ſeroient que d'humbles collines (*d*); du Cayambur, qui, noirci de bitume, le diſpute au Chimboraço, tous ces Peuples courent aux armes pour la défenſe de leur Roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara & de Carangué, Peuple indigent, fourbe & féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis

heureux & fidele. Il avoit jadis égorgé ſur l'autel de ſes Dieux, & dévoré dans ſes feſtins les Incas qu'on lui avoit laiſſés pour l'apprivoiſer & l'inſtruire. Ce crime fut ſuivi d'un châtiment épouvantable ; & le lac où furent jettés les corps mutilés des perfides (*e*), s'eſt appellé le lac de ſang. (*)

A ce Peuple ſe joint celui d'Otovalo, pays fertile (*f*), & ſillonné de mille ruiſſeaux, qui, ſous un ciel brûlant, répandent une ſalutaire fraîcheur.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès juſques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées, qu'arroſent l'Émeraude, la Saya, le Dolé, & les rameaux du fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de Tumbès, viennent, le carquois ſur l'épaule, & la lance à la main, ſe rendre où l'Inca les appelle ; & dès qu'il les voit aſſemblés (**), il leur parle en ces mots :

» Peuples, que mon pere a ſoumis par ſes bien-
» faits autant que par ſes armes, vous ſouvient-
» il de l'avoir vu, avec ſes cheveux blancs, &
» ſon air vénérable, s'aſſeoir au milieu de vous,
» & vous dire : Soyez heureux ; c'eſt tout le prix
» de ma victoire ? Il eſt mort ce bon Roi ; il a
» laiſſé deux fils, & il leur a dit en mourant :

(*) *Yahuar-Cocha.*

(**) Ils étoient au nombre de 30,000.

» Regnez en paix, l'un au midi, & l'autre au » nord de mon Empire. Mon frere alors, con- » tent de ce partage, a dit à ce pere expirant: » Ta volonté ſacrée ſera pour nous une loi. Il l'a » dit, & il ſe dément, & il prétend me dépouiller » de l'héritage de mon pere. Peuples, je vous » prends pour mes juges. Abandonnez-moi, ſi » j'ai tort; ſi j'ai raiſon, défendez-moi. — Tu » as raiſon, s'écrierent-ils d'une commune voix; » & nous embraſſons ta défenſe. — Voilà mon » fils, reprit l'Inca, celui qui me doit ſuccéder, » & me ſurpaſſer en ſageſſe; car il a, comme » moi, l'exemple des Rois, nos aïeux, & de plus » il aura le mien. — Qu'il vive, répondent ces » Peuples; & quand tu ne feras plus, qu'il nous » rappelle ſon pere. — Venez donc, pourſuivit » l'Inca, défendre mes droits & les ſiens. Mon » frere, plus puiſſant que moi, me dédaigne, » & fait à loiſir les apprêts d'une guerre, dont » ſans doute il ſe flatte que le ſignal me fait trem- » bler; je veux le prévenir, avant qu'il ait pu » raſſembler ſes forces. Demain nous marchons » à Cuſco. »

Dès le jour ſuivant, il s'avance, par les champs d'Alauſi, vers les murs de Cannare, ville célebre encore par ſa magnificence & par ſes tréſors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de Palais & de Temples, en avoient fait une forteresse, pour dominer ſur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuſe, aguerrie

& puiſſante, embraſſe une foule de Peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, de Quinvala & de Tacmar, fiers de ſe croire iſſus du lion, qu'adoroient leurs peres, ſe préſentent, encore vêtus de la dépouille de leur Dieu, le front couvert de ſa criniere, & portant dans les yeux ſon orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, ſe vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs peres immoloient les premiers nés de leurs enfants. Ce culte horrible eſt aboli; mais on n'a pu les détromper de leur fabuleuſe origine; & cette erreur ſoutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces Peuples, ſurpris ſans défenſe, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétroit dans leur pays? » Je vais, leur répondit l'Inca, ſupplier le Roi » de Cuſco de m'accorder ſon alliance, & lui » jurer, s'il y conſent, ſur le tombeau de notre » pere, une inviolable amitié. »

Rien ne reſſembloit moins à un Roi ſuppliant, que ce Prince à la tête d'une puiſſante armée; mais on fit ſemblant de le croire; & trompé par les apparences, il alloit paſſer plus avant, lorſqu'il vit entrer dans ſa tente l'un des Caciques du pays. Ce Cacique, qu'avoit bleſſé l'orgueil de l'Inca de Cuſco, ſalue Ataliba, & lui tient ce langage: « Tu crois paſſer en ſûreté chez un » Peuple à qui tu défends qu'on faſſe injure &

» violence; apprends que dans un conſeil, où je
» viens d'aſſiſter, on a conſpiré contre toi. Je
» t'aime, parce qu'on m'aſſure que tu es affable
» & bon; & je hais ton rival, parce qu'il eſt
» dur & ſuperbe. Il m'a humilié. Je ſuis fils du
» lion; je ne veux pas qu'on m'humilie. »

Ataliba rendit grace au Cacique, & conſulta ſes Lieutenants ſur l'avis qu'il avoit reçu. Ses Lieutenants étoient Palmore & Corambé, tous deux nourris dans les combats, ſous les drapeaux du Roi ſon pere, & révérés des troupes, qu'ils avoient aguerries dans la conquête de Quito. « Prince,
» lui dit l'un d'eux, voyez ces plaines où s'élevent
» des monceaux d'oſſements enſevelis ſous l'her-
» be; ce ſont les reſtes honorables de vingt mille
» Chancas, morts dans une bataille (*g*), en dé-
» fendant leur liberté. Leurs enfants ne ſont point
» des hommes ſans courage. Vainqueurs, nous
» leur impoſerons, je le crois; mais le ſort des
» combats eſt trompeur; & celui-là eſt inſenſé
» qui n'en prévoit pas l'inconſtance. J'oſe eſpérer
» de vaincre, ſans me diſſimuler que nous pou-
» vons être vaincus; & alors je les vois, ces Peu-
» ples, enhardis par notre défaite, tomber ſur
» une armée alors éparſe & fugitive, & achever
» de l'accabler. Ne négligez donc pas l'avis de ce
» Cacique. La fortereſſe de Cannare eſt un point
» d'appui, de défenſe, & de ralliement au be-
» ſoin. Ce poſte, auquel le ſalut de l'armée eſt
» attaché, ne peut être remis en des mains trop

» fidelles; &, si j'ose le dire, Inca, c'est à vous-même à le garder. »

L'Inca ne vit, dans ce conseil prudent, que l'intention de le laisser en un lieu sûr; & il le prit pour une offense. « Si ma présence vous fait » ombrage, dit-il à Corambé, vous me connois-» sez mal. Votre âge, vos exploits, l'estime de » mon pere, vous ont acquis ma confiance; & » je n'ai jamais su la donner à demi. Vous com-» manderez; je serai votre premier Soldat : on » apprendra de moi à vous obéir avec zele; & » si la victoire est à nous, n'ayez pas peur que » votre Roi vous en dérobe le mérite. Quant au » soin de mes jours, ce n'est pas le moment de » nous en occuper. Ce sont mes droits qu'on va » défendre; il seroit honteux que, sans moi, l'on » combattît pour moi. Ne me parlez donc plus » de me tenir loin des combats. »

» Non, Prince, lui dit Corambé, je vous ser-» virois mal, si je vous croyois lâche; mais moi, » vous me croyez jaloux & envieux de votre gloi-» re. Vous vous reprocherez d'avoir fait cette in-» jure au zele d'un ami, que votre pere a mieux » connu. »

» Ah! généreux vieillard, pardonne, lui dit » l'Inca, en l'embrassant. J'ai été un moment in-» juste. Mais pourquoi vouloir me laisser oisif à » l'ombre de ces murs? »

» J'y resterai, lui dit Corambé. Laissez-moi » trois mille hommes, & ces vaillants Caciques,

» &

» & cet Étranger, qui, comme eux, ne demande » qu'à vous ſervir. » L'Inca n'héſita point. Alonzo, Capana, le vaillant Orozimbo, les Sauvages, les Mexicains applaudirent tous avec joie, réſolus de verſer leur ſang pour la défenſe de l'Inca. Ayant donc laiſſé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer ſon armée vers les champs de Tumibamba.

NOTES.

(*a*) QUE *la cime des Pyrénées.*] Le ſol du vallon de Quito eſt élevé au deſſus du niveau de la mer de quatorze cents ſoixante toiſes, c'eſt-à-dire, plus que le Canigou & le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. (*M. de la Condamine.*)

(*b*) *Du mugiſſant Cotopaxi.*] Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750 & 1753. En 1753 la flamme s'élevoit à cinq cents toiſes au deſſus du ſommet de la montagne. En 1743 le bruit de l'éruption ſe fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé à trois lieues dans la plaine, des éclats de rocher de douze à quinze toiſes cubes. (*Idem.*)

(*c*) *Du terrible Latacunga.*] En 1738 le tremblement de cette montagne renverſa le bourg de ſon nom & celui de Hambato. Les habitants furent preſque tous enſevelis ſous les ruines.

(*d*) *Ne ſeroient que d'humbles collines.*] La hauteur du Chimboraço eſt de trois mille deux cents vingt toiſes au deſſus du niveau de la mer.

(*e*) *Les corps mutilés des perfides.*] Au nombre de deux mille ſelon Garcilaſſo, & de vingt mille ſelon Pédro de Cieça.

(*f*) *Pays fertile.*] La terre y produit cent cinquante pour un.

(*g*) *Morts dans une bataille.*] Sous le regne de l'Inca Roca : il reſta ſur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Saſcahuana, où ſe donna cette bataille, fut appellée *Yahuar-pampa*, *Campagne de ſang*. Voyez le Chapitre 30.





CHAPITRE XXXIV.

CEPENDANT le Roi de Cufco fe hâtoit d'affembler fes troupes ; & tous les Peuples d'alentour quittoient leurs champs, voloient aux armes, & fe rendoient auprès de lui.

Des bords de ce lac célebre (*) où Manco defcendit, les Peuples d'Affilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullama, d'Affan, de Cancola & d'Hillavi, compris fous le nom de Collas, quittent leurs riants pâturages, où ils adoroient autrefois un bélier blanc, comme le Dieu de leurs troupeaux, & la fource de leurs richeffes. Ils fe difent nés de ce lac que leurs cabanes environnent ; & c'eft le Lethé, où leurs ames fe replongent après la vie, pour revoir un jour la lumiere, & paffer dans de nouveaux corps.

De fon côté s'avance la fiere & courageufe nation des Charcas. C'eft la raifon qui l'a foumife & non pas la force des armes. Lorfque les Incas lui annoncerent qu'ils venoient lui donner des loix, fes jeunes guerriers, pleins d'ardeur, demanderent tous à combattre, & à mourir, s'il le falloit, pour la défenfe de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la fageffe des Incas, & de leur bonté généreufe ; les armes leur tomberent des mains, & ils allerent tous en foule fe

(*) Le lac de Collao.

profterner aux pieds de ce fils du Soleil qui vouloit bien regner fur eux.

Plus fage encore avoit été le vaillant Peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire fous la puiffance des Incas, eft le modele des bons confeils. Le Prince qui l'alloit foumettre, lui fit dire qu'il lui apportoit des loix, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raifonnable & plus heureufe. « S'il eft vrai, répondirent les Chayantas aux députés, votre Roi n'a » pas befoin d'une armée pour nous réduire. Qu'il » la laiffe fur nos frontieres; qu'il vienne, & qu'il » nous perfuade; nous lui ferons foumis : c'eft » au plus fage à commander. Mais qu'il pro- » mette auffi de nous laiffer en paix, fi, après l'a- » voir entendu, nous ne voyons pas comme lui, » à changer de culte & de mœurs, l'avantage » qu'il nous annonce. » A des conditions fi juftes, l'Inca vint prefque fans efcorte; il parla, il fut écouté; & quand ce Peuple eut bien compris qu'il étoit utile pour lui de fe ranger fous les loix des Incas, il fe foumit & rendit graces. Tels étoient ces Sauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoifer que par le meurtre & l'efclavage.

En plus petit nombre s'avancent les Peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inacceffibles des Antis. Leurs aïeux adoroient d'énormes couleuvres (*a*), dont ce pays fauvage abonde. Ils adoroient auffi le tigre, à caufe de fa

cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils font toujours gloire d'en porter la dépouille, & leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils descendent, la mere, avant de présenter la mamelle à son nourrisson, la trempe dans le sang humain, afin qu'ayant sucé le sang avec le lait, les enfants en soient plus avides.

Du côté du nord, se replient vers les bords de l'Apurimac, les Peuples de Tumibamba, de Cassamarca, de Zamore, & cette nation farouche, dont les murs ont gardé le nom du Contour (*), le Dieu de ses peres. Un panache des plumes de cet oiseau terrible (*b*) distingue les enfants de ses adorateurs, & flotte sur leur tête altiere.

Après eux vient l'élite des Peuples de Sura, pays fertile, où germe l'or de Rucana, où la beauté semble être un des dons du climat, tant la nature en est prodigue; & des champs de Pumalacta (**), autrefois repaire sauvage des lions que l'homme adoroit.

Des plaines du couchant se rassemblent en foule les vaillants Peuples d'Imara, de Cellapampa, de Quéva, par qui l'Empire fut sauvé de la révolte des Chancas (***), & qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques sont

(*) Cuntur-Marca.

(**) Dépôt du lion.

(***) Sous l'Inca Roca. *Voyez* les Chap. 30 & 34.

pour eux les mêmes que pour les enfants du Soleil. (*c*)

Enfin venoient les habitants des riches vallées d'Yca, de Pifco, d'Acari, de Nafca, de Rimac, docilement foumis; & ceux d'Huaman, plus rebelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorfqu'on leur avoit propofé de recevoir le culte & les loix des Incas, ils avoient répondu qu'ils adoroient la mer, divinité féconde & libérale; qu'ils ne défendoient point aux Peuples des montagnes d'adorer le Soleil, qui leur faifoit du bien, & dont la chaleur tempéroit l'âpreté de leurs froids climats : mais que pour eux, qu'il confumoit, & dont il brûloit les campagnes, ils n'en feroient jamais leur Dieu; qu'ils étoient contents de leur Roi comme de leur divinité, & qu'au prix de leur fang ils étoient réfolus à les défendre l'un & l'autre. La guerre fut longue & terrible; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arrofoient leurs fillons arides, la néceffité fit la loi; & la douce équité du regne des Incas juftifia leur violence.

Ces Nations à peine étoient rendues fous les murailles de Cufco, lorfqu'on apprit que le Roi de Quito s'avançoit vers Tumibamba. Huafcar vouloit aller l'attendre au paffage du fleuve qui baigne ces campagnes; mais la fortune le fervit mieux que la prudence & le confeil.

Ataliba avoit paffé le fleuve; & fur la colline oppofée il vouloit établir fon camp. Le jour pen-

choit vers ſon déclin. L'armée de Quito avoit fait une longue marche ; & le ſoldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais le zele donnant des forces, on montoit la colline avec ſécurité. Tout-à-coup, ſur la cime, ſe préſente en colonne l'armée du Roi de Cuſco. A la vue de l'ennemi, elle ſe déploie ; à l'inſtant le ſignal du combat ſe donne. L'avantage du lieu, du nombre, ſur des troupes déja vaincues par l'épuiſement de leurs forces, l'emporta ſur la valeur. Ceux de Quito, vingt fois ralliés & rompus, ne durent leur ſalut qu'aux ombres de la nuit, qui favoriſa leur retraite. Il fallut repaſſer le fleuve ; & le Roi qui voulut en perſonne protéger ce paſſage, tomba aux mains des ennemis.

Huaſcar dédaigna de le voir. « Il aura le ſort » d'un rebelle, dit-il. Qu'on le garde avec ſoin » dans le fort de Tumibamba. »

Ce déſaſtre porta la déſolation dans l'armée du Roi captif. Tout le camp étoit en tumulte. Le fils d'Ataliba y couroit éperdu, & crioit à ſes Peuples, en leur tendant les bras : « Mes » amis ! rendez-moi mon pere. » Sa douleur, ſon égarement redoubloit encore la triſteſſe dont les eſprits étoient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au devant de Zoraï, & le ramenant dans ſa tente, lui dit : » Prince, modérez-vous. Rien n'eſt déſeſpéré. » Vos Peuples ſont fideles. Votre pere eſt vi- » vant. Il vous ſera rendu. — Vous me flattez,

» dit le jeune homme, tremblant de frayeur & » de joie. — Je ne vous flatte point : il vous » ſera rendu, dit le vieillard. Allez, & donnez » à vos Peuples l'exemple de la fermeté. »

La nuit vint; un ſilence morne, répandu dans toute l'armée, marquoit la conſternation. Palmore, ſeul, enfermé dans ſa tente, veillant & méditant, ſe diſoit à lui-même : « Que ferai-je? » Si par la force je veux délivrer mon Roi : je » connois bien ſon ennemi; il le fera périr, plu- » tôt que de le rendre; & ſi je laiſſe voir de » l'irréſolution, de la foibleſſe & de la crainte, » le découragement s'empare de l'armée : elle va » tout abandonner. »

Comme il étoit plongé dans ces triſtes penſées, un vieux ſoldat ſe préſente à lui. « Me recon- » nois-tu, lui dit-il? J'ai combattu ſous tes en- » ſeignes dans la conquête de Quito. Tu vois » encore mes cicatrices. Quand le Cacique de » Tacmar fut vaincu, pris & enfermé dans le » fort de Tumibamba, je fus l'un de ſes gardes. » On vint pour l'enlever; & par une longue ca- » verne, on alloit percer ſa priſon. L'entrepriſe » fut découverte; & Tacmar, réduite à ſe ren- » dre, obtint que ſon Cacique fût mis en liberté. » La paix fit oublier la guerre; & l'on négligea » de combler le chemin creuſé ſous le fort : ſeu- » lement d'épais mangliers en dérobent l'entrée; » mais elle m'eſt connue; & ſi la priſon de l'Inca » eſt, comme je le crois, la priſon du Cacique,

» je ne veux que dix hommes, d'un courage » éprouvé, pour le délivrer cette nuit. »

Palmore applaudit à ſon zele, lui dit de ſe choiſir lui-même des compagnons dignes de lui, & dans le plus profond ſilence il les voit s'éloigner du camp. Mais il paſſe la nuit dans les plus cruelles alarmes. Il craint, il eſpere, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'événement. Il y va de la liberté & de la vie de ſon Roi. Il l'aura ſauvé, ou perdu. Ce moment fatal en décide.

Cependant le Roi de Quito gémit ſous le poids de ſes chaînes, plus tourmenté par la penſée de ſes Peuples & de ſon fils, que par le ſentiment de ſon propre malheur.

Tout-à-coup, au milieu de ces réflexions, où ſon ame étoit abymée, il entend un bruit ſouterrein. Il écoute; ce bruit approche. Il ſent frémir la terre ſous ſes pas. Il recule; il la voit s'écrouler. A l'inſtant s'éleve, comme d'un tombeau, un homme, qui, ſans lui parler, lui fait le geſte du ſilence, & l'ayant ſaiſi par la main, l'entraîne dans l'abyme qui vient de s'ouvrir devant lui.

Ataliba, ſans réſiſtance, ſe livre à ſon guide; il le ſuit, &, à l'iſſue de la caverne, il ſe voit entouré de Soldats qui lui diſent : « Venez, » Prince; vous êtes libre. Venez; vos Peuples » vous attendent. Rendez-leur la vie & l'eſpoir. — » Je ſuis libre! & par vous! O mes libérateurs! » leur dit-il, en les embraſſant, que ne vous

» dois-je pas! Serai-je aſſez puiſſant pour vous
» récompenſer jamais? Achevez. Il s'agit de frap-
» per les eſprits par l'apparence d'un prodige. Ca-
» chez-leur que c'eſt vous qui m'avez délivré. » Ils lui promettent le ſilence; &, à la faveur de la nuit, Ataliba paſſe le fleuve, arrive dans ſon camp, & pénetre ſans bruit juſqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avoit épuiſé le tourment de l'inquiétude, en revoyant ſon Maître, ſe jette à ſes genoux. L'Inca le releve & l'embraſſe. « Sol-
» dats, que l'un de vous, ſans bruit, coure an-
» noncer au Prince le retour de ſon pere, dit
» Palmore; » & l'inſtant d'après arrive, dans l'égarement de la ſurpriſe & de la joie, ce fils ſi tendre & ſi chéri. Les tranſports mutuels du jeune Inca, & de ſon pere, furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empreſſée à revoir ſon Roi. Il parut; les cris redoublerent : « Le voilà! c'eſt lui : c'eſt lui-même.
» Il eſt libre. Il nous eſt rendu. »

» Oui, Peuple, dit Ataliba, le Soleil mon
» pere a trompé la vigilance de mes ennemis. Il
» m'a fait échapper des murs qui m'enfermoient.
» Ma délivrance eſt ſon ouvrage. »

A ce récit la multitude ajoute, (car elle aime à exagérer l'objet de ſon étonnement) elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de ſa priſon, a été changé en ſerpent (*). Ce bruit vole de bouche

(*) Ce trait-là eſt d'après l'hiſtoire.

en bouche. On le croit, & on le publie comme un ſigne éclatant de la faveur du Ciel.

» Palmore, dit le Roi, voilà bien le moment » de ſurprendre mes ennemis, & de réparer ma » diſgrace. »

» Non, Prince, non, lui dit Palmore, vous » ne vous expoſerez plus. C'eſt aſſez des frayeurs » que cette nuit nous a cauſées. Allez vous join- » dre à ceux qui défendent Cannare, & me ren- » voyez Corambé. » Le Roi céda à ſes inſtances; & il fit appeller ſon fils.

» Prince, lui dit-il, je vous laiſſe ſous la con- » duite de mes amis, & ſous la garde de mes Peu- » ples. Souvenez-vous de vos aïeux. Ils porterent » dans les combats une ſage intrépidité. Imitez » leur prudence, ou plutôt conſultez celle des » chefs qui vous commandent. Une ſage docilité » pour les conſeils de ceux que les ans ont inſ- » truits, eſt la prudence de votre âge. Mes amis, » dit-il à Palmore & aux guerriers qui l'entou- » roient, je vous le confie, & ſur lui je vous » donne les droits d'un pere. Adieu, mon fils. Re- » viens digne de toute ma tendreſſe. » A ces mots, preſſant dans ſes bras ce jeune homme, dont la beauté noble avec modeſtie, & fiere avec douceur, étoit l'image de la vertu dans l'ingénue adoleſcen- ce, le Roi laiſſa échapper quelques larmes; & fixant ſur Palmore & ſur les Caciques un regard qui leur exprimoit toute l'émotion de ſon cœur paternel, il leur remit ſon fils, & détourna les yeux.

NOTES.

(*a*) LES *énormes couleuvres.*] Elles ont jufqu'à vingt-cinq & trente pieds de longueur.

(*b*) *De cet oifeau terrible.*] Il eft noir & blanc comme la pie. La nature lui a refufé des ferres; mais il a le bec fi dur & fi fort, que d'un feul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses ailes déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oifeaux fuffifent pour tuer un taureau, & pour le dévorer.

(*c*) *Les mêmes que pour les enfants du Soleil.*] Les cheveux coupés, les oreilles percées, & la frange *Lautu* fur le front.





CHAPITRE XXXV.

TANDIS qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traverſoit les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venoit d'éclater. Tout un Peuple environnoit la citadelle, & menaçoit de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvoient. L'extrémité étoit preſſante. Pour forcer ce Peuple aguerri à lever le ſiege, il falloit ſortir des murs, & l'attaquer, au riſque d'être enveloppé, & d'être accablé ſous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomenes de la nature. L'aſtre adoré dans ces climats s'obſcurcit tout-à-coup, au milieu d'un ciel ſans nuage. Une nuit ſoudaine & profonde inveſtit la terre. L'ombre ne venoit point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, & enveloppa l'horizon. Un froid humide a ſaiſi l'athmoſphere. Les animaux, ſubitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumiere qui les conduit, dans une immobilité morne, ſemblent ſe demander la cauſe de cette nuit inopinée. Leur inſtinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'eſt pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémiſſante, étonnés de ne pas ſe voir; dans les vallons, ils ſe raſſemblent & ſe preſſent en friſſonnant. Les oiſeaux, qui, ſur la foi du jour, ont pris leur eſſor dans les airs, ſurpris par les

ténebres, ne ſavent où voler. La tourterelle ſe précipite au devant du vautour, qui s'épouvante à ſa rencontre. Tout ce qui reſpire eſt ſaiſi d'effroi. Les végétaux eux-mêmes ſe reſſentent de cette criſe univerſelle. On diroit que l'ame du monde va ſe diſſiper ou s'éteindre; & dans ſes rameaux infinis, le fleuve immenſe de la vie ſemble avoir ralenti ſon cours.

Et l'homme!.... Ah! c'eſt pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'inſtinct le trouble & les perplexités d'une prévoyance impuiſſante. Aveugle & curieux, il ſe fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, & ſe remplit de noirs préſages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les Peuples à qui des Sages ont révélé les myſteres de la nature! Ils ont vu ſans inquiétude l'aſtre du jour, à ſon midi, dérober ſa lumiere au monde; ſans inquiétude ils attendent l'inſtant marqué où notre globe ſortira de l'obſcurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomene a frappé les adorateurs du Soleil! Dans une pleine ſérénité, au moment où leur Dieu, dans toute ſa ſplendeur, s'éleve au plus haut de ſa ſphere, il s'évanouit! & la cauſe de ce prodige, & ſa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cuſco, les camps des deux Incas, tout gémit, tout eſt conſterné.

A Cannare, une horreur ſubite avoit glacé tous

les eſprits. Les aſſiégés, les aſſiégeants avoient le front dans la pouſſiere. Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, obſervoit avec un étonnement mêlé de compaſſion, ce que peuvent ſur l'homme l'ignorance & la peur. Il voyoit pâlir & trembler les guerriers les plus intrépides. » Amis, dit-il, écoutez-moi. Le temps preſſe. » Il eſt important que votre erreur ſoit diſſipée. » Ce qui ſe paſſe dans le ciel n'eſt point un pro- » dige funeſte. Rien de plus naturel : vous l'allez » concevoir ; vous allez ceſſer de le craindre. » Les Indiens, que ce langage commence à raſſurer, prêtent une oreille attentive ; & Alonzo pourſuit. « Lorſqu'à l'ombre d'une montagne, vous » ne voyez point le Soleil ; ſans vous en effrayer, » vous dites : La montagne me le dérobe ; ce n'eſt » pas lui, c'eſt moi qui ſuis dans l'ombre ; il eſt » le même dans le ciel. Hé bien, au-lieu d'une » montagne, c'eſt un globe épais & ſolide, un » monde ſemblable à la terre, qui dans ce mo- » ment paſſe au deſſous du Soleil. Mais ce mon- » de, qui ſuit ſa route dans l'eſpace, va s'éloi- » gner ; & le Soleil va reparoître plus radieux » que jamais. N'ayez donc plus de peur d'une » ombre paſſagere, & profitez de l'épouvante dont » vos ennemis ſont frappés. »

Le caractere de l'erreur, chez les Peuples du nouveau Monde, eſt de n'avoir point de racines. Elle tient ſi peu aux eſprits, que le premier ſouffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont priſe ſans

examen, ils l'abandonnent ſans regret. Alonzo, par le ſeul moyen d'une image claire & ſenſible, détrompa tous les eſprits, & ranima tous les cœurs. On vit en effet le Soleil, qui, comme un cercle d'or, brillant au bord de l'ombre, commençoit à ſe dégager. « Quoi! ce n'eſt donc ni » défaillance, ni colere dans notre Dieu? s'é-» crierent-ils; » & Corambé achevant de bannir leur crainte: « Soldats, dit-il, j'ai déja vu arri-» ver ce qu'il nous annonce. Il eſt plus éclairé que » nous. Hâtez-vous donc, prenez vos armes, ſor-» tons & chaſſons ces rebelles, que la frayeur a » déja vaincus. »

Aux cris des aſſiégés, qui, dès le crépuſcule du jour renaiſſant, s'élançoient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnerent à une terreur inſenſée. On fit main baſſe ſur leur camp, un inſtant le mit en déroute; & le Soleil éclairant ces campagnes, les vit jonchées de mourants & de morts.

Alonzo, dans cette ſortie, n'avoit point quitté Capana; & à la tête des Sauvages, ils achevoient de diſſiper les bataillons qu'ils avoient rompus, lorſqu'ils virent de loin un autre combat s'engager « Voilà, je crois, dit Alonzo, une troupe » de nos amis ſur qui les Cannarins ſe vengent. » Volons à leur ſecours. » Ils traverſent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux; & un tourbillon de pouſſiere marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'étoit le Roi, c'étoit l'Inca lui-même,

même, qu'une vaillante efcorte environnoit, & défendoit contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de fon bouclier, & plus encore à fon courage, Alonzo reconnoît le Roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de vîteffe que le glaive du Caftillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui preffe Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, & croit voir la victoire. Il ne fe trompoit pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repouffent, renverfent tout ce qui s'oppofe à leurs coups.

Dès que les Cannarins, difperfés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, fe jettant dans les bras d'Alonzo : « Qu'il m'eft doux, lui dit-il, ô mon » ami, de te devoir ma délivrance! Mais je fuis » bleffé. Je te laiffe le foin de rallier mes trou- » pes. Fais grace aux vaincus défarmés. » A ces mots, pâle & chancelant, il fe fit porter dans le fort.

Sa bleffure étoit douloureufe ; mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait préfent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or ; ce baume, verfé dans la plaie, en fut la guérifon, & rendit ce malheureux Prince à la vie & à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'Inca fur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, & qu'elle y eût jetté l'alarme.

Alors il s'y rendit lui-même ; & parlant au Roi de Cuſco : « L'Inca ton frere, lui dit-il, t'a de-
» mandé la paix ; & tu lui as déclaré la guerre.
» Il eſt venu au devant de la guerre, & il de-
» mande encore la paix. Un moment d'impru-
» dence, qui t'a donné ſur nous l'avantage d'une
» ſurpriſe, ne nous a point découragés, & ne doit
» point t'enorgueillir. Nous ſouhaitons la paix,
» uniquement par amour de la paix, & par la
» juſte horreur que nous fait la guerre civile. Inca,
» peſe bien ta réponſe. Nos lances ſont baiſſées ;
» nos arcs ſont détendus ; la fleche de la mort
» repoſe dans le carquois ; ſonge, avant qu'elle
» ſoit tirée, aux malheurs qu'un mot de ta bou-
» che peut prévenir, ou peut cauſer. C'eſt ici ſur-
» tout que la parole eſt meurtriere, & que la lan-
» gue d'un Roi eſt un dard à cent mille poin-
» tes. Tu réponds au Soleil ton pere du ſang de
» ſes enfants, & de celui de tes Sujets. L'égalité,
» l'indépendance, mais la concorde & l'union,
» voilà ce que le Roi ton frere me charge de
» t'offrir, & de te demander. »

Le Monarque lui répondit, que les Incas ſes aïeux n'avoient jamais reçu la loi. Palmore, en gémiſſant, lui dit : « Hé bien, tu le veux !... A
» demain. » Et il retourna dans ſon camp.

L'aube du jour vit les deux armées ſe déployer dans la campagne. C'étoit la premiere fois, depuis onze regnes, qu'on voyoit arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'eſt le gage

de la victoire; & le centre, où il eſt placé, eſt le point le plus important de l'attaque & de la défenſe.

Loin de ce centre périlleux, & ſur une éminence, du côté de Cuſco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huaſcar, porté par vingt Caciques, & ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huaſcar, du haut de ce trône, domine ſur la campagne, & ſemble préſider au ſort du combat qui va ſe donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre; & ſoudain le cri de guerre de ces Peuples, ce mot formidable, Illapa (*), répété par cent mille voix, fait retentir les bois & les montagnes. A ce cri redoublé ſe joint le ſifflement des fleches, qui vont ſe tremper dans le ſang.

Mais bientôt les carquois s'épuiſent; & la fleche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus aſſurés. Bientôt on voit les bataillons flottants, s'éclaircir & ſe reſſerrer pour remplir & cacher leurs vuides. La douleur étouffe ſes cris; la mort eſt farouche & muette; & pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuſes plaintes, l'Indien renferme en lui-même juſqu'à ſon dernier ſoupir.

Au javelot ſuccedent la hache & la maſſue :

(*) On a déja dit que ce mot ſignifie *l'éclair, le tonnerre & la foudre.*

armes terribles chez des Peuples à qui le fer & le falpêtre, ces préfents des furies, font encore inconnus. Jufques-là une égale intrépidité avoit rendu le combat douteux : la victoire, incertaine entre les deux armées, planant fur le champ de bataille, trempoit, des deux côtés, fes ailes dans le fang. Mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avoient des Peuples aguerris fur des Peuples long-temps paifibles. Ce que l'armée de Cufco avoit de plus vaillant, défendoit la colline. Le refte, compofé de Pafteurs amollis dans une douce oifiveté, avoit l'avantage du nombre, qui ne peut balancer long-temps celui de la valeur. De nouveaux bataillons fe préfentoient en foule à la place de ceux qui, rompus & défaits, tournoient le dos à l'ennemi ; mais ils fuccomboient à leur tour. Pas à pas l'ennemi s'avance, & menace d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le Roi de Cufco voit de loin fléchir le centre de fon armée ; il détache de la colline l'élite des Peuples guerriers qui gardoient fa perfonne. C'eft ce qu'attendoit Corambé ; & tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choifis & réfervés, il marche droit à la colline, enfonce l'enceinte affoiblie du trône de l'Inca, s'ouvre par le carnage un chemin fanglant jufqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, & l'entraîne.

Auffi tôt mille cris funeftes annoncent ce défaftre Le bruit s'en répand dans l'armée, & y

porte le déſeſpoir. Tout s'épouvante & ſe diſperſe. On ne voit que des Peuples déſolés, éperdus, jetter leurs armes & s'enfuir. La douleur, le trouble, l'effroi leur interdit même la fuite; ils tombent épars dans la plaine; & vaincus, ils n'ont plus d'eſpoir qu'en la clémence des vainqueurs; mais c'eſt vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié : l'aveugle rage tranſporte ceux d'Ataliba. Les deux vieillards qui les commandent, ont beau leur crier de ceſſer, d'épargner le ſang; le ſang coule & ne peut les raſſaſier. Jamais ils ne croiront avoir aſſez vengé la perte qui les rend furieux & barbares. Leur Prince, le fils de leur Roi, Zoraï ne vit plus. O pere infortuné! que tu vas pleurer ta victoire!

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançoit à la tête des ſiens, qu'il animoit par ſon exemple. A ſa jeuneſſe, à ſa beauté, au feu de ſon courage, tous les cœurs ſe ſentoient émus. L'ennemi, le voyant s'expoſer à ſes coups, l'admiroit, le plaignoit, oublioit de le craindre, & aucun n'oſoit le frapper. Un ſeul, & ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune Prince, au fort de la mêlée, venoit de ſaiſir l'étendard, lui lance une fleche homicide. Le caillou dont elle eſt armée, lui perce le ſein. Il chancelle; ſes Indiens s'empreſſent de le ſoutenir, mais, hélas! inutilement. Le feu de ſes regards s'éteint, l'éclat de ſa beauté s'efface, le friſſon de la mort commence à ſe répandre dans ſes veines. Tel, ſur le bord d'une

forêt, un jeune cedre, déraciné par un coup de vent furieux, ne fait que se pencher sur les cedres voisins, qui le soutiennent dans sa chûte. On le croiroit encore vivant; mais la langueur de ses rameaux & la pâleur de son feuillage annoncent qu'il est détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé sur ses Soldats, parut le jeune Inca, mortellement blessé. « O mon pere! dit-il, d'une » voix défaillante, ô quelle sera ta douleur! Amis, » achevez. Que mon sang lui ait au moins acquis la victoire. Vous envelopperez mon corps » dans ce drapeau qui m'a coûté la vie, pour dérober aux yeux d'un pere une image trop affligeante, & pour le consoler, en l'assurant que » je suis mort digne de lui. »

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentissoient autour de lui. « Non, dit-il, c'est assez de vaincre; je ne veux point être vengé. Je » suis Inca, & je pardonne. » On l'emporte loin du combat dont la fureur se renouvelle; & quelques instants après, soulevant sa paupiere vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de pere, & il rend le dernier soupir. C'est dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cusco que leur Roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre côté la fureur, ne présentent dès-lors, dans les champs de Tumibamba, que la déroute & le carnage. Cusco fut prise & saccagée; l'ainé des freres de son Roi,

le vaillant & ſage Mango, qui la défendoit, vit enfin qu'il falloit périr, ou céder : il fit ſa retraite en combattant, & ſe ſauva vers les montagnes. A peine la fiere Ocello, la belle & touchante Idali, avec cet enfant précieux (*) que ſa naiſſance avoit deſtiné à l'Empire, eurent le temps de s'échapper; & les Généraux d'Ataliba, après des efforts inouis pour faire ceſſer le ravage, rallierent enfin leurs troupes ſur le bord de l'Apurimac.

(*) Xaïra.





CHAPITRE XXXVI.

C'EST là que frémiſſoit Huaſcar, ſous une garde inexorable. Palmore & Corambé, en entrant dans ſa tente, ſe proſternent, ſelon l'uſage, &, par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il ſouleve à peine ſa tête; & d'un œil indigné regardant ſes vainqueurs : « Traîtres, dit-il, rom-
» pez mes chaînes, ou trempez vos mains dans
» mon ſang. C'eſt inſulter à mon malheur, que
» de mêler ainſi le reſpect à l'outrage. Si je ſuis
» Roi, rendez-moi libre; alors vous vous prof-
» ternerez. Mais, ſi je ne ſuis qu'un eſclave, que
» ne me foulez-vous aux pieds? »

A peine il achevoit ces mots, que ſon oreille fut frappée de cris & de gémiſſements. « Tu n'es
» pas le ſeul malheureux, lui dit Palmore. Ata-
» liba vient de perdre ſon fils. — Ah! je le verrai
» donc pleurer, s'écria Huaſcar avec une joie in-
» humaine. Puiſſe le Ciel lui rendre tous les maux
» qu'il m'a faits! »

Les Peuples de Quito, raſſemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune Prince, que l'on déroboit à leurs yeux, & ce ſont leurs cris de douleur & de rage qu'on vient d'entendre. On les appaiſe, on les retient, on les engage à repaſſer le fleuve; & la marche de cette armée victorieuſe & conquérante, reſſemble à la

pompe funebre d'un jeune homme, que ſa famille, dont il auroit été l'eſpoir, accompagneroit au tombeau. La conſternation, le deuil & le ſilence environnoient le pavois où le Prince étoit étendu, enveloppé dans cette enſeigne, triſte & glorieux monument de ſa valeur. Après lui, le Roi de Cuſco, porté ſur un ſiege pareil, jouiſſoit, au fond de ſon cœur, de la calamité publique.

Les deux Généraux d'Ataliba accompagnoient le lit funebre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venoient de conquérir un Empire, & ne penſant qu'à la douleur dont ce malheureux pere alloit être frappé.

» Hélas! diſoit Palmore, il nous l'a confié; il » l'attend; ſes bras paternels ſeront ouverts pour » l'embraſſer; & ce n'eſt plus qu'un corps glacé » que nous allons lui rendre! Comment paroître » devant lui? »

» Il eſt homme, dit Corambé : ſon fils étoit » mortel : je le plains; mais au-lieu de flatter » ſa foibleſſe, je veux lui donner le courage de » réſiſter à ſon malheur. Laiſſez-moi devancer l'ar- » mée, & le voir, avant que le bruit de cette » mort ſoit répandu. »

Ataliba, guéri de ſa bleſſure, mais foible encore & languiſſant, avoit eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avoit que trop bien vengé. Il gémiſſoit ſur ſa victoire, roulant dans ſa penſée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontoient pour lui ſon fils, ſes amis & ſes Peu-

ples, lorſqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel ſujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduiſe. Corambé paroît devant lui. « Inca, lui dit-il, » c'en eſt fait : l'Empire eſt à toi ſans partage ; » tes ennemis ſont tous détruits ou déſarmés : » Huaſcar eſt le ſeul qui te reſte ; il eſt captif ; » on te l'amene. »

A peine il achevoit ces mots, Ataliba, tranſporté de joie, ſe leve, l'embraſſe, & lui dit : » Invincible guerrier, j'attendois tout de toi & » de celui qui te ſeconde ; mais ce prodige a paſſé » mon attente & les vœux que j'oſois former. » Acheve de mettre le comble au bonheur de ton » Roi. Il eſt pere ; il reſſent les alarmes d'un pere. » Où eſt mon fils ? où l'as-tu laiſſé ? pourquoi » n'eſt-il pas avec toi ? — Ton fils..... il a vu » des dangers dont le plus courageux s'étonne. » — Et ſans doute il les a bravés ? Réponds. Ce » ſilence eſt terrible. — Que te dirois-je, hélas ! » Pour la premiere fois il voyoit l'horreur des » batailles. La nature a des mouvements que la » vertu ne peut dompter. — Ciel ! qu'entends-je ? » Il a fui ! il s'eſt couvert de honte ! il a déshonoré ſon pere ! — Eût-il mieux valu qu'expoſé à une mort inévitable, il s'y fût livré ? — » Plût au Ciel ! — Hé bien, conſole-toi. Il s'eſt » comblé de gloire, & il eſt mort digne de toi. — » Il eſt mort ! — Ton armée te l'apporte en pleurant : il en fut l'amour & l'exemple. Jamais,

» dans un âge si tendre, on n'a montré tant de
» valeur. »

Ce coup terrible pénétra jusqu'au fond de l'ame d'un pere; mais il la soulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur; & alors deux sources de larmes coulent de ses yeux. « Ah!
» cruel! par quelle épreuve, disoit-il, vous avez
» préparé mon cœur à la constance! Vous avez
» pu calomnier mon fils! & moi j'ai pu vous
» croire! Ah! cher enfant! pardonne: des larmes
» éternels expieront mon erreur. La gloire même
» de ta mort ne me la rend que plus cruelle. Jour
» désastreux! combat funeste! ah! c'est ainsi que
» le Ciel venge le crime d'une guerre impie: les
» vaincus, les vainqueurs en partagent la peine
» horrible; & sa colere les confond. »

Il fallut prendre, pour ce pere affligé, le soin de son nouvel Empire. Cette riche & vaste conquête, fruit des travaux de onze regnes, & qu'il avoit faite en un jour, Cusco, réduite sous ses loix, son rival même prisonnier & mis en son pouvoir, rien ne le touche. Il demande son fils. Le cortege s'avance. Le corps enveloppé dans l'enseigne fatale, est déposé sous ses yeux. L'Inca le regarde en silence. Il fait signe au cortege & à sa Cour de s'éloigner. On lui obéit; & seul au fond de son palais avec l'objet de sa douleur, il s'enferme; il approche, & d'une main tremblante il souleve le voile, il découvre ce corps sanglant; il jette un cri, & se renverse, comme frappé du

coup mortel. Immobile & glacé lui-même, il eſt ſans couleur & ſans voix ; & quand il a repris ſes ſens, & que ſa douleur ſe ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embraſſe ſon fils, cent fois, collant ſa bouche ſur ſes levres éteintes, & de ſon ſein preſſant ce cœur, qui ne bat plus contre le ſien, il demande au Ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la bleſſure, il lave de ſes pleurs le ſang qui s'en eſt épanché; tantôt ſes regards immobiles, fixés ſur les yeux de ſon fils, ſemblent y rechercher la vie. « Ah! dit-il, ſi ce corps glacé » pouvoit revivre, ſi ces yeux pouvoient me re- » voir! Hélas! plus d'eſpérance! Ils ſont fermés » ces yeux; ils le ſont pour jamais. Ses graces, » ſa beauté, ſes vertus, rien n'a pu prolonger » ſes jours; & d'un fils qui faiſoit ma gloire & » ma félicité, voilà ce qui me reſte. » C'eſt ainſi qu'oubliant ſes proſpérités, ſon triomphe, il s'abymoit dans ſa douleur.

Après qu'elle fut épuiſée, & que la nature affoiblie fut tombée de cet accès dans un ſtupide abattement, ce pere malheureux ſe laiſſa détacher des triſtes reſtes de ſon fils. Ses amis, & ſur-tout Alonzo, eſſayoient de le conſoler. « Ah! laiſſez- » moi, diſoit-il, payer à la nature le tribut d'une » ame ſenſible. J'ai bu la coupe du bonheur; j'en » ai épuiſé les délices. L'amertume eſt au fond; » je veux m'en abreuver. Mon fils, mon cher fils » m'a donné tant de douces illuſions! tant de flat-

» teuſes eſpérances ! La douleur ſuit la joie ; hé-
» las ! elle ſera plus longue. C'eſt ſans retour, c'eſt
» pour jamais que la joie a quitté mon cœur. »

On lui parla de ſa puiſſance, du ſoin de l'affermir, des moyens de la conſerver. « Qu'en ſe-
» rois-je, dit-il, de cette puiſſance accablante ?
» Suis-je un Dieu, pour veiller ſur un Empire
» immenſe, pour être ſans ceſſe & par-tout pré-
» ſent à ſes beſoins ? Qu'on m'amene mon frere.
» Oui, je veux l'appaiſer ; je veux que, témoin
» de mes larmes, il en ſoit touché, qu'il me plai-
» gne, & qu'il me trouve encore plus malheu-
» reux que lui. »

Huaſcar, chargé de liens, parut devant Ataliba. « Vois, lui dit ce pere affligé, vois, cruel,
» ce que tu me coûtes. — Il te ſied bien, répond
» le farouche Huaſcar, de me reprocher une mort,
» quand dix mille Incas égorgés ſont les victimes
» de ta rage ! Tu pleures, tigre ! tu le dois ; mais
» eſt-ce là ce que tu pleures ? Va voir le meurtre
» qu'on a fait des Peuples ſujets de tes peres, Cuſ-
» co, ſes palais, & ſes temples regorger du ſang
» des vieillards, & des femmes & des enfants,
» ſes murs ſaccagés, ſes campagnes, qui ne ſont
» plus que des tombeaux ; & pleure ton fils, ſi
» tu l'oſes. »

Ces terribles mots étoufferent dans le cœur d'Ataliba le ſentiment de ſon propre malheur : le Roi prit la place du pere. Il regarde ſes Lieutenants, & les interroge des yeux. Leur ſilence même eſt

l'aveu de ce qu'il vient d'entendre. « Il eſt donc » vrai, dit-il ? & par une aveugle fureur on m'a » rendu exécrable à la terre ! Cela ſeul manquoit » à mes maux. » Alors, renverſé ſur ſon trône, & détournant les yeux pour ne pas voir la lumiere, il reſte dans l'accablement, & ne reſpire que par de longs ſanglots. « Juſqu'à l'inſtant où » ton fils a péri, lui dit Palmore avec triſteſſe, » j'ai pu commander à tes Peuples ; mais, du » moment qu'ils l'ont vu tomber, leur douleur, » transformée en rage, n'a plus connu de frein. » Punis-les, ſi tu veux, de l'avoir trop aimé ; » ou pardonne à leur déſeſpoir, dont la cauſe » n'eſt que trop juſte, & dont l'excuſe eſt dans » ton cœur. Ils ont vengé ton fils, comme l'au- » roit vengé ſon pere. »

» Huaſcar, reprit Ataliba après un long & » douloureux ſilence, voilà les excès effroyables » où ſe portent les Nations, lorſqu'une fois la » diſcorde & la guerre ont rompu les nœuds les » plus ſaints, & chaſſé des cœurs la nature. Étouf- » fons ces fureurs dans nos embraſſements. Re- » prends ton ſceptre & ton Empire, & pardonne- » moi tes malheurs. »

Huaſcar indigné le repouſſe, & lui dit : « Va, » meurtrier de ma famille, va regner ſur des » morts, t'aſſeoir ſur des ruines, & t'applaudir, » en contemplant des maſſacres & des débris. Tel » eſt l'Empire que tu m'offres. Je ne veux de toi » que la mort. Garde tes préſents, ta pitié ; garde

» les fruits de tes forfaits; qu'ils en éterniſent la » honte; & que, pour mieux te déteſter, les mal- » heureux que je te laiſſe ſoient condamnés à » t'obéir. »

» Tu ſais, lui dit Ataliba, que les crimes que » tu m'imputes, ne ſont pas les miens; tu le ſais, » mais ta douleur te rend injuſte. Je laiſſe au » temps à la calmer. Un jour tu te reſſouvien- » dras que j'ai déteſté la guerre, que je t'ai de- » mandé la paix, que je te la demande encore, » plus pénétré, plus accablé que toi des maux » que nous nous ſommes faits. Alors tu retrou- » veras ton frere tel que tu le vois aujourd'hui, » traitable, humain, ſenſible & juſte. Adieu. Je » te laiſſe en ces murs, captif, il eſt vrai, mais » n'ayant qu'à vouloir, pour ceſſer de l'être. Le » jour même que, ſur l'autel du Soleil notre pe- » re, tu conſentiras, avec moi, à nous jurer une » alliance & une paix inviolable, ton Trône, ton » Empire, tout te ſera rendu. »





CHAPITRE XXXVII.

LA citadelle de Cannare fut la prifon du Roi captif. Le vainqueur y laiffa une garde fidelle fous le févere Corambé. Il envoya Palmore gouverner en fon nom les Etats de Cufco; & lui, rendant, fur fon paffage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Iliniça, les laboureurs qu'il en avoit tirés, il retourne à Quito fans pompe, accompagné du lit funebre qui portoit fon malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une défolation publique. Sa famille éplorée vient au devant de lui. Un Peuple nombreux l'accompagne; mais aucune voix ne s'éleve pour féliciter le vainqueur : on n'eft occupé que du pere; & fi la nuit déroboit à fes yeux tout ce Peuple qui l'environne, aux gémiffements échappés à travers un vafte filence, il fe croiroit dans un défert, où quelques malheureux égarés & plaintifs implorent le fecours du Ciel.

Dans cette foule, & au milieu de la famillé de l'Inca, paroît une femme éperdue. Ses voiles déchirés, fa tête échevelée, fon fein meurtri, fes yeux égarés, fa pâleur, les convulfions de la douleur dans tous les traits de fon vifage, fes mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mere, & une mere au défefpoir.

Du

Du plus loin que l'Inca la voit, il defcend de fon fiege, il va au-devant d'elle, & la recevant dans fes bras: « Ma bien aimée, lui dit-il, le So-
» leil notre pere a rappellé ton fils : il difpofe
» de fes enfants. Heureux celui que l'innocence,
» la vertu, la gloire, l'amour accompagnent juf-
» qu'au tombeau! Il a fait la moiffon; il quitte
» le champ de la vie. Ton fils a peu vécu pour
» nous, mais affez pour lui-même : il emporte
» avec lui ce que les ans donnent à peine, & ce
» qu'un inftant peut ravir, les regrets & l'amour
» du monde. Affligeons-nous de lui furvivre :
» l'homme à plaindre eft celui qui pleure, & non
» pas celui qui eft pleuré. Mais, par un excès
» de douleur, n'accufons pas la deftinée; ne re-
» prochons pas au Soleil d'avoir repris un de fes
» dons. » Vérités confolantes pour de moindres douleurs, mais trop foible foulagement pour le cœur d'une mere! Elle demande à voir fon fils; on apporte à fes pieds ce que la mort lui en a laiffé; & à l'inftant, avec un cri qui part du fond de fes entrailles, elle fe jette fur ce corps inanimé, elle l'embraffe, elle le ferre étroitement, elle l'inonde de fes larmes, jufqu'à ce qu'elle-même, étouffée, expirante, elle ait perdu le fentiment de la vie & de la douleur.

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, fentoit r'ouvrir, à cette vue, toutes les plaies de fon cœur; le jeune homme mêloit fes larmes aux larmes de fon ami; & les neveux de Montezume, témoins

de la défolation d'une augufte famille, penfoient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'étoit le nom de cette mere infortunée) fut portée dans fon palais; & l'Inca fe rendit au temple, où le corps de fon fils, arrofé de parfums, fut dépofé, en attendant le jour deftiné à fes funérailles.

Après un humble facrifice, pour rendre graces au Soleil, l'Inca fortit du temple, & fous le portique, où fon Peuple l'environnoit, il éleva la voix, & demanda filence. « Ma caufe étoit jufte, » dit-il, & notre Dieu l'a protégée; mais l'aveu- » gle ardeur de mes troupes à nous venger, mon » fils & moi, a déshonoré ma victoire; & c'eft » moi qui porte la peine des excès commis en » mon nom. Peuple, je veux bien expier ce qu'on » a fait d'injufte & d'inhumain. Mais c'eft affez » pour votre Roi d'être malheureux; n'achevez » pas de l'accabler, en le croyant coupable. Il » ne l'eft point. J'étois expirant à Cannare, lorf- » qu'on y a verfé tant de fang; j'étois éloigné de » Cufco, lorfqu'on l'a faccagée; & j'ai détefté » ces fureurs. Je vous conjure, au nom du Dieu » qui m'en punit, de m'en épargner le reproche. » Puiffe mon nom être effacé de la mémoire des » hommes, avant qu'on y ajoute le furnom de » cruel! Le Roi mon frere, que le fort a mis en- » tre mes mains, fera, malgré lui-même, un » exemple de ma clémence. Cependant, fi le cri » de la calamité retentit jufqu'à vous, & s'il vous

» fait entendre qu'Ataliba fut violent & ſangui-
» naire ; ô mon Peuple, élevez la voix, & répon-
» dez qu'Ataliba fut malheureux. »

Le ſoir même, avec Alonzo, ſoulageant ſon ame oppreſſée : « Mon ami, lui dit-il, tu ſais » toute l'horreur que nos diſcordes m'inſpiroient; » l'événement a paſſé mes craintes ; & dans cet » abyme de maux, je vois trop s'accomplir mes » funeſtes preſſentiments. Vouloir la guerre, c'eſt » vouloir tous les crimes & tous les malheurs à » la fois. Dire à des meurtriers, qu'on aſſemble » pour l'être, d'uſer de modération, c'eſt dire aux » torrents des montagnes de ſuſpendre leur chûte » & de régler leur cours. Aucun Roi ne ſera ja- » mais plus réſolu que je l'étois, à réprimer l'em- » portement & les abus de la victoire ; & voilà » cependant que des millions d'hommes me re- » gardent comme un fléau. »

» Hélas! Prince, lui dit Alonzo, l'homme, en » proie à ſes paſſions, eſt ſi foible contre lui- » même, & ſi peu sûr de ſe dompter ! comment » pourroit-il s'aſſurer d'une multitude effrénée, » à qui lui-même il a donné l'affreuſe liberté du » mal ? Mais tout cet Empire eſt témoin que l'in- » flexible Roi de Cuſco vous a forcé de tirer le » glaive. Ne vous accablez point vous-même » d'un injuſte reproche ; & ſi les malheureux que » la guerre a faits, vous accuſent, laiſſez à vos » vertus répondre de votre innocence, & repouſ- » ſez l'injure par la clémence & les bienfaits. »

Ces paroles releverent le courage d'Ataliba ; & ſa douleur fut ſuſpendue juſqu'au jour qu'il avoit marqué pour les funérailles de ſon fils. C'étoit la fête du Soleil, lorſque, repaſſant l'équateur, il rentre dans notre hémiſphere, & revient donner le printemps & l'été aux climats du nord. C'étoit auſſi la fête de la Paternité.





CHAPITRE XXXVIII.

APRÈS les cantiques, les vœux & les offrandes accoutumées, le Monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (*) immense, ayant à ses pieds les Caciques, & les vieillards juges des mœurs (**), voit s'avancer les peres de famille, qui menent, chacun devant soi, leurs enfants parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'Inca, & après l'avoir adoré, le pere, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à ceux de ses enfants qui ont fidélement rempli les saints devoirs de la nature. Ces palmes sont les monuments de la piété filiale. Tous les ans, chacun des enfants, dont l'obéissance & l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à son trophée; & de ces palmes réunies, qu'il recueille dans sa jeunesse, il compose le dais du siege paternel, d'où lui-même il dominera un jour sur sa postérité. Ce siege est dans chaque famille comme un autel inviolable : le chef a seul droit de s'y asseoir; & les palmes qui le couronnent, rappellant ses vertus, disent à ses enfants : Obéissez à celui qui sut obéir; révérez celui qui révéra son

(*) Cette Place s'appelloit *Cuci-pata*, lieu de réjouissance.

(**) *Lacta-Camayu* étoit le nom de ces Magistrats.

pere. Dès qu'il ſent la mort s'approcher, il ſe fait placer expirant ſous ce vénérable trophée, il y rend le dernier ſoupir; &, au moment de ſa ſépulture, ſes enfants détachent ces palmes pour en ombrager ſon tombeau. La menace la plus terrible d'un pere à ſon fils, qui s'oublie, c'eſt de lui dire : « Que fais-tu? malheureux! Si tu es » indigne de mon amour, tu n'auras point de » palmes ſur ta tombe. » C'eſt donc là le ſigne & le gage que chaque pere vient donner au Monarque, pere du Peuple, de l'obéiſſance, du zele & de l'amour de ſes enfants.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui eſt refuſée. Le pere, en ſoupirant, obéit à la loi, qui l'oblige de l'accuſer. Une plainte ſincere & tendre échappe à regret de ſa bouche; & ſi le ſujet en eſt grave, l'enfant rebelle eſt exilé de la maiſon de ſon pere. Condamné, durant ſon exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oiſiveté, il n'eſt admis à la culture ni du domaine du Soleil, ni des champs de l'Inca, ni de celui des veuves, des orphelins & des infirmes; le champ même qui nourrit ſon pere eſt interdit à ſes profanes mains. Ce temps d'expiation eſt preſcrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les moments; & on le voit, ſeul, étranger à ſes amis, à ſa famille, errer ſans ceſſe autour de la demeure paternelle, dont il n'oſe toucher le ſeuil. Celui dont l'exil finiſſoit avec l'année révolue, rentroit ce jour-là même en gra-

ce ; les Décurions (*) le ramenoient devant le trône du Monarque ; ſon pere lui tendoit les bras en ſigne de réconciliation ; à l'inſtant il s'y précipitoit avec la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité ſur les mers par les vents & par les tempêtes, embraſſe le rivage où le jettent les flots. Dès-lors il étoit rétabli dans tous les droits de l'innocence : car on ne connoiſſoit point chez ce Peuple ſi ſage, la coutume d'ôter au coupable puni tout eſpoir de retour dans l'eſtime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en reſtoit aucune tache ; tout, juſqu'au ſouvenir, en étoit effacé.

Après que la clémence & la ſévérité ont donné d'utiles leçons, le Monarque prend la parole. « Peres, dit-il, écoutez-moi. Comme vous je ſuis » pere ; je le ſuis encore avec vous : vos enfants » ſont les miens. Et la royauté eſt-elle autre choſe » qu'une paternité publique ? C'eſt là le titre le » plus auguſte que le Soleil, pere de la nature, » ait pu donner à ſes enfants. Je viens donc, » comme le garant de vos droits, vous les con- » firmer ; mais je viens, comme le modele de » vos devoirs, vous en inſtruire : car vos devoirs » fondent vos droits, & vos bienfaits en ſont les » titres. La vie eſt un préſent du Ciel, qui ſeul » la diſpenſe à ſon gré. Gardez-vous donc de » vous prévaloir d'un prodige opéré par vous,

(*) *Chiuca-Camayu*, qui a charge de dix.

» & sachez où vous commencez à mériter le nom
» de peres : c'est lorsqu'ayant reçu des mains de
» la nature le nouveau né de votre sang, & l'ayant
» remis dans les bras de celle qui doit le nour-
» rir, vous veillez sur les jours & de l'enfant &
» de la mere, chargé du soin d'assurer leur re-
» pos, & de pourvoir à leurs besoins. Jusques-
» là même encore vous ne faites pour eux, que
» ce que font pour leurs petits le vautour, le ser-
» pent, le tigre, les plus cruels des animaux. Ce
» qui, dans l'homme, distingue & consacre la
» paternité, c'est l'éducation, c'est le soin de se-
» mer, de cultiver dans ses enfants ce qu'on a
» recueilli soi-même, l'expérience, le seul gain
» de la vie, & la sagesse qui en est le fruit, &
» qui seule nous dédommage de la peine d'avoir
» vécu. Former, dès l'âge le plus tendre, par vo-
» tre exemple & vos leçons, une ame honnête,
» un cœur sensible, un citoyen docile aux loix,
» un époux, un ami fidele, un pere à son tour
» révéré, chéri de ses enfants; un homme enfin
» selon le vœu de la nature & de la société : ce
» sont là vos devoirs, vos bienfaits & vos ti-
» tres; c'est là ce qui fonde vos droits.

» Et vous, enfants, souvenez-vous que la na-
» ture n'a prolongé la foiblesse & l'imbécillité de
» l'homme, que pour le lier plus étroitement à
» ceux dont il a reçu la naissance, & lui faire,
» par le besoin, une longue & douce habitude
» d'en dépendre & de les aimer. Si elle eût voulu

» le difpenfer de ce tribut d'amour & de recon-
» noiffance, elle l'eût pourvu des moyens de vi-
» vre indépendant prefque auffi-tôt qu'il feroit
» né, & de fe fuffire à lui-même. Sa longue en-
» fance eft dénuée de force & d'intelligence; fa
» foibleffe n'a pour reffource ni l'agilité, ni la
» rufe, ni la fineffe de l'inftinct. Tel eft l'ordre
» de la nature, pour forcer l'enfant à chérir &
» à révérer fes parents. Il femble qu'elle ait voulu
» l'abandonner à leurs foins, pour leur en laif-
» fer le mérite, & qu'elle ait confenti à paffer
» pour marâtre, afin de donner lieu à toute leur
» tendreffe de s'exercer fur leur enfant. Ainfi,
» en lui refufant tout, elle fupplée à tout par l'a-
» mour paternel. Rappellez-vous donc votre en-
» fance; & tout ce qui vous a manqué dans ce
» long état de foibleffe, pour vous dérober aux
» befoins, aux périls qui vous affiégeoient, fon-
» gez que c'eft de vos parents que vous l'avez
» reçu; que la nature, en vous jettant parmi les
» écueils de la vie, s'eft repofée fur leur amour
» du foin de vous en garantir. Mais ce que vous
» devez fur-tout à leur tendreffe vigilante, c'eft
» de vous avoir éclairés fur les moyens de vivre
» heureux; c'eft de vous avoir adoucis, appri-
» voifés, foumis aux loix de l'équité, de la rai-
» fon, de la fageffe. Sans les foins qu'ils ont pris
» de vous, vous feriez fauvages, ftupides, fé-
» roces comme vos aïeux. Aimez donc vos pa-
» rents, pour vous avoir appris l'ufage du don

» de la vie, dont l'innocence fait le charme, & » dont la vertu fait le prix. »

A ces mots, des larmes de joie & d'amour coulent de tous les yeux. Les enfants, aux genoux des peres, s'attendriſſent & rendent graces; les peres, en les embraſſant, s'applaudiſſent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce ſpectacle, ſent plus vivement que jamais la perte de ſon fils. » Guerre impitoyable, dit-il, ſans toi, ſans tes » fureurs, je partagerois l'allégreſſe & la gloire » de ces bons peres. Il ſeroit là; il auroit reçu de » ma main la premiere palme. Qui la méritoit » mieux que lui ? » Il n'en put dire davantage: les ſanglots lui étouffoient la voix. Il fut quelques inſtants muet & baigné dans ſes larmes. « Non, » reprit-il enfin, qu'on m'apporte mon fils; je ne » veux pas qu'il ſoit fruſtré de ce dernier tri- » but d'amour & de louange. Du haut du ciel, » il entendra la voix gémiſſante d'un pere; il » me plaindra d'être privé de lui. »

On lui obéit; & au pied de ſon trône fut apporté le lit funebre où repoſoit le corps de Zoraï. » Peuple, s'écria le Monarque, en s'y précipi- » tant, le voilà ce modele de l'amour filial; le » voilà, le plus tendre, le plus reſpectueux, le » plus aimable des enfants. Oui, depuis ſa naiſ- » ſance, il l'a été pour moi, il l'a été juſqu'à ſa » mort. Des jouiſſances délicieuſes, des eſpéran- » ces encore plus douces, & tout ce que l'ame » d'un pere peut éprouver de joie & de conſola-

» tion, tel étoit le prix de mes soins, & le pré-
» sage du bonheur qui vous attendoit sous son
» regne. Il étoit impossible qu'un si bon fils ne
» fût pas un bon Roi. Le goût du bien, l'amour
» de l'ordre, le sentiment de l'équité lui étoient
» naturels. Il n'estimoit dans la gloire que la
» compagne de la vertu; il détestoit le mensonge
» comme le complaisant du vice; il adoroit la
» vérité. Magnanime sans faste, & modeste avec
» dignité, il étoit simple, & il aimoit tout ce
» qui l'étoit comme lui. Il ne voyoit dans sa
» naissance que la destination & que le dévoue-
» ment de sa vie au bonheur du monde; & le
» nom de fils du Soleil, loin de l'enorgueillir,
» l'humilioit sans cesse, en lui faisant sentir le
» poids des devoirs qu'il lui imposoit. Si quel-
» qu'un des jeunes Incas se montre plus digne
» que moi de régir cet Empire auguste, c'est à
» lui, me disoit-il souvent, de vous remplacer
» sur le trône; c'est à moi de le lui céder. Jugez,
» s'il eût fait des heureux! Vous l'auriez été sous
» son regne; & son pere, encore plus heureux,
» seroit mort sans inquiétude dans les bras d'un
» tel successeur. Un Dieu juste n'a pas voulu que
» cette ame sensible ait vu les crimes & les ra-
» vages d'une guerre, hélas! trop funeste. Mon
» fils eût arrosé de larmes ce trophée de ma
» victoire, cet étendard qu'on a trempé dans un
» déluge de sang. Il n'est plus. Nous avons per-
» du, moi, le plus vertueux fils; & vous, le

» plus vertueux Prince. Soumettons-nous, & al-
» lons lui rendre les triſtes honneurs du tombeau. »

Alors le Monarque, à la tête de ſa famille & de ſon Peuple, accompagna le corps de ſon fils juſqu'au temple, où, ſur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ſes pieds l'étendard qui lui avoit coûté la vie, & dans ſa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux; & ne l'ayant point apperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le Monarque, au retour du temple, le fit appeller. « Mon ami, lui dit-il, mes triſtes devoirs
» ſont remplis. Il eſt temps que le pere cede la
» place au Roi, & que je me mette en défenſe
» contre cet ennemi terrible, dont tu nous as
» menacés. C'eſt à toi que je me confie. Ton
» zele, ton expérience, ta valeur, voilà mon eſ-
» poir. — Je le remplirai, dit Alonzo; & plût
» au Ciel que la défenſe & le ſalut de cet Em-
» pire ne dût te coûter que mon ſang! Je le ver-
» ſerois avec joie. — O mon ami! qu'ai-je donc
» fait, lui dit l'Inca, en l'embraſſant, pour avoir
» mérité de toi un zele ſi noble & ſi tendre?... »
A ces mots, on vient dire au Roi que le Grand-Prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo ſe retire, & va, s'il eſt poſſible, chercher, dans le ſommeil, un ſoulagement à ſes peines, & aux preſſentiments terribles dont il venoit d'être frappé.



CHAPITRE XXXIX.

POUR une ame abandonnée à l'orage des passions, l'incertitude est le plus grand des maux. Battu sans cesse par les vagues de l'espérance & de la crainte, le courage n'a point de prise ; la résolution même d'être malheureux n'a point de terme où se fixer.

Telle fut, pour l'ame d'Alonzo, cette longue & pénible nuit. Enfin, le sommeil, par pitié, laissoit tomber quelques pavots sur sa paupiere appesantie. Un bruit le frappe ; il se leve, &, à la foible lueur du crépuscule du matin, il voit paroître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle & triste comme les spectres, mais conservant dans sa douleur un air noble & majestueux. « Je suis le pere de Cora, lui » dit-il. Ma fille m'envoie ; c'est sa derniere vo» lonté que j'accomplis. Va-t-en, malheureux » jeune homme, & laisse-nous les maux que tu » nous fais. Tu as porté l'opprobre & la mort » dans une famille innocente, qui, sans toi, le » seroit encore. » A ces mots, le vieillard sentit ses genoux qui ployoient sous lui ; & il tomba de défaillance. Alonzo, pâle & frémissant, lui tend les bras, & le releve. « Parlez, lui-dit-il ; qu'ai-je » fait ? de quel malheur suis-je la cause ? — Cruel ! » peux-tu le demander ? peux-tu vouloir l'enten-

» dre de la bouche d'un pere? Tu nous annon-
» çois des vertus : la bonté, la candeur étoient
» peintes ſur ton viſage; le crime & la trahiſon
» ſe cachoient au fond de ton cœur. Sois con-
» tent. Ma fille, trop foible, trop ſimple, hé-
» las! pour avoir pu ſe ſauver de tes artifices,
» ma fille vient de révéler le parjure & le ſacri-
» lege qu'elle a commis en ſe livrant à toi. Elle
» n'a pu cacher qu'elle alloit être mere; & de-
» main notre honte éclate: demain, elle, ſa mere
» & moi, ſes ſœurs, ſes freres, innocents, nous
» ſerons menés au ſupplice. La ſolitude, l'infa-
» mie, une éternelle ſtérilité marqueront la place
» où ma fille eſt née. On diſperſera notre cen-
» dre. Nous n'aurons pas même un tombeau.
» Va-t-en : ma fille t'en conjure. La malheu-
» reuſe t'aime encore; &, en me confiant le ſe-
» cret de ſon ame, elle m'a fait promettre de
» ne le point trahir. Mais elle craint que ta dou-
» leur ne te décele & ne t'accuſe; & le ſeul prix
» qu'elle demande de ſa mort, dont tu es la cauſe,
» c'eſt que tu n'en ſois pas témoin. »

Tandis que l'Indien parloit, le remords & le déſeſpoir déchiroient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ſes cheveux hériſſés d'horreur, ſon immobilité ſtupide, tout annonçoit un criminel, condamné par ſon juge; & ſon juge étoit dans ſon cœur. Il tombe aux pieds du vieillard, &, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots : « O mon pere! tu ſais mon crime;

» ſais-tu quelle fatalité m'y a pouſſé malgré moi ? » Sais-tu dans quel moment terrible la frayeur » & l'égarement m'ont livré ta fille mourante, » & l'ont fait tomber dans mes bras ? J'atteſte » mon Dieu & le tien, que dans ce péril ef- » froyable, mon unique réſolution étoit de la » ſauver. Nous nous ſommes perdus, & nous t'a- » vons perdu toi-même. Je ne prétends pas t'ap- » paiſer. Voilà mon ſein, voilà mon épée. Frap- » pe, venge-toi. — Me venger ! Hé, ne ſais-tu » pas, dit le vieillard, que la vengeance eſt in- » ſenſée ; qu'au malheur elle joint le crime, & » ne ſoulage que les méchants ? Va, ton ſang ne » racheteroit ni la mere, ni les enfants. Je n'en » mourrois pas moins, & je mourrois coupa- » ble. Laiſſe-moi du moins l'innocence : tout le » reſte eſt perdu pour moi. Tu fus égaré, je le » crois : tu n'es ni méchant, ni perfide ; mais, » quand tu le ſerois, nous avons dans le ciel un » Dieu pour juger & punir. »

» Ame céleſte ! s'écrie Alonzo, tu m'accables, » tu me confonds..... Et l'opprobre, & la mort, » & le dernier ſupplice ſeroient le prix de tes ver- » tus ! Et ta fille, auſſi vertueuſe, non moins » innocente que toi !..... Non, vous ne mourrez » point. Ne me mépriſe pas aſſez pour croire que » je veuille me cacher, m'enfuir lâchement. Je » paroîtrai, j'avouerai tout, j'embraſſerai votre » défenſe, je vous tirerai de l'abyme où je vous » ai précipités, ou bien j'y périrai moi-même.

» Mais commence par t'éloigner avec ta femme » & tes enfants. »

» Connois-tu, lui dit le vieillard, quelque asyle » contre les loix, & contre le remords qui sui- » vroit le parjure? J'ai promis au Soleil de rester » soumis à ses loix. Ma parole, ma foi sont pour » moi des liens plus forts que ne seroient des chaî- » nes. Un Inca n'en connoît point d'autres; & » je mourrai sans les briser. Toi, qui n'es point » engagé sous ces loix redoutables, éloigne-toi; » donne à ma fille la consolation de te savoir hors » de danger. Épargne-lui l'horreur de ton sup- » plice. — Va, dit Alonzo, pénétré de respect, » de douleur & de reconnoissance, va lui jurer » que jamais son amant ne l'abandonnera. Je suis » époux & pere. Il n'est point de danger au des- » sus d'un courage à la fois animé par l'amour » & par la nature. » A ces mots il tendit les bras au vieillard encore frémissant. « Mon pere, lui » dit-il, mon pere! embrasse-moi, ou perce-moi » le cœur. Je ne puis soutenir ta haine. » Le vieil- lard tombe dans son sein, l'embrasse, le plaint, lui pardonne; & des torrents de larmes se con- fondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit se répand que l'asyle des Vierges a été profané; que l'une d'elles a violé ses vœux; qu'elle porte le fruit d'un amour sacri- lege; & que le Soleil, irrité de ce parjure abomi- nable, en demande l'expiation. Un crime inoui jusqu'alors, remplit d'horreur tous les esprits. Les mal-

malheurs qui l'ont annoncé, & dont peut-être il eſt la cauſe; les feux de la guerre civile allumés entre les deux freres; tout le ſang qu'elle a fait couler; le fils d'Ataliba, l'héritier du trône, enlevé à ſes Peuples par une mort funeſte; ce long amas de crimes & de calamités ſe retrace à la fois comme des ſignes de colere, que le Soleil, en s'éclipſant, n'a déja que trop confirmés. On craint même qu'un Dieu jaloux ne ſoit pas encore appaiſé, & ne ſe venge ſur tout un Peuple de l'injure faite à ſa gloire. O ſuperſtition! Le Peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, crioit vengeance au nom d'un Dieu dont il adoroit la clémence. Il ne ſe raſſura que lorſqu'il eut appris que le Pontife avoit dénoncé la criminelle au Tribunal ſuprême; que déja l'on creuſoit la tombe, & que l'on dreſſoit le bûcher.



CHAPITRE XL.

Ce jour-là le Soleil ſe couvrit de triſtes nuages; & ce deuil ſombre de la nature ajoutoit encore à l'effroi dont tous les cœurs étoient frappés. Le Roi parut, ſelon l'uſage, ſous le portique du palais. Une multitude tremblante environnoit le trône; & à travers les flots de ce Peuple aſſemblé, le Pontife, les Prêtres, les Miniſtres des Loix, ſe faiſant ouvrir un paſſage, amenerent devant l'Inca la jeune & timide Prêtreſſe. Son pere accablé de douleur, ſa mere pâle & défaillante, deux ſœurs plus jeunes, auſſi belles; trois freres, l'eſpérance d'une auguſte famille, victimes de la même loi, venoient tous s'offrir au ſupplice.

Cora, qu'il falloit ſoutenir, tant elle étoit foible & tremblante, tomba ſans force & ſans couleur, en paroiſſant devant ſon Juge. On la ranime; il l'interroge. Elle répond avec candeur. « Ce » fut, dit-elle, dans cette nuit horrible, où le volcan menaçoit d'enſevelir ces murs: ma frayeur » me précipita dans les bras d'un libérateur. Voilà » mon malheur & mon crime. Fils du Soleil, » s'il eſt poſſible d'en adoucir la peine, écoute » la nature, qui réclame contre la loi. Ce n'eſt » pas pour moi que j'implore ta clémence: il faut » que je meure, je le ſais. Mais regarde un pere, » une mere, des ſœurs, des freres innocents;

» c'eſt pour eux ſeuls qu'en mourant je demande
» grace. »

Le pere alors prit la parole. « Inca, dit-il, dans
» un moment d'égarement & de terreur, ma fille
» a été foible, imprudente & fragile ; c'eſt au
» Dieu qui voit dans les cœurs à la juger ; mais
» c'eſt à moi d'accuſer l'auteur de ſa perte. Ce
» premier coupable, c'eſt moi. Ma piété aveu-
» gle a dévoué ma fille au culte des autels, &
» l'y a offerte en victime. Dans le moment du
» ſacrifice, j'ai entendu gémir ſon cœur ; & reli-
» gieuſement cruel, le mien s'eſt endurci. Pere
» dénaturé, j'ai vu ſes larmes, je l'ai vue ſe pré-
» cipiter dans le ſein de ſa mere, y chercher un
» aſyle contre la violence du pouvoir paternel ;
» & moi, ſans pitié, ſans remords, j'ai conſom-
» mé le parricide. Son crime, hélas ! ſon premier
» crime fut de m'obéir ; ſon reſpect, ſon amour
» pour moi l'a perdue. Je ſuis le bourreau de ma
» fille. Je la traîne au ſupplice ! » En prononçant ces mots le vieillard embraſſoit ſa fille ; ſes ſanglots étouffoient ſa voix ; ſon cœur ſe briſoit de douleur ; & les larmes de ſang qui couloient de ſes yeux inondoient le ſein de Cora. Tous les cœurs étoient déchirés.

Le Monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à uſer de rigueur, pourſuit & ordonne à Cora de déclarer ſon raviſſeur & ſon complice.

Cora frémit, & ſon ſilence fut d'abord ſa ſeule

réponſe ; mais les inſtances de ſon Juge la forcerent enfin de prononcer ces mots : « Fils du » Soleil, ſeras-tu plus cruel & plus violent que » la loi ? La loi me condamne à la mort ; j'y » traîne avec moi ma famille. N'eſt-ce pas aſſez ? » Te faut-il encore un nouveau parricide ? Veux-» tu que, portant dans la tombe, où je vais deſ-» cendre vivante, le fruit de mon funeſte amour, » j'accuſe encore celui qui lui a donné la vie ? » Veux-tu voir mes entrailles ſe déchirer d'hor-» reur, & mon enfant épouvanté s'arracher des » flancs de ſa mere ? »

Ces paroles firent ſur l'ame d'Ataliba l'impreſſion la plus terrible ; &, ſans inſiſter davantage, il ordonnoit, en gémiſſant, au dépoſitaire des loix de prononcer l'arrêt fatal, lorſqu'on vit tout-à-coup Alonzo fendre la foule, & ſe précipiter au pied du trône de l'Inca. « C'eſt moi qui ſuis » le criminel, Inca, s'écria-t-il ; Cora eſt inno-» cente. Ne punis que ſon raviſſeur. » A cette vue, à ces paroles que le déſeſpoir animoit, le Roi frémit ; le Peuple reſte immobile d'étonnement ; & Cora, tremblante & glacée : « Hélas ! » dit-elle en ſuccombant, je n'aurai donc pu le » ſauver ! — Non, reprit Alonzo, elle n'eſt point » coupable. Je l'enlevai mourante ; & ſon ame » éperdue ne put ni conſentir, ni réſiſter à ſon » malheur. »

L'Inca voulut ſauver Alonzo. « Étranger, lui » dit-il, notre culte n'eſt pas le vôtre ; vous ne

» connoiſſez pas nos loix ; & ce qui, pour nous, » eſt un crime, n'eſt pour vous qu'une erreur ; » que je n'ai pas droit de punir. Éloignez-vous. » Nos loix n'obligent que mes Sujets & moi. » Vous fûtes imprudent, mais vous n'êtes point » criminel, à moins que vous n'ayez uſé de vio- » lence ; & Cora ſeule a droit de vous en accu- » ſer. — Non, non, dit-elle ; un charme auſſi » doux qu'invincible m'a livrée à lui. Ceſſe, » Alonzo, ceſſe de t'imputer mon crime. Tu me » fais mourir mille fois. — Loin de vous accu- » ſer, vous voyez, dit le Roi, qu'elle vous dé- » clare innocent. — Puis-je l'être, s'écrie Alonzo, » après avoir égaré ſa jeuneſſe ; après avoir creuſé » la tombe ſous ſes pas, la tombe où vous allez » la faire deſcendre vivante ? O comble d'hor- » reur ! Elle s'ouvre cette tombe effroyable, elle » s'ouvre à mes yeux, prête à la dévorer ; & je » ſuis innocent ! Je vois s'allumer le bûcher où » ſon pere, ſa mere, tous les ſiens vont périr ; » & moi, l'auteur de tant de maux, juſte Ciel ! » je ſuis innocent ! Inca, ton amitié pour moi » t'a mis un bandeau ſur les yeux ; & tu ne veux » pas voir mon crime. Plus juſte que toi, je le » ſens, & je m'en accuſe moi-même. Pardon, » malheureuſes victimes d'un amour inſenſé, par- » don ! Je n'aurai pas du moins la honte & la » douleur de vous ſurvivre ; & ſi l'on vous mene » à la mort, je vous devancerai ; j'irai, ſur ce » bûcher, me livrer le premier aux flammes.

» Là, ce fer qui devoit défendre un Peuple ver-
» tueux, un Roi, que je ne ſuis plus digne d'ap-
» peller mon ami, ce fer me percera le cœur.
» Je ne demande, avant ma mort, que la grace
» d'être entendu. »

» Je ne ſuis ingrat ni perfide, reprit-il avec
» fermeté. Reçu dans la Cour de l'Inca, honoré
» de ſa confiance, comblé de ſes bienfaits, je
» n'ai jamais eu le deſſein de trahir l'hoſpitalité.
» Je ſuis jeune, ardent, trop ſenſible. J'ai vu
» Cora : mon cœur s'eſt enflammé pour elle; mais
» j'ai reſpecté ſon aſyle. Ce n'eſt qu'au moment
» effroyable où la montagne mugiſſante lançoit
» un déluge de feu, où le ciel embraſé, où la
» terre tremblante n'offroient par-tout que les
» horreurs de mille morts inévitables; ce n'eſt
» qu'en ce moment, qu'à travers les débris des
» murs de l'enceinte ſacrée, j'ai cherché, j'ai
» ſaiſi, j'ai enlevé Cora. »

» Elle vous dit qu'elle a cédé! & qui n'eût pas
» cédé comme elle? Eſt-ce aſſez d'une loi pour
» étouffer en nous les ſentiments de la nature,
» pour en vaincre les mouvements? Vous exigez
» de la jeuneſſe la froideur d'un âge avancé!
» Vous exigez de la foibleſſe le triomphe le plus
» pénible de la force & de la vertu! Ah! c'eſt
» la ſuperſtition qui vous commande, au nom
» d'un Dieu, d'être cruels. L'en croyez-vous?
» Oubliez-vous que le Dieu que vous adorez eſt
» à vos yeux la bonté même? Quoi! le Soleil,

» la ſource de la fécondité, lui, par qui tout ſe
» régénere, feroit un crime de l'amour! Et l'a-
» mour n'eſt lui-même que l'émanation de cet
» aſtre qui vous anime. C'eſt ce même feu ré-
» pandu au ſein des métaux & des plantes, dans
» les veines des animaux, & ſur-tout dans le
» cœur de l'homme, c'eſt ce feu que vous ado-
» rez dans ſon intariſſable ſource. Vous con-
» damnez ſon influence; & parce qu'une Vier-
» ge, innocente, foible & craintive, aura cédé
» aux mouvements les plus naturels, les plus
» doux d'un cœur que le Ciel lui a donné, ſon
» pere, ſa mere, ſes ſœurs, ſes freres, feront
» condamnés à mourir avec elle au milieu des
» ſupplices! Non, Peuple, j'en atteſte votre
» Dieu & le mien, car le Soleil en eſt l'image:
» ces horreurs ne peuvent lui plaire; & la loi
» qui vous les commande ne ſauroit émaner de
» lui. Elle eſt des hommes; elle vous vient de
» quelque Roi jaloux, ſuperbe & tyrannique, qui
» attribuoit à ſon Dieu un cœur comme le ſien. »
» On vous a dit que le Soleil faiſoit à ſa Prê-
» treſſe un crime d'être mere, & qu'il falloit,
» pour expier ce crime, les ſupplices les plus af-
» freux; on vous l'a dit, & vous avez eu la ſim-
» plicité de le croire! Ah! Peuple, on avoit
» dit de même à vos aïeux, que leurs Dieux, le
» ſerpent, le vautour & le tigre, demandoient
» qu'une mere verſât ſur leurs autels le ſang de
» l'innocent qu'elle allaitoit; &, comme vous,

» pieusement crédule, la mere immoloit son en-
» fant. Vous l'avez aboli ce culte; & le vôtre,
» non moins barbare, est encore plus insensé. »

Alors, du ton d'un homme inspiré par un Dieu, & comme si ce Dieu avoit parlé par sa bouche : » Roi, Peuple, dit-il, apprenez à discerner, par
» d'infaillibles marques, la vérité qui vient du
» Ciel, d'avec l'erreur qui vient des hommes. Jet-
» tez les yeux sur la nature : voyez son ordre &
» son dessein. Quel que soit le Dieu qui préside
» à cet ordre immuable établi par lui-même, il
» y a conformé ses loix. Et qu'importe à l'ordre
» éternel le vœu qu'a fait imprudemment une
» jeune & foible mortelle, de sécher, comme
» une plante oisive, dans la langueur de la sté-
» rilité? Est-ce là ce qu'en la formant, lui a re-
» commandé la nature? Voyez, dit-il en saisis-
» sant les voiles de Cora, & en les déchirant avec
» une audace imposante, voyez ce sein : voilà le
» signe des desseins de son Dieu sur elle. A ces
» deux sources de la vie, reconnoissez le droit, le
» devoir sacré d'être mere. C'est ainsi que parle
» & s'explique ce Dieu qui n'a rien fait en vain. »

Pendant ce discours d'Alonzo, un murmure confus élevé dans la multitude, annonça la révolution qui se faisoit dans les esprits, & le Monarque saisit l'instant de la décider sans retour. » Il a raison, dit-il; & la raison est au dessus
» de la loi. Non, Peuple, il faut que je l'a-
» voue, cette loi cruelle ne vient point du sage

» Manco : ses successeurs l'ont faite ; ils ont cru » plaire au Dieu dont elle vengeroit l'injure ; » ils se sont trompés. L'erreur cesse ; la vérité » reprend ses droits. Rendons graces à l'Étran- » ger qui nous détrompe, nous éclaire, & nous » fait révoquer une loi inhumaine. C'est un bien- » fait trop signalé, pour ne pas effacer une mal- » heureuse imprudence. Que les Prêtresses du So- » leil n'aient plus d'autre lien qu'un zele pur & li- » bre ; & que celle qui désavoue la témérité de ses » vœux, en soit dès l'instant dégagée. Un Dieu » juste ne peut vouloir qu'on le serve à regret ; » & ses autels ne sont pas faits pour être envi- » ronnés d'esclaves. »

Ainsi parloit ce Prince, avec la double joie de détruire un abus funeste, & de conserver un ami. Le vieillard, pere de Cora, se prosterne, avec ses enfants, aux genoux du Monarque ; tout le Peuple, les mains au ciel, pousse des cris de joie ; Alonzo triomphant se jette aux pieds de son amante. Hélas! encore évanouie dans les bras de sa mere, ses yeux, obscurcis d'un nuage, n'apperçoivent point Alonzo. En le voyant se dévouer pour elle, le trouble, l'attendrissement, la frayeur l'avoient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laissant ployer sous elle ses genoux défaillants, elle s'étoit penchée dans le sein de sa mere, qui, croyant l'embrasser pour la derniere fois, n'avoit pas eu la cruauté de la rappeller à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du sein des peres, des

meres, & de tout un Peuple attendri, s'éleva jusqu'au ciel, ce fut ce cri qui ranima ses sens. Elle revient du sommeil de la mort; elle respire, ouvre les yeux, & se voit dans les bras d'Alonzo, qui, transporté, lui dit, en l'embrassant : « Vis, » chere amante; tu es à moi; la loi fatale est » abolie. — Que dis-tu? que fais-tu? malheu-» reux! lui dit-elle, va-t-en, & me laisse mou-» rir. — Non, tu vivras, reprit Alonzo. La na-» ture & l'amour l'emportent; les saints noms de » pere & de mere ne sont plus un crime pour » nous. » A ces mots, Cora, dans l'excès de la surprise & de la joie, soupire, serre dans ses bras son amant, son libérateur; &, trop foible pour soutenir une révolution si violente & si soudaine, succombe une seconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le Peuple s'empresse à les voir, à se réjouir avec eux. Un pere, une mere éperdus, leurs enfants qui tremblent encore; Cora, qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'usage de la vie & du sentiment; le trouble, l'effroi, la tendresse de cet amant, qui craint de la voir expirer; la joie & le ravissement du Peuple qui les environne, forment un spectacle si doux, que le Roi, les Incas, les Héros Mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili sur-tout & son fidele Télasco en jouissent avec transport. « Ah! Télasco, disoit cette » fille charmante, que ces amants vont être heu-» reux! Ils passent, comme nous, de l'excès du

» malheur à la félicité suprême. Qu'ils vont bien » s'aimer ! — Comme nous, lui dit Télasco. Le » Ciel a fait pour eux deux cœurs tout sembla- » bles aux nôtres. »

La foule s'étant écoulée, & le Monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora & son amant sont appellés ; & le Prêtre leur parle ainsi : « Cora est libre. Un Dieu qui ne veut » que l'amour, ne peut exiger la contrainte ; & » j'ai la joie avant de descendre au tombeau, de » voir du nombre de ses loix retrancher une loi » cruelle, qui n'étoit pas digne de lui. Mais de- » vant lui la sainteté de l'hymen est inviolable. » Il veut qu'en sa présence le don d'une foi mu- » tuelle en consacre les nœuds. — Ah ! le ciel » & la terre me sont témoins, s'écrie Alonzo, » que je suis l'époux de Cora ; qu'elle est la moi- » tié de moi-même ; qu'elle a reçu ma foi ; que » mes jours sont à elle ; & que mon devoir le » plus saint est de mériter son amour. Seulement » je demande, sages & vertueux Incas, que nous » voyons, de votre culte ou de celui de ma pa- » trie, quel est le plus digne du Dieu que l'uni- » vers doit adorer. J'espere que bientôt nous n'au- » rons plus qu'un même autel ; & ce sera au » pied de cet autel, sous les yeux de l'Être suprê- » me, que la religion sanctifiera les vœux de la » nature & de l'amour. »



CHAPITRE XLI.

LA ſuperſtition (*a*), qui par toute la terre va traînant ſes chaînes ſacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la ſeule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en conſoler, elle jetta les yeux ſur l'Europe, où elle dominoit; ſur l'Eſpagne, où elle avoit placé le ſiege affreux de ſon empire. Son triomphe s'y préparoit; on y alloit célébrer ſa fête abominable; lorſque le vaiſſeau de Pizarre, ayant franchi les vaſtes mers, entra dans ce golfe (*) célebre, par où l'Océan s'eſt ouvert un paſſage juſqu'aux bords de l'Égypte & de la Scithie.

Ce grand homme, tout occupé de l'importance de ſes deſſeins, en méditoit profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés étoit l'état de ſa fortune. Le peu d'or qu'il avoit recueilli de ſa premiere courſe, s'étoit perdu & diſſipé dans les mains de ſes compagnons. Son entrepriſe, qui d'abord avoit paſſé pour inſenſée, n'avoit plus aucun partiſan. La confiance étoit perdue; & les ſecours en dépendoient. Il falloit pour la ranimer, l'éclat de la faveur du Prince. Mais quelle horreur la Cour d'Eſpagne ne de-

(*) Le golfe de Cadis.

voit-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçoient en Amérique? Ces brigands, ces fléaux de l'Inde n'étoient-ils pas en exécration à leur patrie, épouvantée des excès qu'ils avoient commis? Un jeune Roi, fur-tout, que la cupidité n'avoit pas corrompu encore, devoit les détefter; & dans l'opinion qu'il avoit de ces cœurs féroces, il alloit confondre celui qui folliciteroit le droit d'imiter leur exemple, & de rendre odieux fon regne aux Peuples d'un autre hémifphere. Le cri plaintif de la nature, le cri de la religion, fes Miniftres tonnants, & lançant l'anathême fur les profanateurs qui la rendoient complice de leurs facrileges fureurs, c'eft là ce que Pizarre rouloit dans fa penfée, lorfqu'un vent favorable l'amenant vers les bords de la fertile Andaloufie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où étoit parti l'intrépide Colomb, quand, fur la foi d'un Nautonnier que les tempêtes avoient inftruit (*b*), il étoit allé découvrir ce malheureux nouveau Monde.

Pizarre, en abordant, prit foin de mander à Truxillo (c'étoit le lieu de fa naiffance) la nouvelle de fon retour; & il fe rendit à Séville. Le jeune Roi y tenoit fa Cour; & Pizarre, pour obferver les mœurs & le génie de cette Cour nouvelle, arrivoit inconnu. Tout lui parut changé dans fa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de fon étonnement fut la fo-

litude des Villes, & l'abandon des campagnes, où la contagion sembloit avoir passé. « Hé quoi, » se disoit-il à lui-même : est-ce pour se jetter » dans les déserts du nouveau Monde, qu'on » a quitté des champs si fertiles, si fortunés ! » Il ne fut pas moins interdit de la réserve austere, & de la gravité mystérieuse & taciturne de ce Peuple, autrefois brillant, ingénieux, plein de candeur & de franchise, noble jusques dans ses plaisirs, & magnifique dans ses fêtes. La tristesse, l'abattement étoient peints sur tous les visages ; la défiance étoit dans tous les yeux ; la crainte avoit resserré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir, & il la voit plongée dans le silence & dans le deuil. Il se trouve au milieu d'une Place publique, lieu vaste, & décoré avec magnificence par les Temples & les Palais dont il étoit environné. Au centre un grand bûcher s'éleve, &, non loin du bûcher, un Trône resplendissant de pourpre & d'or. A cet appareil imposant, il s'arrête. Il voit arriver un Peuple nombreux sans tumulte, & gardant un silence morne, tel que l'impose la terreur. Il interroge autour de lui ; il demande quel sacrilege, quel parricide on va punir avec tant de solemnité, & si le Roi vient présider au supplice des criminels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais personne ne lui répond. « Qui que tu sois, lui dit enfin un » vieillard qu'il interrogeoit, ou cesse de nous

» tendre un piege, ou, ſi tu es de bonne foi,
» regarde, écoute, & tremble comme nous. »

Bientôt Pizarre voit paroître le cortege effrayant des Juges & des vengeurs de la Foi. Il les voit monter & s'affeoir ſur ce trône terrible. Le calme eſt peint ſur leur viſage ; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent ; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblants, courbés ſous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur ſentence. Et ce décret qui les condamne à être brûlés vivants, ce décret leur eſt prononcé du ton affectueux & tendre de la charité ſecourable & de l'indulgente bonté.

Le jeune Roi avoit demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en préſence du Peuple, à la face du ciel, lorſqu'ils entendroient leur ſentence, il leur fût permis de parler, de ſe défendre, & de ſe plaindre : foible adouciſſement qu'il auroit voulu mettre aux rigueurs de ce Tribunal, mais qui, ayant révolté les Juges, fut traité de ſcandale, & n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre étoit un vieillard, qu'on avoit ſurpris obſervant les pratiques du Judaïſme. Les ſéductions, les menaces le lui avoient fait abjurer au temps de ſa foible jeuneſſe. Imbu de la Foi de ſes peres, le regret de l'avoir quittée vint le troubler ; il la reprit ; & dans le ſilence & la crainte, il adreſſoit au Ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime étoit connu ; ſur le bord

de sa tombe, il n'avoit pas même daigné le désavouer ; il marchoit au supplice, comme une victime à l'autel. Mais lorsqu'il entendit que tous ses biens, livrés à l'avidité de ses Juges, étoient ravis à ses enfants, sa constance l'abandonna.
» Cruels ! dit-il, c'est donc ainsi que vous dé-
» vorez votre proie ? J'ai mérité la mort, quand
» j'ai trahi mon ame, quand j'ai désavoué de
» bouche ce que j'adorois dans le cœur ; mais
» qu'ont fait mes enfants, pour être dépouillés
» du peu de bien que je leur laisse ? Ils ont subi,
» dès le berceau, le joug de votre loi nouvelle ;
» je vous les ai livrés. Ah ! laissez à leur mere,
» pour nourrir ces infortunés, un pain arrosé
» de mon sang, & qu'ils tremperont dans leurs
» larmes. »

» Hé quoi ! lui répond d'un air serein le Chef
» du Tribunal terrible, ne sais-tu pas que Dieu
» poursuit dans les enfants l'iniquité des peres ;
» que la dépouille des criminels de leze-majesté
» divine appartient aux Ministres des vengeances
» divines, comme les entrailles de la victime
» appartenoient au Sacrificateur ; que l'esclave n'a
» rien qui ne soit à son maître ; & qu'enfin tes
» pareils sont nés esclaves parmi les Chrétiens ?
» Si l'on se réserve des biens qui n'étoient pas à
» toi, c'est pour en faire un digne usage ; &
» quel plus digne usage du bien des Infideles,
» que de servir de récompense aux défenseurs de
» la Foi ? Si chacun vit de son travail, celui de
» pour-

» pourſuivre l'erreur ſera-t-il privé de ſalaire ?
» & n'eſt-il pas bien juſte qu'une race funeſte
» paie, en mourant, le ſoin pénible & ſalutaire
» que l'on prend de l'exterminer ? »

» Hommes ſans pudeur & ſans foi, s'écria le
» vieillard, la force vous ſeconde, & votre hy-
» pocriſie abuſe inſolemment du pouvoir de nous
» opprimer. Mais tremblez que le Ciel enfin ne
» ſe laſſe.... » On ne permit pas au vieillard d'a-
chever; & il fut jetté dans les flammes.

Après lui, ſe préſente devant le Tribunal un jeune homme ſimple & timide, né parmi les Chrétiens, élevé dans leur croyance, & n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuoit. Il aimoit une fille auſſi ſimple que lui, auſſi pieuſe, auſſi docile; il en étoit aimé : un rival furieux l'avoit accuſé d'héréſie; & ce fourbe avoit pour complice un confident digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avoit pris mille fois la terre & le ciel à témoins de ſa foi, de ſon innocence; on ne l'avoit point écouté. En paroiſſant devant ſes Juges, & à la vue du bûcher, ſes plaintes, ſes cris redoublerent. « Miniſtre du Dieu que j'adore, & vous,
» Peuple, dit-il, je proteſte en mourant que j'ai
» vécu fidele à la religion de mes peres. Je crois
» tout ce que nos Paſteurs, dès l'enfance, m'ont
» enſeigné. Qu'on me diſe dans quelle erreur j'ai
» pu tomber, ſans le vouloir; je l'abjure, & je
» la déteſte. Que voulez-vous de plus ? — Nous

» voulons que vous-même vous fassiez le sincere
» aveu de votre impiété. — Je ne la connois pas.
» Opposez-moi du moins mes accusateurs. Qu'ils
» paroissent ; qu'ils me confondent à vos yeux. —
» Non, lui dit-on encore : l'intérêt de la Foi
» ne permet pas que l'on décele ceux qui veil-
» lent à sa défense, & qui nous dénoncent l'er-
» reur. N'avez-vous pas déclaré vous-même que
» vous n'aviez point d'ennemis ? — Hélas ! non : je
» ne hais personne ; j'ignore qui peut me haïr. —
» Hé bien, ce n'est donc pas la haine, mais le
» zele qui vous accuse ; & le zele est digne de
» foi. — O mon Pere ! dit le jeune homme à un
» Religieux qui l'exhortoit à la mort, je suis at-
» taché à la vie ; ce supplice me fait frémir. Di-
» tes-moi quel aveu l'on attend que je fasse ; &,
» tout innocent que je suis, je veux bien me ca-
» lomnier. — Moi ! vous enseigner le mensonge !
» lui dit cet homme pieusement cruel. A Dieu
» ne plaise. Non, mon fils, mourez martyr, plu-
» tôt que d'en imposer à vos Juges. Après tout,
» ne vous flattez pas que cet aveu tardif pût vous
» sauver. Il n'est plus temps. C'est dans les fers
» que l'on doit s'avouer coupable. Mais, à l'ap-
» proche du supplice, ce n'est plus un vrai re-
» pentir, c'est la frayeur qui parle ; on ne l'é-
» coute plus. » Ce fut alors que le jeune hom-
me, s'abandonnant à sa douleur, & versant des
torrents de larmes, en fit couler de tous les yeux.
» O Dieu ! dit-il, on m'annonçoit ta Religion

» pure & ſainte comme l'appui de l'innocence ;
» & tes Miniſtres !... » On l'interrompit, pour le traîner ſur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'enveloppoit vivant, & que ſes cris déchiroient tous les cœurs ; un Maure, à peu près du même âge, mais plus ferme & plus courageux, fut condamné comme blaſphémateur, pour avoir murmuré contre le fanatiſme & ſon tribunal odieux. On lui prononça ſa ſentence, en l'exhortant à déclarer, devant Dieu & devant les hommes, qui pouvoit l'avoir ſoulevé contre les vengeurs de la Foi. « Peuple, s'écria-t-il
» avec indignation, ſavez-vous qui l'on veut que
» j'accuſe ? Mon pere. On me l'a nommé dans les
» fers, ce complice dont on s'efforce de me rendre
» le délateur. C'eſt lui qu'on veut que je traîne
» au ſupplice. On m'a promis d'uſer envers moi
» d'indulgence, ſi j'étois aſſez lâche, aſſez déna-
» turé, pour noircir & calomnier celui qui m'a
» donné le jour. Ah ! loin de l'accuſer, j'atteſte
» toutes les puiſſances du Ciel, que ce vieillard eſt
» innocent. Il gémit comme vous, mais dans le
» fond de ſon ame ; &, à moins que des larmes
» n'offenſent nos tyrans, il ne les offenſa jamais.
» Plus impatient, j'ai parlé, je l'ai déteſtée hau-
» tement, cette tyrannie odieuſe. J'ai demandé,
» au nom du Ciel, par quelle haine de la vérité,
» par quelle horreur de l'innocence, on refuſoit
» à l'accuſé le droit naturel & ſacré d'une dé-
» fenſe légitime ? pourquoi le délateur, diſpenſé

» de paroître, portant ses coups dans l'ombre,
» comme un lâche assassin, & se tenant enveloppé
» dans le manteau du Juge, étoit compté au nom-
» bre des témoins? Cette procédure infernale, cet
» appareil d'iniquité, des fers, des cachots, des
» ténebres, un silence affreux, tous les pieges
» de l'artifice & du mensonge, pour surprendre,
» ou pour effrayer un malheureux abandonné à
» la calomnie, à la fraude la plus subtile & la
» plus noire; voilà ce qui m'a révolté. Je l'ai
» dit; ma franchise les a blessés. Ils m'en punis-
» sent; mais un jour ces fourbes seront démas-
» qués; & leurs crimes retomberont sur eux, com-
» me un déluge, avec les vengeances du Ciel. »

A ces mots s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnoit: « Laissez-moi, lui dit-il, je ne
» reconnois point le Dieu que mes bourreaux
» adorent. Dieu juste, Dieu clément, pere de
» tous les hommes, s'écria-t-il, reçois mon ame. »
Et lui-même, en traînant ses chaînes, il s'élança sur le bûcher.

Après lui, venoit une foule d'adolescents de l'un & de l'autre sexe, élevés en silence sous la Loi Musulmane, & livrés pour ce crime aux Inquisiteurs de la Foi. On leur avoit promis, s'ils se faisoient Chrétiens, qu'on les sauveroit du supplice. Foibles, timides & crédules, ils s'étoient faits Chrétiens; & on les menoit au supplice. Ils réclamerent la promesse sur la foi de laquelle ils avoient abjuré. « Cette promesse, leur dit-on,

» va s'accomplir dans l'autre vie. Vous ferez fau-
» vés du fupplice, mais d'un fupplice au prix du-
» quel celui-ci n'eft rien. Mes enfants, ne pen-
» fez qu'à mourir fideles; & trop heureux de n'a-
» voir à fubir qu'une expiation paffagere, ré-
» fignez-vous fans murmurer. » Leurs larmes furent inutiles; & du milieu des flammes, où ils furent jettés, leurs bras s'étendirent en vain : leurs bras fuppliants retomberent; & bientôt tout fut confumé.

Pizarre, qui, placé trop loin du Tribunal, n'avoit entendu que des cris, en voyant toutes ces victimes entaffées fur le bûcher & dévorées par les flammes, tandis que l'air retentiffoit de faints cantiques d'allégreffe, & que de pieux fanatiques, levant les mains au Ciel, lui offroient pour encens la fumée du facrifice; Pizarre, faifi de terreur & de compaffion, fe difoit à lui-même :
» L'Efpagne a-t-elle changé de culte? & lui a-t-on
» rapporté de l'Inde les Dieux qu'adorent les Sau-
» vages, & qu'ils abreuvent de leur fang? » Il vit la foule s'écouler, penfive & confternée; il imita le Peuple; & de retour chez lui, il y trouva l'un de fes freres, Gonzale, qui venoit d'arriver à Séville, impatient de le revoir.



NOTES.

(a) *La superstition.*] Le fanatisme est la frénésie du zele. La superstition est le délire de la piété. L'un est la maladie des esprits violents; l'autre celle des ames foibles. Tous les deux outragent la Religion; l'un par ses fureurs, & l'autre par ses craintes.

(b) *Que les tempêtes avoient instruit.*] En quatorze cent quatre-vingt-quatre, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madere, avoit été, dit-on, poussé sur la côte de Saint-Domingue. Il revint à Tercere, n'ayant plus avec lui que quatre de ses compagnons. Dans cette isle un fameux Pilote, Génois de naissance, appellé Christophe Colomb, leur donna l'asyle. Ils moururent tous dans sa maison; & ce fut, dit-on, sur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.





CHAPITRE XLII.

APRÈS les premiers monuments de la tendresse & de la joie, Pizarre, ayant bien observé qu'aucun témoin ne pût entendre leur entretien, ni le troubler, commença par faire à Gonzale le récit de ses aventures. Il lui expose ensuite l'objet de son voyage ; & finit par lui demander quelle étrange révolution s'est faite, depuis son absence, dans le génie, dans les mœurs, dans le culte de sa patrie ; & quelle est cette horrible fête dont il vient d'être le témoin ?

» Trop jeune & trop obscur, quand tu as quitté » ces bords, lui dit Gonzale, tu n'as pu voir pré- » parer ces événements ; mais aujourd'hui que ta » fortune en dépend, je dois t'en instruire. Écou- » te, mon frere, & gémis. »

» Les Maures, nos vainqueurs, s'étoient ré- » pandus dans l'Espagne ; ils y avoient apporté » les arts, l'agriculture & le commerce ; & en » éclairant les esprits, ils avoient adouci les » mœurs. La prospérité, la grandeur, l'opulence » de ce Royaume, cultivé, enrichi, décoré par » leurs mains, méritoit de faire oublier leur in- » vasion & leurs ravages. Vaincus & soumis à » leur tour, ils ne demandoient qu'à jouir d'une » liberté légitime, qu'à vivre Sujets de nos Rois, » en conservant le culte de leurs peres ; & si la

» ſuperſtition ne ſe fût emparée de l'eſprit d'Iſa-
» belle, jamais regne n'eût été plus heureux, ni
» plus floriſſant que le ſien. Mais cette Reine,
» que ſon génie & ſon courage auroient placée
» au rang des plus grands hommes, eut le mal-
» heur d'être trompée par un confident fanati-
» que (*), qui, dès la plus tendre jeuneſſe, l'eni-
» vroit d'un faux zele, & l'avoit fait jurer, ſi
» elle montoit ſur le trône, d'employer le fer &
» le feu pour exterminer l'héréſie, & faire triom-
» pher la foi. Ce fut pour accomplir cette témé-
» raire promeſſe, qu'elle érigea ce Tribunal de
» ſang. »

» Armé d'une puiſſance énorme, affranchi de
» toutes les loix protectrices de l'innocence, &
» conſacré par un Pontife (**) qui lui confioit tous
» ſes droits, ce tyran des eſprits les remplit d'une
» ſainte horreur (*a*). C'eſt ici, dans Séville mê-
» me, que fut célébré le premier de ces ſacrifi-
» ces barbares, que l'on appelle *Actes de foi* (***).
» Ce jour exécrable coûta vingt mille Sujets à
» l'Eſpagne : ils s'enfuirent épouvantés; & l'A-
» frique fut leur refuge. Dans la Caſtille & dans
» Léon de nouveaux bûchers s'allumerent; & on
» y jetta dans les flammes des milliers de mal-
» heureux. Le même fléau s'étendit dans l'Ara-

(*) Thomas Torquémada, Dominicain.

(**) Sixte IV.

(***) *Auto-da-fe.* Le premier à Séville, en 1480.

» gon, & y fit les mêmes ravages. L'Espagne en-
» tiere en fut frappée, & d'un Royaume à l'autre
» la superstition voyoit comme autant de signaux,
» les feux qui dévoroient ses innombrables vic-
» times. Des multitudes de proscrits, échappés à
» la rage de leurs persécuteurs, s'abandonnoient
» à la merci des flots; & l'Afrique en fut repeu-
» plée. Enfin la Grenade, conquise sur les Mau-
» res, devint à son tour le théâtre de ces dé-
» plorables fureurs (*b*). Ah Pizarre! quelle Pro-
» vince le fanatisme a désolée! Un Peuple indus-
» trieux, vaillant, éclairé, mêlant aux travaux
» le charme consolant des fêtes; plus de trente
» villes superbes, où fleurissoient les arts; cent
» autres villes moins opulentes, mais toutes ri-
» ches & peuplées; deux mille villages remplis
» de cultivateurs fortunés; les plus belles campa-
» gnes, les plus riches de l'univers, tout est perdu,
» tout est détruit; la mort, l'effroi, la solitude
» y regne; la tyrannie des esprits, la plus odieuse
» de toutes, comme la plus injuste & la plus vio-
» lente, en a fait de vastes tombeaux, où elle
» domine en silence sur des cendres & des dé-
» bris. »

» Ainsi, lui demanda Pizarre, les rapines, les
» cruautés que l'on exerce en Amérique, éton-
» nent peu l'Espagne? — Elle y est endurcie par
» ses propres malheurs, reprit Gonzale. Et de
» quoi veux-tu qu'elle s'étonne & s'épouvante?
» Parmi nous dans son sein, elle voit consacrer

» les crimes les plus odieux. L'humanité n'a plus
» de droits; le ſang n'a plus de privileges. Que
» le fils accuſe ſon pere, le pere ſes enfants, la
» femme ſon époux; c'eſt le triomphe du faux
» zele. Ils ſont accueillis, écoutés; & l'accuſé pé-
» rit ſur leur délation. Un ſimple ſoupçon fait
» ſaiſir, traîner dans les cachots la foible & ti-
» mide innocence; & l'impoſture qui l'accuſe,
» protégée à l'abri d'un ſilence éternel, eſt ſûre
» de l'impunité. La ſeule reſſource du foible, la
» fuite, eſt réputée une preuve du crime; & l'a-
» nathême qui pourſuit le transfuge, rompt pour
» lui les nœuds les plus saints. En lui, ſes amis
» méconnoiſſent leur ami, ſes enfants leur pere,
» ſes Sujets leur Roi : plus d'aſyle, plus de re-
» fuge aſſuré pour lui, pas même au ſein de la
» nature. La main qui lui perce le cœur eſt in-
» nocente; elle a vengé le Ciel. Tout Chrétien eſt,
» de droit divin, le juge & le bourreau d'un in-
» fidele fugitif. Telle eſt la loi du fanatiſme; &
» je t'épargne le détail de mille atrocités pareilles,
» qui forment ſon code infernal (*c*). Ne crains
» donc plus de voir les eſprits ſoulevés de ce qui
» ſe paſſe dans l'Inde. »

» Et la Cour, demanda Pizarre, eſt-elle atta-
» quée de ce délire? — La Cour ne penſe, lui
» répondit Gonzale, qu'à tirer avantage de nos
» calamités. Que le Peuple tremble & fléchiſſe,
» c'eſt tout ce qu'elle veut; & les malheurs de l'Inde
» ne la touchent que foiblement. Les Grands,

» avec pleine licence, opprimoient autrefois le » Peuple. Les Juges leur étoient vendus; les loix » se taisoient devant eux; & sans frein, comme » sans pudeur, ils exerçoient impunément les vexa- » tions les plus criantes. Le Peuple est rentré dans » ses droits; la régence de Ximenès l'a tiré de » l'oppression : il est armé, discipliné, ligué pour » sa propre défense; la force est du côté des loix; » & le Peuple, qu'elles protegent, les protege à » son tour contre les attentats des Grands, leurs » ennemis communs. Ainsi le faste de la Cour, » n'ayant plus au-dedans les ressources du bri- » gandage, a rendu les Grands plus avides des » richesses du dehors; & l'espérance de partager » les dépouilles du nouveau Monde, en fait de » zélés partisans au premier qui promet d'en payer » le tribut à leur orgueilleuse avarice. Tout est » vénal sous ce nouveau regne; & quand l'or est » le prix de tout, on obtient tout avec de l'or : » c'est ce que j'ai voulu t'apprendre. Flatte l'am- » bition & la cupidité; ce sont elles qui nous » dominent. Elles président dans les Conseils; » elles ont l'oreille du Prince; elles sont l'ame » de la Cour. La religion même est ici leur es- » clave; & tu verras qu'on la fait taire, quand » elle prétend les gêner. Rome, le siege de l'É- » glise, vient d'être prise & saccagée; le Sou- » verain Pontife a été mis aux fers..... — Sans » doute par les Infideles, demanda Pizarre? — » Par nous, reprit Gonzale, par ce jeune Em-

» pereur qui lui-même a porté le deuil de ſa vic-
» toire. Va le trouver; annonce-lui une vaſte &
» riche conquête. Il gémira peut-être ſur le mal-
» heur de l'Inde; mais, ſi ce malheur eſt utile à
» ſa grandeur, à ſa puiſſance, il le laiſſera con-
» ſommer. »

Pizarre, en profitant des inſtructions de Gonzale, eut ſans peine accès à la Cour. On le préſente à l'Empereur; & au milieu du Conſeil aſſemblé, ce jeune Prince ayant daigné l'entendre, le Guerrier lui parle en ces mots :

» Puiſſant & glorieux Monarque, vous voyez
» l'un des premiers ſoldats, qui, ſous le regne de
» Ferdinand, ont porté les armes de la Caſtille
» dans le nouveau Monde. Je m'appelle Pizarre;
» Truxillo m'a vu naître le plus obſcur de vos
» Sujets; mais j'ai l'ambition, peut-être le moyen
» de faire oublier ma naiſſance. Sur la côte de
» Carthagene & vers les bords du Darien, je
» ſuivis Alfonce Ojeda, l'homme le plus déter-
» miné qui fut jamais. J'appris à ſon école qu'il
» n'eſt point de dangers que le courage ne ſur-
» monte; & je puis dire qu'il m'a mis à l'épreuve
» de tous les maux. Après lui ce fut ſous Vaſco
» de Balboa que je ſervis, & que je conçus l'eſ-
» pérance d'égaler Colomb & Cortès. »

» On vous a vanté les richeſſes de l'Amérique;
» & moi, je vous annonce qu'on ne les connoît
» pas. Les iſles dont la découverte a fait la gloire
» de Colomb, le Royaume dont la conquête a

» rendu Cortès si fameux, ne sont rien en com-
» paraison des Pays que j'ai découverts, & dont
» je viens vous faire hommage. C'est le Royau-
» me des Incas, Peuple adorateur du Soleil, dont
» ses Rois se vantent d'être issus, & qu'ils osent
» appeller leur pere, sans doute à cause des ri-
» chesses que la chaleur de ses rayons répand dans
» ces heureux climats. C'est une chaîne de mon-
» tagnes d'or, qui s'étend depuis l'équateur jus-
» qu'au tropique du midi, & parmi ces monta-
» gnes, les plus riants côteaux & les vallons les
» plus fertiles. Le même jour y présente toutes
» les saisons réunies; la même terre y produit à
» la fois les fleurs, les fruits, & les moissons.
» Les Peuples de ces contrées sont vaillants, mais
» presque sans armes. Il est facile de les vaincre,
» plus facile de les gagner par la clémence & la
» douceur. J'avois abordé sur leurs côtes, je pé-
» nétrois dans leur Pays; & avec un vaisseau &
» moins de deux cents hommes, j'aurois mis sous
» vos loix des Peuples innombrables, & à vos
» pieds des monceaux d'or. Le Vice-Roi de Pana-
» ma, jaloux d'une entreprise commencée avant
» lui, & dont il n'avoit pas la gloire, a rap-
» pellé mes compagnons; il ne m'en est resté que
» douze; & avec eux j'ai soutenu, dans une isle
» déserte, au milieu des tempêtes, les plus rudes
» épreuves de la nécessité. J'attendois un foible
» secours; on me l'a refusé, & on m'a rappellé
» moi-même. J'ai obéi, sans renoncer à ma glo-

» rieuſe entrepriſe ; & pour vous ſoumettre un
» Pays le plus riche de l'univers, je ne demande
» que l'honneur dont jouit Cortès au Mexique,
» l'honneur de commander pour vous, & de n'o-
» béir qu'à vous ſeul. »

Pizarre mit alors ſous les yeux du Conſeil le récit de ſes aventures, atteſté par ſes compagnons; & ce récit, quoique très-ſimple, ne fut pas lu ſans étonnement. Mais, ſoit que le jeune Empereur voulût encore éprouver Pizarre, ſoit que, par ſa naiſſance, il ne le crût pas digne du titre auquel il aſpiroit : « L'audace de ton entrepriſe,
» lui dit-il, ſemble autoriſer celle de ton ambi-
» tion; mais ſois content de partager les richeſ-
» ſes que tu m'annonces, & ne demande rien de
» plus. — Des richeſſes, lui dit Pizarre d'un air
» chagrin & dédaigneux ; mes matelots & mes
» ſoldats en reviendront chargés. Il me faut de
» la gloire. Le reſte eſt au deſſous de moi. Si je
» ne ſuis pas digne de gouverner, je ne ſuis pas
» digne de vaincre. Nommez le Vice-Roi qui
» me doit remplacer ; je l'inſtruirai : mon plan,
» mes projets, mes découvertes, je lui commu-
» niquerai tout, excepté mon courage..... dont
» j'ai beſoin, pour dévorer l'humiliation d'un
» refus. »

Cette franchiſe bruſque & fiere ne déplut point au jeune Monarque. « Il me ſervira bien, dit-il,
» puiſqu'il ne ſait pas me flatter. » Il lui accorda ſa demande; & Pizarre, dès ce moment,

vit une foule de Courtiſans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger ſes cruautés & ſes rapines, & mendier le prix infame de l'appui qu'ils lui promettoient. Il vit une jeuneſſe ardente, ambitieuſe, ſe diſputer la gloire de le ſuivre, & de partager ſes travaux; il vit l'avarice elle-même s'empreſſer, à l'appât du gain, de lui équiper une flotte, & riſquer, en tremblant, les frais d'une entrepriſe dont elle attendoit des tréſors.

Pizarre, ſans croire en impoſer à ceux qui ſe fioient à lui, leur prodigua les eſpérances, ſe ménagea l'appui des Grands, s'attira la faveur du Peuple, fit un choix de bons Matelots & de Soldats déterminés, &, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander ſous lui. Ses freres furent de ce nombre (*d*). Le jeune Gonſalve Davila ne fut point oublié : Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui, en paſſant à l'iſle Eſpagnole.

Ainſi, tout ſecondant ſes vœux, Pizarre, dans le même Temple (*e*) & ſur le même Autel où Magellan avoit fait le ferment d'obéiſſance & de fidélité à la Couronne de Caſtille, Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même ferment.

» Guerrier, lui dit le jeune Prince, ici l'on » confond tous les droits; chacun, ſelon ſes in- » térêts ou ſes opinions, fait pencher la balance » entre les Indiens & nous (*f*). Fatigué de tous » ces débats, je te recommande deux choſes:

» l'une, de faire à ton Pays tout le bien que tu » croiras juſte, & qui dépendra de toi ; l'autre, » de faire aux Indiens le moins de mal qu'il te » ſera poſſible : car ſi je veux en être obéi, je » deſire encore plus d'en être aimé. » A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devoit être la marque de ſa dignité (*g*), & qui ne fut pour lui qu'une trop foible défenſe, contre de lâches aſſaſſins.

Cependant, ſa flotte à la rade, & ſes compagnons raſſemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui & les vents. Il arrive ; les vents l'invitent à partir ; il s'embarque, il fait lever l'ancre, & part aux acclamations de tout un Peuple, qui l'exhorte à revenir, chargé des richeſſes de l'Amérique, dépoſer les dépouilles des temples du Soleil au pied des Autels du vrai Dieu.

NOTES.

(*a*) *Les remplit de terreur.*] En quatre ans l'Inquiſition fit le procès à cent mille perſonnes, dont ſix mille furent brûlées.

(*b*) *De ces déplorables fureurs.*] Premier Édit contre les Juifs, en quatorze cent quatre-vingt-douze. Cet Édit les obligeoit à ſe convertir, ou à quitter l'Eſpagne. Cent mille familles ſe convertirent ou feignirent de ſe convertir; huit cents mille Juifs ſe retirerent en Portugal, en Afrique, ou dans l'Orient.

Se-

Second Édit contre les Maures en quinze cent un, qui les forçoit à se faire baptiser, ou à sortir du Royaume en trois mois, sous peine d'être faits esclaves. Une assemblée de Théologiens & de Jurisconsultes avoit décidé qu'on pouvoit en venir à cette violence, malgré la foi du plus solemnel des Traités. Le Pape Clément VII releva l'Empereur Charles-Quint du serment fait par lui, ou par ses Prédécesseurs, de permettre aux Maures le libre exercice de leur Religion; il l'exhorta à chasser de l'Espagne tous ceux qui refuseroient d'embrasser le Christianisme.

(*c*) *Son Code infernal.*] Voyez le Directoire des Inquisiteurs, & l'Extrait qu'on en a donné sous le titre de *Manuel des Inquisiteurs.*

(*d*) *Ses freres furent de ce nombre.*] Fernand, Jean, & Gonsale Pizarre.

(*e*) *Dans le même Temple.*] Dans l'Église de Notre-Dame de la Victoire.

(*f*) *Et chacun à son gré.*] On sait que la Cour étoit composée de Flamands & d'Espagnols. Les Flamands étoient pour les Indiens, & vouloient qu'on les laissât libres. Les Espagnols avoient des intérêts & des principes opposés.

(*g*) *De sa dignité.*] Marquis, Gouverneur, & Adelantade, ou Lieutenant-Général.





CHAPITRE XLIII.

En abordant à l'isle Espagnole, Pizarre apprit que Las-Casas, attaqué d'une maladie que l'on croyoit mortelle, languissoit au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonzalve Davila étoit auprès de lui, & le servoit avec ce zele tendre qu'un fils auroit eu pour son pere.

Le Solitaire, en revoyant Pizarre, se sentit vivement ému. Sur son visage, où étoient peintes la douleur, la foiblesse & la sérénité, se répandit un rayon de joie. « Mon ami, dit-il à » Pizarre, en lui tendant la main, je vais le voir » ce Dieu qui nous a tous fait naître pour nous » aimer mutuellement, pour vivre en paix, nous » secourir & nous soulager dans nos peines. » Voyez combien l'image de la mort est tran- » quille & riante pour l'homme simple & doux, » qui se dit à lui-même : Je n'ai jamais fait gé- » mir l'innocent. Voyez avec quelle confiance » mes yeux, avant de se fermer, se levent en- » core vers le Ciel; avec quelle consolation mes » bras s'étendent vers mon Pere. Il me voit ex- » pirant, & il dit : Celui-là fut bien foible, » mais il ne fut pas méchant; son sein renferme » un cœur sensible ; ses yeux n'ont jamais vu » les larmes des malheureux sans y mêler des » larmes; ces mains, qu'il tend vers moi, il les

» tendoit de même vers les infortunés qu'il pou-
» voit ſecourir : je ſerai miſéricordieux envers
» l'homme compatiſſant. Ah, Pizarre ! je vous
» ſouhaite une mort ſemblable à la mienne. Mé-
» ritez-la en exerçant la juſtice & l'humanité. »

A cette voix foible & touchante, à ce langage qu'animoit une piété vive & tendre, à ces regards où ſembloit éclater la derniere étincelle de la vie & du ſentiment, Pizarre fut ému ; il preſſa dans ſes mains la main de l'homme juſte. « O
» mon pere, dit-il, vivez, pour me voir prati-
» quer ce que votre exemple m'enſeigne, ce que
» m'inſpire vos vertus. Pour vous répondre de
» moi-même, j'avois beſoin d'être revêtu d'une
» autorité impoſante ; je le ſuis ; & j'eſpere ap-
» prendre à ma patrie à conquérir ſans oppri-
» mer. »

Le Solitaire lui demanda des nouvelles de ſon ami, du vertueux Alonzo. « Il m'a quitté, lui
» répondit Pizarre avec douleur ; il s'eſt jetté
» parmi les Sauvages. »

» Le bon jeune homme ! dit Las-Caſas, il les
» aima toujours ; il eſt digne d'en être aimé.
» Mais dites-moi quel eſt à leur égard l'eſprit
» de la nouvelle Cour d'Eſpagne ? — Elle eſt
» partagée, lui dit Pizarre ; mais le parti de l'a-
» varice & de la tyrannie eſt toujours le plus
» fort. J'ai même vu dans le Sacerdoce des hom-
» mes dévoués à ce parti cruel. Ils s'autoriſent
» de la cauſe de Dieu, pour conſeiller la vio-

» lence ; & ils l'exercent en Eſpagne avec une » rigueur que je n'ai pu voir ſans frémir. » Alors il lui fit le tableau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avoit aſſiſté. « Les » monſtres ! » s'écria Las-Caſas, avec un ſentiment d'horreur ſi profond, ſi paſſionné, qu'il en oublia ſa foibleſſe. « O mon ami ! daignez » en croire le témoignage d'une bouche expi- » rante, car les craintes, les eſpérances, & tous » les intérêts humains s'évanouiſſent devant celui » qui ne va plus laiſſer au monde qu'une pouſ- » ſiere inanimée; & c'eſt ce moment que je ſaiſis » pour rendre gloire à la Religion. Vous avez » entendu, vous entendrez encore autoriſer, au » nom du Ciel, les plus déteſtables excès : l'or- » gueil, l'ambition, la cupidité, la paſſion inſa- » tiable de dominer & d'envahir, ont trouvé » dans le ſanctuaire, & juſqu'au pied des autels, » de lâches partiſans, de féroces apologiſtes, &, » par une baſſeſſe indigne d'un miniſtere auguſte » & ſaint, on a cru devoir ſe ranger du côté » du puiſſant, du fort & de l'injuſte, pour s'aſ- » ſurer de leur appui. Mais, mon ami, Dieu eſt » immuable ; la vérité l'eſt comme lui. Ni l'un » ni l'autre n'a beſoin de la faveur d'une Cour » avare, & d'une populace avide. Le glaive de » la tyrannie, le ſceptre de l'iniquité ſeront ré- » duits en poudre ; les trônes même ne ſeront » plus; & Dieu ſera, & la vérité avec lui. J'at- » teſte donc ici ce Dieu, devant lequel je vais

» paroître, qu'il condamne dans ſes Miniſtres
» cette honteuſe politique, vile eſclave des paſ-
» ſions : je l'atteſte qu'il n'a donné à aucun hom-
» me ſur la terre le droit de forcer la croyance,
» & d'annoncer ſa loi le poignard à la main ; que
» celui qui a créé les ames des Maures & des In-
» diens, n'a pas beſoin de nos tortures pour les
» changer & les réduire ; & que le Dieu qui fait
» lever le Soleil ſur ces régions, y fera luire auſſi,
» quand bon lui ſemblera, le flambeau de la vé-
» rité. Ainſi, toutes les fois que vous verrez des
» hommes ſacrileges remettre le fer & le feu dans
» les mains dés Rois & des Peuples, & puis le-
» ver les mains au ciel, & dire : Elles ſont inno-
» centes, elles n'ont point verſé le ſang ; fuyez
» ces fourbes hypocrites. Qu'ils ſoient bourreaux
» eux-mêmes, s'ils veulent des martyrs. Mais
» gardez-vous d'attribuer à la religion la dure-
» té, l'orgueil, la cruauté de ſes Miniſtres. La
» paix, l'indulgence & l'amour, voilà ſon eſprit,
» ſon eſſence. C'eſt à ce caractere immuable, éter-
» nel, qu'on la reconnoîtra toujours. Mon ami,
» je l'ai dit aux Rois, je l'ai dit aux tyrans de
» l'Inde ; & ſi Dieu prolongeoit mes jours, j'i-
» rois le dire à ce jeune Monarque dont on égare
» la raiſon ; je monterois ſur ce bûcher où l'on
» fait périr, dites-vous, tant de malheureuſes
» victimes ; & delà je demanderois à ce Tribunal
» ſanguinaire, ſi c'eſt ſur l'autel de l'Agneau qu'il
» a pris ces tiſons ardents ? Je demanderois à ce

» Roi, qui l'a rendu le juge des penſées & le ty-
» ran des ames? & ſi ces Prêtres fanatiques ont
» pu lui conférer un pouvoir qu'ils n'ont pas?
» Ils le renverſeroient ce bûcher infernal, ou
» m'y feroient brûler vivant. »

» Homme juſte, lui dit Pizarre, calmez-vous;
» & n'abrégez point des jours qui nous ſont pré-
» cieux. Vous avez aſſez fait; & ce zele héroïque
» va même au-delà des devoirs que vous impoſe
» votre état. — Mon état! & qui rendra gloire
» à la religion, ſi ce n'eſt ſon Miniſtre? Qui la
» vengera de l'injure qu'un fanatiſme atroce lui
» fait en l'invoquant? Les voilà nos devoirs,
» ſans doute. Tant que les Peuples & les Rois ne
» mêlent point les intérêts du Ciel dans leurs pro-
» jets d'iniquité, ils peuvent nous fermer la bou-
» che; mais dès qu'ils s'autoriſent de la cauſe de
» Dieu pour être injuſtes & cruels, c'eſt à nous,
» à travers les lances & les épées, de crier, que
» Dieu déſavoue les crimes commis en ſon nom.
» Malheur à nous, ſi par notre ſilence on l'en
» croyoit complice. Hé quoi! le zele ne ſaura-
» t-il jamais qu'opprimer & détruire? La chari-
» té, comme la Foi, n'aura-t-elle pas ſes mar-
» tyrs? »

Tandis que Las-Caſas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenoit ce langage à Pizarre, la nuit avoit enveloppé l'iſle Eſpagnole de ſes ombres; le ſilence y regnoit; tout repoſoit, juſqu'aux eſclaves; on n'entendoit que le bruit

des flots, qui se brisoient contre le rivage, avec un murmure plaintif, qui sembloit imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du Solitaire. Le jeune Davila se leve, va, & revient avec inquiétude; & se penchant sur le lit de Las-Casas, il le consulte en secret. « Oui, qu'il entre, dit Las-Casas. Pizarre est magnanime; » & ce seroit lui faire injure, que de nous méfier de lui. Vous allez voir, lui dit-il, un Cacique, qui, s'étant retiré depuis plus de dix » ans dans les montagnes de l'isle (*), s'y conduit avec une valeur & une bonté sans exemple. Par lui sa retraite sauvage est devenue inaccessible; & c'est le refuge assuré de tous les » Insulaires qui échappent à leurs tyrans. Il a » discipliné trois cents hommes pleins de courage, & il les contient dans les bornes d'une » défense légitime. Vigilant, actif, plein d'ardeur, & aussi prudent qu'intrépide, il se tient » sur ses gardes, & il n'attaque jamais. Il a vu » massacrer ses amis, sa famille entiere; il a vu » brûler vifs son pere & son aïeul (**); & s'il lui » tombe entre les mains un des bourreaux de » sa patrie, il le désarme & le renvoie : son ennemi le plus cruel, dès qu'il est pris vivant, » est assuré de son salut : il ne voit plus en lui

(*) Les montagnes de Baoruco.

(**) A Xaragua, sous le gouvernement d'Ovando.

» qu'un homme. Heureusement, & pour la gloire
» de la religion, il est Chrétien. J'ai eu le bonheur
» de l'instruire; il s'en souvient; il m'aime tendre-
» ment. Il a su que j'étois malade; & vous voyez
» à quels dangers il s'est exposé pour me voir. »

Barthelemi achevoit à peine, lorsque le jeune Davila revint, suivi du Cacique, qu'une Indienne accompagnoit. Henri (c'étoit le nom de ce Héros Sauvage) se précipite avec transport sur le lit de Las-Casas, & lui baisant mille fois les mains avec un attendrissement inexprimable : « O mon
» pere, dit-il, mon pere! je te revois. Qu'il me
» tardoit! Mais je te revois souffrant; & ta main
» brûle sous mes levres! Mes freres, tes enfants,
» allarmés de ton mal, sont venus affliger mon
» ame. Je n'ai pu résister à l'impatience de te voir.
» Si j'étois pris, je sais ce qui m'attend; mais
» j'ai voulu m'y exposer pour venir embrasser
» mon pere. Écoute, ajouta le Sauvage, en sou-
» levant sa tête, ils disent que tu es attaqué d'une
» maladie à laquelle le lait de femme est salu-
» taire. Je t'amene ici ma compagne. Elle a
» perdu son enfant; elle a pleuré sur lui; elle a
» baigné du lait de ses mamelles la poussiere qui
» le couvre; il ne lui demande plus rien. La
» voilà. Viens, ma femme, & présente à mon
» pere ces deux sources de la santé. Je donnerois
» pour lui ma vie; & si tu prolonges la sienne,
» je chérirai jusqu'au dernier soupir le sein qui
» l'aura allaité. »

Barthelemi, les yeux attachés ſur Pizarre, jouiſſoit de l'impreſſion que faiſoit ſur le cœur du Caſtillan la bonté du Cacique; le jeune Davila, préſent, verſoit de douces larmes; & l'Indienne, d'une beauté céleſte, & d'une modeſtie encore plus raviſſante, regardant Las-Caſas d'un œil reſpectueux & tendre, n'attendoit qu'un mot de ſa bouche pour y porter ſon chaſte ſein.

Las-Caſas, pénétré juſqu'au fond de l'ame, voulut refuſer ce ſecours. « Ah, cruel ! s'écria » le Cacique, dis-nous donc, ſi tu veux mourir, » quel eſt l'ami que tu nous laiſſes. Tu le ſais, » nous n'avons que toi pour conſolation, pour » eſpoir. Si tu nous armes, ſi tu nous plains, » & ſi je te ſuis cher moi-même, accorde-moi » ce que je viens te demander, au péril de ma » tête, au milieu de mes ennemis. Viens, ma » femme, embraſſe mon pere; & que ton ſein » force ſa bouche à y puiſer la vie. » En achevant ces mots, il prend ſa femme dans ſes bras, & l'ayant fait pencher ſur le lit de Las-Caſas: » Adieu, mon pere, lui dit-il. Je laiſſe auprès » de toi la moitié de moi-même; & je ne veux » la revoir que lorſqu'elle t'aura rendu à la vie » & à notre amour. »

Cette jeune & belle Indienne, à genoux devant Las-Caſas, lui dit à ſon tour: « Que crains- » tu, homme de paix & de douceur? Ne ſuis-je » pas ta fille? n'eſt-tu pas notre pere? Mon bien- » aimé me l'a tant dit! Il donneroit pour toi ſon

» ſang. Moi, je t'offre mon lait. Daigne puiſer » la vie dans ce ſein que tu as fait treſſaillir tant » de fois, lorſqu'on me racontoit les prodiges » de ta bonté. »

Trop attendri pour rejetter une priere ſi touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le Solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui étoit offert, le reçut; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui; & ce fut à la piété de Henri & de ſa compagne, que la terre dut le bonheur de poſſéder encore long-temps cet homme juſte.

» Ange tutélaire de ce nouveau Monde, lui » dit Pizarre, que vous êtes heureux d'y regner » ainſi ſur les cœurs! D'autres auront ſubjugué » l'Inde; mais vous ſeul vous l'aurez ſoumiſe par » l'aſcendant de la vertu. »

L'attendriſſement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre; & Las-Caſas le lui nomma. » Fils d'un pere trop ennemi des Indiens, lui dit » Pizarre, vous voyez des exemples bien diffé» rents du ſien! » Il lui apprit que l'Empereur l'avoit recommandé à lui, & qu'il étoit deſtiné à le ſuivre. Mais Gonſalve, dans ce moment, ne pouvoit ſe réſoudre à ſe ſéparer de Las-Caſas.

» Mon ami, lui dit le Solitaite, votre devoir » eſt d'obéir. J'aimerois mieux vous voir obſcur, » que de vous ſavoir coupable. Mais la confiance » que Pizarre m'inſpire adoucit mes regrets, & » modere mes craintes. Je vous conſeille de le

» ſuivre, & vous invite à l'imiter. Venez me voir
» encore demain : j'écrirai à mon cher Alonzo;
» je vous chargerai de ma lettre; & ſi Pizarre
» peut ſavoir où ce bon jeune homme reſpire,
» il la lui fera parvenir. »

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il alloit ſigner la ruine des Indiens!



CHAPITRE XLIV.

IMPATIENT de se rendre sur l'isthme, Pizarre, au premier souffle d'un vent favorable, mit à la voile, & partit de l'isle Espagnole. Son arrivée à Panama rendit l'espérance & la joie à ses amis. On s'empressa de lui armer une flotte; & dès qu'elle fut équipée, il s'embarqua, avec la résolution d'aller descendre aux bords qu'il avoit reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar; & de-là, pour ne plus dépendre de l'inconstance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à sa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des sables, des vallons remplis de bois hérissés & touffus, dont la ronce & le manglier font un tissu impénétrable; des torrents, des fleuves rapides, un air embrasé, les horreurs d'une solitude profonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppose à son passage, & ne peut arrêter ses pas. Il marche sous un ciel de feu, il foule une terre brûlante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la gloire & de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois, où jamais les serpents venimeux, dont ils étoient jonchés, n'avoient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrents; il enseigne à ses compagnons à les tra-

verſer à la nage ; & ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anime, il les ſoutient, il les diſpute aux flots qui les entraînent ; & luttant d'une main, les ſoulevant de l'autre, il les amene au bord. Intrépide & infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés, des cabanes, des hameaux peuplés d'Indiens ; & la terreur qu'il y répand fait bientôt paſſer à Quito la nouvelle de ſon retour. Mais le cruel état des choſes, dans le Royaume des Incas, n'avoit pas permis de veiller à la défenſe des vallées.

Huaſcar étoit captif dans les murs de Cannare ; mais l'un de ſes freres, Mango, refugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les reſtes de ſa famille & les débris de ſon armée, méditoit le hardi deſſein de rentrer dans Cuſco & d'en chaſſer Palmore. Il voyoit même tous les jours ſon camp ſe groſſir de nouveaux transfuges, qu'effrayoit la domination de l'uſurpateur de l'Empire & de l'oppreſſeur de leur Roi.

Tels, lorſqu'un vaſte incendie ſe répand dans une forêt, les animaux qui l'habitoient, chaſſés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pouſſe un vent impétueux, ſe retirent, en mugiſſant, ſur des rochers inacceſſibles, & de-là, fixant un œil morne ſur la forêt que le feu dévore, ils ſemblent murmurer entre eux leur épouvante & leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango deſcend, à la tête

des ſiens, des montagnes de l'orient. La renommée, qui le précede, a ſemé le bruit de ſa marche. Le courage, dans tous les cœurs, ſe ranime avec l'eſpérance; dans Cuſco le Peuple commence à s'émouvoir; & le bruit ſourd & menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au ſignal d'un ſoulévement & à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (*a*), & s'y enferme avec les ſiens.

Mango trouve la ville ouverte; il y entre comme en triomphe; & fier d'une nombreuſe armée, qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle ſommer Palmore de ſe rendre. Celui-ci répond que la paix ou la mort le déſarmera. On le preſſe, on lui fait entendre que tout l'Empire eſt ſoulevé, qu'Ataliba eſt perdu ſans reſſource, & que lui-même il n'a d'eſpoir qu'en la clémence de Mango. « Je ne ſais point ce qui ſe paſſe hors » des remparts que je défends, répond ce géné- » reux Guerrier. Ataliba eſt homme; il peut » éprouver des revers. Mais, puiſqu'il lui reſte » avec moi deux mille Sujets fideles, il n'a pas » tout perdu. S'il n'étoit plus lui-même, peut- » être alors prendrois-je conſeil de la néceſſité; » mais tant qu'il eſt vivant, je ne dépends que » de lui ſeul; & je laiſſe Mango exercer ſa clé- » mence ſur des malheureux, s'il en eſt d'aſſez » lâches pour l'implorer. »

Cependant, comme il s'apperçut que quelques-

uns des ſiens étoient troublés de ces menaces : » Quand il ſeroit vrai, leur dit-il, qu'Ataliba fût » malheureux, lui en ſerions-nous moins fide- » les? Reſſemblerions-nous aux oiſeaux, qui s'en- » volent d'un arbre, dès qu'il eſt ébranlé par quel- » que tourbillon rapide? L'arbre eſt courbé; il » ſe relevera : laiſſons paſſer l'orage. » Alors, choiſiſſant parmi eux un meſſager intelligent & sûr : « Cherche Ataliba, lui dit-il, apprends-lui » que la forterеſſe de Cuſco eſt à nous encore; » que c'eſt moi qui la garde; & que j'ai avec » moi deux mille hommes déterminés à verſer » pour lui tout leur ſang. Voilà, dit-il, en ſe » tournant vers ſes Soldats qui l'écoutoient, voilà » comme il faut que l'on parle à ſes amis dans le » malheur; & le meilleur ami d'un bon Peuple, » c'eſt un bon Roi. »

Sur les premiers avis qu'on avoit reçus du ſoulévement de Cuſco, le Roi de Quito s'avançoit au ſecours de Palmore; & Alonzo avoit voulu le ſuivre, malgré les larmes de Cora. Ils avoient paſſé les plaines de Loxa, vu les ſources de l'Amazone, & du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvroient les campagnes que ce beau fleuve arroſe, quand le meſſager de Palmore vint au devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venoit à lui; que Palmore, avec deux mille hommes, gardoit encore la citadelle; & que le Chef & les Soldats lui étoient dévoués. Molina l'entendit, & dans le moment même il

prit sa résolution. « Laisse-moi, dit-il à l'Inca, » te choisir, non loin de ce fleuve, un camp » facile à retrancher, où ton armée se repose; » & profitons de l'avantage que le sort nous a » ménagé. » Il fit donc avancer l'armée sur le côteau qui dominoit la plaine, lui traça lui-même son camp; & vers la nuit, il appella le messager de Palmore, l'instruisit, & le renvoya.

Mango passe l'Abancaï, s'avance, & voyant l'ennemi retranché dans son camp, l'insulte, & l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offensé, s'indignoit de ne pas sortir; il se croyoit couvert de honte, & s'en plaignoit à son ami. « Ne vois-tu pas, lui » dit Alonzo, que ces défis & ces menaces n'an» noncent dans tes ennemis qu'imprudence & lé» géreté? Laisse venir le jour que j'ai marqué » pour leur défaite; alors nous répondrons en » hommes à ces témérités d'enfants. »

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'horizon, le Roi de Quito vit paroître, au delà du camp ennemi, sur une colline opposée, le drapeau flottant de Palmore. « Voici le moment, » Prince, dit le jeune Espagnol; & si Palmore » fait son devoir, l'Empire est à toi sans par» tage. » Il dit; & le signal donné, l'armée abandonne son camp, & va se ranger dans la plaine.

Alonzo se réserve deux mille combattants, armés de haches & de massues, pour charger lui-même

méme à leur tête. C'eſt la troupe de Capana ; & ce Cacique anime ſes Sauvages à mériter l'honneur de combattre ſous Alonzo. Cependant la fleche & la fronde engagent le combat. On s'approche ; & bientôt une horrible mêlée confond les coups, & fait couler enſemble des flots du ſang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'eſt repoſé, il fond ſur l'armée ennemie ; &, d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réſervoit pour ce moment.

Entre ces deux attaques ſoudaines & rapides, Mango, ſurpris, épouvanté, diſſimule en vain ſon effroi. Le trouble a gagné ſon armée. Tout ſe diſperſe, tout s'enfuit. La légion des Incas réſiſte ſeule, & ſe tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ſes pertes l'affoibliſſent ; en vain elle ſe voit accablée ſous le nombre ; trois fois on l'invite à ſe rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejette ſon ſalut. Sa réſiſtance, & le carnage qu'elle fait en ſe défendant, achevent d'étouffer un reſte de compaſſion dans les bataillons qui la preſſent. Elle ſuccombe enfin ; aucun de ſes Guerriers ne quitte ſon rang ; ils périſſent dans la place où ils combattoient ; & ce qui reſte des vaincus, cherchant leur ſalut dans la fuite, laiſſent ſur le champ de bataille Ataliba, vainqueur & conſterné, parcourir ces

plaines de ſang, & ſe reprocher ſa victoire. Hélas! cette victoire qui lui arrachoit des larmes, étoit pour lui le terme de la proſpérité, & comme le dernier ſourire, le ſourire cruel & traître de la fortune qui l'abandonnoit.

Ce même jour, ce jour funeſte vit arriver Pizarre ſur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

NOTE.

(*a*) *La Citadelle qui la domine.*] Tupac Yupangué, dixieme Inca, avoit fait conſtruire cette Citadelle avec les matériaux amaſſés par ſon pere Yupangué.





CHAPITRE XLV.

VERS l'embouchure de ce fleuve, eſt une iſle ſauvage (*), où Pizarre avoit réſolu de ſe ménager un refuge. Il y paſſa ſur des canots; car il avoit devancé ſa flotte. Mais cette iſle étoit la demeure d'un Peuple indomptable & féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à reduire ce Peuple, un temps qui lui étoit précieux, n'attendit que ſa flotte pour revenir camper ſur le rivage, & devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étoient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo étoit à leur tête. Sous lui commandoit Télaſco. La belle & tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois ſur l'épaule, telle & plus fiere en ſon maintien & plus légere dans ſa courſe qu'on ne peint Diane elle-même, avoit ſuivi ſon frere & ſon amant, digne par ſon courage, de partager leur gloire.

Pizarre ſe ſouvint du Peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (*a*), de candeur & de bienveillance qu'il en avoit reçu; il réſolut de bonne foi d'achever de gagner l'eſtime & l'amitié de ce bon Peuple. Il aſſembla donc ſes guerriers, & leur tint ce diſcours:

» Caſtillans, je vous ai promis des richeſſes

(*) L'iſle de Puna.

» & de la gloire. De ces deux biens, l'un vous » est assuré, l'autre dépend de vous. Ceux de vous » qui veulent de l'or, s'en retourneront chargés » d'or : je vous en suis garant; ne vous abaissez » pas jusqu'au soin vil d'en amasser. Pour la gloi- » re, c'est autre chose : une haute entreprise la » promet, ne l'assure pas. Celui-là seul l'obtient, » qui la mérite : jamais le crime ne la donne. » Les Conquérants de l'Amérique ont fait tout ce » qu'on peut attendre de l'audace & de la va- » leur. Ils ne seront pourtant jamais qu'au nom- » bre des brigands insignes. L'homme étonnant » à qui l'Espagne a dû le nouveau Monde, Co- » lomb, s'est dégradé par une trahison; Cortès, » par une perfidie plus noire & plus infame en- » core; & c'est lui qu'ont flétri les fers dont il » a chargé Montezume. Le reste s'est déshonoré » par les plus indignes excès. Il dépend de nous, » mes amis, d'en partager l'opprobre, ou de nous » en laver, nous & notre patrie, par une con- » duite opposée : nous en avons encore le choix. » Il s'agit de ranger sous la puissance de l'Espa- » gne la plus riche moitié de ce nouveau Mon- » de; & il en est deux moyens, la douceur & » la violence. La violence est inutile; & chez des » Nations guerrieres, où nous sommes en petit » nombre, elle seroit aussi dangereuse qu'injuste. » Le danger n'est rien, je le sais; mais la gloire, » la gloire est tout; & quand nous aurions op- » primé, dévasté, changé ces contrées en des dé-

» ſerts ſanglants, en de vaſtes tombeaux, oſe-
» rions-nous repaſſer les mers, chargés de tré-
» ſors & de crimes, & pourſuivis par les remords?
» Les malédictions d'un monde, les reproches de
» l'autre, la colere du Ciel, enfin les cris de la
» nature & de l'humanité, tout cela fait horreur.
» Ni les grandeurs, ni les richeſſes ne conſolent
» d'être odieux : c'eſt un courage qui me man-
» que; vous ne l'avez pas plus que moi. Faiſons-
» nous des proſpérités dont nous n'ayons point
» à rougir, ou un malheur qui nous honore. Rien
» n'eſt ſi beau que ce qui eſt juſte. Rien n'eſt ſi
» juſte ſur la terre que l'empire de la vertu. Tâ-
» chons de dominer par elle. Quelle conquête,
» mes amis, que celle qui n'auroit coûté ni lar-
» mes ni ſang! Quel triomphe, que celui qui ne
» ſeroit dû qu'au pouvoir des bienfaits! La re-
» connoiſſance & l'amour nous livreroient tous
» les biens de ces Peuples; pour les vaincre &
» les captiver, nos armes ſeroient inutiles; & c'eſt
» alors qu'elles ſeroient dignes d'orner les Tem-
» ples de ce Dieu que nous venons faire adorer. »

Toute la jeuneſſe applaudit; mais ceux des guerriers Caſtillans qui avoient ſervi ſous Davila, & dont les mains s'étoient déja trempées dans le ſang des Peuples de l'iſthme, tirerent un mauvais préſage de ce qu'ils appelloient molleſſe dans leur Général. Vincent de Valverde ſur-tout, ce Prêtre ardent & fanatique, fut indigné de reconnoître dans le langage de Pizarre les ſentiments de

Las-Cafas; & fronçant un fourcil atroce : « Ils
» fléchiront, difoit-il en lui-même, ils fléchi-
» ront fous le joug de la Foi, ou ils feront exter-
» minés. »

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, & fit demander au Cacique de le recevoir en ami. Mais le Cacique, enfermé dans fa ville, répondit qu'elle dépendoit d'Ataliba, Roi de Quito, qui l'avoit prife fous fa garde; & que le fort la protégeoit.

Il falloit attaquer ce fort. Pizarre s'approche; il l'obferve; & quel eft fon étonnement, lorfqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de fes plus foudroyantes armes, il reconnoît l'art des Européens! « C'eft
» Molina, c'eft lui qui enfeigne aux Indiens à
» fe retrancher devant nous, dit Pizarre : il a
» fait conftruire ces remparts; peut-être il les dé-
» fend lui-même. » Impatient de s'en inftruire, il demande à parler au Commandant du fort; & Orozimbo fe préfente. « Efpagnol, je fuis Mexi-
» cain, je fuis neveu de Montezume. Juge fi je
» dois te connoître, fi je puis me fier à toi. C'eft
» ici mon dernier afyle. Ce fera mon tombeau,
» fi ce n'eft pas le tien. »

Des Mexicains dans le fort de Tumbès! Rien n'étoit plus inconcevable : Pizarre ne pouvoit le croire. Cependant il fallut céder aux inftances des Caftillans. Indignés d'une réfiftance qu'ils regardoient comme une infulte, ils murmuroient,

ils demandoient l'aſſaut. Pizarre le promit. Mais, afin qu'il fût moins ſanglant, il voulut agir de ſurpriſe, & à la faveur de la nuit. On ſe plaignit de ſa prudence : elle faiſoit injure à ceux qu'elle paroiſſoit ménager : ſes guerriers, ſes ſoldats eux-mêmes ſe feroient crus déshonorés par ces précautions timides : ce n'étoit pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il falloit craindre le grand jour, ſi favorable à la valeur. Le Héros gémit, & céda.

L'attaque fut vive & rapide. Les foudres de l'Europe voloient ſur les remparts ; les Indiens épouvantés n'oſoient paroître ; & la faſcine amoncelée alloit applanir le foſſé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les eſprits ſont frappés, les ranime & les encourage. « Hé quoi ! mes amis, » leur dit-il, qu'a donc ce bruit qui vous effraie ? » Eſt-ce le bruit qui tue ? & faut-il tant d'effort » pour rompre le fil de la vie ? Ces bouches brû» lantes, ſans doute, vomiſſent la mort ; mais » la mort eſt auſſi au bout d'une fleche ; & l'arc, » dans la main d'un brave homme, eſt terrible » comme le feu. Chacun de vous n'a qu'une mort » à craindre, & il en a mille à donner : vos car» quois en ſont pleins. Paroiſſez donc, & repouſ» ſez une troupe d'hommes hardis, mais foibles, » vulnérables & mortels comme vous. » Il dit, & à l'inſtant une grêle de traits répond au feu des Caſtillans. L'approche du foſſé, la route du ſoldat, qui vient y jetter ſa faſcine, commence

à être périlleuse. Plus d'une fleche, mais sur-tout celles des Mexicains, se trempent dans le sang. Un œil vengeur les guide, & choisit ses victimes. Pennate, Mendès & Salcédo se retirent blessés; l'intrépide Lerma entend siffler à travers son panache le trait qui lui étoit destiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une fleche rapide percer son épais bouclier, & venir effleurer son sein. Le bras nerveux de Télasco l'avoit lancée; mais l'airain l'émoussa : elle tomba sans force aux pieds du superbe Espagnol.

Bénalcasar, qui devoit être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de son coursier fougueux, pressoit les travaux des soldats. Une fleche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le coursier dans le flanc. L'animal indompté se dresse, frappe l'air de ses pieds, se renverse, & sous lui foule son guide étendu sur le sable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pousse un cri de joie. » Ombres de Montezume & de Guatimozin ! » ombre de mon pere ! dit-il, ombres de mes » amis ! recevez ce tribut, ce foible tribut de » vengeance. Je ne mourrai donc pas sans avoir » fait vomir le sang & l'ame à l'un de nos ty- » rans ! » Il se trompoit : la molle arêne céda sous le poids du coursier; le Castillan y fut enseveli, mais se releva de sa chûte, plus furieux, plus implacable, plus altéré du sang des Indiens.

Le plomb mortel, qui portoit sur les murs de plus inévitables coups, ne vengeoit que trop bien

Pizarre, mais ne le confoloit pas. Pour lui la plus légere perte étoit funefte. Il s'affligeoit furtout de voir les Indiens s'aguerrir, & s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes, qui partout avoit répandu tant d'effroi dans ce nouveau Monde. Il falloit, ou les rendre encore plus intrépides, en cédant à leur réfiftance, ou faire tout dépendre du hazard d'un moment. Le foffé, dans fa profondeur, étoit comblé de l'un à l'autre bord, & l'efcalade étoit poffible. Pizarre s'y réfout, & l'ordonne. A l'inftant le feu redouble & la protege.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à fes Indiens de s'expofer au feu. « Imitez-nous, » dit-il : Télafco, mes amis & moi, nous allons » vous donner l'exemple. » Il eut feulement foin d'écarter du lieu de l'affaut fa fœur, qui lui tendoit les bras, & le conjuroit par fes larmes de la fouffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches & de lourdes maffues, ils attendent, tête baiffée, les plus hardis des affaillants.

Il en parut trois à la fois, Mofcofe, Alvare, & Fernand, le jeune frere de Pizarre. Ils s'élevent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, & portant dans les yeux un courage déterminé.

Télafco s'adreffe à Mofcofe, & d'un coup de maffue, lui brifant fur la tête l'écu qui lui fert de défenfe, le renverfe du haut des murs. Il tombe

comme foudroyé ſur ſes ſoldats qui alloient le ſuivre, & roule ſur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle ſur le rempart; mais, encore chancelant ſur un appui fragile, il ne peut ni parer, ni porter des coups aſſurés. Orozimbo, l'ayant ſaiſi au bras dont il tenoit le glaive, le déſarme & l'entraîne à lui. Il ſe débat; mais il eſt terraſſé. Son vainqueur lui laiſſe la vie; & le ſoldat qui prend ſa place, reçoit pour lui le coup mortel.

Alvare, dans l'inſtant qu'il s'attache au bord du mur, pour le franchir, ſent tomber ſur ſon caſque la hache meurtriere; & le coup, en gliſſant, le bleſſe au bras qui lui ſervoit d'appui. Il eſt précipité ſanglant; & ſes ſoldats, voyant ſur leur tête la maſſue levée pour les frapper, n'oſent s'expoſer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ſes freres; mais il dévore ſa douleur. Il voit la conſternation de ceux qu'il a trop écoutés; & ſans y ajouter le reproche, il fait interrompre l'aſſaut.

Le premier ſoin d'Orozimbo, après que l'ennemi ſe fut retiré dans ſon camp, fut de faire réduire en cendres ce vaſte monceau de faſcines dont on avoit comblé le foſſé du rempart; & tandis que des tourbillons de fumée & de flammes s'élevoient au deſſus des murs: « Viens, » dit-il au jeune Pizarre, & vois ce bûcher al- » lumé. Quand je t'y jetterois vivant, quand j'y

» ferois brûler avec toi tous tes compagnons, &
» avec eux leurs peres, leurs enfants & leurs
» femmes, je ne vous rendrois pas les maux que
» ta Nation nous a faits.... Va-t-en, va dire à
» ces barbares que les neveux de Montezume,
» ayant à leurs pieds un brafier, & dans leurs
» mains un Caftillan.... Va-t-en, te dis-je, &
» ne tarde pas; car je crois entendre les plaintes
» de l'ombre de Guatimozin. »

Fernand Pizarre s'en alloit, le cœur flétri, l'ame abattue, n'ofant s'avouer à lui-même qu'il refpiroit par la clémence d'un Indien, d'un Indien neveu de Montezume! Dans la plaine qui féparoit le camp des Efpagnols du fort de Tumbès, il rencontre un vieillard étendu fur le fable, & baigné dans fon fang. Ce vieillard refpiroit encore; & tendant les bras au jeune homme, il l'appelloit à fon fecours. Pizarre approche. L'Indien leve fur lui un œil mourant, lui montre fon flanc déchiré, & fait un figne vers le rivage, un autre figne vers le ciel, comme pour indiquer le crime & le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les foins de l'humanité; il étanche le fang de fa bleffure; & l'aidant à fe foulever & à fe foutenir, il veut le mener au camp. Le vieillard, friffonnant d'horreur, le conjuroit, en lui baifant les mains, de prendre une route oppofée. « Non, difoit-il; c'eft
» de ce côté-là qu'ils font allés. — Qui donc? lui
» demanda Pizarre. — Les meurtriers, dit le

» vieillard. Ils étoient vêtus comme toi ; ils te
» ressembloient.... Non, pardonne, je ne veux
» pas te faire injure : tu es aussi bon qu'ils sont
» méchants. Ils venoient du fort, ils alloient vers
» le rivage de la mer ; & moi, je traversois la
» plaine ; je ne leur faisois aucun mal. L'un d'eux
» m'a regardé d'un œil menaçant & farouche. Je
» tremblois ; je l'ai salué pour l'adoucir ; & lui,
» tirant son glaive, il me l'a plongé dans le flanc. »

» Ah ! les barbares ! s'écria le jeune homme
» saisi d'horreur. Et moi, & moi, dans le mo-
» ment qu'ils t'assassinoient !.... » Il n'en put dire davantage : les sanglots lui étouffoient la voix. Il embrasse, il baigne de pleurs le vieillard Indien.
» Ah ! si tu savois, reprit-il, combien je déteste
» leur crime ! combien je le dois abhorrer ! Bon
» vieillard, tes jours me sont chers : je ne t'a-
» bandonnerai pas. Dis-moi, où faut-il te con-
» duire ? — A ce village que tu vois, dit l'In-
» dien. C'est là que mes enfants m'attendent. Au
» nom de ton pere, aide-moi à me traîner vers
» ma cabane : je ne demande au Ciel que de voir
» encore une fois mes enfants, & de mourir en-
» tre leurs bras. » Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de là, ses genoux s'affoiblirent ; il sentit son corps défaillir ; & se laissant tomber dans le sein de Pizarre, il fixa ses yeux sur les siens, lui serra la main tendrement, regarda le ciel, & tournant sa vue attendrie & mourante vers son village, il expira.

Fernand, accablé de triſteſſe, retourne au camp des Eſpagnols. Le Conſeil étoit aſſemblé dans la tente du Général; & quel fut le raviſſement de ce Héros, en revoyant ſon frere, un frere tendrement chéri, qu'il croyoit perdu pour jamais! Il ſe leve, il l'embraſſe. Les deux autres guerriers du même ſang témoignent les mêmes tranſports; & tout le Conſeil s'intéreſſe à leur joie & à ſon retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, & la valeur des Mexicains, & la clémence de leur Chef, & la rencontre du vieillard. Son ame ſe répand dans ce récit qui la ſoulage; ſon attendriſſement s'exprime par des larmes, & il en fait couler. « O mon frere! dit-il enfin, en s'adreſ-
» ſant au Général, c'eſt nous qui apprenons aux
» Sauvages à être cruels & perfides; & ils ne
» peuvent nous apprendre à être bons & géné-
» reux! Quelle honte pour nous! Je demande
» vengeance du meurtre de cet Indien; je la de-
» mande au nom du Ciel & au nom de l'huma-
» nité. Découvrez quel eſt parmi nous l'homme
» aſſez lâche, aſſez féroce, pour avoir plongé
» ſon épée dans le ſein d'un homme paiſible,
» d'un foible & timide vieillard. »

Il y avoit dans ce Conſeil des hommes durs, qui, en ſouriant, diſoient tout bas, que le jeune Pizarre mettoit un grand prix à la vie, puiſqu'en daignant la lui laiſſer, on l'avoit ſi fort attendri. Il s'apperçut de ce ſourire, & il en étoit indigné; mais le Général, impoſant à ſon

impatience, lui dit de prendre place dans le Conſeil.

Le grand intérêt des Caſtillans étoit de ménager leurs forces. Ils étoient en trop petit nombre pour hazarder encore de s'affoiblir par un nouvel aſſaut. Il falloit donc ou laiſſer en arriere la ville & le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long ſiege, les défenſeurs de celle-ci aux plus dures extrêmités.

Le parti de former le ſiege parut le plus ſage & le plus glorieux : il réunit toutes les voix. Le Général lui ſeul, recueilli en lui-même, & profondément occupé, ſembloit encore irréſolu. Sa tête, long-temps appuyée ſur ſes deux mains, ſe releve avec majeſté, & des yeux parcourant lentement l'aſſemblée : « Caſtillans, dit-il, j'ai » voulu vous donner, par ma déférence, une » marque de mon eſtime. J'ai permis l'attaque du » fort; l'événement a démontré l'imprudence de » l'entrepriſe. Vous voulez aſſiéger ces murs, » vous le voulez, & j'y conſens encore. Mais » chez des Peuples, qui, ſans nous, & loin de » nous, vivoient paiſibles, ſur des bords où, quoi » qu'on en diſe, nous portons une guerre injuſte, ne vous attendez pas que je faſſe éprouver » à une ville entiere les dernieres extrêmités de » la diſette & de la faim. Je veux bien les leur » faire craindre; mais ſi ce Peuple a le courage » de les attendre, je n'aurai pas la barbarie de

» les lui faire souffrir. Lorsque dans un combat je
» risque & je défends mes jours & ceux de mes
» amis, le danger auquel je m'expose compense
» le mal que je fais; & je puis me le pardonner.
» Mais sans péril être inhumain ! mais voir lan-
» guir devant ses yeux une multitude affamée,
» l'enfant sur le sein de sa mere, le vieillard dans
» les bras de son fils expirant! Les voir se dé-
» chirer, les voir se dévorer entre eux, dans les
» accès de la douleur, de la rage & du déses-
» poir! Je ne m'y résoudrai jamais; je vous en
» avertis. Jusques-là, je ferai tout ce que la guerre
» autorise. »

NOTE.

(*a*) *L'ACCUEIL plein d'humanité.*] L'histoire attribue ici au Peuple de Tumbès une trahison sans vraisemblance. *Il immola*, dit-on, *à ses idoles trois Espagnols qui s'étoient confiés à lui.* Le Peuple de Tumbès n'avoit plus d'idoles. Il n'adoroit que le Soleil; & on ne faisoit point au Soleil des sacrifices de sang humain. Cette absurde imputation est encore plus démentie par les mœurs de ce Peuple, par sa candeur & sa bonté.





CHAPITRE XLVI.

Ce que Pizarre avoit prévu ne tarda point à arriver. Le trésor des moiſſons étoit déposé dans les villages; la disette fut dans les murs. Il falloit, pour faciliter les secours du dehors, attaquer & forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces sorties; & ni sa sœur ni son ami ne voulurent l'abandonner.

Les Eſpagnols, trop affoiblis par l'étendue de leur enceinte, surpris, attaqués dans la nuit, avoient d'abord cédé au nombre. La premiere sortie avoit, pour quelques jours, rendu la vie aux aſſiégés; mais la seconde fut fatale aux Héros Mexicains: l'un & l'autre y perdirent ce qu'ils avoient de plus cher au monde.

L'attaque avoit été si vive, que les lignes forcées, le secours introduit, les Indiens se retiroient sans être pourſuivis. Ce fut dans cette retraite qu'Amazili crut voir, à l'incertaine clarté de l'aſtre de la nuit, un jeune Indien se débattre entre deux soldats Eſpagnols. Ils l'avoient pris; ils l'entraînoient. Télasco n'eſt pas avec elle, & ce jeune homme lui reſſemble. Elle approche. C'eſt lui. Éperdue, elle crie au secours; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour sa défense. Il faut le sauver ou périr. Elle tend son arc. Mais va-t-elle percer le sein d'un ennemi? percer le cœur de son amant?

amant? Son œil eſt sûr, mais ſa main tremble; & la crainte ajoute au danger. Deux fois elle viſe, & deux fois ſon amant ſe préſente devant la fleche qui va partir. Un friſſon mortel la ſaiſit; ſes genoux chancelants fléchiſſent; ſon arc va lui tomber des mains; il ne lui reſte plus que la force de le détendre. La nature & l'amour font pour elle un de ces efforts réſervés aux périls extrêmes. Elle ſaiſit le moment où l'un des deux Eſpagnols ſert de bouclier au Mexicain; le trait part: le ſoldat bleſſé tombe; le bras de Télaſco, le bras qui tient la hache eſt dégagé; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible; & délivré comme par un prodige, Télaſco va rejoindre ſes compagnons, qui rentrent dans les murs.... Que fais-tu, malheureux? Tu laiſſes ton amante au pouvoir de tes ennemis.

A peine la fleche eſt partie, à peine Amazili a pu voir ſon amant ſe dégager & s'enfuir, elle n'a plus la force de le ſuivre. Cette frayeur de réflexion qui ſuit les grands périls, & qui reſte dans l'ame, lorſque le péril eſt paſſé, s'eſt emparée de ſon cœur épuiſé de courage, & l'a ſaiſi ſi violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouie. Elle ne ſe ranime, elle n'ouvre les yeux que pour ſe voir environnée de ſoldats Caſtillans, que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent ſans mouvement; ils en ſont émus; ils s'empreſſent de la rappeller à la vie. Sa beauté, en ſe ranimant, leur imprime

un tendre refpect. Cœurs féroces! du moins la beauté vous défarme : c'eft un droit que fur vous encore la nature n'a point perdu.

Le jeune & valeureux Mendoce, monté fur un courfier fuperbe, rencontre, au milieu des foldats, cette jeune guerriere; il en eft ébloui. Le panache de plumes dont elle eft couronnée; fon carquois d'or fufpendu à une chaîne d'émeraudes, riche préfent d'Ataliba; le tiffu dont fa taille eft ceinte, & qui preffe au deffus des flancs les plis de fa robe flottante, mais fur-tout la noble fierté de fon air & de fon maintien, la trahit, & annonce une illuftre origine.

» Jeune beauté, lui dit Mendoce, quel mal-» heur, ou quelle imprudence vous fait tomber » entre nos mains?—La vengeance & l'amour, » dit-elle, les deux paffions de mon cœur.—Êtes-» vous la fille, ou l'époufe du Roi de Tumbès? » — Non, dit-elle : je fuis née en d'autres cli-» mats. Ces murs ont été mon refuge. La liber-» té, qui m'eft ravie, étoit mon unique bien.— » Il vous fera rendu, lui dit Mendoce; daignez » vous confier à moi; » & l'ayant fait affeoir fur la croupe de fon courfier, il la mene au camp de Pizarre.

Le jour répandoit fa lumiere; & Pizarre au milieu du camp, fe faifoit inftruire des événements de la nuit. Mendoce arrive, & lui préfente la jeune Indienne captive. Le Héros la reçoit avec cette bonté noble, modefte & confolante qu'on

doit à l'infortune, & que l'on a toujours pour la foibleſſe & l'innocence, protégées par la beauté.

Mais le malheur qui pourſuivoit Amazili, voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand Pizarre, qu'elle avoit vu dans le fort de Tumbès. » Ah! mon frere! s'écria-t-il, c'eſt elle-même, » c'eſt la ſœur de ce vaillant Cacique, de ce généreux Mexicain qui m'a ſauvé la vie, & m'a » rendu la liberté. Acquittez-moi, je vous conjure. » Pizarre alloit la renvoyer; mais le plus grand nombre des Eſpagnols en firent éclater leurs plaintes. Étoit-ce avec des Mexicains qu'il falloit ſe piquer de frivoles égards, & de ménagements timides? Un Eſpagnol eſpéroit-il s'en faire des amis? Il avoit dans ſes mains le sûr moyen, le ſeul peut-être de les obliger à ſe rendre; & il le laiſſoit échapper! Aimoit-il mieux voir deux cents hommes qui s'étoient confiés à lui, manquant de tout ſur ce rivage, & n'ayant pas même un aſyle, périr autour de ces remparts, ou de fatigue ou de miſere, ou par les fleches des Sauvages? Vouloit-il les ſacrifier?

Le Général eût mépriſé ces plaintes, ſi l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de ſi près. Mais un intérêt perſonnel eût rendu odieux ce qui n'étoit que juſte; & il voulut ſe mettre au deſſus du ſoupçon. Il fit donc appeller Valverde, le ſeul homme, qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de ſa captive; il la lui confia, & lui remit le ſoin de la mener ſur le vaiſſeau.

Le même jour il fit ſavoir au Commandant du fort, que ſa ſœur étoit priſonniere; qu'il lui avoit donné ſon vaiſſeau pour aſyle; que tous les égards, tous les ſoins qui pouvoient adoucir le ſort d'une captive, il les auroit pour elle; mais qu'un devoir encore plus ſaint que la reconnoiſſance lui défendoit de la lui rendre, à moins que renonçant lui-même à une réſiſtance inutilement obſtinée, il ne le reçût dans le fort.

Dès que les Héros Mexicains s'étoient apperçus de l'abſence d'Amazili, ils en avoient pouſſé des cris de douleur & de rage. Ils la cherchoient des yeux; ils l'appelloient; ils parcouroient toute l'enceinte du rempart qui les ſéparoit d'elle, prêts à s'en élancer, à travers mille morts, s'ils avoient entendu ſes cris. L'un d'eux, & c'étoit ſon amant, oſa même ſortir du fort, & la chercher dans la campagne. Enfin déſeſpérés, & la croyant perdue, ils la pleuroient enſemble, lorſque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivoit. Leur premier mouvement fut donné à la joie, mais cette joie étoit trompeuſe : la douleur la ſuivit de près.

Amazili dans l'eſclavage, & au pouvoir des Eſpagnols, ſans qu'il fût poſſible de la délivrer, à moins de leur rendre les armes! C'étoit un genre de malheur auſſi cruel que celui de ſa mort. Mais l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que ſa ſœur lui étoit bien chere, mais que pour elle il ne trahiroit pas un Roi, ſon bienfaiteur, ſon

hôte & ſon ami ; qu'il rendoit grace au Chef des Caſtillans des ménagements qu'il avoit pour une Princeſſe captive ; mais qu'en lui renvoyant ſon frere, il croyoit lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorſque Pizarre entendit la réponſe d'Orozimbo, il regarda d'un œil ſévere les Caſtillans qui l'entouroient. « Voyez-vous, leur dit-il, com-
» bien ces hommes-là ſont au-deſſus de nous,
» & combien, auprès deux, nous ſommes vils,
» méchants & lâches ? Apprenons à rougir, & à
» les imiter. » Dès ce moment, il réſolut de renvoyer Amazili, & de charger Fernand lui-même de la ramener à ſon frere. Le jour baiſſoit ; il crut pouvoir différer juſqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle étoit confiée, l'ayant menée ſur le vaiſſeau, & s'y voyant ſeul avec elle, ſentit s'allumer dans ſes veines le plus noir poiſon de l'amour. Il s'approche d'elle, & d'abord il feint de vouloir la conſoler. « Ma fille, lui dit-il, modérez vos dou-
» leurs. Le Ciel veille ſur vous ; & l'aſyle qu'il
» vous procure, le gardien qu'il vous choiſit,
» ſont des ſignes de ſa bonté. Sous cet habit ſim-
» ple & modeſte, ſavez-vous qui je ſuis, & tout
» ce que je puis pour vous ? Je n'ai point d'ar-
» mes, mais je commande à ceux qui ſont armés.
» Je n'ai qu'à leur dire de verſer le ſang ; le
» ſang ſera verſé. Je n'ai qu'à dire au glaive de
» s'arrêter ; & le glaive s'arrêtera. Les Peuples,

» les armées, les Rois eux-mêmes, tout eſt ſou-
» mis à mes pareils ; & nous dominons ſur les
» hommes comme ſur de foibles enfants. »

Amazili, qui ſe ſouvenoit des Prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçoit ce miniſtere redoutable. « Vous êtes donc, lui dit-elle, un des
» Interpretes des Dieux ? — Des Dieux ! reprit
» Valverde ; ſachez qu'il n'en eſt qu'un : c'eſt ce-
» lui que je ſers. Tout tremble devant lui ; & il
» m'a remis ſa puiſſance. Mon eſprit eſt le ſien ;
» ma voix eſt ſon organe ; je parle, & c'eſt lui
» qu'on entend ; c'eſt ſa volonté que j'annonce ;
» & ſa volonté change quand & comme il me
» plaît : car il m'écoute ; & ma priere l'irrite,
» ou l'appaiſe à mon gré. »

» Veuillez donc, lui dit-elle, que votre Dieu
» ſoit juſte, & qu'il ceſſe enfin de pourſuivre des
» malheureux, qui, ne l'ayant point connu, n'ont
» jamais pu l'offenſer. »

» Votre malheur, je l'avoue, eſt digne de pi-
» tié, lui dit Valverde ; & ſans un prodige, vous
» ne pouvez guere ſortir du précipice où je vous
» vois. On ſait que vous êtes la ſœur du guer-
» rier qui défend ces murs : on lui propoſe de ſe
» rendre ; votre rançon eſt à ce prix. S'il vous
» aime aſſez pour ſouſcrire à cette indigne loi,
» vous ſerez réunis, mais dans la honte & l'eſ-
» clavage : je dis dans la honte, ma fille ; car il
» n'eſt plus qu'un perfide & qu'un lâche, s'il tra-
» hit pour vous ſon devoir. »

Amazili en l'écoutant, étoit tremblante & consternée. « Hé bien? reprit-il, croyez-vous que s'il
» venoit du ciel un être bienfaisant, qui vous
» ombrageant de ses ailes, frappât vos ennemis
» de confusion & de terreur, & vous enlevât de
» leurs mains, il fallût dédaigner ses soins &
» refuser son assistance? — Et quel sera, de-
» manda-t-elle, cet être secourable? — Moi,
» répondit Valverde. — Ah! vous serez pour
» nous, dit-elle, un Dieu libérateur. — Il dé-
» pend de vous seule que je le sois, reprit le
» fourbe; & c'est à vous de m'y engager. —
» Hélas! comment? — Pensez au bienheureux
» moment où ce frere si desiré, où cet amant
» plus desiré encore, vous voyant arriver, se
» précipiteroient dans vos bras. — Je succom-
» berois à ma joie. — Je le crois. Je me peins
» cette bienheureuse entrevue. Fille aimable, je
» crois vous voir voler dans leur sein, les com-
» bler de vos plus touchantes caresses; je vois
» vos charmes s'animer, & briller d'un éclat
» céleste; je vois votre cœur palpiter, votre sein
» tressaillir; je vois vos yeux lancer les étin-
» celles de la joie, & bientôt répandre les lar-
» mes de la plus douce volupté. Oui, je vous
» le rendrai cet amant, cet heureux amant. Goû-
» tez d'avance les délices d'une réunion qui sera
» mon ouvrage, & laissez-m'en jouir moi-mê-
» me, en vous faisant l'illusion que je me fais.
» Croyez le voir, qui vous appelle, qui vous

» voit, qui fait éclater sa joie & son amour. Jettez-» vous dans ses bras, & partagez l'égarement, » l'ivresse, le délire où vous le plongez. » A ces mots, les yeux enflammés, il s'élançoit..... Elle s'échappe, & portant la main sur son arc, qu'elle arme d'une fleche : « Arrête! lui dit-elle, » d'un air où l'indignation se mêle avec la frayeur; » arrête, homme faux & cruel! Je t'entends, » je vois à quel prix tu mets ton indigne pitié. » Je suis foible, je suis captive & livrée à nos » oppresseurs; mais j'ai dans ma foiblesse une » force qui me soutient. Cette force, au dessus » de celle des tyrans, est un fier mépris de la » mort. »

» Imprudente! reprit Valverde, ne vois-tu que » la mort à craindre? & un éternel esclavage? » & le malheur de ne plus voir ce que tu as de » plus cher au monde? & le malheur plus ef-» froyable encore d'avoir entraîné dans les fers » ton frere & ton amant?... Tremble, & tombe » à genoux pour fléchir ma colere; ou ces trans-» fuges d'un Pays que nous avons réduit en cen-» dres, ton frere, ton amant, toi-même, vous » subirez à votre tour le sort que vos Rois ont » subi. »

» Va, lui dit-elle avec horreur, quand je ver-» rois là, sous mes yeux, le brasier de Guati-» mozin, j'aimerois mieux m'y jetter vivante, » qu'aux pieds d'un fourbe que j'abhorre. » Et en parlant, elle tenoit son arc tendu pour le percer.

Valverde, confondu, s'éloigne, plein de rage, mais ſans remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuſe ſe plongea dans l'abyme de ſa douleur. Se voir ſéparée à jamais de ſon frere & de ſon amant, ou les voir ſe livrer eux-mêmes aux meurtriers de leurs parents, aux deſtructeurs de leur patrie! Ils ne s'y réſoudroient jamais; & quand ils pourroient s'y réſoudre, en ſeroient-ils plus épargnés? On avoit appris à les craindre; on n'auroit garde de laiſſer au Mexique de ſi redoutables vengeurs.

Dans le ſilence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de ſa patrie, qui s'offroit ſanglante à ſes yeux, l'agiterent ſi violemment, qu'elle auroit donné mille vies pour empêcher que, pour ſa délivrance, on ne ſubît la loi des Caſtillans.

Mais non, ce n'étoit pas ainſi qu'Orozimbo & Télaſco méditoient de la délivrer. Choiſir une nuit ſombre, ſortir de leurs remparts, attaquer le camp ennemi, périr enſemble, ou pénétrer juſqu'au vaiſſeau où Amazili étoit captive, & l'enlever; tel étoit le digne conſeil qu'ils avoient pris du déſeſpoir.

Tous deux brûloient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils eſpéroient qu'Amazili paroîtroit ſur la poupe, où, du haut des remparts, ils auroient pu la reconnoître. Leur eſpoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'ame encore pleine du trouble de la nuit, attendoit ſur la poupe que la clarté, qui

commençoit à se répandre, fût plus vive ; & cependant ses yeux, à travers le mêlange des ombres & de la lumiere, se fatiguoient à découvrir le fort qui dominoit la mer. D'abord elle croit l'entrevoir ; elle le voit enfin ; & sur le mur elle découvre deux hommes que son cœur lui assure être son frere & son amant. « Ils me cher- » chent des yeux, dit-elle ; ils ne peuvent vivre » sans moi. Je les rendrai foibles & lâches, per- » fides envers leur patrie, infideles envers un » Roi, leur bienfaiteur & leur ami. Non, non, » je ne mets point ce funeste prix à ma vie ; & » si elle est pour eux une honteuse chaine, je » saurai les en délivrer. » Alors, pour fixer leurs regards, elle détache sa ceinture, & la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'est son cher Télasco, répond à ce signal, en faisant voltiger de même le panache de plumes dont il ornoit sa tête ; & lorsqu'elle est bien assurée que leurs yeux, attachés sur elle, observent tous ses mouvements, elle tire une fleche de son carquois, leve le bras, & dit, mais sans espoir d'être entendue : « Adieu, mon frere, adieu, malheu- » reux Télasco. Pleurez-moi, sur-tout vengez- » moi, vengez le Mexique. » A ces mots, se perçant le sein, elle s'élance dans la mer.

» O Ciel ! ma sœur ! Amazili !.... C'en est » fait. Je l'ai vue se frapper, & tomber. J'ai » vu, s'écrie Orozimbo, les flots s'ouvrir, se » refermer sur elle. Ma sœur, ma chere Amazili

» n'eſt plus. Elle n'eſt plus ! & nous vivons ! & » les monſtres qui l'ont réduite à ſe donner la » mort !... Ah ! nous la vengerons. Mon frere ! » mon ami ! Oui, nous la vengerons. C'eſt no- » tre derniere eſpérance. » A ces mots, pâles, frémiſſants, étouffés de ſanglots, & inondés de larmes, ils s'embraſſent l'un l'autre, ils ſe laiſſent tomber, ils ſe roulent ſur la pouſſiere, & leur douleur s'exhale par des frémiſſements qu'interrompt un affreux ſilence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de ſortir, dès la nuit ſuivante, & de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage & la mort. Hélas ! vain projet ! La fortune, avant la fin du jour, eut tout changé ſur ce rivage.

On vit les Peuples des vallées d'Ica, de Piſco, d'Acari, accourir en foule au devant des Eſpagnols, leur rendre hommage, & les engager à venir deſcendre au port de Rimac, ſur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des Rois. Cette révolution ſoudaine étoit l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie : il ſe rembarque avec les ſiens ; & les Mexicains, déſolés de voir les Caſtillans ſe dérober à leur vengeance, reprennent triſtement le chemin des hautes montagnes, par les champs de Tumibamba.



CHAPITRE XLVII.

ATALIBA, qui, depuis sa victoire, avoit appris l'arrivée des Espagnols, laissoit reposer son armée sur les bords du fleuve Zamore ; & alors, le Soleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à sa course, & que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaste plaine, & au milieu d'un camp nombreux, que sa fête fut célébrée. Les Peuples y vinrent en foule; la Cour de l'Inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce Prince l'avoit laissée; la plus chérie de ses femmes, la belle & tendre Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le souvenir de son fils lui faisoit répandre, & que le temps ne pouvoit tarir. Cora, dont les malheurs avoient sensiblement touché cette Princesse, qui l'avoit admise à sa Cour, Cora l'accompagnoit. Elle revit Alonzo, glorieuse & charmée de porter dans son sein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avoient un grand objet de morale publique. Celle-ci, la plus sérieuse & la plus imposante, étoit la fête de la mort. Ce qui distinguoit cette fête de celles que l'on a décrites, c'étoit l'hymne qu'on y chantoit. Le Pontife, d'un air serein, & portant sur le front une majestueuse tranquillité, entonnoit cette hymne

funebre; les Incas répondoient; le Peuple écoutoit en silence, & méditoit la mort.

» Homme destiné au travail, à la peine & à » la douleur, console-toi, car tu es mortel. Le » matin, tu te leves pour sentir le besoin; tu » te couches le soir, lassé, abattu de fatigue. Con- » sole-toi, car la mort t'attend, & dans son sein » est le repos. »

» Tu vois une barque agitée par la tempête, » gagner la rade paisible, & se sauver dans le » port. Cette mer, sans cesse bâttue par la tour- » mente, c'est la vie; ce port tranquille & sûr, » d'où jamais les orages n'ont approché, c'est le » tombeau. »

» Tu vois le timide enfant que sa mere a laissé » loin d'elle, pour lui faire essayer ses forces. Il » court à elle d'un pas chancelant, en lui ten- » dant ses foibles bras; il arrive, il se précipite » dans son sein; & il ne sent plus sa foiblesse. » Cet enfant, c'est l'homme; & cette mere ten- » dre, c'est la nature, qu'en ce moment le vul- » gaire appelle la mort. »

» Homme fragile, pendant ta vie tu es l'es- » clave de la nécessité, le jouet des evénements. » La mort brisera tes liens: tu seras libre; & il » n'existera pour toi, dans l'immensité, que toi- » même, & le Dieu qui t'a fait. »

» Que ce Dieu, qui anime le monde, laisse » échapper un souffle; c'est la vie. Qu'il le re- » tire; c'est la mort. Qu'a d'étonnant, la vîtesse

» d'un fouffle, qui paffe dans ton fein, comme
» le vent à travers le feuillage? Le feuillage eft-
» il étonné de n'avoir pu fixer le vent? »

» Tu as vu expirer ton femblable; fes convul-
» fions t'ont fait peur; & ces efforts de la dou-
» leur, au moment de lâcher fa proie, tu les at-
» tribues à la mort. La mort eft impaffible; &
» au bord de la tombe eft une digue où s'accu-
» mulent les reftes des maux de la vie; mais au-
» delà, c'eft un calme éternel. »

» Ne trouves-tu pas que le temps eft lent à s'é-
» couler? C'eft que le temps amene la mort, &
» que la mort eft le terme où tend la nature in-
» quiete, & impatiente de la vie. Quel homme
» ne defire pas d'être à demain? C'eft qu'aujour-
» d'hui c'eft la vie, & que demain c'eft la mort. »

» La vieilleffe qui dénoue tous les liens de l'a-
» me, l'alternative inévitable de la caducité ou
» du trépas, la douceur du fommeil, qui n'eft
» que l'oubli de foi-même, l'ennui, ce fentiment
» pénible d'une exiftence froide & lente, tout
» nous difpofe, nous invite, & nous habitue à la
» mort. »

» Homme, d'où te vient donc cette répugnance
» pour un bien vers lequel tu es entraîné par une
» pente invincible? C'eft que tu te crois plus fage
» que la nature, meilleur que le Dieu qui t'a
» fait; c'eft que tu prends pour un abyme les
» ténebres de l'avenir.

» Et qui voudroit fouffrir la vie, fi le paffage

» étoit moins effrayant? La nature nous intimide
» afin de nous retenir. C'eſt un foſſé profond
» qu'elle a creuſé ſur les confins de la vie & de
» la mort, pour empêcher la déſertion.

» S'il étoit un Dieu aſſez inexorable pour vou-
» loir déſeſpérer l'homme, il le condamneroit à
» ne jamais mourir. Le dégoût, la triſteſſe affli-
» geroient ſon ame; & la néceſſité de vivre, ſem-
» blable à un rocher hériſſé de pointes aiguës,
» l'écraſeroit inceſſamment. Le ſigne de la ré-
» conciliation entre le ciel & l'homme, c'eſt la
» mort. »

» Il n'eſt qu'un ſeul moyen de rendre la vie
» plus précieuſe que la mort même : c'eſt de vi-
» vre pour ſa patrie, fidele à ſon culte, à ſes loix,
» utile à ſa proſpérité, digne de ſa reconnoiſſan-
» ce; & de pouvoir dire en mourant : Je n'ai
» reſpiré que pour elle; elle aura mon dernier
» ſoupir. »

Ainſi chantoient les enfants du Soleil, & ces chants, qui retentiſſoient dans l'ame des jeunes guerriers, les élevoient au deſſus d'eux-mêmes. Mais les femmes & les enfants, regardant leurs époux, leurs peres, avec des yeux où la tendreſſe & la frayeur étoient peintes, ſembloient les conjurer d'aimer, ou du moins de ſouffrir la vie, & oppoſoient les mouvements les plus naïfs de la nature à cet enthouſiaſme qui défioit la mort.

Le Monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves Indiens qui avoient

péri pour ſa défenſe : « Nous avons pleuré ſur » les morts ; tout eſt conſommé, reprit-il. Laiſ- » ſons le paſſé, qui n'eſt plus ; & ne penſons qu'à » l'avenir, qui pour nous eſt un nouvel être. Des » brigands, les fléaux des bords où ils deſcen- » dent, viennent d'arriver à Tumbès. Je crois » avoir mis cette ville en état de les occuper. » Des Héros la défendent ; mais ce n'eſt point » aſſez : demain je vole à ſon ſecours. Peuples, » c'eſt là que nous appellent des dangers dignes » d'éprouver le plus intrépide courage. Vous al- » lez voir des animaux rapides, porter l'homme » dans les combats ; vous allez voir l'image du » terrible Illapa (*) dans les armes de ces bri- » gands. Ils ont ſu donner à la mort un appa- » reil épouvantable. Mais ce n'eſt jamais que la » mort ; & vous venez d'entendre ſi la mort eſt » à craindre. Du reſte, ces brigands ſont périſſa- » bles comme nous ; & ils ſont en ſi petit nom- » bre, que ſi vous les enveloppez, ils feront, » au milieu de vous, comme les feuilles agitées » par le tourbillon des tempêtes. Voilà, pour- » ſuivit-il, en leur montrant Alonzo, celui qui » ſait comment on peut les vaincre ; c'eſt à lui » de vous commander. »

(*) La foudre.

CHA-

CHAPITRE XLVIII.

AINSI parloit Ataliba; & il inſpiroit ſon courage. Mais ſur la fin du jour il voit arriver dans ſon camp les guerriers Mexicains, qui lui racontent leur diſgrace. Ils lui apprennent que Mango, réduit au déſeſpoir, ſuppoſe, & fait répandre parmi les Indiens, un oracle du Roi ſon pere (*), lequel, en mourant, a prédit l'arrivée des Caſtillans, & recommandé à ſes Peuples d'aller au devant d'eux & de les adorer; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, & envoyé une ambaſſade au Général des Caſtillans, pour implorer ſon aſſiſtance en faveur du Roi de Cuſco, contre l'uſurpateur du trône des Incas, l'exterminateur de leur race, l'oppreſſeur de l'Inca ſon frere, captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivoient de tous côtés en même temps, & ſe répandoient dans l'armée; l'inquiétude & la frayeur s'emparoient de tous les eſprits, quand le Cacique de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le Général Eſpagnol l'avoit chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Caſas, lui écrivit lui-même en ces mots :

« Mon cher Molina, ſi vous aimez votre pa-

(*) Huaina Capac.

» trie, voici le moment de lui épargner des cri-
» mes. Si vous aimez les Indiens, voici le mo-
» ment de leur épargner des malheurs. Vous
» n'avez pas connu l'ami que vous avez aban-
» donné. Ce qui vous affligeoit, m'affligeoit en-
» core plus moi-même. Mais ſans titres & ſans
» pouvoir pour me faire obéir & craindre, je
» diſſimulois, malgré moi, ce que je ne pouvois
» punir. J'ai fait depuis un voyage en Eſpagne.
» J'en arrive enfin, revêtu de toute la puiſſance
» de notre invincible Monarque. Ce jeune Prince
» aime les hommes. Il veut qu'on uſe d'indul-
» gence & de ménagement envers les Indiens.
» Il m'a recommandé pour eux les ſoins & la
» bonté d'un pere. Heureux, ſi je remplis ſes
» vues! Soyez bien sûr que mon penchant eſt
» d'accord avec mon devoir. Mais vous ſavez
» combien l'autorité commiſe s'affoiblit dans l'é-
» loignement, & avec quelle précaution je dois
» en uſer ſur des hommes violents & détermi-
» nés. Dans le nombre il en eſt dont l'ame eſt
» déſintéreſſée, le cœur ſenſible & généreux; il
» eſt aiſé de les conduire. Mais la foule eſt aveu-
» gle, inquiete, & ſur-tout avide; & c'eſt elle,
» je vous l'avoue, que je crains de voir m'échap-
» per. Mon ami, je n'en réponds plus, ſi les
» hoſtilités l'irritent. Un doux accueil de la part
» de vos Peuples, eſt le ſeul moyen d'établir la
» concorde & l'intelligence. C'eſt à vous de me
» ſeconder, en y diſpoſant les eſprits. Je vois la

» moitié de l'Empire empressé à s'unir à moi.
» J'ai plus de force qu'il n'en falloit pour répan-
» dre ici le ravage; mais sans vos bons offices,
» je n'en ai pas assez pour maintenir l'ordre &
» la paix. Je marche vers Cassamalca, où l'Inca
» de Quito a, dit-on, rassemblé ses forces. On
» lui impute bien des crimes; mais seriez-vous
» l'ami d'un tyran? Je ne le puis penser; & votre
» estime est son apologie. Venez au devant de
» moi. Nous nous concerterons ensemble pour
» conquérir sans opprimer.

» Las-Casas, votre ami, & je puis dire aussi
» le mien, le vertueux Las-Casas, que j'ai laissé
» mourant à l'isle Espagnole, a voulu vous écrire.
» Je vous envoie sa lettre. Je crains bien, mon
» cher Alonzo, que ce ne soit un dernier adieu. »

La douleur dont Alonzo avoit été saisi en lisant ces mots, redoubla, lorsqu'il jetta les yeux sur la lettre de Las-Casas.

» Si vous vivez, mon cher Alonzo, si vous
» êtes encore parmi nos Indiens, & si Pizarre
» vous retrouve sur les bords où il va descendre,
» recevez de sa main ce tendre & dernier gage
» d'une sainte amitié. Je suis mourant. Je n'ai
» vécu que pour gémir. Dieu a permis que, dans
» le court espace de ma vie, j'aie vu sous mes
» yeux tous les crimes & tous les malheurs rassem-
» blés. Quel regret puis-je avoir au monde? »

» Je vous ai confié mes craintes sur l'entreprise
» de Pizarre. Elles viennent d'être calmées par

» les vertus de ce Héros. Oui, mon ami, le Ciel » a touché ſa grande ame. Pizarre penſe comme » nous. Il ſent qu'il eſt plus beau d'être le pro- » tecteur & le pere des Indiens, que leur vain- » queur & leur tyran. Uniſſez-vous à lui, pour « lui concilier leur eſtime & leur bienveillance: » il en eſt digne comme vous. Adieu. Je crois » ſentir que mon heure approche. Demain peut- » être je ſerai devant le trône de mon Juge; & » s'il m'eſt permis d'implorer ſa clémence, ce » ſera pour ces Eſpagnols qui l'adorent, & qui » l'outragent; ce ſera pour ces Indiens égarés » dans l'erreur, mais ſimples, doux & bienfai- « ſants, qu'il a créés, qu'il aime, & qu'il ne veut » pas rendre éternellement malheureux. Proté- » gez-les, voyez en eux mes plus chers amis, » après vous, que j'aimerai au delà du tom- » beau. »

Cette lettre fut arroſée des larmes de l'amitié. Alonzo la baiſa cent fois avec un ſaint reſpect. Ataliba ne put l'entendre ſans partager l'émo- tion, l'attendriſſement du jeune homme. « Quel » eſt donc, lui demanda-t-il, ce Las-Caſas, cet » homme juſte? — Ah! dit Alonzo, demandez à » ce Cacique & à ſon Peuple. » Ce Cacique étoit Capana. Il avoit entendu la lettre de Las-Caſas; & appuyé ſur ſa maſſue, ſes yeux baiſſés fon- doient en pleurs. « Ce n'eſt pas un homme, dit- » il; c'eſt un être céleſte envoyé de ſon Dieu, » pour adoucir les tigres, & pour conſoler les

» hommes. Nous l'aurions adoré, s'il nous l'a-
» voit permis. »

Ce témoignage, mais ſur-tout celui d'Alonzo, l'emporta ſur les impreſſions terribles que l'exemple de Montezume & tous les malheurs du Mexique avoient pu faire ſur l'ame d'Ataliba. « Je
» m'abandonne à vous, dit-il à ſon fidele Alonzo.
» Allez au devant de Pizarre; aſſurez-vous de ſes
» intentions; & s'il eſt tel qu'on vous l'annonce,
» répondez-lui de la droiture & de la bonne-foi
» d'un Prince votre ami, qui deſire d'être le ſien. »

Des Indiens chargés des plus magnifiques préſents formoient le cortege d'Alonzo; & ces richeſſes (*a*) diſpoſerent favorablement les eſprits. Mais telle étoit la ſoif de l'or qui dévoroit les Caſtillans, que ce qui auroit dû l'appaiſer, l'irritoit, au-lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo, fut l'épanchement de deux cœurs pleins de nobleſſe & de franchiſe. Des deux côtés l'état des choſes fut expoſé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cuſco qu'un excès d'orgueil ſans prudence, & dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur ſenſible & généreux. De ſon côté, Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Caſtillans cette ſoif de l'or & du ſang, qui n'étoit jamais qu'aſſoupie, & qu'un fanatiſme barbare ne demandoit qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderoit Pizarre dans les champs de Caſſamalca; que le Général Eſpagnol s'avanceroit avec ſes deux cents

hommes, & qu'il laiſſeroit en arriere les Indiens de ſon parti. Également sûrs l'un & l'autre de leur bonne-foi mutuelle, ils s'embraſſerent; & Alonzo retourna au camp Indien.

Le Roi de Quito l'attendoit dans le trouble & l'impatience. Mais il fut bientôt raſſuré; & il aſſembla ſes guerriers, pour leur faire part de ſa joie. Les Péruviens ſe réjouirent; mais les Mexicains, d'un air ſombre, & l'œil attaché à la terre, écoutoient en ſilence les paroles de paix qu'apportoit Alonzo. Leur Chef, qui croyoit voir tomber l'Inca dans un piege funeſte, voulut l'en garantir. « Hé quoi, Prince, lui dit-il, as-tu donc » oublié le ſort de Montezume & celui du Mexi- » que? Tu abandonnes ton pays à ces mêmes bri- » gands qui ont déſolé le nôtre, & qui l'ont » inondé de ſang! Tu te livres aux mains qui » ont enchaîné nos Rois, qui les ont fait brûler » vivants! Ah! que notre exemple t'éclaire & t'é- » pouvante! Trop averti par nos malheurs, ſois » ſage à nos dépens. Ne vois-tu pas ici le même » enchaînement dans les cauſes de ta ruine, que » dans celles de notre perte? Notre empire étoit » diviſé; celui-ci l'eſt de même. Un oracle men- » teur nous faiſoit une loi honteuſe de fléchir de- » vant nos tyrans; un même oracle vous l'or- » donne. Notre Roi, ſéduit & trompé par des » apparences de paix, de bonne-foi, de bienveil- » lance, ſe perdit, & perdit ſes Peuples; & toi, » malheureux Prince, tu veux te livrer comme

» lui ! Ah ! ſi Montezume avoit eu cette ame
» ferme & courageuſe que tu nous as fait voir,
» il auroit ſauvé le Mexique. Pourquoi donc te
» laiſſer abattre, & te préſenter ſous le joug ? Es-
» tu ſans eſpoir, ſans reſſource ? Éloigne-toi.
» Laiſſe Palmora à la tête de ton armée. Qu'il
» faſſe tête aux Indiens. Ces Caciques & moi,
» avec nos deux mille hommes, nous chargerons
» les Caſtillans ; & nous prendrons le chemin le
» plus court de la vengeance ou de la mort. »
Alonzo crut devoir répondre. « Inca, dit-il,
» le caractere de ma nation eſt d'être fiere &
» brave. Ce n'eſt un mal que pour ſes ennemis.
» Sa paſſion eſt la ſoif de l'or ; & tu peux l'aſ-
» ſouvir ſans peine. Le reſte eſt perſonnel : le
» vice & la vertu naiſſent dans les mêmes cli-
» mats : le Peuple, qui en eſt un mélange, de-
» vient méchant ou bon, ſuivant l'exemple qu'on
» lui donne. Son ame eſt celle du brigand, ou
» du Héros qui le conduit. Cortès a détruit ſa
» conquête & déshonoré ſes exploits. Pizarre,
» plus humain, plus ſincere, plus généreux,
» peut vouloir ménager, rendre heureux & pai-
» ſible le monde qu'il aura ſoumis, & ſe faire
» une renommée ſans reproches & ſans remords.
» Pizarre eſt Eſpagnol ; mais ne le ſuis-je pas
» moi-même ? Me connois-tu fourbe, avide &
» féroce ? Non, tu me crois ſincere & bienfai-
» ſant. Pourquoi donc ne croirois-tu pas qu'au
» moins Pizarre me reſſemble ? Tu répondrois de

» moi ; je réponds de lui ; & j'en réponds ſur la » foi de Las-Caſas, ſur la foi de cet Eſpagnol, » le plus vrai, le plus vertueux, le plus ſenſible » des mortels, & ſur-tout le meilleur ami que » les Indiens aient au monde. Celui-là ne peut » me tromper ; mais il peut ſe tromper lui-mê- » me ; on peut lui en avoir impoſé. Sois donc » prudent, ſans être injuſte. Tends les mains à » la paix, ſans toutefois quitter les armes ; &, » au milieu d'un camp nombreux, oſe recevoir » deux cents hommes qui ſe préſentent en amis. »

L'Inca, plein de la confiance que lui inſpiroit Alonzo, n'eût pas même voulu ſonger à ſe mettre en défenſe. Alonzo prit ſoin d'y pourvoir. Il lui fit un cortege de huit mille Indiens, d'une valeur reconnue. A l'aile droite, & en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avoient commandée. Les Sauvages de Capana formoient l'aile oppoſée ; & Palmore, avec ſon armée, occupoit le centre, & formoit une enceinte autour du trône de ſon Roi. « Prince, je fais des vœux au Ciel, dit le » jeune homme, pour que la bonne foi préſide » à cette conférence, & forme, entre Pizarre & » toi, les nœuds d'une ſolide paix. Si je ſuis » trompé dans mes vœux, ſi je le ſuis dans mon » attente, je verſerai pour toi mon ſang. C'eſt » tout ce que je puis. Je n'ai rien donné au ha- » zard ; je ne me reprocherai rien. »

NOTE.

(*a*) *Et ces richesses.*] Ce fut là que les Indiens s'étant apperçus que les chevaux rongeoient leurs mors, crurent qu'ils mangeoient les métaux; & dans cette persuasion, qu'on n'avoit garde de détruire, ils s'empressoient de mettre devant ces animaux des vases remplis de grains d'or.



CHAPITRE XLIX.

La nuit vint; elle ſuſpendit ce flux & ce reflux de craintes & d'eſpérances qu'une incertitude pénible & des preſſentiments confus faiſoient naître dans les eſprits. Mais ces mouvements, appaiſés par le ſommeil, ſe renouvellerent, lorſqu'aux premiers rayons du jour, on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançoit, & qu'il étoit aiſé de reconnoître au brillant éclat de ſes armes. Elle approche; le Roi l'attend, élevé ſur ſon trône d'or que ſoutiennent douze Caciques. Les Eſpagnols, déployés ſur deux lignes, dont la cavalerie occupe les ailes, ayant à leur tête Pizarre, & vingt guerriers qui, comme lui, montent des courſiers belliqueux, s'avancent, d'un pas fier & grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête; & accompagné de Valverde & de ſix de ſes Lieutenants, il ſe préſente, avec une noble aſſurance, devant le trône de l'Inca.

On fait ſilence; & du haut d'un courſier qui l'éleve au niveau du trône, le Héros Caſtillan parle au Roi en ces mots : « Grand Prince, tu » ſais qui nous ſommes. Et plût au Ciel que le » nom Eſpagnol fût moins fameux dans ce nou» veau Monde, puiſqu'il ne doit ſa renommée » qu'à d'horribles calamités! Mais le reproche &

» la honte du crime ne doit tomber que ſur le » criminel ; & ſi la renommée l'a étendu ſur l'in- » nocent, elle eſt injuſte ; & tu ne dois pas l'ê- » tre. Si j'en croyois tes ennemis, je te regarde- » rois comme le plus barbare des tyrans. Mais » tes amis m'ont répondu de ton équité ; je les » crois. Traite-nous de même ; ou du moins, » avant de nous juger, commence à nous con- » noître, & ne fais pas retomber ſur nous les » maux que nous n'avons pas faits. »

» Lorſque les Incas tes aïeux ont fondé cet Em- » pire, & rangé ſous leurs loix les Peuples de ce » continent, ils leur ont dit : Nous vous appor- » tons un culte, des arts & des loix, qui vous » rendront meilleurs & plus heureux. Voilà le » titre de leur conquête. Ce titre eſt le mien ; & » comme eux je m'annonce par des bienfaits. Je » n'aurai pas de peine à te perſuader que nous » ſommes ſupérieurs, par l'induſtrie & les lu- » mieres, à tous les Peuples de ce Monde. Ce » ſont les fruits de trois mille ans de travaux & » d'expérience, dont nous venons vous enrichir. » Dans vos loix, je ne changerai que ce que tu » croiras toi-même utile d'y changer, pour le » bien de tes Peuples ; & ces loix, & l'autorité » qui en eſt l'appui, reſteront dans tes mains : » tes Peuples n'auront pas le malheur de perdre » un bon Roi. Protégé par le mien, tu ſeras ſon » ami, ſon allié, ſon tributaire ; & ce tribut, lé- » ger pour toi, n'eſt que le partage d'un bien

» que vous prodigue la nature, & qu'elle nous » a refusé. En échange de l'or, nous vous ap- » portons le fer, présent inestimable, & pour » vous mille fois plus utile & plus précieux. Nos » fruits, nos moissons, nos troupeaux, ces ri- » chesses de nos climats; des animaux, les uns » délicieux au goût, servant de nourriture à » l'homme, les autres à la fois robustes & do- » ciles, faits pour partager ses travaux; les pro- » ductions de nos arts qui font le charme de la » vie, des secrets pour aider nos sens, & pour » multiplier nos forces, des secrets pour guérir » ou pour soulager nos maux; mille larcins que » l'homme industrieux a faits à la nature, mille » découvertes nouvelles pour subvenir à ses be- » soins, pour ajouter à ses plaisirs: voilà ce que » je te promets, en échange de ce métal, de cette » poussiere brillante, dont vous êtes assez heu- » reux pour ne pas sentir le besoin. Inca, tel » est l'accord paisible, & le commerce mutuel, » que mon maître Charles d'Autriche, puissant » Monarque d'Orient, m'a chargé de t'offrir. »

Ataliba, le cœur rempli de joie & de reconnoissance, répondit à Pizarre qu'il justifioit bien l'opinion qu'on lui avoit donnée de sa droiture & de sa générosité; qu'à tout ce qu'il lui proposoit, il ne voyoit rien que de juste; que les montagnes où germoit l'or seroient ouvertes aux Castillans; & qu'il ne croiroit pas assez payer encore l'amitié d'un Peuple éclairé, qui lui ap-

portoit ses lumieres, & l'alliance d'un grand Roi.

» La plus sublime de nos lumieres, reprit le » Héros Castillan, c'est la connoissance d'un » Dieu, dont la terre, le ciel, le soleil même » sont l'ouvrage. Inca, ne t'en offense point : » ce bel astre, dont tes aïeux se disoient les en- » fants, est sans doute la plus frappante des mer- » veilles de la nature; mais il est lui-même sorti » des mains de l'Être Créateur; & il ne fait que » lui obéir, en donnant sa lumiere au monde. » C'est donc ce Dieu, qui, d'un coup-d'œil, a » prescrit au soleil sa course, à la mer ses limi- » tes, son repos à la terre, aux cieux leurs ré- » volutions, à la nature entiere ses mouvements » divers, son ordre, ses loix éternelles, c'est lui » seul qu'il faut adorer. »

» Le Dieu que tu m'annonces, lui répondit » l'Inca, ne nous étoit pas inconnu : il a un » temple parmi nous : ce temple est dédié à ce- » lui qui anime le monde (*). Mais pourquoi » cet être sublime ne seroit-il pas le Soleil? Cet » éclat, cette majesté sont, je crois, bien dignes » de lui. »

» Inca, lui demanda Pizarre, si, d'une ex- » trêmité de ton Empire à l'autre, je voyois, tous » les ans, un voyageur aller & revenir, sans » jamais ralentir sa course, sans se reposer un

(*) Pacha Camac.

» moment, ſans jamais s'écarter d'un pas, le pren-
» drois-je pour le Roi du pays, ou pour un de
» ſes meſſagers ? Le Dieu de l'univers n'a point
» d'heure preſcrite, ni d'eſpace déterminé ; il eſt
» ſans ceſſe & par-tout préſent. Celui qu'obſcur-
» cit un nuage, & qui ne ſauroit éclairer une
» moitié du globe, ſans laiſſer l'autre dans la
» nuit, n'eſt point le Dieu de l'univers. Autre-
» fois, m'a-t-on dit, tes Peuples adoroient la
» mer, les fleuves, les montagnes. Tout cela,
» comme le ſoleil, tient ſa place dans la nature ;
» mais tout cela ne fait qu'obéir & ſervir. Ado-
» rons celui qui commande ; & pour en avoir
» une idée, infiniment trop foible encore, écoute
» ce que nos Sages nous ont depuis peu révélé.
» Ces hommes, exercés à voir ce qui ſe paſſe
» dans les cieux, ſont tous perſuadés que le monde
» où nous ſommes n'eſt pas le ſeul monde habi-
» té ; qu'il en eſt mille dans l'eſpace ; & que
» chacune des étoiles eſt un ſoleil plus éloigné
» de nous, fait pour éclairer d'autres mondes.
» Laiſſe aller ta penſée dans cette immenſité, &
» vois ces ſoleils & ces mondes tous ſoumis à la
» même loi. Celui qui les gouverne tous, à qui
» tous obéiſſent, eſt le Dieu que j'adore. Juge
» combien ce Dieu eſt encore au-deſſus du tien. »

» Tu me confonds, mais tu m'éclaires, dit
» l'Inca. Je commence à croire qu'on avoit trompé
» mes aïeux. Dis-moi ſeulement ſi ton Dieu eſt
» juſte & bon, & ſi ſa loi fait à l'homme un

» devoir de l'être ? — Il eſt, lui répondit Pizar-
» re, la juſtice & la bonté même ; & l'unique
» devoir de l'homme eſt de lui reſſembler. — Je
» ne te demande plus rien, reprit l'Inca. Viens
» nous inſtruire, nous éclairer de ta raiſon, nous
» enrichir de ta ſageſſe ; & ſois sûr de trouver
» des cœurs dociles & reconnoiſſants. »

Ainſi tout ſembloit s'applanir, lorſque le fourbe & fougueux Valverde demande à parler à ſon tour. « Oui, Prince, dit-il à l'Inca, ce que tu
» viens d'entendre eſt vrai, mais d'une vérité
» ſenſible. Il s'agit à préſent d'oublier ta pro-
» pre raiſon, ou de l'humilier ſous le joug de
» la Foi. Voici ce que la Foi t'enſeigne. » Alors l'imprudent (*a*) s'enfonça dans la profonde obſcurité de nos redoutables myſteres, au nombre deſquels il comprit l'autorité d'un homme préposé par Dieu même pour commander aux Rois, dominer ſur les Peuples, diſpoſer des couronnes, comme de tous les biens des Souverains & des Sujets, & faire exterminer tous ceux qui ne lui ſeroient pas ſoumis.

Le Monarque Péruvien, étonné d'un langage ſi étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces choſes. « Dans ce livre, répond Valverde, d'un
» ton plein d'arrogance, dans ce livre inſpiré,
» dicté par l'Eſprit Saint lui-même. » L'Inca, ſans s'émouvoir, prit dans ſes mains le livre, & après y avoir jetté les yeux : « Tout ce que

» Pizarre m'annonce, je le conçois, dit-il ; je le
» croirai ſans nulle peine : mais ce que tu me dis,
» je ne ſaurois le concevoir ; & ce livre, muet
» pour moi, ne m'en inſtruit pas davantage. »
Il ajouta, dit-on, quelques mots offenſants (b) pour cet homme qui s'arrogeoit le droit de commander aux Rois, & de diſpoſer des Empires ; & ſoit mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laiſſa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le Prêtre fanatique, tranſporté de fureur, ſe tourne vers les Eſpagnols, & ſe met à crier vengeance pour la Religion, que ce barbare foule aux pieds (c).

A l'inſtant, par un feu rapide & meurtrier, l'arquebuſe annonce la guerre, & donne le ſignal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre ; & du centre, l'airain gronde & vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain, qui s'embraſent & qui mugiſſent, au maſſacre imprévu que d'inviſibles font devant le trône du Roi, il ſe trouble ; il voit à ſes pieds ſa Garde éperdue & tremblante, ſe ſerrer pour toute défenſe, & périr ſous ſes yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre ſeroit tómbé. L'Inca leur avoit défendu toute eſpece d'hoſtilité ; & ils obſervoient ſa défenſe. Alonzo, furieux, les preſſe de le ſuivre, & de fondre en déſeſpérés ſur cette troupe d'aſſaſſins. « Vengez-
» vous, vengez-moi des traîtres qui déshonorent
» ma patrie. Défendez, ſauvez votre Roi. » Le

vail-

vaillant jeune homme, à ces mots, se sent blessé; il tombe. L'inca le voit tomber, & pousse des cris lamentables.

» C'est à nous, dit Orozimbo, d'exterminer » ces monstres. Suivez-moi, mes amis, & em» parons-nous de leurs foudres. » Il dit, & à la tête des Princes de son sang & de ses deux mille Indiens, il marche, sans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui; il ne les entend point. Ses amis écrasés l'inondent de leur sang; les lambeaux de leur chair, les débris de leurs os tombent sur lui de toutes parts; sa fureur l'aveugle & l'emporte. Télasco lui reste, & le suit. Amis infortunés! ils vont tête baissée se jetter sur la batterie; une explosion formidable les met en poudre; ils disparoissent dans un tourbillon de fumée; & de leur brave & malheureuse troupe le glaive castillan moissonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce désastre épouvantable, & aussi prompt que la pensée, ne décourage ni Palmore, ni Capana: tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'est dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux escadrons Castillans. Les Chefs, ne pouvant retenir la fureur du soldat, s'y laissent emporter. Ils volent à travers un nuage de fleches. Les chevaux en sont hérissés; mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les bataillons, bondissent à travers les lances, écrasent une foule d'Indiens terrassés; &

le fer, trempé dans le ſang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, ſix mille hommes ſont maſſacrés; tout le reſte va l'être. Ceux qui portent le trône ont à peine le temps de ſe ſuccéder; tous périſſent; & le mourant tombe ſoudain ſur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'étoit jetté à travers ſes ſoldats, ſans pouvoir ni ſe faire entendre, ni ſe faire obéir, ne voit plus qu'un moyen de ſauver la vie à l'Inca. Il ſe met lui-même à la tête des meurtriers, il les devance, pénetre, arrive juſqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va frapper Ataliba, & dont il eſt bleſſé lui-même; de l'autre main ſaiſit ce Prince, l'entraîne, le jette à ſes pieds, &, en le gardant, il s'écrie: « Qu'on » le prenne vivant, pour avoir ſes tréſors. » Ce mot en impoſe à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le Roi tombe, & ſe voit baigné dans des flots de ſang indien. Il reconnoît les corps de ſes amis, briſés, meurtris, percés de coups; il les embraſſe avec des cris ſi douloureux, que leurs bourreaux en ſont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo. » Cher & funeſte ami! tu m'as perdu, dit-il; » mais on t'a trompé: ton malheur eſt d'avoir » eu l'ame d'un Indien. » A ces mots, s'étant apperçu qu'Alonzo reſpiroit encore: « Ah! cruel, » dit-il à Pizarre, ſauve du moins celui qui m'a » livré à toi. »

Pizarre les fait enlever l'un & l'autre ; il charge Fernand de les garder, d'en prendre ſoin ; & lui, s'élançant dans la plaine, il vole, & va ſauver les déplorables reſtes de la légion de Palmore, ſur laquelle on eſt acharné. Là, Valverde (*d*), au milieu du meurtre, une croix à la main, la bouche écumante de rage, crioit : « Amis, » Chrétiens, achevez, achevez. L'Ange extermi- » nateur vous guide. Ne frappez que de pointe, » pour ménager vos glaives ; plongez, trempez- » les dans le ſang. — Éloigne-toi, monſtre exé- » crable, lui dit Pizarre, éloigne-toi, ou je te » fais vomir ton ame atroce. » Le monſtre épouvanté s'éloigne en frémiſſant. « Arrêtez, cruels ! » arrêtez, crie alors Pizarre aux Soldats, ou » tournez contre moi vos armes. »

Soit reſpect, ſoit épuiſement de leur force & de leur fureur, ils obéiſſent ; & Pizarre les fait retourner ſur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs & de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat déſeſpéré, prenoit la fuite avec un petit nombre de ſes Sauvages. Un eſcadron, qui le pourſuit, va l'atteindre & l'envelopper. Le Cacique déſeſpéré ſe tourne, tend ſon arc, & choiſit d'un œil étincelant le Chef de la troupe ennemie. C'étoit Gonſalve Davila. La fleche part ; & le jeune homme tombe mortellement bleſſé. On environne le Cacique, on le ſaiſit, & on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonſalve

entr'ouvre un œil mourant, & reconnoît celui qui l'a tenu en ſon pouvoir, celui qui lui a laiſſé la vie, & lui a rendu la liberté. « Eſt-ce toi, » généreux Capana, lui dit-il, en lui tendant ſes » bras tremblants? eſt-ce de ta main que je meurs? » Tu m'avois fait grace une fois; je reſpirois par » ta clémence; j'étois libre par ta bonté. J'en ai » fait un cruel uſage! Le Ciel eſt juſte : il t'a » choiſi pour m'arracher tes propres dons. Caſ- » tillans, écoutez-moi, & redoutez, à mon exem- » ple, la main du Dieu qui m'a frappé. Je dois » tout à cet Indien; laiſſez-moi m'acquitter. Qu'il » vive, & qu'il ſoit libre avec les ſiens. Viens, » mon frere, mon bienfaiteur, mon meurtrier & » mon ami, viens, qu'en expirant je t'embraſſe. » Je devois apprendre de toi la juſtice & l'hu- » manité. » Ces mots furent bientôt ſuivis de ſon dernier ſoupir; & Capana & ſes Sauvages allerent chercher, au-delà des montagnes de l'orient, chez les Moxes, libres encore, ou chez les féroces Antis, qui s'abreuvoient du ſang des hommes, un aſyle contre la rage d'un Peuple encore plus inhumain.

NOTES.

(*a*) *ALORS l'imprudent.*] " Croyant peut-être, dit „ Benzoni, que ce Roi fût devenu en un inſtant quel- „ que grand Théologien. „ *Penſando forſe che il rè foſſe un qualche gran Theologo divenuto.* (Hiſt. du nouveau Monde, liv. 3.)

(*b*) *Quelques mots offenſants.*] " Que le Pape de-
„ voit bien être quelque grand fat, de donner ainſi li-
„ béralement ce qui n'étoit pas à lui. „ *E che il Pontifice doveva eſſere un qualche gran pazzo, poi che dava coſi liberamente quello d'altri.* (Benzoni, hiſt. du nouveau Monde, liv. 3.)

(*c*) *Que ce barbare foule aux pieds.*] *Uccidete queſti cani che diſpreggiano la legge di dio.* (Ibid.)

(*d*) *Là, Valverde.*] " Quant au Moine qui avoit
„ commencé le jeu, il ne ceſſa, tant que le carnage
„ dura, de faire du capitaine, & d'animer les ſoudards,
„ leur conſeillant de ne jouer que de l'eſtoc, & ne s'a-
„ muſer à tirer des taillades & coups fendants, de peur
„ qu'ils ne rompiſſent leurs épées. „ *Perche di taglio non rompeſſero le ſpade.* (Benzoni, ibid.)



CHAPITRE L.

LES Espagnols, fatigués de meurtre, & chargés des riches dépouilles qu'ils avoient enlevées du camp des Indiens, s'étoient presque tous rassemblés dans les murs de Cassamalca. Les uns, c'étoit le petit nombre, retirés en silence, honteux & consternés, se reprochoient le sang qu'ils venoient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avoient cédé à l'exemple; mais l'honneur satisfait les avoit livrés au remords. Les autres, fiers & glorieux, s'applaudissoient d'avoir vengé la foi, & par un exemple terrible épouvanté ces nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla se plaindre de Pizarre, avec la violence d'un séditieux forcéné.

» Castillans, leur dit-il, vous venez de ven-
» ger votre religion qu'avoit outragée un barbare.
» Armez-vous de constance; car ce zele héroïque
» est mis au nombre des forfaits. Pizarre vous
» regarde comme des assassins, dignes du der-
» nier supplice; & s'il en avoit le pouvoir, com-
» me il en a la volonté, il vous y feroit traîner
» tous. En se saisissant de ce Roi, qu'il fait gar-
» der dans ce palais, il n'a fait que vous le sous-
» traire; il n'a voulu que le sauver. C'étoit par
» lui qu'il espéroit se rendre indépendant & ab-
» solu. Le traître Alonzo, leur agent mutuel, mé-

» nageoit cette intelligence, & avoit tramé ce » complot. Vous n'avez pas entendu Pizarre par» ler à ce Sauvage; vous en auriez frémi. Charles » paroiffoit fuppliant devant Ataliba. Au-lieu » d'une conquête c'étoit une alliance, un com» merce au-lieu d'un tribut, qu'il follicitoit hum» blement. Et la Religion!..... C'eft là ce qui » vous auroit révoltés. Pizarre en a parlé comme » font les impies. Il n'ofoit expofer la foi; il » rougiffoit de nos myfteres; lui-même, aux » yeux des Infideles, il n'ofoit paroître Chrétien. » Indigné, j'ai pris la parole; j'ai élevé ma voix; » j'ai dit ce qu'un Chrétien ne peut ni déguifer » ni taire. Vous avez vu par quel outrage Ata» liba m'a répondu. Et c'eft là ce que fon ami, » fon allié, fon protecteur vous reproche d'avoir » puni. Pour moi, je lui fuis odieux; & je me » confole de l'être. J'ai vu fouler aux pieds le » dépôt facré de la foi, & je vous ai crié ven» geance : voilà mon crime. Il eût fallu diffimu» ler le facrilege, applaudir au blafphême, & » trahir la religion en faveur de l'impiété; je ne » l'ai pas fait, & j'attends fans me plaindre les » humiliations, les opprobres, l'exil, peut-être » le martyre!... » A peine il achevoit, cent voix s'élevent & répondent qu'il fera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la foi.

Ce foulévement des efprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés fur fon paffage, fes foldats ne lui marquent ni crainte ni confufion;

ils le regardent d'un œil fixe, prêts à se révolter s'il lui échappe un mot de colere & d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de séditieux fanatiques, lui montre encore plus d'assurance; & d'un front où l'audace est peinte, soutient ses regards menaçants. Pizarre traverse la foule, en gardant un morne silence. Il demande où est Ataliba. On le conduit à sa prison; & là, autour de ce malheureux Prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui, les yeux fixés à la terre, ressemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans son malheur, gardoit encore assez de fermeté pour n'avoir pas daigné se plaindre. Mais lorsqu'il voit entrer Pizarre, il se renverse, & détournant les yeux avec horreur, il le repousse, & se refuse à ses embrassements. « Tu » me crois perfide & parjure, lui dit Pizarre; mais » regarde, regarde cette main déchirée & sanglan- » te, qui t'a sauvé le coup mortel. Est-ce la main » d'un ennemi? Je t'ai enlevé de ce trône, où » vingt glaives t'alloient percer; je t'ai pris pour » te dérober à des furieux, que je n'avois pu dé- » sarmer, que je n'aurois pu retenir. Demande » à ces guerriers, si, durant ce massacre horri- » ble, je n'ai pas fait, pour l'arrêter, les plus in- » croyables efforts. Que veux-tu? que peut un » seul homme? On m'a désobéi; on fera plus en- » core : tout me l'annonce, & je m'y attends. » Mais, jusques-là, sois sûr, malheureux Prin-

» ce, que je protégerai tes jours, même aux dé-
» pens des miens. »

A ces mots, l'Inca le regarde avec des yeux où la colere fait place à l'attendrissement; & il laisse échapper des larmes. « En te voyant, je t'ai ai-
» mé, lui dit-il; & mon ame, asservie à la tien-
» ne, t'a soumis jusqu'à ma pensée & jusqu'à ma
» volonté. Pourquoi donc m'aurois-tu trahi?
» pourquoi aurois-tu voulu voir massacrer des
» hommes paisibles, qui te recevoient comme un
» Dieu? Non, non, tu ne l'as pas voulu. Tu
» pleures! Viens, embrasse-moi. Ta pitié sou-
» lage le cœur d'un malheureux qui t'aime en-
» core. Mais dis-moi : tout est-il détruit? en
» est-ce fait de mon armée? J'ai sauvé tout ce
» que j'ai pu, lui répondit le Héros. S'il est pos-
» sible, reprit l'Inca, tire-moi des mains de ces
» traîtres : leurs cris de joie me déchirent; leur
» approche me fait horreur. Épargne-moi l'af-
» freux supplice de les entendre & de les voir.
» Rassasiés de sang, ils sont affamés d'or; je
» veux bien les en assouvir. Je m'engage, pour
» ma rançon, d'en remplir l'enceinte où nous
» sommes, jusqu'à la hauteur où tu vois que mon
» bras s'étend. Qu'ils emportent ces richesses per-
» nicieuses, & qu'ils nous laissent vivre en paix. »

» Ta cause est la mienne, lui dit Pizarre; &
» je ferai pour toi tout ce qu'on peut attendre
» du zele d'un ami. Donnons à la fureur le temps
» de s'appaiser; & armons-nous, toi de constan-

» ce, & moi de résolution. Je te laisse. Je vais
» prendre soin d'Alonzo, dont l'état m'afflige
» & m'alarme. »

Pizarre, en sortant de la prison d'Ataliba se sentoit le cœur déchiré; mais un spectacle plus cruel encore l'attendoit dans le lieu où expiroit Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il étoit tombé, on avoit pansé sa blessure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'étoit vu au milieu d'une foule de Castillans, encore fumants de carnage. Il en frémit d'horreur; & ramassant un reste de force : « Barbares, leur dit-il, osez-vous m'approcher &
» me rappeller à la vie? Vous me l'avez rendue
» affreuse. Il est bien temps de vous montrer com-
» patissants & secourables, après vingt mille as-
» sassinats commis sur la foi de la paix! Les voilà,
» ces Héros Chrétiens, teints de sang, haletants
» de rage. O monstres fanatiques! Le Ciel, le
» juste Ciel ne laissera pas sans vengeance un si
» exécrable attentat. Ce n'est pas au remords, c'est
» à votre furie que je vous dévoue en mourant.
» Je vous connois. Je vois l'orgueil & l'avarice
» allumer entre vous les feux d'une haine inferna-
» le. Armés l'un contre l'autre, vous vous déchi-
» rerez comme des bêtes carnacieres. Vous vous
» arracherez ces entrailles avides, & ces cœurs
» altérés de sang, que n'ont jamais pu émouvoir
» ni les larmes de l'innocence, ni les cris de l'hu-

» manité. Retirez-vous, brigands infames, lâches » meurtriers, laiffez-moi, laiffez-moi mourir. » Et à ces mots, arrachant l'appareil de fa plaie, il la déchira de fes mains.

Pizarre le trouva baigné dans fon fang; & les Caftillans, indignés, s'éloignerent à fon approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au Ciel, comme pour implorer le pardon de fa violence & rendit le dernier foupir.

A l'inftant Gonzale Pizarre vint parler en fecret au Général. « Que fais-tu là, lui dit-il? On » confpire, on va fe révolter, & nommer un » Chef à ta place. Parois, diffipe ce complot, » calme & ramene les efprits, ou nous fommes » perdus. »

Pizarre vit les deux écueils qu'il falloit éviter dans ce pas dangereux, la violence & la foibleffe. Il fe montra aux portes du palais, y fit affembler fes Soldats, & portant fur le front une trifteffe majeftueufe, il leur dit: « Caftillans, vous venez » d'égorger un Peuple innocent & paifible, qui » fe livroit à vous, qui vous combloit de biens, » qui révéroit en vous fes hôtes, & qui, renon- » çant à fon culte, ne demandoit qu'à s'éclairer, » pour embraffer le culte & la loi des Chrétiens. » Son Roi lui avoit interdit toute hoftilité envers » vous. Loin d'en commettre aucune, il s'eft vu » maffacrer fans avoir tiré une fleche, & avant » d'avoir répandu une goutte de votre fang. Il eft » couché fur la pouffiere, à la face du ciel, du

» Ciel votre juge & le ſien. Le maſſacre de vingt » mille hommes, fût-ce vingt mille criminels, » ſeroit affreux à voir; combien plus il doit l'ê- » tre, quand ce ſont vingt mille innocents? Leur » Roi vous demande pour eux la ſépulture. Ac- » cordez-leur cette marque d'humanité. On ne la » refuſe pas même à ſes plus cruels ennemis. »

Au-lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendoit d'un Chef juſtement irrité, ce langage ſi modéré fit une impreſſion profonde. Les ſoldats répondirent qu'ils ne refuſoient pas d'enſevelir les morts, ſi ce qui reſtoit d'Indiens dans les villages d'alentour, vouloient s'y employer avec eux. « Ils vous aideront, dit Pi- » zarre : demain, dans ces plaines ſanglantes, » ils ſeront aſſemblés au point du jour. Allez- » vous repoſer : vous devez être fatigués de » meurtre. »

Dès ce moment, tous les eſprits, frappés de ce tableau funebre, ſe ſentirent glacés d'horreur. La nature inſenſiblement reprit ſes droits; & le remords ſe ſaiſit du cœur des coupables.

Il ne reſtoit dans les villages que des vieillards, des femmes, des enfants. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumiere naiſſante put éclairer les travaux de la ſépulture, les Caſtillans virent ces femmes, ces enfants, ces vieillards, conſternés & tremblants, ſe rendre à ce triſte devoir. Leur

douleur profonde & muette, leur pâleur, leur abattement porterent la compassion dans les ames les plus farouches. Mais, lorsque leurs yeux reconnurent, dans la foule des morts, ceux qui leur étoient chers, qu'on les vit se jetter, avec des cris perçants, sur ces corps sanglants & glacés, les serrer dans leurs bras, les arroser de leurs larmes, coller leurs bouches sanglotantes, tantôt sur les levres livides, tantôt sur la plaie entr'ouverte d'un époux, d'un pere ou d'un fils, les meurtriers ne purent soutenir ce spectacle, sans jetter eux-mêmes des cris de douleur & de repentir. L'assassin du pere embrassoit les enfants; des mains trempées dans le sang du fils & de l'époux, retiroient l'épouse & la mere de la fosse où elles vouloient s'ensevelir avec eux. C'est ainsi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long supplice du remords.

De retour à Cassamalca, les Castillans, le front baissé, les yeux attachés à la terre, le cœur abattu & flétri, se présentent devant Pizarre. » En est-ce fait, demanda-t-il? & cette mal-» heureuse terre a-t-elle caché dans son sein jus-» qu'aux traces de nos fureurs? — Oui, c'en est » fait. — Hé bien, reprit le Général, hommes » insensés & cruels, vous l'avez donc vu, ce » carnage, dont la nature a dû frémir? C'est » vous qui l'avez fait.... Mais non, s'écria-t-il, » ce crime abominable, le plus noir & le plus » atroce qu'ait jamais inspiré la rage des enfers,

» ce n'eſt pas vous que j'en accuſe ; en voilà
» l'exécrable auteur. C'eſt lui, c'eſt ce tigre affa-
» mé, cette ame hypocrite & féroce, c'eſt Val-
» verde, qui, par vos mains, a verſé des tor-
» rents de ſang. Apprenez qu'au moment qu'il
» vous crioit vengeance au nom d'un Dieu qu'on
» outrageoit, diſoit-il; ce Peuple & ſon Roi l'a-
» doroient avec nous, ce Dieu, & treſſailloient
» en écoutant les merveilles de ſa puiſſance. Je
» vous le jure, & j'en atteſte ces Guerriers qui
» m'accompagnoient. Ils ont entendu quel hom-
» mage lui rendoit le vertueux Prince que ce
» fourbe a calomnié. Chargez-le donc ſeul des
» forfaits dont ſon impoſture eſt la cauſe; &,
» comme une victime impure, qu'il aille, loin
» de nous, dans quelque iſle déſerte, expier, s'il
» le peut, vingt mille aſſaſſinats dont le traître
» a ſouillé vos mains. Que les vautours & les
» viperes rongent ce cœur dénaturé, ce cœur di-
» gne de les nourrir. »

Valverde alors voulut parler, & ſe défendre.
» Miſérable! lui dit Pizarre, en le ſaiſiſſant avec
» force, & en le traînant à ſes pieds, viens,
» parle, & dis ſi tu eſpérois qu'un Roi qui ne
» t'a jamais vu, comprît ce que toi-même tu ne
» ſaurois comprendre, & que, ſur ta parole, il
» crût aveuglément ce qui confondoit ſa raiſon.
» Ton livre étoit ſacré pour toi; mais comment
» auroit-il pu l'être pour celui qui ne ſait ni quel
» eſt, ni d'où vient, ni ce que renferme ce livre?

» Il le laiſſe tomber; & pour cet accident, hé-
» las! peut-être involontaire, tu fais égorger
» tout un Peuple! & je t'entends, au milieu du
» carnage, crier, qu'il n'en échappe aucun! Va,
» monſtre, je te laiſſe, pour ton ſupplice, une
» vie odieuſe; mais va la traîner loin de nous,
» en horreur au ciel, à la terre, & à toi-même,
» s'il te reſte un cœur capable de remords. » A ces mots prononcés du ton d'un juge inexorable, les plus hardis des amis de Valverde n'oſerent prendre ſa défenſe. On le ſaiſit pâle & tremblant; & l'ordre à l'inſtant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

» Enfin, reprit le Général, nous voilà rendus
» à nous-mêmes; & la raiſon, l'humanité, la
» gloire, vont préſider à nos conſeils. Le Roi de-
» mande à payer ſa rançon; & vous ſerez épou-
» vantés du monceau d'or qu'il offre de faire ac-
» cumuler dans la priſon qui le renferme. Caſ-
» tillans, je vous l'ai promis: vos vaiſſeaux s'en
» retourneront chargés de richeſſes immenſes.
» Mais, au nom du Dieu qui nous juge, au nom
» du Roi que nous ſervons, plus de cruautés:
» faiſons grace au moins à des Peuples ſoumis. »

Dès-lors, on ne fut occupé que des promeſſes d'Ataliba. Ce Roi, conſervant dans les fers une égalité d'ame qui tenoit le milieu entre l'orgueil & la baſſeſſe, commandoit à ſes Peuples du fond de ſa priſon; & ſes Peuples lui obéiſſoient, comme s'il eût été ſur le trône. De toutes parts on

les voyoit arriver à Caſſamalca, les uns courbés ſous le poids de l'or, dont ils avoient dépouillé les palais & les temples ; les autres, portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avoient amaſſés, & dont leurs femmes & leurs enfants ſe paroient aux jours ſolemnels. Sur le ſeuil du palais où leur Roi étoit enfermé, ils quittoient leurs ſandales, ils baiſoient la pouſſiere à la porte de ſa priſon ; & en dépoſant leur fardeau, ils ſe proſternoient à ſes pieds, & ils les arroſoient de larmes. Il ſembloit que le malheur même le leur eût rendu plus ſacré.

On avoit tracé une ligne à la hauteur des murs où devoit s'élever le monceau d'or qu'il avoit promis ; & quelque amas qu'on en eût fait, il s'en falloit encore que l'eſpace ne fût comblé. Le Roi s'apperçut des murmures que l'avarice impatiente laiſſoit échapper devant lui. Il repréſenta qu'il étoit impoſſible de faire plus de diligence ; que l'éloignement de Cuſco (*) étoit la cauſe inévitable des lenteurs dont on ſe plaignoit ; mais que cette ville avoit ſeule de quoi acquitter ſa promeſſe. On y envoya deux Caſtillans (**), pour ſavoir s'il en impoſoit ; & ce fut dans cet intervalle qu'une révolution funeſte acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, & les Caſtillans dans le crime.

CHA-

(*) Deux cents cinquante lieues.

(**) Soto, & Pierre de Varco.



CHAPITRE LI.

ALMAGRE, avec de nouvelles forces, venoit de Panama au ſecours de Pizarre. En débarquant (*), il avoit appris le déſaſtre des Indiens; & tels qu'on voit les reſtes d'une meute affamée, au ſon du cor qui leur annonce que le cerf eſt aux abois, oublier la fatigue & redoubler leur courſe, haletants de joie & d'ardeur; tels, pour avoir part à la proie, Almagre & ſes compagnons s'avançoient vers Caſſamalca. Sur ſa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une sûre eſcorte remenoit au port de Rimac. L'état où il le voyoit réduit excita ſa compaſſion; & il lui demanda quel crime avoit pu cauſer ſa diſgrace. « Le zele qui fait les martyrs, » répondit le perfide, avec cet air ſimple & tranquille qui annonce la paix du cœur. Il ajouta que ſi Almagre vouloit l'entendre, il le prenoit pour juge, bien sûr d'être innocent & même louable à ſes yeux.

Impatient d'en tirer des lumieres utiles à ſes intérêts, Almagre demanda, & il obtint ſans peine, qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment ſans témoins; & tandis que l'eſcorte & la nouvelle troupe ſe livroient à la joie de ſe

(*) A *Puerto viejo.* Vieux port.

trouver ensemble dans un Pays dont la conquête les enrichiroit à jamais, Valverde, assis auprès d'Almagre, sous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquoit en ces mots le poison des furies, dont lui-même il étoit rempli.

» Fidele & généreux ami du plus ambitieux » des hommes, ses succès & sa gloire, & son » élévation, & l'autorité qu'il exerce, & la fa- » veur dont il jouit, il vous doit tout : votre for- » tune s'est épuisée à lui armer des flottes; votre » courage a soutenu, a relevé le sien, que las- » soient les obstacles, & que rebutoit le mal- » heur. Nous vous avons vu, à travers les tem- » pêtes & les écueils, passer, repasser sans relâ- » che du port de Panama sur ces bords dange- » reux, où, sans vous, il alloit périr; & par des » secours imprévus, nous rendre à tous la vie & » l'espérance. Sans vous, il n'eût été célebre que » par une imprudence aveugle, ou plutôt il se- » roit encore dans sa premiere obscurité. Vous » allez voir quelle reconnoissance il réserve à tant » de bienfaits. Il a été à la Cour d'Espagne; il » a obtenu de l'Empereur les graces les plus signa- » lées, les titres les plus éclatants; mais pour qui ? » pour lui seul. Avez-vous vu ses titres? y êtes- » vous seulement nommé ? A-t-il pensé à deman- » der son ami, son associé, le créateur de sa for- » tune, au moins pour commander sous lui ? Ce » n'est pas oubli; non, Pizarre ne vous a point » oublié; il vous a craint. Il veut regner; & un

» Lieutenant tel que vous eût gêné son ambition, » & peut-être obscurci sa gloire. Apprenez ce » qu'il a grand soin de dérober à tous les yeux, » mais ce que j'ai su découvrir. L'étendue de sa » puissance, dans ces climats, n'est pas sans bor- » nes; & ses titres ne lui accordent que la moi- » tié de cet Empire, coupé en deux par l'équa- » teur. La ville Impériale, la superbe Cusco, est » au delà de ses limites; & le premier qui ose- » roit lui en disputer la conquête, y auroit au- » tant de droits que lui. Pizarre l'a prévu; & sur » le vain prétexte de la rançon d'un Roi son al- » lié, qu'il feint de tenir prisonnier dans les murs » de Cassamalca, il fait enlever de Cusco tous » les trésors qu'elle renferme. Allez, Almagre, » allez le trouver; mais sur-tout gardez-vous de » lui rappeller ni vos bienfaits, ni ses promes- » ses; gardez-vous de prétendre au partage de » l'or qu'il fait accumuler : c'est la rançon d'un » Indien, que, sans vous, on a fait captif : vous » n'avez point droit au partage; & Pizarre l'a » déclaré. »

A ces mots, l'orgueil & l'envie s'allumerent dans le cœur d'Almagre. Mais il feignit de douter encore que son ami pût être ingrat. « Comment ne trahiroit-il pas l'amitié, la reconnoissance, reprit le fourbe? il trahit bien son Roi, » sa patrie & son Dieu. » Alors il répéta toutes les calomnies dont il avoit chargé le Héros Castillan. « Et savez-vous, ajouta-t-il, quel est ce

» Roi, l'ami, l'allié de Pizarre? Un usurpateur,
» un perfide, qui a fait égorger sans pitié toute
» la race des Incas, qui s'est baigné dans le sang
» des Peuples de Cusco, a chassé son frere du trô-
» ne, l'a fait charger de chaînes, & le tient en-
» fermé dans la plus étroite prison. C'est là ce
» que nous ont appris les Indiens de ces vallées,
» qui, sous le joug d'Ataliba, pleurent le mal-
» heur de leur Roi. — Et où est la prison de ce
» Roi? lui demanda l'ambitieux Almagre. — Elle
» est, répond Valverde, dans le fort de Can-
» nare, ville située sur la route de Quito à Cas-
» samalca. — Allez, c'est assez, dit Almagre:
» rendez-vous au port de Rimac. Vous n'en par-
» tirez point, sans y avoir reçu des marques de
» reconnoissance d'un homme qui hait les ingrats,
» & qui ne le sera jamais. »

Almagre, qui, dès ce moment, devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cusco étoit pour lui un moyen sûr & prompt de se faire un parti puissant, & d'enlever à son rival la plus belle moitié de sa conquête. Il prit sa route vers Cannare, où la nouvelle du massacre des Indiens avoit répandu la terreur. Il voit les Peuples, à son approche, s'enfuir épouvantés; il attaque le fort, & menace de ravager, d'exterminer tout sans pitié, si l'on refuse, à l'instant même, de lui livrer l'Inca, Roi de Cusco, qu'il prend, dit-il, sous sa défense.

Quoique réduit au désespoir, l'intrépide Co-

rambé répond, avec fierté, qu'Ataliba respire encore, & qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, & les portes de la citadelle commencerent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huascar s'écrie, transporté de joie & de rage : « Les voilà, mes vengeurs! Qu'il meure, » au prix de ma couronne, qu'il meure, le per» fide, le sanguinaire Ataliba. » Corambé l'entendit; & rendu furieux par l'excès du malheur : » Toi, qui préferes, lui dit-il, l'oppression de » ces brigands à l'amitié de ton frere, & la ruine » de ton pays à la paix qui l'auroit sauvé, cruel, » tu ne jouiras point de ton implacable vengean» ce. » A ces mots, de la hache, dont il étoit armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huascar se débattre à ses pieds, & se rouler dans une sanglante poussiere, il s'effraya du crime qu'il venoit de commettre. Éperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ses Indiens de le suivre, & se jette en désespéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un passage, & le plus grand nombre des siens put s'échapper. Quelques-uns furent pris vivants.

Almagre, impatient d'enlever Huascar, se jetta dans le fort; il y trouva ce Roi massacré, baigné dans son sang, luttant contre une mort cruelle, & qui, par des rugissements de douleur & de ra-

ge, lui demandoit vengeance. Il le vit expirer; il en fut outré de douleur; & perdant l'eſpérance de diviſer l'Empire, il réſolut, dès ce moment, d'ôter à ſon rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un Roi, qui, dans les fers, commandoit encore à ſes Peuples. Il fit donc enlever & porter à ſa ſuite le corps de l'Inca de Cuſco, & ſe rendit à Caſſamalca.

Pizarre le reçut avec l'empreſſement de l'amitié reconnoiſſante. Mais à ce mouvement de joie ſuccede un mouvement d'horreur, lorſqu'au milieu des Caſtillans, aux yeux d'Ataliba lui-même, Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huaſcar. « Le reconnois-tu ? » lui dit-il, du ton d'un Juge menaçant. Ataliba regarde; il frémit, il recule épouvanté; & jettant un cri de douleur : « O mon frere! dit-il, le glaive impi-» toyable n'a donc rien épargné! ils maſſacrent » les Rois! » A ces mots, ſoit tendreſſe, ſoit retour ſur lui-même, & preſſentiment de ſon ſort, il ne peut retenir ſes larmes; les ſanglots lui étouffent la voix. « Tu le pleures, lui dit Almagre, » après l'avoir aſſaſſiné! — Moi! — Toi-même, » perfide, & par la main d'un traître qui, pour-» ſuivi par les remords, eſt venu tomber ſous nos » coups. Pizarre, ajouta-t-il, vous l'avez oublié, » ce Roi, dont les Sujets fideles étoient venus juſ-» qu'à Tumbès vous implorer; & cependant ſon » ennemi, le meurtrier de ſa famille & de ſes » Peuples, du fond de ſa priſon, l'a fait aſſaſſi-

» ner. J'ai fu le danger qu'il couroit, & j'ai volé
» à fa défenfe. Je n'ai fait que hâter fa perte;
» & le barbare Ataliba n'a été que trop bien
» fervi. »

» O célefte juftice! s'écrie Ataliba, révolté de
» fe voir chargé d'un parricide. Moi! l'affaffin
» d'un frere! Ah! cruels! c'eft à vous que font
» réfervés ces grands crimes. C'eft pour vous
» que rien n'eft facré. Il ne vous manquoit plus
» que ce dernier trait de noirceur. Vous m'avez
» lâchement trompé; vous m'avez attiré dans un
» piege effroyable; vous avez violé la bonne
» foi, la paix, l'hofpitalité, l'amitié, tout ce
» qu'il y a de plus faint, même parmi les plus
» cruels des hommes; vous avez égorgé mes Peu-
» ples; vous m'avez chargé de liens; vous avez
» mis à prix ma liberté, mes jours; n'en eft-ce
» point affez? Ni les pleurs, ni le fang, ni l'or,
» rien n'affouvit donc votre rage! Pour me por-
» ter un coup plus cruel que la mort, vous m'ac-
» cufez d'un parricide! Hé, grand Dieu! que
» vous ai-je fait, que du bien, dans le moment
» même que vous nous accabliez de maux? Que
» me demandez-vous encore? Eft-ce mon fang
» que vous voulez? Il eft à vous. Trempez-y
» vos mains, j'y confens; mais qu'avez-vous
» befoin de me trouver coupable? Je fuis foi-
» ble; je fuis enchaîné, fans défenfe, abandonné
» du monde entier; nous n'avons que le Ciel
» pour juge; & le Ciel me laiffe accabler. Frap-

» pez. Vous n'avez ni témoins ni vengeurs à
» craindre. Frappez. Terminez mes malheurs;
» mais épargnez mon innocence. Percez ce cœur
» ſans l'outrager. »

Ces mots, entrecoupés de larmes, avoient ému les Caſtillans, lorſqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avoit pris, & qui atteſtoient le parricide. Ces malheureux trembloient; ils gardoient le ſilence; ils ne ſavoient s'ils devoient dire ou taire ce qu'ils avoient vu; mais, forcés par leur Roi lui-même de parler ſans déguiſement, ils avouerent que leur Chef, le Lieutenant d'Ataliba, & le gardien d'Huaſcar, ſe voyant preſſé de le rendre, l'avoit tué de ſa main. Il n'en fallut pas davantage; & la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laiſſerent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le ſens le plus odieux; & d'un ſoupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare & leur Roi, on fit une preuve certaine de la plus noire trahiſon. Ataliba fut convaincu, dans l'eſprit de la multitude, d'avoir conſpiré ſourdement contre les Caſtillans eux-mêmes; & cent voix s'éleverent pour demander ſa mort.

Pizarre, qui voyoit, à travers ces nuages, l'innocence d'Ataliba, eut encore, avec ſes amis, le courage de le défendre; mais la haine & l'envie en prirent avantage pour réveiller dans les eſprits les ſoupçons que Valverde avoit déja fait

naître ; & dans ce zele généreux, on crut voir l'intérêt ſe déceler lui-même, & l'ambition ſe trahir.

A la tête des factieux étoit Alfonce de Requelme (*), fanatique ſombre & farouche, de meilleure foi que Valverde, mais non moins violent que lui. Almagre, plus diſſimulé, ne ſe déclaroit pas de même. Il gémiſſoit avec Pizarre du trouble qu'il avoit cauſé, & ſe reprochoit, diſoit-il, une imprudence malheureuſe. Mais Pizarre, à travers ſa diſſimulation, s'apperçut trop bien que le fourbe triomphoit au fond de ſon cœur.

Cependant le trouble, en croiſſant, alloit allumer la diſcorde. Ataliba lui-même en excitoit les feux par la fierté de ſa défenſe & l'amertume des reproches dont il accabloit ſes tyrans. Cruellement bleſſé, ſon cœur avoit repris le reſſort que donne au courage l'injure portée à l'excès. Il n'écoutoit plus ſes amis, qui l'exhortoient à la patience. « Ah ! j'ai trop ſouffert, diſoit-il ; & » pourquoi diſſimulerois-je ? Si la douceur pou- » voit toucher ces cœurs farouches, ne ſeroient- » ils pas amollis ? Pizarre, ils veulent que je » meure ; ils veulent perdre ton ami : je le vois. » Mais il eſt indigne de la vertu calomniée de » baiſſer un front ſuppliant. »

Trop foible, au milieu d'une troupe de fac-

(*) Tréſorier pour l'Empereur.

tieux déterminés, pour impoſer par la menace, Pizarre ſe faiſoit violence à lui-même; & ſemblable au Pilote ſurpris par la tempête, dans un détroit ſemé d'écueils, tantôt cédant, tantôt réſiſtant à l'orage, il évitoit de ſe briſer. La hauteur ferme & courageuſe d'Ataliba, & plus encore l'imprudente chaleur dont le jeune Fernand embraſſoit la défenſe de ce malheureux Prince, ne faiſoient qu'aigrir les eſprits. Pizarre commença par éloigner Fernand. Ce fut lui qu'il choiſit pour aller en Eſpagne porter la rançon de l'Inca. Le partage en fut annoncé; & il fallut ſavoir ſi la troupe d'Almagre ſeroit admiſe à ce partage. Pizarre le propoſe. Une rumeur s'éleve; & on déclare hautement, que, n'ayant pas contribué à la conquête, il n'eſt pas juſte qu'elle en vienne uſurper les fruits.

Almagre vit qu'il alloit perdre ſes nouveaux partiſans, s'il diſputoit la proie. « Diſſimulons, » dit-il aux ſiens, car c'eſt un piege qu'on nous » tend. » Auſſi-tôt il prit la parole, & dit qu'ils venoient partager des travaux, non pas des dépouilles; & que dans un pays immenſe où germoit l'or, l'or ne méritoit pas de diviſer des hommes que l'eſtime, l'honneur, le devoir uniſſoient. Le perfide, avec ce langage, eut l'art de tout pacifier. Il s'attacha de plus en plus, par ſa modération feinte, un parti nombreux & puiſſant; & Pizarre, perdant l'eſpoir de l'affoiblir, chercha, mais inutilement, à le gagner par des largeſſes (*a*).

Il fit peser l'or & l'argent qu'on avoit entassés, il les distribua; son armée en fut enrichie. La part (*) qu'il avoit réservée à l'Empereur, fut envoyée au port, où Fernand devoit s'embarquer; & Fernand, pressé de s'y rendre, vint, la tristesse dans l'ame, prendre congé d'Ataliba.

Il avoit conçu pour l'Inca cette amitié noble & tendre que la vertu, dans le malheur, inspire aux ames généreuses : doux appui que le Ciel ménage quelquefois à l'homme juste qu'on opprime, pour l'aider à porter le poids de l'accablante adversité. « Je viens te dire adieu ; l'on m'envoie » en Espagne : mon devoir m'éloigne de toi, lui » dit-il ; mais j'emporte avec moi l'espérance de » te servir, de te revoir, libre, justifié, rétabli » sur le trône, & d'y embrasser un Héros que j'ai » respecté dans les fers. — Ah ! généreux ami ! » lui dit Ataliba, en l'enveloppant dans ses chaî- » nes, & en le serrant dans ses bras, vous me » quittez ! je suis perdu. — Hé quoi, lui dit Fer- » nand, mes freres, nos amis ! — Ils n'auront » pas votre courage ; & Pizarre, pour me sauver, » ne s'exposera pas à se perdre avec moi. Voyez, » ajouta-t-il, cet homme arrogant & superbe, » qui paroît engraissé de sang ; (c'étoit Alfonce » de Requelme) & cet autre qui d'un œil morne » nous observe ; (c'étoit Almagre) ils n'attendent

(*) Le quint.

» que votre absence pour me faire périr. Nous » ne nous verrons plus. Adieu, pour la derniere » fois. »

NOTE.

(a) *A le gagner par des largesses.*] Zarate assure que Pizarre fit donner à chacun des Espagnols qui accompagnoient Almagre, mille *pesos* d'or, ou vingt marcs. Benzoni dit, *cinq cents ducats aux uns, & à d'autres mille. A tal cinquecento, e a tal mille ducati.*





CHAPITRE LII.

APRÈS de ſi triſtes adieux, Fernand ſe rendit à Rimac. Il y trouva l'implacable Valverde, qui, ſous les dehors d'une humilité volontaire, déguiſoit ſa honte & ſa rage. Il parut aux yeux de Fernand. « Trop de zele a pu m'égarer, lui » dit-il; je dois expier tous les maux dont je ſuis » la cauſe; & quand vous m'aurez expoſé, dans » une iſle déſerte, aux animaux voraces, je ne » ſerai pas trop puni. Que le Ciel me donne la » force d'expirer ſans me plaindre; & je vous » bénirai. Mais ſi cette force me manque, & ſi » le déſeſpoir ſe ſaiſit de mon ame, elle eſt per- » due. Ah! laiſſez-moi la ſauver par la pénitence. » Qu'avez-vous à craindre de moi? Proſcrit, » abandonné, quand je ſerois méchant, j'ai perdu » le pouvoir de nuire. La grace que j'implore, » eſt d'expier mon crime par les plus pénibles tra- » vaux; d'aller parmi les Indiens les plus ſau- » vages de ces bords, répandre au moins quel- » que lumiere, quelque ſemence de la Foi. Je ne » veux que mourir martyr. » A ces mots, de perfides larmes couloient de ſes yeux hypocrites.

Le jeune homme, ſimple & crédule, comme tous les cœurs généreux, ſe laiſſa toucher & ſéduire. Il lui rendit la liberté; & le tigre, en rompant ſa chaîne, frémit de joie & de fureur.

Les richeſſes prodigieuſes que l'on venoit de

partager n'étoient qu'une foible partie de la rançon d'Ataliba (*). Pour remplir sa promesse, on alloit enlever cet amas incroyable d'or que la florissante Cusco avoit vu, pendant onze regnes, s'accumuler dans les palais des Rois & dans le temple du Soleil. Almagre en frémissoit de rage. Cette ville superbe, sur laquelle est fondée son espérance ambitieuse, sera ruinée à jamais; & quand la rançon de l'Inca n'épuiseroit pas ces richesses, Pizarre en disposeroit seul, tant que ce Roi seroit vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit solliciter sa perte, & la presser avec ardeur.

D'abord, par de feintes promesses d'user d'indulgence envers lui, on voulut l'engager à faire l'aveu de son crime, pour en obtenir le pardon. Mais ce malheureux Prince, conservant dans les fers la noble fierté de son sang : « C'est aux cri-» minels qu'on pardonne, dit-il; & je suis in-» nocent. » On lui parla de la clémence du Prince au nom duquel on alloit le juger. « Il en aura » besoin, dit-il, pour pardonner ma mort à mes » accusateurs; mais envers un Roi, son égal, » qui ne l'a jamais offensé, sa clémence lui est » inutile. Qu'il soit juste; & je ne crains rien. »

A des esprits frappés de la persuasion que son crime étoit manifeste, cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé, puisqu'il avoit l'audace de demander à l'être; & ce fut alors

(*) La cinquieme partie.

que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le ſauver. Il expoſa que le Conſeil établi dans ſon camp n'étoit pas fait pour juger les Rois; qu'un Lieutenant d'Ataliba avoit pu croire le ſervir, en ſe chargeant pour lui, d'un parricide, ſans que ce Prince en fût inſtruit, ſans qu'il y eût donné ſon aveu; qu'on avoit pu de même, à ſon inſu, vouloir tenter ſa délivrance; & que, loin d'être criminel, ce zele étoit juſte & louable; que la conduite de l'Inca, pleine de dignité, de candeur, de droiture, ne laiſſoit aucune apparence aux ſoupçons qui l'avoient noirci; mais que, fût-il coupable, c'étoit à l'Empereur qu'il étoit réſervé de lui donner des Juges; & qu'il réclamoit en ſon nom ce privilege auguſte & ſaint. Il ajouta que dans ſes lettres à l'Empereur, il l'informoit de tout ce qui s'étoit paſſé; qu'il lui déféroit cette cauſe; qu'il attendroit ſa volonté; & que tout ſeroit ſuſpendu juſqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole. « Vous allez informer l'Empereur, lui dit-il; & de quoi? de » votre opinion, ſans doute, & de celle d'un petit » nombre de vos amis, qui, comme vous, ont pu » ſe laiſſer abuſer? Eſt-ce donc ainſi, Pizarre, que » doit s'inſtruire une ſi grande cauſe? Et moi, je » demande que le Conſeil entende & juge Ataliba, » & que le procès, revêtu de l'autenticité des loix, » ſoit déféré au Tribunal ſuprême, où ſera décidé le ſort de cet uſurpateur, que vous appellez Roi. »

Cet avis parut ſage & modéré au plus grand nombre; & Pizarre, voyant que ſes amis eux-mêmes penchoient à le ſuivre, y céda. Mais comme il avoit éprouvé que la nature avoit encore des droits ſur les cœurs qu'il vouloit fléchir, il penſa qu'il falloit d'abord les émouvoir ; & ſous un prétexte apparent de prudence & de ſûreté, il fit venir de Riobamba la famille du Roi captif, pour les raſſembler tous dans la même priſon.

Ce fut un ſpectacle, en effet, bien digne de compaſſion, que de voir ces enfants, ces femmes arriver, chargés de liens, au palais de Caſſamalca. L'innocence dans le malheur eſt toujours ſi intéreſſante! Mais lorſque, ſur le front des malheureux, il reſte quelque trace de gloire, & qu'on voit dans l'abaiſſement les objets de l'hommage & de la vénération des mortels, le malheur paroît plus injuſte, parce qu'il eſt plus accablant. Auſſi la premiere impreſſion de la pitié, à cette vue, fut-elle ſenſible & profonde dans l'eſprit de la multitude.

On les voyoit, ces illuſtres captifs, triſtes, abattus, gémiſſants, les yeux baiſſés & pleins de larmes; on les voyoit s'avancer à pas lents dans ces campagnes déſolées, & toutes fumantes encore du ſang qu'on y avoit répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleuroit point : une pâleur mortelle étoit répandue ſur ſon viſage; & le feu ſombre & dévorant dont ſes yeux étoient allumés, avoit tari la ſource de ſes larmes. Ses re-

regards, tantôt fixes & tantôt égarés, cherchoient, dans ces plaines funebres, l'ombre errante de fon époux. « Où eft-il mort ? en quel lieu repofe » mon cher Alonzo, difoit-elle ? En quel lieu » s'eft fait le carnage de ceux qui gardoient no- » tre Roi ? » Un Indien lui répondit : « Vous » y touchez. C'eft là, dans ce lieu même, qu'é- » toit le trône de l'Inca ; c'eft là qu'autour de » lui tous fes amis font morts ; c'eft là qu'ils font » enfevelis. Alonzo étoit à leur tête ; & cette » petite éminence que vous voyez, c'eft fon tom- » beau. » A ces mots, qui percent le cœur de la tendre époufe d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de fes entrailles. Elle fe précipite, elle tombe égarée fur cette terre humide encore, que l'herbe n'avoit pas couverte ; elle l'embraffe avec l'amour dont elle eût embraffé le corps de fon époux ; elle réfifte au foin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau : & lorfqu'on veut lui faire violence, il femble, à fes cris douloureux, qu'on va lui déchirer le cœur. Enfin l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la nature retenoit encore dans fes flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mere. Mais cet accès de défefpoir n'a pas été mortel pour elle feule ; & l'enfant qu'elle a mis au monde en eft frappé. Il s'éteint, fans ouvrir les yeux à la lumiere, fans avoir fenti fes malheurs.

La conftance d'Ataliba avoit, jufques-là, dédaigné d'adoucir fes perfécuteurs ; mais cette ame,

que l'infortune avoit élevée, affermie, & dont la tranquille fierté défioit les revers, s'abattit tout-à-coup, lorsque, dans sa prison, il vit ses femmes, ses enfants, chargés de chaînes comme lui, se jetter dans ses bras, tomber en foule à ses genoux. Il se trouble; ses yeux se remplissent de larmes; il reçoit dans son sein, avec une douleur profonde, ses épouses & ses enfants; il les presse contre son cœur; il mêle ses soupirs à leurs plaintes; il oublie que sa foiblesse a pour témoins ses ennemis; ou plutôt il ne rougit point de se montrer époux & pere.

Pizarre, observant dans les yeux de ses compagnons attendris la même compassion qu'il éprouvoit lui-même, s'en applaudit, & d'autant plus, qu'il voyoit aussi tomber l'orgueil d'Ataliba; mais, pour donner à son courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laissât seul avec ses femmes & ses enfants.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même, donna un libre cours à tous les mouvements de la douleur & de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ses enfants l'environner, baiser ses chaînes, demander quel mal ils ont fait? quel est le crime de leurs meres? & si c'est pour mourir ensemble qu'on les a réunis? Tendre époux & bon pere, il jette un regard languissant sur sa famille désolée; & son cœur oppressé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des sanglots.



CHAPITRE LIII.

Le jour fatal arrive, & le Conſeil eſt aſſemblé. Il étoit formé des plus anciens & des plus élevés en grade parmi les guerriers Caſtillans. Pizarre y préſidoit; mais Almagre & Requelme étoient aſſis à ſes côtés. Un ſilence terrible regnoit dans l'aſſemblée. On fait paroître Ataliba; on l'interroge; & il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui rappelle le maſſacre de la famille des Incas; on lui oppoſe les témoins du meurtre du Roi de Cuſco, & du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Caſſamalca. La vérité fait ſa défenſe. Il leur expoſe en peu de mots la cauſe & les malheurs de la guerre civile; ce qu'il a fait pour déſarmer l'inflexible orgueil de ſon frere; ce qu'il a fait pour l'appaiſer, même depuis qu'il l'a vaincu. « Si j'avois pu vouloir ſa mort, dit-il, c'eſt » lorſqu'il ſoulevoit ſes Peuples contre moi, & » que, du fond de ſa priſon, il rallumoit encore » les feux de la guerre; c'eſt alors que ce crime, » utile à ma grandeur & au repos de cet Empire, » auroit dû me tenter. Je n'ai point méconnu » mon ſang; je n'ai point voulu le répandre; & » ſi, dans les combats, ſans moi, loin de moi, » malgré moi, l'aveugle ardeur de mes ſoldats » n'a rien épargné, c'eſt le crime de celui qui,

» pour ma défenſe, m'a forcé de leur mettre les
» armes à la main. Caſtillans, ma victoire m'a
» coûté plus de larmes que tous les malheurs que
» j'éprouve ne m'en feront jamais verſer. Voyez,
» pourſuivit-il, ſi j'ai rendu mon regne odieux
» à mes Peuples. Je ſuis tombé du trône; mon
» ſceptre eſt briſé; tous mes amis ſont morts; je
» ſuis ſeul dans les chaînes, avec des femmes &
» des enfants; on n'a plus rien à craindre, à eſ-
» pérer de moi. C'eſt là, c'eſt dans l'extrêmité
» du malheur & de la foibleſſe, qu'on peut diſ-
» cerner un bon Roi d'avec un tyran; c'eſt alors
» qu'éclate la haine publique, ou que ſe ſignale
» l'amour. Voyez donc ce que j'ai laiſſé dans les
» cœurs, & ſi c'eſt ainſi qu'on traite un méchant,
» un coupable. Ce reſpect ſi tendre & ſi pur,
» cette fidélité conſtante, cette obéiſſance à la
» fois ſi profonde & ſi volontaire; enfin cet amour
» de mes Peuples envers un malheureux captif,
» voilà mes témoignages contre la calomnie; &
» je vous demande à vous-mêmes ſi ce triomphe
» eſt réſervé pour le crime ou pour la vertu? Ce
» moment, juge de ma vie, eſt ſous vos yeux;
» & j'en appelle à lui. Non, quoi que l'on vous
» diſe, vous ne croirez jamais que celui qui, de
» ſa priſon, dans l'indigne état où je ſuis, fait
» encore adorer ſa volonté ſans force, & voit ſes
» Peuples proſternés, venir, en lui obéiſſant, ar-
» roſer ſes chaînes de larmes, ait été ſur le trône
» injuſte & ſanguinaire. Vous m'avez connu dans

» les fers tel que l'on m'a vu ſur le trône, ſimple & vrai, ſenſible à l'injure, mais plus ſenſible à l'amitié. On m'accuſe d'avoir tenté ma délivrance, & voulu ſoulever mes Peuples contre vous! Je n'en ai pas eu la penſée; mais, ſi je l'avois eue, m'en feriez-vous un crime? Regardez ces plaines ſanglantes; voyez les chaînes dont vous avez flétri les mains innocentes d'un Roi; & jugez ſi, pour me ſauver, tout n'eût pas été légitime. Ah! vous n'avez que trop juſtifié vous-mêmes ce que le déſeſpoir auroit pu m'inſpirer. Cependant j'atteſte le Ciel, que, Pizarre m'ayant donné ſa parole & la vôtre de m'accorder la vie, de me rendre la liberté, de faire épargner ma famille, & de laiſſer en paix le reſte de mes Peuples infortunés, j'ai mis en lui mon eſpérance, & ne me ſuis plus occupé qu'à faire amaſſer l'or promis pour ma rançon. Mon Dieu, qui ſans doute eſt le vôtre, lit dans mon cœur, & m'eſt témoin que je vous dis la vérité. Mais, ſi c'eſt peu de l'innocence pour vous toucher, voyez mes malheurs. Je ſuis pere, je ſuis époux, & je ſuis Roi. Jugez des peines de mon cœur. Vous m'avez voulu voir ſuppliant; je le ſuis, & j'apporte à vos pieds les larmes de mes Peuples, de mes foibles enfants, de leurs ſenſibles meres. Ceux-là du moins ſont innocents. »

Ce langage ſimple & touchant attendrit quelques-uns des Juges; & Pizarre ne douta point

qu'il ne les eût perſuadés. On fit ſortir Ataliba; & les Juges s'étant levés, on recueillit les voix.... Quelle fut la ſurpriſe de Pizarre & de ſes amis, en entendant que le plus grand nombre opinoit à la mort! Auſſi-tôt ils réclamerent contre cette ſentence inique, & ils rappellent au Conſeil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cauſe, après l'avoir inſtruite, au Tribunal de l'Empereur. Requelme l'avoit propoſé; tout le Conſeil y avoit ſouſcrit; aucun n'oſoit déſavouer ce conſentement unanime; & Ataliba condamné, avoit du moins l'eſpérance de paſſer en Eſpagne, & d'y être entendu & jugé par un Roi. Mais la noire furie qui pourſuivoit ſes jours, n'eut garde de lâcher ſa proie.

Valverde, échappé de ſa chaîne & mis en liberté, revient, la rage au fond du cœur, ſe déguiſe, & entre, inconnu, au milieu d'une nuit obſcure, dans les murs de Caſſamalca. C'étoit l'heure où Almagre, avec ſes partiſans, formoit ſes complots ténébreux. Le fourbe paroît à leur vue. « Amis, dit-il, reconnoiſſez la fidélité des » promeſſes de celui qui a dit au juſte : *Tu fouleras aux pieds l'aſpic & le lion.* Vous m'avez » vu chargé de chaînes, proſcrit, envoyé ſur la » flotte, pour être abandonné dans quelque iſle » déſerte, où je ſerois la proie des animaux vo- » races; me voilà au milieu de vous. Dieu a » rompu les pieges du méchant; il s'eſt joué des » conſeils de l'impie; il a tendu la main au foi-

» ble, innocent & perſécuté. Mais vous, guer-
» riers, qu'il a choiſis pour défendre ſa cauſe,
» & qu'il a revêtus de force & de courage pour
» le venger, que faites-vous? Vous conſentez
» que Pizarre envoie en Eſpagne un tyran, ſon
» ami, votre accuſateur, celui qui peut, par ſes
» richeſſes, gagner la Cour & le Conſeil; celui
» qui, s'il eſt écouté, vous dénoncera tous comme
» de vils brigands, comme de lâches aſſaſſins,
» faits pour le meurtre & la rapine; ſans foi,
» ſans pudeur, ſans pitié, indignes du nom
» d'hommes & du nom de Chrétiens! Y penſez-
» vous? Et de quel droit dérober le crime au
» ſupplice? Cet uſurpateur, ce tyran, ce parri-
» cide eſt convaincu; il eſt jugé; pourquoi ne
» pas exécuter la ſentence qui le condamne?
» Qu'il meure; & tout eſt conſommé. »

L'atrocité de ce conſeil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, ſans leur donner le temps de balancer : « Il y va, leur dit-il, & de la vie
» & de l'honneur. Il y va de bien plus, il y va
» de la gloire de la Religion, des intérêts du
» Ciel; & le Dieu vengeur qui m'envoie, vous
» défend de délibérer. Pizarre dort; tout eſt tran-
» quille; & Requelme, par qui le procès eſt inſ-
» truit, a droit de voir Ataliba, de l'interroger
» à toute heure; qu'il me faſſe ouvrir la priſon.
» Je ne veux, avec lui & moi, que deux hom-
» mes déterminés. »

L'importance du crime en fit ſurmonter l'hor-

reur ; & par un silence coupable, on consentit, en frémissant, à ce qu'on n'osoit approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole. « En ôtant la vie à un Infidele, dit-il, » ne perdons pas de vue le soin de son salut. Je » veux, en le purifiant dans les eaux saintes du » Baptême, lui rendre à lui-même la mort pré- » cieuse autant qu'elle est juste, & sanctifier » l'homicide qui nous est prescrit par la loi. »

La famille d'Ataliba, les yeux épuisés de larmes, & le cœur lassé de sanglots, dormoit alors autour de lui. Mais ce Prince, agité de funestes pressentiments, n'avoit pu fermer la paupiere. Il entend ouvrir sa prison. Il voit entrer Requelme, & avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux, qui ne laissent voir que leurs yeux, dont le regard lui semble atroce. Un mouvement d'effroi le saisit ; il se leve ; & surmontant cette foiblesse, il vient au devant d'eux. » Inca, lui dit Requelme, éloignons-nous ; » n'éveillons point ces femmes & ces enfants. Il » est bien juste que l'innocence repose en paix. » Écoutez-nous. Vous êtes jugé, condamné ; le » feu seroit votre supplice, suivant la rigueur » de la loi. Mais il dépend de vous de vous » sauver des flammes ; & cet homme religieux, » que vous allez entendre, vient vous en offrir » un moyen. »

Le Prince l'écoute, & pâlit. « Je sais, dit-il, » que le Conseil m'a jugé ; mais ne doit-on pas

» m'envoyer à la Cour d'Efpagne, & réferver à » votre Roi un droit qui n'appartient qu'à lui ? » — Croyez-moi, les moments font chers, pour- » fuivit Requelme : écoutez cet homme vertueux » & fage, qui s'intéreffe à vos malheurs. » Valverde alors prit la parole. « Ne voulez-vous » point, lui dit-il, adorer le Dieu des Chrétiens? » Affurément, dit le malheureux Prince, fi ce » Dieu, comme on nous l'annonce, eft un Dieu » bienfaifant, un Dieu puiffant & jufte, fi la na- » ture eft fon ouvrage, fi le foleil lui-même eft » un de fes bienfaits, je l'adore avec la nature. » Quel ingrat, ou quel infenfé peut lui refufer » fon amour? — Et vous defirez d'être inftruit, » lui demande encore le perfide, des faintes vé- » rités qu'il nous a révélées, de connoître fon » culte, & de fuivre fa loi ? — Je le defire avec » ardeur, répond l'Inca : je vous l'ai dit. Impa- » tient d'ouvrir les yeux à la lumiere, que l'on » m'éclaire, & je croirai. — Graces au Ciel, re- » prit Valverde, le voilà difpofé comme je le » fouhaitois. Implorez-le donc à genoux, ce Dieu » de bonté, de clémence ; & recevez l'eau falu- » taire qui régénere fes enfants. » L'Inca, d'un efprit humble & d'une volonté docile, s'incline & reçoit à genoux l'eau fainte du Baptême. « Le » ciel eft ouvert, dit Valverde, & les moments » font précieux. » A l'inftant il fait figne à fes deux fatellites ; & le lien fatal étouffe les derniers foupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfants & de leurs meres, que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent; mais la multitude applaudit à l'audace des assassins; & l'on crut faire assez que de laisser la vie aux femmes & aux enfants de ce malheureux Prince, abandonnés, dès ce moment, à la pitié des Indiens.

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre le crime, après avoir chargé de malédictions ces exécrables assassins & leurs partisans fanatiques, se retira dans la ville des Rois (*), qui commençoit à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuse, le meurtre & le saccagement furent sans frein; l'on ne vit plus, sur la surface de ce Continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les pieges & sous le fer des Espagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérants, il vint se jetter sur leur proie, & s'assouvir d'or & de sang. Dans toute l'étendue de cet Empire immense, tout fut ravagé, dévasté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée; presque tout le reste enchaîné, alla périr dans les creux des mines, & envia mille fois le sort de ceux qu'on avoit massacrés.

Enfin, quand ces loups dévorants se furent eni-

(*) Lima.

vrés du carnage des Indiens, leur rage forcenée ſe tourna contre eux-mêmes. Le cri du ſang d'Ataliba s'étoit élevé juſqu'au ciel. Preſque tous ceux qui avoient contribué au crime de ſa mort, en porterent la peine; & tandis que les uns, pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiroient ſous le nœud fatal, les autres, juſtes une fois, s'égorgerent entr'eux. L'exécrable Valverde (*a*), en menant une bande de ces brigands à la pourſuite des Indiens qui s'étoient ſauvés dans les bois, tombe aux mains des Antropophages; & brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant que d'expirer, il meurt le blaſphême à la bouche, dans la rage & le déſeſpoir. Parjure & traître (*b*) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus honteux ſupplice; & ſa lâcheté mit le comble au juſte opprobre de ſa mort. Pizarre, dont le crime étoit d'avoir ouvert la barriere à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les ſiens, mourut aſſaſſiné. Accablé ſous le nombre, il ſuccomba, mais en grand homme, qui dédaignoit la vie & qui bravoit la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ſes rivaux & ſes freres. Cuſco, ſaccagée & déſerte, vit ſes plaines jonchées des corps de ſes tyrans. Les flots de l'Amazone furent rougis du ſang de ceux qu'elle avoit vus déſoler ſes rivages; & le fanatiſme, entouré de maſſacres & de débris, aſſis ſur des monceaux de morts, promenant ſes regards ſur de vaſtes ruines, s'applaudit, & loua le Ciel d'avoir couronné ſes travaux.

NOTES.

(*a*) L'EXÉCRABLE *Valverde.*] Ici la vérité feroit horreur; j'y fubftitue la juftice.

(*b*) *Parjure & traître.*] Almagre avoit juré de nouveau, fur une hoftie confacrée, de ne rien entreprendre fur les droits de Pizarre, & fa promeffe avoit été énoncée en ces termes : *Seigneur, fi je viole le ferment que je fais ici, je veux que tu me confondes & que tu me puniffes dans mon corps & dans mon ame.* Il fut parjure à ce ferment.

FIN.



TABLE
DES CHAPITRES
DU SECOND VOLUME.

Fin de la Table.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé : *les Incas*, ou *la deſtruction de l'Empire du Pérou ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, le 24 Avril 1776.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur *Marmontel*, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Les Incas*, ou *la deſtruction de l'Empire du Pérou*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire

ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; À LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chancelier de France le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le quinzieme jour

du mois de Mai, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſeize, & de notre regne le troiſieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 230, fol. 154, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit Exemplaires preſcrits par l'art. CVIII du même Réglement. A Paris, ce 22 Mai 1776.

LAMBERT, Adjoint.

LES

INCAS

PAR

MARMONTEL.

1. 2.

